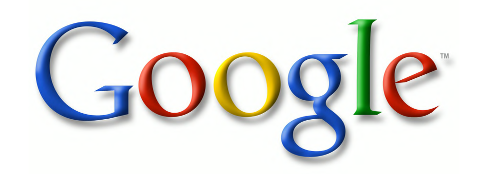
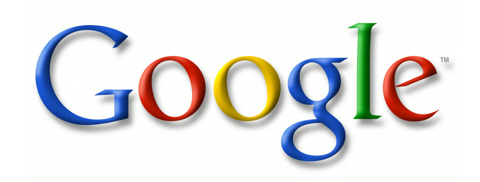
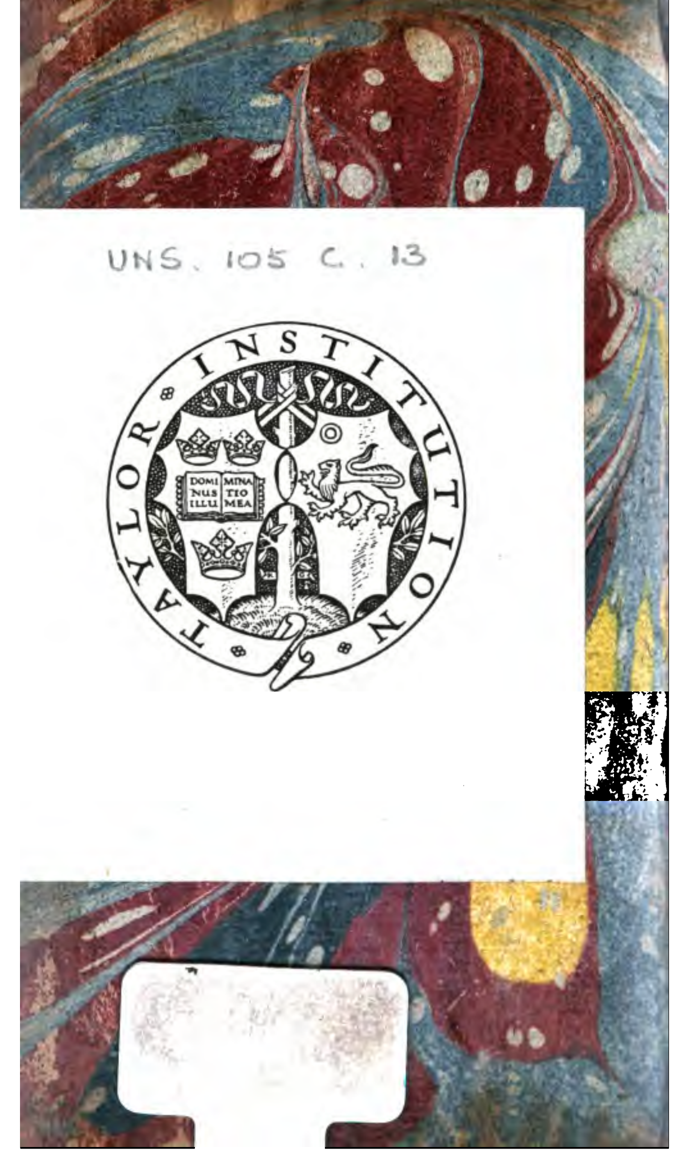









TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



EXPLICATION HISTORIQUE DES FABLES

TOME SECOND.

EXPLICATION HISTORIQUE DES FABLES.

Par feu M. l'Abbé BANIER, *de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée, & très-différente des précédentes.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë St Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



EXPLICATION HISTORIQUE DES FABLES.

XI. ENTRETIEN.

Suite de l'Histoire des Dieux des Grecs & des Romains.



LA CONVERSATION précédente fut bien-tôt reprise, par l'empressement qu'avoit Eliante d'approfondir cette matiére; & l'Abbé la commença ainsi: Comme Mercure, de tous les enfans de Jupiter, a été le plus fameux, nous devons commencer par son Histoire. Mais il est bon de vous découvrir d'abord ce qui a répandu tant d'obscurité dans cette Fable. MERCURE.

Il y a eu plusieurs Mercures, dont on

a ramaſſé les actions, pour en charger l'Hiſtoire du plus fameux de tous. Ciceron (1) en compte cinq. Le premier étoit fils du Ciel & de Dia : le ſecond, de Phoronide, ſurnommé Trophonius : le troiſiéme, de Jupiter Roi de Créte, & de Maïa : le quatriéme, connu en Egypte, étoit fils du Nil ; & le cinquiéme étoit celui qui tua Argus, & régna enſuite en Egypte, où il établit pluſieurs loix. L'un apparemment étoit Eloquent, l'autre Médecin, l'autre Poëte, l'autre Négociant, &c. ; & dans la ſuite, on a attribué toutes ces qualités au ſeul fils de Maïa, qui a été honoré comme le Dieu de la Médecine, de l'Eloquence, du Commerce, des Larrons, &c.

(1) De Nat. Deor, l. 3.

Il y a eu auſſi pluſieurs autres Mercures, que Ciceron paroît n'avoir pas connus. Le plus ancien étoit Roi d'Egypte, ſi célébre ſous le nom de Thot, qui régna à Thébes après la mort de ſon pere Ménès, ou Cham, premier Roi d'Egypte. Ce Prince poſſédoit pluſieurs belles qualités. Il inventa, ou du moins perfectionna pluſieurs arts, & ſur tout celui des Lettres, que ſon pere, qui les avoit appriſes de Noé, lui avoit enſeignées. Il fut même l'inventeur de cette

maniére d'écrire par les Hiéroglyphes, si fameuse dans la suite en Egypte. Ce Thot étoit contemporain d'Esculape son frere, qui régnoit à Mendès, comme nous le dirons en son lieu. Il faut encore distinguer cet ancien Mercure d'un autre de même nom, qui régna aussi en Egypte, que Marsham appelle (1) Mercure second, & qu'on dit être fils de Vulcain. Celui-ci fut l'Auteur de ces anciens Livres concernant la Religion, & les cérémonies que les Egyptiens pratiquoient avec tant de vénération, comme nous l'apprend Manethon dans Syncelle. C'est des actions de cet ancien Roi d'Egypte, dont les Poëtes Grecs ont orné l'Histoire de celui des Mercures qu'ils ont dit être fils de Jupiter & de Maïa, quoiqu'il n'ait vêcu que quelques siécles après.

(1) Can. chron. sec.

Le second de ces Mercures vivoit, selon Eusebe (2), un peu après Moyse, environ cinquante ans après que les Israëlites furent sortis d'Egypte; & par conséquent, il est postérieur au fils de Jupiter, contemporain d'Isaac. Saint Clément d'Alexandrie (3) fait une longue énumération des Livres de ce Mercure second, si connu sous le nom de Trismégiste, ou trois-fois grand,

(2) *In Chron.*

(3) Strom. l. 6.

qu'il fait monter au nombre de quarante-deux volumes. Ces Livres traitoient de la Théologie, de l'Astrologie & de la Médecine. On les portoit dans les Processions avec beaucoup de cérémonies & de respect. Ces Livre sont perdus depuis long-tems; & le Pimandre de Mercure est un Livre apocryphe, comme le prouve le sçavant Casaubon, aussi-bien que ceux de ses autres Ouvrages, dont parle saint Cyrille (1). Dès le têms même de Galien, on faisoit courir des Livres de Médecine sous le nom de ce Prince, que ce fameux Médecin dit être faux & supposés (2).

3°. Il paroît qu'on a donné le nom de Mercure aux Princes qui avoient quelques-unes de ses qualités. Ainsi il ne faut pas s'étonner de ce qu'on dit des choses si contraires du même Prince, ni de ce grand nombre de voyages qu'on lui fait faire, & de tant de femmes & d'enfans qu'on lui a donnés (3). On peut encore ajouter, que ce qui a porté beaucoup de confusion dans l'Histoire de Mercure, c'est la pluralité des noms qu'on lui donnoit. Les uns l'appelloient *Hermès*, qui veut dire *Interpréte*. Les Latins *Mercurius*, *à Mercaturâ*, à cause qu'il étoit le Dieu des Marchands; *Cyl-*

(1) L. 1. & 2. *contrà Julianum*.

(2) L. 6. *de Simp. Medic. Facult.*

(3) *Natalis*, l. 5. c. 5.

lenius, ou parce qu'il étoit fils de Cyllene, ou né sur une montagne de ce nom; *Nomius*, à cause des loix dont il étoit l'auteur; *Camillus*, parce qu'il étoit le Messager des Dieux : Les Cartaginois l'appelloient *Sumès*, par la même raison : Les Egyptiens, *Phine* (1); les Alexandrins, *Thot*; les Gaulois, *Theutat* : Et tous ces noms lui étoient donnés pour marquer l'éloquence de ce Prince. On le nommoit *Vialis*, parce qu'il présidoit aux chemins; *Quadratus*, parce qu'on le représentoit anciennement sous la figure d'une pierre quarrée; *Triceps*, parce qu'il étoit également parmi les Dieux du Ciel, ceux de la Terre, & ceux de l'Enfer, voyageant par tout avec ses aîles; *Agonius*, parce qu'il présidoit aux Jeux Agonaux, dont il étoit l'inventeur; ainsi de plusieurs autres noms, qu'il tiroit des lieux où il étoit honoré, sur lesquels vous pouvez consulter à loisir les Mythologues.

(1) V. Kirk. *in Prod.* c. 6.

Enfin, on peut dire qu'on a gâté son Histoire par une infinité d'allégories qui ont rapport aux grandes qualités de ce Prince : comme, par exemple, celle d'une chaîne d'or, qui sortoit de sa bouche, & qu'il attachoit aux oreilles de ceux qu'il vouloit conduire; pour mar-

quer que ce Prince enchaînoit les cœurs & les esprits par la douceur de son éloquence ; ou par rapport à ses emplois. Ainsi on le dépeignoit avec une moitié de visage fort claire, & l'autre noire & sombre, pour faire allusion à la Fable qui disoit qu'il conduisoit les ames en Enfer ; & qu'ainsi il étoit tantôt sur la Terre, ou dans le Ciel, & tantôt dans le triste Royaume de Pluton ; ou par rapport à son caractére (a). Ainsi les Egyptiens le représentoient avec une tête de chien, pour marquer sa vigilance (1), & ils l'appelloient *Anubis* ; ou par rapport à la Planéte qui porte son nom, comme vous pouvez le voir dans les Auteurs qui parlent de ce Dieu. Ces principes ainsi posés, tâchons de déveloper ce qu'il y a d'historique dans la Fable de Mercure, je veux dire du fils de Jupiter, & de Maïa fille d'Atlas (2).

(1) *Servius, in Æneid. l. 8.*

(2) Hésiod. Théog. Homer. Virg. Horat. &c.

Après la mort de Jupiter son pere, il eut l'Occident pour son partage, c'est-à-dire l'Italie, les Gaules, & l'Es-

(a) Apulée renferme en peu de paroles toutes les différentes maniéres de représenter Mercure : *Ille Superûm*, inquit, *Commeator & Inferûm, nunc atrâ, nunc aureâ facie sublimis, attollens canis cervices arduas, levâ Caduceum gerens, dextrâ Parmam virentem quatiens.* Lib. 11.

pagne même, où il fut maître absolu après la mort de son oncle Pluton; & les Mauritanies, après celle de son grand-pere Atlas. C'étoit un Prince fort rusé, fourbe, artificieux & dissimulé : il voyagea plusieurs fois en Egypte pour s'instruire dans les moeurs & les coutumes de cet ancien peuple, & pour y apprendre la Théologie, sur tout la funeste science de la Magie, qui étoit alors fort connuë, & où il excella lui-même par la suite : aussi fut-il regardé comme le grand Augure & le Devin des Princes Titans, qui le consultoient incessamment. Jupiter lui-même, de son vivant, l'avoit employé souvent dans cette Science : & c'est, pour le dire en passant, ce qui a donné occasion aux Poëtes de le faire passer pour l'interpréte des Dieux. Quelques Auteurs ne prennent pourtant pas cela à la lettre; & disent, que Mercure n'a passé pour l'interpréte des Dieux, que parce qu'il apprit à son Peuple le culte dont ils vouloient être honorés. Ses voyages en Egypte lui servirent beaucoup à cela, s'étant fait initier dans tous leurs mystéres, & ayant appris leurs cérémonies. Jupiter se servit fort utilement de l'éloquence de ce jeune Prince, l'ayant em-

ployé dans plusieurs négociations dans les guerres qu'il eut avec les Princes de sa famille; l'envoyant en plusieurs endroits, pour traiter avec eux : & c'est, sans doute, ce qui l'a fait passer aussi pour le Messager des Dieux (1); ce qui auroit été exprimé plus heureusement, si on l'avoit appellé leur Plénipotentiaire. Comme il les raccommoda souvent ensemble, on l'a regardé comme le Dieu de la Paix & des Alliances. Jupiter l'employa aussi à faire réussir quelques-unes de ses intrigues; & il eut le sécret de ses galanteries; & c'est, sans doute, ce qui l'a fait passer pour le confident de ses amours, & lui a fait même donner un emploi tout-à-fait indigne (2). Mercure contribua beaucoup, par la force de son éloquence & la politesse de ses moeurs, à cultiver l'esprit de ses Peuples, à les rendre dociles, les unissant ensemble par la société & le commerce, & réprimant le vice par des loix sages & sévéres. Ce Prince avoit perfectionné plusieurs Arts. Les Gaulois, qui l'honoroient sous le nom de Theutat, & lui offroient même des victimes humaines, comme Lactance (3) & Lucain (4) nous l'apprennent, le regardoient comme l'inventeur de tous les beaux

(1) *Vossius, de Idol. l. 2. c. 32.*

(2) Ath. l. 10.

(3) L. 1. c. 21.

(4) Pharf. l. 1.

Arts, ſuivant Céſar (1). Enfin, on peut dire que jamais Prince ne s'eſt rendu plus recommandable par ſes belles qualités, & n'a été plus chéri de ſon Peuple. Cependant il avoit des défauts, & étoit du nombre de ceux qui n'ont rien de médiocre; ce qui obligea les autres enfans de Jupiter, peu contens de ſa conduite & de ſon humeur inquiéte & artificieuſe, à lui déclarer la guerre; pendant laquelle, ayant été vaincu pluſieurs fois, il prit le parti de ſe retirer en Egypte, où il mourut. D'autres croyent qu'il finit ſes jours en Eſpagne, où l'on voyoit même ſon tombeau (2): mais la Chronique d'Alexandrie, & Suidas (3), diſent qu'il mourut en Egypte.

Permettez-nous, dit Alcidon, de vous demander l'explication de la Fable qui dit, que Mercure conduiſoit les ames en Enfer avec ſon Caducée, & ramenoit celles qui devoient revenir en ce monde (4). Seroit-ce parce que ce Prince conduiſit de ſon vivant quelques Colonies en Eſpagne dans le Royaume de ſon oncle? ou plutôt n'eſt-ce pas une cérémonie Egyptienne qui a donné lieu à cette Fable? Virgile, qui nous apprend que ce Dieu conduiſoit les ames dans les Enfers, n'a fait que copier Ho-

(1) Comment. l. 6.

(2) Dom Pezron, Ant. de la Langue des Celtes.

(3) Sur le mot φαῦνος.

(4) Virg. Æn. l. 4.

mere, *Ode* 10, qui ajoute qu'on ne pouvoit pas même mourir, si Mercure ne venoit rompre les liens qui attachoient l'ame au corps; ce que pourtant Virgile attribuë à Iris. Que ce soit une cérémonie que pratiquoient les Egyptiens qui a donné lieu à cette Fable, c'est ce que Diodore nous apprend (1). Les Egyptiens, dit-il, portoient le cadavre d'Apis en un certain lieu, & le mettoient ensuite entre les mains de quelqu'un, pour le conduire au lieu des sépultures; ce qu'Orphée, qui avoit voyagé en Egypte, apprit aux Grecs; & ensuite Homere l'accommoda à Mercure. Ne seroit-ce point aussi parce que ce Prince étoit l'Auteur d'une certaine loi d'Egypte, qui ordonnoit qu'avant de donner la sépulture aux morts, il falloit juger s'ils en étoient dignes? Les Juges établis pour cela faisoient des informations, qu'on lisoit publiquement sur les bords du lac Achérusie, comme nous le verrons en parlant de l'Enfer des Poëtes. Ainsi on peut penser que ce Prince assistoit en personne à ces jugemens, pour mieux faire observer sa loi; ce qui fit publier dans la suite qu'il conduisoit lui-même les ames en Enfer.

(1) L. 1. *in fine*.

Ces conjectures sont heureuses, dit

l'Abbé. On peut ajouter cependant, après Lacerda (1), que cette Fable tire peut-être ſon origine d'une coutume pratiquée chez les Athéniens. Lorſqu'ils avoient condamné pluſieurs criminels à la mort, ils ne les ſupplicioient qu'en différens jours ; & celui qui paſſoit le premier étoit appellé Mercure, parce qu'il montroit aux autres le chemin de l'Enfer. Mais je crois que cette coutume étoit plutôt une ſuite, qu'une origine de cette Fable ; & qu'on ne donnoit le nom de Mercure au premier ſupplicié, que par allégorie à la fonction de Mercure, qui conduiſoit les ames en Enfer. (2). Mais, dit Eliante, qu'eſt-ce que le Caducée de Mercure, ou la baguette avec laquelle il conduiſoit les ames en Enfer? C'eſt, dit l'Abbé, que ce Prince inventa quelque genre de Poëſie que nous ne connoiſſons pas, qui, par ſa douceur & ſa cadence, étoit propre à tranquilliſer les ſens ; & on l'appella *Cyllenius*, parce qu'il excitoit à dormir avec ſa Poëſie cadencée (3) ; & on avoit accoutumé, dans les feſtins, de lui offrir le dernier verre de vin, comme le précurſeur du ſommeil, dont il étoit le Dieu. Peut-être, après tout, dit Eliante, que cette Fable n'eſt fondée que ſur

(1) Sur le Liv. 4. de l'En. fol. 415.

(2) V. le Schol. d'Ariſtoph. ſur Siren.

(3) Lacerd. *loc. cit.* pag. 414.

ce que vous avez dit, que Mercure étoit adonné à la Magie, & qu'il s'appliquoit à la Nécromantie, exerçant l'art mystérieux d'évoquer les morts, comme la Pythonisse de l'Ecriture-Sainte ; ce qui ne se pratiquoit pas sans cérémonies & sans baguettes. L'Abbé & Alcidon louérent fort la conjecture d'Eliante, & avouérent qu'elle approchoit plus de la vérité que les autres. On regardoit, continua l'Abbé, le Caducée de Mercure comme le symbole de la paix ; & la Fable en rendoit cette raison : c'est que ce Dieu ayant trouvé deux Serpens qui se battoient, il les avoit appaisés en les frappant de sa baguette, qu'il porta toujours depuis environnée de deux Serpens. Athénagore en rapporte une autre raison : Jupiter, dit-il, devint amoureux de Rhéa ; & celle-ci, pour éviter ses poursuites, se changea en Couleuvre ; mais le Dieu amoureux, que cette métamorphose ne rebuta point, se changea en Serpent. C'est, ajoute le même Auteur, ces deux Serpens que Mercure porte sur son Caducée. Je croirois plutôt, dit Alcidon, que ce Caducée n'étoit que la baguette dont se servoient les Ambassadeurs, ou les Hérauts qui annonçoient la paix.

Comme je ſuis en train de conjecturer, reprit Eliante, permettez-moi de hazarder quelques imaginations qui me paſſent par la tête. Je crois, par exemple, qu'on n'a fait paſſer Mercure pour le Dieu des Larrons, que parce qu'il étoit un peu lui-même de l'humeur de ces perſonnes qui portent envie au patrimoine de leur prochain; ou plutôt, ſans badiner, c'étoit un de ces capitaines fins & ruſés, dont les conquêtes peuvent paſſer pour des filouteries. Lucien (1) nous dit, reprit Alcidon, que Mercure, dans ſon enfance avoit volé le Trident de Neptune, les Fléches d'Apollon, l'Epée de Mars, & la ceinture de Venus; je penſe qu'il avoit voulu faire alluſion à ſon adreſſe. A propos, dit Eliante, vous n'avez pas expliqué pourquoi Mercure fut chaſſé du ciel. Je crois, répondit l'Abbé, que cette Fable ne regarde pas notre Mercure, mais quelqu'autre Prince qui portoit le même nom, & qui vivoit long-tems après. Chaſſé de la Cour, il ſe retira en Theſſalie, où l'on dit qu'il garda les troupeaux d'Admete; ce qui n'eſt pas difficile à croire, la vie paſtorale n'étant pas alors indigne des enfans mêmes des Rois. Vous ſçavez qu'on dit qu'il vola, pour

(1) Dialogue de Vulcain & d'Apollon.

se divertir, les Boeufs d'Apollon; & que le Berger Battus, qui découvrit ce larcin, fut changé en pierre de touche (1); Fable qui n'a d'autre fondement, sinon que Mercure avoit caché ces Boeufs près du tombeau de Battus (2); & que ce Berger est le premier qui a trouvé la Pierre de touche. Boccace appelle ce Mercure, *Stilbo*; & il le fait vivre du tems de Phoronée. On donnoit le même nom à la Planéte de Mercure; & il veut dire, *qui a de l'éclat* (3). Enfin, continuë-t-il, les Anciens donnent tant d'emplois à Mercure, qu'il n'étoit jamais en repos (4). Messager & confident des Dieux, il avoit soin de toutes leurs affaires, tant de celles qui regardoient la paix & la guerre, que de l'intérieur de leur palais céleste, qu'il étoit obligé de tenir propre; de leur fournir & servir de l'Ambrosie; de présider aux Jeux, aux Assemblées; & d'écouter & de répondre aux Harangues publiques, &c.: ce qui me feroit croire que ce Prince étoit le Surintendant des affaires de Jupiter, son Ministre d'Etat, & le Grand-Maître de sa Maison; & cette idée ne doit pas paroître bizarre, puisqu'il est sûr que les Poëtes n'ont fait que nous proposer, sous des idées sublimes de Dieux, de Ciel, &

(1) Ovid. Métam. l. 2.

(2) *Leont. apud Bocc. l. 2. c. 12.*

(3) στίλβω, *splendeo.*

(4) V. Dial. Lucien, Dial. de Maïa & de Mercure.

d'Olympe, l'Hiſtoire des Princes Titans ; & que le plus ſûr moyen de réuſſir à expliquer les Fables, c'eſt de les humaniſer, & de ne s'écarter que le moins que l'on peut des anciens Poëtes.

Pourroit-on, dit Eliante, vous demander pourquoi on a donné à Mercure un équipage ſi leſte ; des aîles aux talons & à ſon chapeau, un caſque à la tête & un caducée à la main (1) ? On ne ſçauroit, répondit l'Abbé, l'expliquer que par des allégories aux emplois qu'on a donné à ce Dieu. Ses aîles marquent ſa légéreté, ou plutôt la diligence des Marchands, dont il étoit le Dieu : le caſque, le ſécret des intrigues & des affaires politiques, dont il étoit l'arbître : la baguette, le pouvoir que lui donnoit ſon pere ; & le cocq qu'on mettoit aux pieds de ſes ſtatuës, étoit le ſymbole de la vigilance ; ainſi du reſte.

(1) Virg. Æn. l. 4. après Homere.

Le culte de Mercure n'avoit rien de particulier, ſinon qu'on lui offroit les langues des victimes (2), pour marquer par-là l'éloquence de ce Dieu. On lui offroit, par la même raiſon, du miel & du lait (3). On lui immoloit auſſi quelquefois des Cocqs & des Veaux. Il étoit ſpécialement honoré dans les Gaules (4), & en Egypte, où les Prêtres lui conſacroient

(2) Homer.

(3) *Antigonus.*

(4) *Cæſ. Comment. l. 6.*

(1) *Kirkeus, in Oedipo.* la Cicogne (1), qui étoit l'animal le plus renommé parmi eux, après le Boeuf.

Il ne faut pas oublier, au reste, que le sçavant Bochart croit que l'Histoire de Mercure n'a été composée, que sur celle de Chanaan (2); & il en fait un parallele fort ingénieux. L'un & l'autre, dit-il, a passé pour être le fils de Jupiter, ou d'Ammon, qui étoit le même que Cham; l'un & l'autre a pris son nom de *la Marchandise* (a). La même raison qui a fait dire que Chanaan étoit le serviteur de ses freres, a fait dire que Mercure étoit le Messager des Dieux. On n'a donné à Mercure le soin des chemins, que parce que les Phéniciens, ou Chananéens, sortis de Chanaan, voyagerent beaucoup, & établirent par tout des colonies. Les aîles de ce Dieu sont les voiles des vaisseaux des Phéniciens. Il n'a passé pour être le Dieu de l'Eloquence, & on n'a dit qu'il avoit inventé les Lettres, que parce que les Phéniciens en porterent l'usage dans l'Occident. On pourroit penser que l'Histoire de Chanaan a servi à embellir celle de Mercure, ou plutôt celle de Moyse, si connuë en Egypte, où ce Dieu avoit voyagé. Aussi Jean Nicolaï (3) croit que Mer-

(2) Phaleg. l. 1. c. 2.

(3) *Tract. de Mercurio.*

a) *Mercurius, à Mercaturâ :* Chanaan, en Hébreu, signifie la même chose.

cure est le même que Moyse ; & compare la Verge mystérieuse de ce Législateur au Caducée de Mercure. Mais c'est assez parler de ce Dieu : Disons quelque chose d'une Déesse, à qui on a donné à peu près les mêmes emplois.

Comme Mercure étoit le Messager des Dieux, & Iris leur Messagere, c'est ici le lieu de parler de cette Déesse ; & il est bon de remarquer d'abord, que, comme c'étoit presque toujours Jupiter qui se servoit du ministére de Mercure, c'étoit aussi Junon qui employoit Iris, pour l'envoyer sur la terre. Vous ne vous attendez pas, sans doute, que je vous apprenne rien d'historique au sujet d'Iris, qui est une Déesse purement physique : cependant, comme la Mythologie Grecque personnifioit tout, on a fait de l'Iris, ou de l'Arc-en-ciel, une jeune personne, vêtuë d'un habit de diverses couleurs, toujours assise auprès du Trône de Junon, & prête à exécuter ses ordres. On lui a formé une généalogie (1) ; & on a dit qu'elle étoit fille de Thaumas, personnage poëtique, dont le nom, tiré d'un mot Grec, veut dire, *j'admire* ; ce qui, après tout, marque bien la qualité du météore qu'on a voulu décrire, qui en effet est merveilleux.

IRIS.

(1) Hésiod. Théog.

Comme rien n'attire plus notre admiration que l'Arc-en-ciel, je ne suis pas étonné qu'on en ait fait une Divinité : (1) De Nat. Deor. l. 3. » Et certes, dit Cotta dans Ciceron (1), » si la Lune est une Divinité, il faut » que l'Etoile du matin, que les autres » Planétes, que toutes les Etoiles fixes, » soient de même condition. Et pour» quoi n'en sera pas l'Arc-en-ciel ; cet» te Iris si belle, si admirablement bel» le, qu'on a dit avec raison qu'elle » étoit fille de Thaumas ? « Le nom d'*Electre*, qu'on disoit être la mere de l'Arc-en-ciel, & qui signifie *la splendeur du Soleil* ; & celui d'*Aëllo*, qu'on lui donnoit pour sœur, & qui veut dire, *Tempête*, lui convenoient parfaitement, puisqu'il faut en effet que le Soleil luise, & que le tems soit disposé à la pluye ou à l'orage.

Iris étoit tellement attachée à Junon, qu'elle ne la quittoit jamais. Et Callimaque nous apprend, que quand elle avoit besoin de repos, elle s'appuyoit contre le Trône de la Déesse. C'est toujours Junon qui l'employe : & Apollonius de Rhodes (2) nous apprend, qu'elle l'envoya à Thétis ; & Ovide dit (3), que cette même Déesse voulant apprendre à Alcyone le naufrage de Ceyx son

(2) Argonaut.

(3) Mét. l. 6.

mari, lui ordonna d'aller dans le Palais du Soleil. Cependant elle étoit quelquefois, mais rarement, la Messagere de Jupiter, ainsi qu'il paroît par Homere (1) & par Valerius Flaccus (2). Mais son emploi le plus important étoit d'aller couper le cheveu fatal des femmes qui alloient mourir; car on étoit persuadé que, comme il falloit que ce fût Mercure qui, par ordre de Jupiter, fît sortir les ames du corps des hommes prêts à mourir, il falloit que ce fût Iris, envoyée par Junon, qui délivrât celles des femmes. Aussi voyons-nous dans Virgile (3), que Junon l'envoya pour couper ce cheveu fatal à Didon, après qu'elle se fût percé le sein.

(1) Iliad. l. 8.

(2) Argonaut.

(3) Æneid. l. 4.

Cependant, comme Iris n'étoit pas toujours occupée à de semblables emplois, elle avoit soin dans ses momens de repos de l'appartement de sa Maîtresse, dont Théocrite dit qu'elle faisoit le lit. Lorsque Junon revenoit des Enfers dans l'Olympe, c'étoit Iris qui la purifioit avec des parfums, ainsi que nous l'apprend Ovide (4). Telle est l'idée que les Poëtes donnent de cette Déesse, en considérant Junon comme l'air grossier où se forme le météore de l'Arc-en-ciel. Pour revenir à des Divinités plus

(4) Mét. l. 4.

réelles, parlons maintenant d'Apollon & de Diane.

Histoire d'APOLLON.

Nous n'avons pas beaucoup de lumiéres pour bien démêler l'Histoire d'Apollon. Quelques Auteurs disent même que ce n'étoit qu'un personnage métaphorique; & c'est ce qui a fait penser au sçavant Vossius (1) qu'il n'y avoit jamais eu d'Apollon, & qu'on ne devoit entendre autre chose par cette prétenduë Divinité, que le Soleil. Voici comme il explique tout ce qu'on en a dit. Si l'on a fait passer Apollon pour être le fils de Jupiter, c'est que ce Dieu a toujours été regardé par les Grecs, comme l'auteur du monde. On a dit que sa mere s'appelloit *Latone*, nom qui signifie *se cacher; Latona, à latendo*, parce qu'avant que le Soleil fût créé, tout étoit caché dans l'obscurité, ou parce que tout être est tiré de la matiére où il étoit auparavant. On ajoute qu'il étoit né à Délos, nom qui signifie *manifestation*, parce que cet Astre découvre toutes choses. On représente ce Dieu toujours jeune & sans barbe, parce que le Soleil ne change point, ne s'affoiblit point, &c. Son arc & ses fléches marquent ses rayons. On dit qu'il étoit l'inventeur de la Médecine, parce que le

(1) De Idol. l. 21.

Soleil fait croître les plantes dont on compose les médicamens. Cet Auteur ajoute, que toutes les cérémonies du culte d'Apollon avoient rapport au Soleil. Il pouvoit ajouter encore, que, pour la même raison, tout son équipage & ses habits étoient d'or, qui est la couleur du Soleil; & il conclut qu'on ne doit pas chercher autre chose dans cette Fable, & qu'Apollon n'est qu'une Divinité naturelle : qu'en un mot, c'est cet Astre brillant qui devint, par son utilité & sa beauté, le Dieu de toutes les Nations, & auquel tous les autres peuvent se réduire.

Il est bien vrai que les Anciens ont regardé Apollon comme le Soleil; qu'ils en ont dit même une infinité de choses qui regardent cette Divinité, entant qu'elle représente l'Astre du jour : mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un ou plusieurs Princes de ce nom, dont la vie & le caractére ont donné lieu à les déifier, pour être les symboles du Soleil. Ciceron (1) croit qu'il y a eu quatre Apollons. Le premier, selon cet Auteur, étoit fils de Vulcain; le second étoit fils de Corybante, né dans l'isle de Créte, & qui disputa la souveraineté à Jupiter lui-même; le troisiéme étoit fils de Ju-

(1) *De Nat. Deor. l. 3.*

piter & de Latone; & c'eſt celui-là qui vint du pays des Hyperboréens juſqu'à Delphes: le quatriéme étoit originaire d'Arcadie, dont il ne nomme pas les parens; & c'eſt celui qu'on ſurnommoit *Nomien.*

Des quatre Apollons dont parle Ciceron, il paroît que les trois derniers étoient Grecs, & le premier Egyptien. Cet ancien Apollon s'appelloit Orus,
(1) L. 1. ſi nous en croyons Hérodote (1); & il étoit fils d'Oſiris ou Bacchus, & d'Iſis. Latone, ſuivant cet Auteur, ne fut que ſa nourrice; & ce fut elle qui le ſauva des perſécutions de Typhon, en le faiſant cacher dans l'iſle de Chemnis, qui eſt dans un lac auprès de Butès, qui étoit le ſéjour de Latone. Pauſanias eſt du même avis qu'Hérodote; & il range Apollon au rang des Divinités d'Egypte, puiſqu'il dit qu'un certain Sénateur, nommé Antonin, fit bâtir à Epidaure un Temple à Eſculape & Apollon, Dieux
(2) L. 2. Egyptiens (2). Le témoignage de Diodore eſt encore plus formel, puiſqu'il dit, en parlant d'Iſis, que » cette Déeſſe » avoit inventé la Médecine, & qu'elle » en avoit communiqué la connoiſſance » à Orus ſon fils, qu'on nomme Apol- » lon, après lui avoir rendu la vie, que

les Titans lui avoient ôtée. « Le même Auteur ajoute, qu'Orus fut le dernier des Dieux qui régna en Egypte. Cependant le Chevalier Marsham (1) met Orus à la tête de la Dynaſtie des Demi-Dieux, & lui donne vingt-cinq ans de régne. Ce dernier Auteur le diſtingue non-ſeulement du Soleil, qu'il dit avoir régné le ſecond dans la premiére Dynaſtie, après la mort de ſon pere Vulcain; mais auſſi d'Apollon, qui ne fut que le huitiéme de la ſeconde Dynaſtie. Ainſi, ſuivant cet habile Auteur, *Sol*, Orus & Apollon, étoient trois perſonnes fort diſtinctes, & qui ont régné en des tems aſſez éloignés les uns des autres.

(1) Bib. L. 1.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt ſûr que l'Apollon Egyptien eſt le modéle de tous ceux qui ſont venus dans la ſuite, ſur tout de celui qui paſſa pour être le fils de Jupiter. On ne lui a attribué l'invention de la Médecine, que parce qu'Iſis ſa mere la lui avoit appriſe; & on ne l'a regardé comme le ſymbole du Soleil, que parce que l'Egypte l'avoit adoré ſous cette qualité. Si on lui a imputé des Oracles, c'eſt que dans l'Egypte ce Dieu en avoit un, ainſi que Latone, comme nous l'apprend Hérodote.

Il ne faut pas cependant conclure de-là, qu'il n'y a point eu de veritable Apollon parmi les Grecs, puisqu'il y a eu plusieurs Princes à qui ils ont donné ce nom, & qu'ils ont même chargé l'Histoire de celui qui étoit fils de Jupiter & de Latone, des avantures de tous les autres. Mais, avant que de vous apprendre son Histoire, il est bon de vous dire de quelle maniére ce jeune Prince devint dans la Grèce le symbole du Soleil.

Les Grecs, en étudiant la Théologie des Peuples d'Orient, apprirent qu'une de leurs plus anciennes Divinités étoit le Feu; & que le Feu par essence, pour ainsi parler, étant dans le Soleil, on avoit adoré cet Astre sous le nom de quelqu'un de leurs Rois: Les Chaldéens & les Phéniciens, sous le nom de Bélus; les Assyriens, sous celui d'Adonis; les Egyptiens, sous celui d'Osiris & d'Orus son fils; les Ethiopiens, sous celui d'Assabinus; les Ammonites, sous celui de Moloch; les Moabites, sous celui de Béelphégor; les Perses, sous celui de Mithras. Ainsi, ayant voulu les imiter, ils chercherent parmi leurs Princes quelqu'un qu'ils pûssent regarder comme le symbole de cet Astre; & ils

ils n'en trouverent point à qui cette qualité convînt mieux qu'à leur Apollon, qu'ils substituérent à la place des anciennes Divinités de l'Orient. Ainsi je crois qu'on pourroit, sans trop s'éloigner de la vérité, rapporter ainsi son Histoire:

Jupiter, troisiéme du nom, Roi de Créte, étant devenu amoureux de quelque belle personne, Junon en conçut beaucoup de jalousie; & ayant mis dans ses intérêts un certain Typhon, ou Python, il persécuta si fort la rivale de cette Déesse, qu'il l'obligea d'aller se cacher dans l'isle de Délos, où elle accoucha d'Apollon & de Diane. Ce jeune Prince étant devenu grand, se mit en état de se venger de Typhon; & l'ayant trouvé près de Delphes, il lui ôta la vie (1). Là-dessus, on fit des Fables. On publia que l'isle de Délos parut tout-à-coup sur la mer, pour favoriser les couches de Latone; Fable fondée sur ce que cette isle avoit été inconnuë jusqu'alors: on lui donna pour cela le nom de Délos, qui, comme nous l'avons dit, signifie *manifestation*. On ajouta, que Neptune l'avoit tirée du fond de la mer d'un coup de Trident, parce qu'on attribuoit à ce Dieu tout ce qui arrivoit de remarquable dans son

(1) Strab. l. 8.

Empire ; & qu'elle n'avoit cessé de flotter, que lorsque Latone fût accouchée. En quoi les Grecs sont différens des Egyptiens, qui publioient que l'isle de Chemnis étoit devenuë flottante, lorsque Latone y avoit caché Apollon & Diane. On voulut nous représenter Typhon comme un monstre à plusieurs têtes. La chose ne fut pas difficile. Son nom signifioit un serpent ; & ce Capitaine commandoit une troupe de bandits. Enfin, on dit que Junon l'avoit mis au monde, ou parce que Typhon étoit de la race des Titans, sortis de la terre, dont Junon étoit le symbole ; ou parce qu'étant d'une naissance obscure, Junon l'avoit rendu fameux.

Apollon excella dans la Poësie & dans l'Eloquence ; & les Grecs, par une hyperbole qui leur étoit ordinaire, le regardérent comme l'inventeur de ces deux arts : peut-être même qu'il les fit fleurir dans la Grèce ; & c'est ce qui a donné lieu au systême poëtique des Muses, du Parnasse, du Pégase, &c. On mit même au nombre de ses enfans tous ceux qui excellérent dans ces deux arts, tels que furent Esculape, Linus, Orphée, & tant d'autres.

Dans la suite, tout le culte d'Apol-

lon eut rapport à ses belles qualités, ou au Soleil, dont il étoit le symbole. Ainsi le Loup & l'Epervier lui étoient consacrés, parce que ces animaux ont la vûë très-perçante: le Corbeau & le Cygne, parce qu'on croyoit qu'ils avoient un instinct naturel pour annoncer l'avenir: le Laurier, pour la même raison, étoit un arbre consacré à ce même Dieu. Ceux qui en dormant avoient quelques feuilles de cet arbre sous leurs têtes, croyoient prédire l'avenir; & Porphyre dit que les Anciens le prédisoient sur le bruit que le Laurier faisoit en brûlant. On lui consacra aussi le Cocq, parce qu'il annonce l'arrivée du Soleil; & la Cigale, parce qu'elle honore par son chant le Dieu de la Musique. C'est pour cela que les Athéniens portoient dans leurs cheveux de petites Cigales d'or. Mais il est inutile de nous étendre davantage sur ce sujet, après ce que nous en avons dit en parlant de l'origine de l'Idolâtrie, où nous avons fait voir qu'Apollon, ou le Soleil, avoit été la Divinité de presque tous les Peuples.

Plusieurs lieux devinrent fameux par les Oracles d'Apollon, sur tout la ville de Delphes. Mais comme nous en avons déja parlé, je n'ai rien à ajouter à cet

article, que quelques réfléxions sur les Oracles en général. D'abord, si vous me demandez la cause de la fureur de la Prêtresse de Delphes, qui étoit quelquefois si extraordinaire qu'il lui en coutoit la vie; je vous dirai, que l'exhalaison de la caverne pouvoit y contribuer. Mais, après tout, il faut avoir recours au Démon, dont le régne étoit si puissant dans ces siécles de ténébres; & quoiqu'on ne puisse pas disconvenir qu'il entroit dans le détail des Oracles plusieurs supercheries des Prêtres, on ne peut pas douter aussi, après le témoignage exprès des saints Peres, & de plusieurs autres, dont il n'est pas nécessaire de parler ici, qu'il n'y eût quelque chose de surnaturel, comme l'a démontré le P. Balthus Jesuite, en réfutant le systême de Van-Dale, qui attribuoit tout aux tromperies des Prêtres. Eh, croyez-vous de bonne foi que s'il n'y avoit eu que cela, les Oracles se seroient soutenus si long-tems & avec tant d'éclat? L'imposture se dément; le mensonge ne se soutient pas; il y avoit trop de témoins: on impose pendant un tems à quelques particuliers trop crédules; mais non pas à des peuples entiers pendant plusieurs siécles. Quelques Princes

trompés par des équivoques trop grossiéres; quelque ruse enfin découverte; quelque libertin trop curieux; cela suffisoit de reste pour découvrir le mystére, & faire tomber tout d'un coup le crédit de l'Oracle. Combien de gens, maltraités par des réponses odieuses, avoient intérêt de pénétrer si c'étoient les Prêtres qui les trompoient? Mais, quoi! aucun de ces mêmes Prêtres, séduit par les promesses de ceux qui apparemment n'oubliérent rien pour s'éclaircir à fond sur ce sujet, ne trahit la cause de ses confreres? Mais il n'y avoit donc point d'esprits mercenaires en ce tems-là? Mais l'or, les dignités, ne tentoient pas alors les hommes? Croyez-moi, cette idée chimérique se détruit d'elle-même: ce n'est pas connoître l'homme que de débiter sérieusement une telle rêverie. On ne veut pas ici entrer plus avant dans le détail des raisons dont le Livre que nous venons de citer est rempli: ajoutons-y seulement celle qui est tirée du sacrifice des victimes humaines, qui étoit en usage chez presque tous les Peuples. Peut-on nier que le Démon en soit l'auteur? que cet esprit malin n'ait exigé en sacrifice l'image même de son Créateur? Jamais l'homme, tout bizarre qu'il est, tout

emporté qu'il puisse être par ses passions, n'eût pû se résoudre de lui-même à immoler ses semblables, & ses propres enfans : cependant les Oracles demandoient tous les jours de pareils sacrifices : les Prêtres auroient-ils osé d'eux-mêmes les exiger ? Mais passons outre, & expliquons la Fable qui dit qu'Apollon se changea en Athléte, pour tüer un certain Phorbas ; elle est fondée sur ce que celui-ci s'étant rendu maître des chemins de Delphes, où il pilloit les passans, un Prêtre voyant par-là diminuer les offrandes, prit l'habit d'Apollon, défit ce bandit ; & pour donner du merveilleux à cette avanture, il la mit sur le compte de ce Dieu.

A l'Histoire d'Apollon tiennent quelques Fables, qu'il est bon d'expliquer en passant. Celle qui porte que ce Dieu fut chassé du Ciel pour avoir refusé d'éclairer le monde (a), parce que Jupiter avoit foudroyé son fils Phaëton, regarde cet Apollon que Ciceron nomme Nomien. C'étoit, si nous en croyons un ancien Auteur (1), un Roi d'Arcadie, qui fut chassé du Trône pour avoir vou-

(1) Théodonticus, Apul. Boccace, l. 5.

(a) D'autres Auteurs prétendent qu'Apollon fut chassé du Ciel pour avoir tué à coups de fléches les Cyclopes qui avoient fabriqué la foudre dont Jupiter avoit frappé Esculape. Voyez son Histoire.

fu gouverner ses sujets avec trop de sévérité. Obligé de chercher retraite chez Admete, Roi de Thessalie, il en fut reçu favorablement; & ce généreux Prince lui donna la souveraineté du pays qui étoit sur les bords du fleuve Amphrise: de-là l'origine de deux Fables. Celle qui dit qu'Apollon fut chassé du Ciel, nous marque qu'il fut chassé du Trône; & celle qui dit qu'il fut obligé de garder les troupeaux d'Admete, nous apprend qu'il fut reçu à la Cour de ce Prince, & qu'il l'aida de ses conseils dans la conduite de ses troupes; c'est-à-dire, dans l'administration de ses peuples, dont tout Roi doit être le pasteur. C'est l'idée qu'en avoient les Anciens; & dans Homere, les noms de Roi & de Pasteur sont synonimes.

Celle de Cyparisse, mort de regret de la perte d'un Cerf qu'il chérissoit; & celle d'Hyacinthe, tué d'un coup de palet par Apollon lui-même, renferment deux Histoires que la Poësie a embellies. Ces deux Princes, dont le premier étoit de la ville de Carthée, qui est dans l'isle de Cos; le second, d'Amycles, ville du Péloponèse, moururent fort jeunes: & comme ils aimoient les lettres & les beaux arts, on dit qu'ils étoient les fa-

voris d'Apollon, & que ce Dieu les avoit métamorphosés, le premier en Cyprès, & le second en la fleur Hyacinthe; ce qui n'est fondé que sur la ressemblance de leurs noms (1). On ajouta, par rapport au dernier, que comme il jouoit au palet avec Apollon, Borée, jaloux de l'amitié que ce Dieu avoit pour ce jeune Prince, avoit détourné le palet, qui le frappa à la tête: & cet épisode est assez heureusement inventé; car il est vrai (2) qu'Hyacinthe s'exerçant avec ses compagnons, fut tué d'un coup de palet. Ce Prince, qui donnoit dès sa jeunesse les plus belles espérances, fut extrêmement regretté; & Cabulus son pere institua en son honneur une Fête & des Jeux, qui furent tous célébrés dans la Laconie, & qui duroient encore du tems de Pausanias. Je ne dirai rien ici de la Fable de Mydas, qui, pour avoir jugé que la flutte de Pan l'emportoit sur la lyre d'Apollon, reçut de ce Dieu deux oreilles d'âne, parce que j'aurai occasion ailleurs de rapporter l'Histoire de ce Roi de Phrygie. Mais celle de Marsyas, qui osa aussi lui faire le même défi que Pan, fut suivie d'un châtiment encore plus rigoureux. Voici l'Histoire de ce personnage célébre dans l'antiqui-

(1) Les Grecs nomment le Cyprès *Cyparissas.*

(2) Voyez Ovide, Mét. & Pausf. *in Lacon.*

té : Il étoit de Célenes, ville de Phrygie, & avoit pour pere Hyagnis (a). A beaucoup d'esprit & d'industrie ; il joignoit, si nous en croyons Diodore de Sicile, une sagesse & une continence admirable. Son génie parut sur tout dans l'invention particuliére d'un jeu de flutte, où il sçut rassembler tous les sons, qui auparavant se trouvoient partagés entre différens tuyaux de chalumeaux. Attaché d'une amitié sincére à Cybelle, fille de Méon Roi de Phrygie, il ne l'abandonna jamais dans ses malheurs ; ainsi que je le dirai dans l'Histoire de cette Déesse. Trop de confiance en ses talens le perdit. Il osa, dit-on, préférer le son de sa flutte aux doux accords de la lyre d'Apollon, & fit un défi à ce Dieu, qui fut accepté, à condition (1) que celui qui seroit vainqueur seroit le maître du châtiment ; & ce Dieu ayant remporté sur son concurrent une pleine victoire, l'écorcha tout vif : C'est-à-dire, que quelque Prêtre vengea de cette sorte l'injure faite à Apollon. On ajouta à cette fiction, que le sang de Marsyas avoit été changé en un fleuve

(1) Pauf.

(a) Higin dit qu'il étoit fils d'Oeagrius. Mais selon Munquer, Prideaux, & les meilleurs Critiques, il y a faute dans le texte de cet Auteur ; Oeagre étoit pere d'Orphée, & non de Marsyas.

de même nom, ſur le fondement que les eaux du Marſyas, qui traverſoient la ville de Célenes, étoient un peu rougeâtres.

Pour preuve de la vérité du fond de cette Hiſtoire, les Céleniens conſervoient encore du tems d'Hérodote la peau de Marſyas. Cependant, comme ces anciennes traditions varioient beaucoup, pluſieurs Auteurs aſſurent, qu'au déſeſpoir d'avoir été vaincu, il s'étoit précipité dans le fleuve dont je viens de parler (1). D'autres penſent que cette Fable n'eſt qu'une pure allégorie, fondée ſur ce que le fleuve Marſyas faiſoit, en roulant ſes eaux, un bruit déſagréable, qui écorchoit les oreilles. Fortunio Liceti (2), dit Alcidon, a au ſujet de cette fiction un ſentiment encore plus ſingulier que celui des Allégoriſtes que je viens de vous expoſer. Avant l'invention de la lyre, qu'on attribuë à Apollon, la flutte l'emportoit, par la douceur de ſes ſons, ſur tous les autres inſtrumens de Muſique, & enrichiſſoit ceux qui en jouoient : & comme le jeu de la lyre décrédita celui de la flutte, & qu'on n'y gagnoit plus rien, on dit qu'Apollon avoit écorché Marſyas. Voilà, dit Eliante, une explication qui doit bien être du goût d'Alcidon : mais te-

(1) Voyez Suidas, au mot *Marſyas*.

(2) Hierog. c. 109.

nons-nous-en à l'hiſtorique. Vous avez raiſon, Madame, reprit l'Abbé ; Marſyas a été un perſonnage très-réel. On connoît ſes parens, ſon pays ; & on ſçait à peu près le tems où il vivoit. L'ancienne Muſique inſtrumentale lui fut redevable de pluſieurs découvertes importantes ; & on croit qu'il fut, avec Olympus, l'inventeur du mode Phrygien & du Lydien. Il perfectionna ſur tout le jeu de flutte & du chalumeau, qui, de ſimples qu'ils étoient, devinrent, par ſon induſtrie, plus compoſés. Il joignit enſemble avec de la cire pluſieurs tuyaux, ou roſeaux de différentes longueurs, d'où réſulta le chalumeau compoſé : & il fut en même-tems l'inventeur de la double flutte, dont quelques Anciens cependant font honneur à ſon pere. L'un & l'autre, ſans doute, y travailla avec ſuccès ; & le fils perfectionna peut-être ce que le pere n'avoit fait qu'ébaucher.

La triſte cataſtrophe des enfans de Niobé, qu'Apollon & Diane tuérent à coups de fléches, eſt encore un de ces événemens dont le fond appartient à l'Hiſtoire, quoiqu'à la maniére du bon vieux tems, il ait été défiguré par la fiction. Tous les Anciens convien-

Hiſtoire de NIOBE' & de ſes Enfans.

nent que Niobé étoit fille de Tantale & sœur de Pélops, si célébre par son établissement dans cette presqu'isle de la Grèce, qui depuis porta le nom de Péloponèse : & il ne faut pas la confondre avec l'ancienne Niobé, fille de Phoronée & la premiére Maîtresse de Jupiter, selon Homere. Comme elle abandonna la Lydie, son frere, qu'elle avoit suivi, la donna en mariage à Amphion (1), Roi de Thébes, dont elle eut quatorze enfans (*a*). Fiére de sa fécondité, elle fit paroître un mépris marqué pour Latone (2), & lui reprocha, qu'épouse d'un Dieu elle n'en avoit eu que deux enfans, pendant qu'elle en avoit quatorze. Ovide ajoute, qu'elle couroit par toutes les ruës de Thébes, pour faire cesser les sacrifices qu'on offroit à cette Déesse. Latone, justement irritée contre cette Princesse, engagea Apollon & Diane à la punir par l'endroit le plus sensible, en la privant de ce grand nombre d'enfans qui l'avoient renduë si fiére.

(1) Pauf. *in Beot.* Apollodore, L.3. &c.

(2) Ovide, Mét. l. 6.

Un jour que les fils de Latone s'exerçoient à manier des chevaux dans une plaine voisine de Thébes (*b*), Apollon

(*a*) C'est l'opinion commune, quoique les Anciens varient un peu sur cet article.

(*b*) Pausanias dit que c'étoit sur le mont Cytheron que faisoient leurs exercices les fils de Niobé; & que ses sœurs moururent dans la ville même de Thébes. *In Beot.*

& Diane les tuérent tous l'un après l'autre à coup de fléches. Les coups, qui partoient d'une main invisible, effrayérent tous ceux qui étoient présens à cet exercice; & les sœurs de ces jeunes Princes, sur le bruit qui s'en étoit répandu, y étant accouruës, elles eurent le même sort que leurs freres (1). Cet épisode, ingénieusement inventé, cache une Histoire aussi tragique que véritable. La peste qui ravagea la ville de Thébes sous le régne d'Amphion, fit périr ses enfans: & parce qu'on attribuoit les maladies contagieuses à la chaleur immodérée du Soleil, on dit que c'étoit Apollon lui-même qui les avoit tués à coups de fléches.

(1) Voyez Plut. Traité de la superstition. Ovide, Apollod. & en général tous ceux qui ont parlé de cet événement.

Qu'on ait mis sur le compte de ce Dieu & de Diane sa sœur ces sortes de maladies, ainsi que les morts subites, la chose n'est pas douteuse; & Homere le dit en cent endroits de ses deux Poëmes; avec cette différence cependant, que c'étoit à Apollon qu'on attribuoit celles des hommes, & à Diane celles des femmes (2). Ce qui est bien marqué dans l'ancien Scholiaste de Pindare (3), lorsqu'il dit, après Phérécide, qu'Apollon envoya Diane sa sœur pour ôter la vie à Coronis & à quelques autres femmes, pendant qu'il alloit

(2) Iliad. l. 20, & ailleurs. Voyez Eustathe, Strabon, &c.

(3) Sur la troisiéme Pythique.

lui-même faire mourir Ischis.

On étoit si persuadé de ce que je viens de dire, qu'Homere dit que la peste survint dans le camp des Grecs, dès que ce Dieu irrité eut lancé ses fléches; c'est-à-dire, dès que ses rayons trops chauds eurent corrompu l'air : aussi on ne manquoit pas dans les maladies contagieuses d'appaiser ce Dieu par des sacrifices réitérés. On mettoit même pendant qu'elles duroient des branches de laurier à la porte des maisons, dans l'espérance que ce Dieu irrité épargneroit les lieux qui étoient par-là sous la protection d'une personne (1) qu'il avoit si tendrement chérie (2).

(1) Daphné.

(2) Voyez Diogene Laerce, & l'Auteur du grand Ætimologicon.

Quoiqu'il en soit, Homere (3) ajoute, que les enfans de Niobé demeurérent neuf jours sans sépulture, tous les Thébains ayant été changés en pierres; & que le dixiéme jour, les Dieux eux-mêmes leur rendirent les honneurs funébres: ce qui veut dire, qu'étant morts de la peste, personne n'avoit osé s'en approcher : figure vive de ce fléau, pendant lequel chacun songeant à sa propre conservation, néglige les devoirs les plus essentiels, & devient insensible comme une pierre. Comme les Prêtres, après quelques tems, furent plus hardis que

(3) Iliad. l. 24.

les Thébains, & enterrérent ces enfans infortunés ; on dit que c'étoient les Dieux eux-mêmes qui leur avoient rendu ces pieux devoirs. Homere, & après lui Ovide, plus attentifs (1) à ce qui pouvoit rendre touchant ce triste événement, qu'à la vérité de l'Histoire, disent que tous les enfans de Niobé, garçons & filles, avoient été les victimes du couroux de Latone. Cependant il est certain qu'Ismenus, l'un de ces Princes, se jetta de désespoir dans un fleuve de Béotie, qu'on appelloit alors *le Pied de Cadmus*, & qui porta depuis le nom de ce jeune Prince : & Pausanias (2) dit, que Mélibée, surnommée depuis Chloris, & Amyclée, l'une & l'autre filles de Niobé, avoient appaisé Diane, qui leur sauva la vie; c'est-à-dire, qu'elles guérirent de la peste, dont elles avoient été attaquées. La premiére, selon Apollodore (3), épousa Nélée pere de Nestor ; & comme, soit suite de sa maladie, ou effet de la douleur que lui causa la mort de ses freres & de ses sœurs, elle demeura pâle & maigre le reste de ses jours, on changea son nom de Mélybée en celui de Chloris (4).

Amphion ne pouvant survivre à la perte de ses enfans, se donna la mort ;

(1) *Loc. cit.*

(2) *In Att.*

(3) L. 1.

(4) *Pausf. in Corinth.*

& Niobé abandonna le séjour de Thébes pour retourner en Lydie, où elle finit ses jours aux environs du mont Sypile : & si on débita alors qu'elle avoit été changée en rocher ; c'est, suivant Pausanias (1), qu'il y avoit sur cette montagne une roche, qui, vûë de loin, présentoit la figure d'une femme accablée de douleur & d'affliction, quoique de près elle ne ressemblât à rien moins qu'à cela (a). Cette métamorphose au reste marque, selon Ciceron (2), que Niobé, à force d'être affligée, avoit paru insensible, sans proférer ni aucune plainte, ni aucune parole : symbole des grandes douleurs. Sophocle (3) dit que ce ne fut que long-tems après ses malheurs, & après des vœux réitérés, que les Dieux la métamorphosérent en pierre.

(1) In Attic.

(2) Tusc. l. 3.

(3) Antig.

J'ai dit qu'on sçavoit à peu près le tems où étoit arrivé cette triste catastrophe, puisque la retraite de Pélops dans la Grèce, & le régne d'Amphion, forment dans l'Histoire Grecque deux époques, qui tombent vers l'an avant l'Ere Chrétienne 1300 ; ou, ce qui revient au même, environ cent vingt ans

(a) Pausanias avoit vû cette roche ; & dès-là, il est très-croyable.

avant la Guerre de Troye (1). Vous pouvez voir dans l'Antiquité expliquée un beau monument qui représente cet Histoire, suivant la tradition qu'avoit suivie Ovide. Mais continuons d'expliquer les Fables qui ont du rapport à l'Histoire d'Appollon.

(1) Voyez dans le 3. vol. l'Hist. des Rois de Thébes.

Celle de Phorbas, ce brigand qui voloit sur le chemin de Delphes, & à qui ce Dieu, sous la figure d'un Athléte, ôta la vie, n'est fondée que sur ce que les Prêtres de Delphes voyant diminuer chaque jour les offrandes qu'on y portoit, dressérent des embûches à Phorbas; & quelqu'un d'eux s'étant déguisé pour l'épouvanter, fut assez heureux pour le tuer.

Celle de Daphné, fille du fleuve Pénée, dans la Thessalie, que son pere changea en laurier, dans le tems qu'Apollon, qui en étoit amoureux, la poursuivoit, n'a d'autre fondement que le nom de cette prétenduë Nymphe, qui, en Grec, signifie le laurier, arbre spécialement consacré à Apollon. Ovide, le Poëte le plus propre du monde à faire valoir des bagatelles, décrit très-ingénieusement cette Fable, & assure que ce fut la catastrophe de cette Nymphe qui fit qu'Apollon fut toujours depuis

couronné de laurier. Mais il auroit été sans doute plus à propos de dire que cet arbre, par sa verdure qui ne change point, avoit été consacré au Soleil, dont la chaleur est toujours la même. Cependant Diodore de Sicile réalise cette Fable, s'il m'est permis de parler ainsi; & croit que Daphné étoit la même que Manto, fille du Devin Tiresias, qui fut envoyée à Delphes, où elle rédigea par écrit quelques Oracles, dont on prétend qu'Homere s'est servi dans ses deux Poëmes.

La Fable de Leucothoé, enterrée vivante par Orchame, pour avoir répondu à la passion qu'Apollon avoit pour elle, n'est fondée que sur ce que ce Roi de Perse cultiva l'arbre qui porte l'encens, drogue aromatique en usage dans la Médecine, dont Apollon étoit le Dieu. Cet arbre se nommoit *Leucothoé*. De-là le nom de la prétenduë Nymphe. Pour la jalousie de Clytie, qui mourut de douleur, & fut changée en tournesol, ce n'est qu'un épisode ajouté au Roman de Leucothoé.

Enfin celle de Phaëton, fils de Clyméne & du Soleil, qu'Ovide décrit encore si bien (1), renferme quelque ancienne tradition, ou de l'embrâsement

(1) Mét. l. 2.

de Sodome & de Gomorrhe, ou de la rétrogradation du Soleil sous le régne d'Ezéchias ; événement si célébre, que le Roi de Babylone envoya des Ambassadeurs, en apparence, pour féliciter ce Roi de Juda sur sa guérison ; mais dans le fond, pour s'instruire de la vérité du fait : ou enfin quelque chaleur immodérée, arrivée du tems de Phaëton, que quelques Auteurs croyent avoir été Roi des Molosses : ce qui fit dire que le Soleil avoit confié son char à quelque étourdi, qui n'avoit pas sçû le conduire ; & qui, s'étant trop approché de la terre, l'auroit réduite en cendre, si la Déesse qui y préside n'avoit imploré le secours de Jupiter ; qui, d'un coup de foudre, renversa le char du Soleil, & précipita le jeune Phaëton dans l'Eridan, ou dans le Pô : ce qui veut dire, au rabais du merveilleux, que cette chaleur immodérée fit périr ce jeune Prince. Je crois, au reste, que cette Histoire est Egyptienne d'origine ; & Ovide nous donne lieu de le penser, lorsqu'il décrit le différent de Phaëton avec Epaphus.

Quoiqu'il en soit, on ajoute à cette fiction, que les Héliades, sœurs de Phaëton, furent changés en Peupliers,

& leurs larmes en ambre jaune; & Cygnus, Roi de Ligurie, ami de Phaëton, en Cygne; ce qui n'est qu'une métaphore, qui exprime la douleur que leur causa cette mort.

J'ai dit qu'elles furent changées en Peupliers, quoiqu'il y ait eu une tradition, qui portoit que ce fut en Larisque, arbre dont les branches paroissoient sur quelques Médailles de la famille de Lariscola, qui en avoit pris son nom.

Lucien raille agréablement sur cette Fable, en disant, qu'étant sur les bords du Pô, il avoit interrogé quelques Bateliers, qui lui avoient répondu qu'il n'y avoit point de Cygnes sur ce fleuve, & qu'ils n'avoient jamais entendu parler, ni de Phaëton, ni des Héliades, encore moins de Peupliers qui distillâssent de l'ambre jaune.

L'Histoire fabuleuse, au reste, distingue six Princes du nom de Cygnus. Le premier étoit fils de Mars: Hercule, monté sur le Cheval Arion, le vainquit; dont ce Dieu fut si courroucé, qu'il voulut se battre contre le vainqueur de son fils; mais Jupiter les sépara d'un coup de foudre. Le second étoit fils de Neptune, & étoit invulnérable: ce fut lui qu'Achille étouffa près de

Troye. Le troisiéme étoit fils d'Hiéres, & fut changé en oiseau de ce nom (1). Le quatriéme étoit un ami de Phaëton; qui, déplorant sa mort, fut aussi changé en Cygne (2). Le cinquiéme ne nous est connu que par son avanture, racontée par Pausanias. Le sixiéme enfin l'est par Conon, dans Photius (3).

(1) Ovid. Mét. l. 2.

(2) Virg. Enéid. l. 10.

(3) Narr. 32.

De tout ce que vous venez de dire, reprit Eliante, il paroîtroit qu'Apollon & le Soleil étoit la même chose parmi les Grecs. Il est vrai, répliqua l'Abbé, que souvent ils les confondoient l'un avec l'autre : mais il n'en est pas moins vrai aussi que leurs plus anciens Auteurs les distinguent souvent ; & voici des preuves positives, qui ne laissent aucun lieu d'en douter. D'abord cette distinction se trouve formellement dans le Traité célébre que nous avons, entre les Magnésiens & les Smyrnéens (4). Ces deux Peuples jurent par la Terre, par le Soleil, par Mars, &c. & par Apollon. Spon rapporte une Inscription, déterrée à Utrecht, qui est conçûë ainsi : *A Jupiter, très-bon & très-grand : à l'invincible Soleil : à Apollon*, &c. Varron, dans S. Augustin (5), en nommant vingt Dieux, qu'il appelle les Dieux choisis, en fait deux du Soleil & d'Apollon. Artemi-

(4) *Marm. Oxon. initio.*

(5) *De Civ. Dei, l. 7 c. 7.*

dore place l'un parmi les Dieux du Ciel, l'autre parmi ceux de l'Æter. On lit dans une ancienne Epigramme Grecque, *Pythius*; c'est-à-dire, *Apollon Pythius est honoré à Delphes : les Rhodiens sont sous la protection du Soleil* : Ou, comme s'exprime Sidonius Apollinaris, qui semble avoir eu en vûë cette Epigramme : Le Soleil est favorable à Rhodes ; Délius, ou Apollon, l'est à Tymbrée (1). Les Médailles, & les autres monumens, représentoient différemment ces deux Divinités (2) : *Jovi O. M. Summo exuperantissimo*, *Soli invicto*, *Apollini*, &c. Sur une de Lucius Valerianus, Apollon paroît sous la figure d'un jeune homme qui tient son arc à la main ; & sur une autre d'Antonin, il porte sa lyre & une patere ; au lieu que dans celle d'Hadrien & des deux Gordiens, d'Aurelius, & de quelques autres Empereurs, le Soleil paroît la tête environnée de rayons, tenant un globe à la main gauche ; ce qu'on n'observe jamais dans les figures d'Apollon.

(1) L. 2. c. 35.

(2) Spon. Miscell. sec. 2. p. 72.

Homere, dont le témoignage est ici d'un grand poids, les distingue réellement en plusieurs endroits de ses deux Poëmes. Lucien en fait aussi deux Divinités ; puisqu'il dit que le Soleil étoit un

des Titans; conforme en cela avec Diodore de Sicile, qui, dans l'endroit où il parle des Atlantides (1), dit que le Soleil étoit fils d'Hypérion & de la Reine, c'est-à-dire, de cette fille d'Uranus & de Titaïa, qui fut toujours appellée la Reine. Il est vrai que comme la Mythologie ancienne varie infiniment sur toutes ces matiéres, elle confond quelquefois le Soleil avec Hypérion lui-même; mais toujours convient-elle que le Soleil n'étoit pas le même qu'Apollon. Si ces deux Divinités étoient distinguées par leur généalogies, elles l'étoient aussi par leurs enfans. Esculape étoit fils d'Apollon; comme Æétès, Roi de Colchide, fut regardé comme fils du Soleil: & si Venus, irritée contre la postérité du Soleil, qui avoit découvert son adultére, la persécuta jusqu'à jetter dans les plus honteuses prostitutions Pasiphaé, fille d'Æétès & sa petite-fille, elle ne s'acharna jamais contre les enfans d'Apollon.

(1) L. 3. c. 22.

Les marbres, & tous les anciens monumens les distinguoient aussi, & les représentoient différemment. On peut ajouter encore, que dans le monument antique où est représenté l'adultére de Mars & de Venus, Apollon paroît avec

les autres Dieux appellés à ce ſpectacle, ſurpris comme les autres Dieux qui s'y trouvent, pendant que c'étoit le Soleil qui avoit averti Vulcain de cette intrigue. Mais ce qui prouve encore la diſtinction que j'ai deſſein d'établir, c'eſt l'étenduë & l'univerſalité du culte du Soleil, la grande & la premiére Divinité de tous les Peuples Idolâtres, ainſi que nous l'avons déja dit. Les Egyptiens, les Arabes, les Phéniciens, les Perſes & les Cappadociens, ſans nommer les autres Peuples, adoroient le Soleil, avant qu'on eût oui parler de l'Apollon Grec. Ajoutons, que les Temples de l'un & de l'autre étoient ſouvent diſtingués, ainſi que les cérémonies de leur culte.

J'ai dit que les monumens qui nous reſtent repréſentoient le Soleil autrement qu'Apollon. En effet, ils nous font voir le Soleil ſous la figure d'un jeune homme nud, n'ayant qu'une eſpéce de manteau ſur les épaules, avec la tête rayonnante, & monté ſur un char tiré par quatre chevaux qu'il preſſe à coups de fouet. Quelquefois il paroît vêtu; & avec les rayons qui environnent ſa tête, ſe voit le boiſſeau, ſymbole de Sérapis, qui étoit ſouvent pris

pour

pour le Soleil, portant d'une main la corne d'abondance, qui marque qu'il la procure à l'univers en le parcourant chaque jour. Sur d'autres monumens, on le voit ſortir d'un antre, monté ſur ſon char, pour marquer le lever de cet Aſtre qui va commencer ſa carriére.

Pour ſatisfaire entiérement votre curioſité au ſujet du Dieu dont nous parlons, il eſt bon de vous expliquer en peu de mots ſes différens noms. Celui de *Phœbus* lui a été donné, ou pour faire alluſion à la lumiére du Soleil, & à ſa chaleur qui donne la vie à toutes choſes (1), ou du nom de Phœbé, mere de Latone. Celui de *Délius*, ou à cauſe de l'iſle de Délos, où il étoit né, ou parce qu'il éclaire toutes choſes. Celui de *Cynthius*, d'une montagne de ce nom. Celui d'*Epidélius*, à cauſe du Temple qu'il eut près du promontoire de Malée. Menophanès, qui commandoit la flotte de Mithridate, ayant ſaccagé l'iſle de Délos, fit jetter dans la mer la ſtatuë d'Apollon. Les Lacédémoniens l'ayant trouvée, firent bâtir un Temple en l'honneur de ce Dieu, qu'ils nommérent *Epidélius*, comme pour marquer qu'il étoit venu de Délos. Le Peuple de Chio l'honoroit ſous le nom de *Phanæus*, &

(1) De Φῶς & Bίος.

donnoit le nom de Phanée à un de leurs promontoires, parce que c'étoit de-là que Latone avoit vû l'isle de Délos (1). Celui de *Lycius* lui fut donné, si nous en croyons Pausanias (2), par Danaüs, qui ayant vû, lorsqu'il disputoit la Couronne à Gélanor, un Loup, que les Grecs nomment λύκος, remporter la victoire sur un Taureau contre qui il combattoit, publia qu'Apollon avoit voulu faire voir par-là au Peuple d'Argos, qu'un étranger devoit l'emporter sur un citoyen; puisque le Loup, qui est un animal étranger, avoit vaincu le Taureau. Lorsque ce Prince fut monté sur le Trône, il fit bâtir un Temple à l'honneur d'Apollon, sous le nom de *Lycius*. Le même Pausanias dit pourtant ailleurs, que ce nom lui fut donné de Lycius, fils de Pandion; & Diodore est de cet avis.

(1) Servius, sur le mot, φάνας.

(2) *In Attic.*

On lui donna le nom de *Delphinius*, parce qu'on crut qu'il avoit accompagné, sous la figure d'un Dauphin, le navire de Castalius, qui conduisoit une Colonie de l'isle de Créte dans la Phocide. Celui de *Delphicus*, de la ville de Delphes, si fameuse par l'Oracle de ce Dieu. Celui de *Clarius*, de la ville de Claros, où il avoit aussi un Oracle. Ce-

lui d'*Ismenius*, d'une colline près de Thébes, comme nous l'apprend Pausanias (1); ou d'un fleuve de ce nom, si nous en croyons Stephanus. Celui de *Nomius*, parce qu'il avoit gardé les troupeaux d'Adméte. Celui de *Pythius*, à cause de sa victoire sur le Serpent Python; & les Jeux qu'on institua en mémoire de cet événement, furent appellés Pythiens, comme Ovide nous l'apprend (2). Celui de Smynthien, parce que, comme rapporte Strabon (3), les descendans de Teucer étant partis de l'isle de Créte pour aller chercher un lieu propre à s'établir, apprirent de l'Oracle qu'ils devoient s'arrêter dans l'endroit où les habitans viendroient les recevoir. Comme ils furent obligés de passer la nuit sur les bords de la mer, dans l'Asie mineure, un grand nombre de rats vint la nuit manger leurs ceinturons & leurs boucliers. Le lendemain, ayant vû le dégât, & croyant que l'Oracle étoit accompli, ils s'arrêtérent en ce même endroit, & donnérent à Apollon, qui y étoit fort honoré, le nom de Smynthien, qui, dans leur langue, veut dire, un Rat. Ce même Auteur ajoute, qu'on voyoit dans la ville de Chryse une Statuë d'Apollon, de la main de

(1) *In Beot.*

(2) Mét. l. 1.

(3) L. 13.

Scopas, célébre Sculpteur de l'isle de Paros, avec la figure d'un Rat près de ses pieds: & Héraclide de Pont assure, que les Rats qui étoient autour de ce Temple étoient sacrés. Celui d'*Actius*, du promontoire d'*Actium*, si connu par la victoire d'Auguste sur Antoine. Celui de *Daphnaus*, à cause de la Fable de ses amours avec Daphné. Enfin ce Dieu avoit encore plusieurs autres noms, tirés la plupart des lieux où il étoit honoré, sans parler de ceux que les autres Peuples lui donnoient, ainsi que nous l'avons déja dit au commencement de son Histoire, & lorsque nous avons parlé de l'origine de l'Idolâtrie.

On le représentoit de différentes maniéres dans les Temples & ailleurs: tantôt sous la figure d'un jeune homme sans barbe, avec une couronne de laurier sur la tête. On le voyoit quelquefois tenant la foudre d'une main, & les trois Graces de l'autre. Les Egyptiens le peignoient souvent sous la forme d'un Navire, traîné par des Crocodiles, pour marquer par-là qu'il parcouroit également la terre & la mer: ou bien sous une figure bizarre, enfermée dans une hydrie, d'où il sortoit trois têtes de ser-

pens; ſur quoi on peut conſulter le Pere Kirker & Cartari.

Quoiqu'Apollon ait été malheureux dans ſes amours, ce qui donna lieu à quelques Apologiſtes de la Religion Chrétienne de railler les Payens ſur cet article, l'antiquité ne laiſſe pas de lui donner pluſieurs enfans, entre leſquels ils nomment Eſculape, Orphée, Lycus & quelques autres. Mais il eſt bon d'obſerver à ce ſujet, qu'on faiſoit paſſer pour enfans de ce Dieu ceux qui excelloient dans les beaux Arts, dans la Muſique ou dans la Médecine, comme je l'ai déja remarqué. Comme l'Hiſtoire des Muſes a un grand rapport avec celle d'Apollon, c'eſt ici que nous devons la rapporter.

Quoique Lylio Giraldi ſe ſoit fort étendu ſur l'article de ces Déeſſes, & qu'on en trouve les différentes repréſentations dans le premier tome de l'Antiquité expliquée, je crois qu'il ne ſera pas inutile de raſſembler ce qu'il y a de plus curieux à ſçavoir ſur cet article. Héſiode eſt de tous les Anciens celui qui a parlé des Muſes dans un plus grand détail; & il employe au commencement de ſa Théogonie, 117 vers à les invoquer & à publier leurs louanges. Cepen- Les Muses.

dant tout ce qu'il en dit se réduit à ceci ; sçavoir, qu'elles étoient au nombre de neuf ; qu'elles étoient filles de Jupiter & de *Mnémosyne* ; qu'elles s'appelloient *Clio*, *Euterpe*, *Thalie*, *Melpomène*, *Terpsicore*, *Erato*, *Polibymnie*, *Uranie & Calliope* ; que lorsqu'elles étoient dans l'Olympe, elles chantoient les louanges des Dieux, & en particulier celles de Jupiter leur pere ; qu'elles connoissoient également le passé, le présent & l'avenir ; enfin, que rien n'étoit si agréable aux Dieux que leurs charmans concerts.

Ciceron, qui, dans ses Livres de la Nature des Dieux (1), a rassemblé les anciennes traditions, dit d'abord qu'il n'y avoit que quatre Muses, qu'on nommoit *Thêlxiopé*, *Ædé*, *Arché & Mélaté*, filles du grand Jupiter. Il revient ensuite au sentiment d'Hésiode, en admet neuf comme lui, leur donne les mêmes noms, & pour pere Jupiter troisiéme. Puis il parle de neuf autres, qui, selon lui, étoient filles de Piérus & d'Antiope ; ce qui leur fit donner le nom de *Piérides*, ou *Piériennes*. Varron, qui ne regardoit ces Déesses que comme des personnages allégoriques, assuroit qu'il ne devoit y en avoir que trois, puisqu'elles désignoient le chant, qui ne s'exécute que

(1) Liv. 3.

de trois maniéres, ou avec la voix, ou avec les instrumens à vent, ou enfin avec ceux qu'on touche de la main : à quoi on peut rapporter ce que saint Augustin (1) avoit pris du même Auteur ; sçavoir, que dans une ville de la Grèce, qu'on croit être celle de Sicyone, on avoit chargé trois différens Ouvriers de faire chacun les Statuës des trois Muses, afin qu'on pût choisir les trois meilleures ; mais qu'elles avoient toutes été trouvées si belles, qu'on les consacra toutes neuf dans le temple d'Apollon ; d'où s'étoit dans la suite répanduë la tradition, que ces Déesses étoient au nombre de neuf.

(1) De Civ. Dei, l. 4.

Cependant Diodore de Sicile (2) réalise les Muses, & leur donne une origine bien marquée. C'étoient, selon lui, de jeunes Chanteuses, qu'Osiris ou Bacchus avoit amenées avec lui lorsqu'il fit le voyage des Indes, dans lequel il cherchoit autant à policer les Peuples qui y habitent, qu'à les conquérir par les armes. Comme il les avoit mises sous la conduite d'Apollon, un de ses Généraux, les Grecs donnérent à ce Dieu le nom de *Musagete*, ou Conducteur des Muses. Hercule, autre Général de ce Conquérant, fut aussi chargé

(2) Liv. 4.

de la même fonction, lorsqu'Osiris fut de retour en Egypte; & on lui donna le même nom. Les Grecs, qui n'ignoroient pas sans doute cette origine, regardoient les Muses comme des Déesses guerriéres, & leur sacrifioient avant que de donner bataille. Ainsi on ne sçait pourquoi Vossius paroît surpris qu'on ait donné cette qualité à ces filles, puisqu'elles avoient véritablement assisté aux conquêtes d'Osiris, & qu'elles avoient été sous la conduite de deux célébres Guerriers.

Dans ces derniers tems, M. le Clerc (1), & le Chevalier Newton (2), ont adopté le sentiment de Diodore; & le dernier prétend même, qu'Osiris ayant pénétré jusques dans la Thrace, avoit marié une de ces Chanteuses avec Œagrius, qui en étoit Roi (c'étoit apparemment Calliope); & que de ce mariage étoit né Orphée. Il ajoute, que depuis ce tems-là, les Muses devinrent d'autant plus célébres dans ce pays-là, que les filles de Piérus ayant appris leur Musique & imité leurs concerts, prirent le nom de ces Déesses, & furent enfin confonduës avec elles. J'aime fort, dit Eliante, l'idée de Diodore; & cet *Opera* ambulant me plaît fort. Il étoit, re-

(1) Bibl. Univ. t. 6.

(2) Dans sa Chron. des anciens Royaumes.

prit Alcidon, d'autant plus digne de ce Conquérant, qu'on ſçait qu'il avoit amené avec lui des Bacchantes, des Faunes, des Satyres, &c.; c'eſt-à-dire, la Comédie avec l'Opéra. Mais, dit encore Eliante, comment nommoit-on ces jolies Chanteuſes? On ne ſçait point, reprit l'Abbé, les noms qu'elles portoient dans l'armée d'Oſiris; car ceux qu'on leur donne communément ſont Grecs d'origine. Celui de *Clio* tire ſon origine de la Gloire ou de la Renommée. On la repréſentoit tenant une Guitarre d'une main, & de l'autre un plectre, au lieu d'archet. On croit qu'elle inventa cet inſtrument de Muſique. *Euterpe* fut ainſi nommée, parce qu'elle procuré la *joie*, non cette joie évaporée qui fait rire, car elle eſt la Déeſſe de la Tragédie; mais une autre ſorte de joie qui fait quelquefois pleurer. On repréſente cette Muſe avec un maſque, qui eſt à la main gauche de ſa Statuë, & une maſſuë, ſymbole des Héros qu'elle produit ſur le Théâtre. Le nom de *Thalie*, la Déeſſe de la Comédie, veut dire, *la floriſſante*, elle tient auſſi un maſque à la main dans ſes Statuës; car autrefois, tous les Acteurs étoient maſqués. Celui de *Melpomene* veut dire, *attrayante*; c'eſt

l'effet du *Barbiton*, inſtrument de Muſique qu'elle porte dans ſes figures. Celui de *Terpſicore* ſignifie la *divertiſſante* : elle étoit la Déeſſe de la Danſe, & avoit pour ſymbole des fluttes : voilà des armes parlantes. Celui d'*Erato* veut dire l'*aimable*. *Polybymnie*, dont le nom vient de la diverſité des chants, eſt repréſentée auſſi avec la Lyre, ou le *Barbiton*, dont je viens de parler, comme l'inventrice de l'Harmonie. *Uranie*, ou la Céleſte, qu'on croit avoir inventé l'Aſtronomie, eſt peinte un Globe à ſa main. Enfin *Calliope*, ainſi nommée à cauſe de la douceur de ſa voix, porte à la main un rouleau, comme l'inventrice du Poëme Héroïque. Ainſi, comme vous voyez, chaque genre d'Auteurs a ſa Muſe à invoquer : mais il eſt d'uſage que les Poëtes ſont les ſeuls qui implorent leur protection. Le nom général de Muſes qu'on leur donne fait auſſi alluſion à leur qualité, ſoit qu'on le tire, avec Diodore, de *Miſin*, qui veut dire, *enſeigner les choſes relevées*; ou avec M. le Clerc, de *Motſa*, inventer; ou avec Platon, d'un mot qui revient à celui d'*inquiſitio*, recherche.

Par tout ce que je viens de dire, vous concevez qu'originaires d'Egypte, les Muſes furent connuës en Thrace, lorſ-

qu'Osiris y passa; de-là dans la Grèce, où elles devinrent très-célébres, sur tout par l'idée qu'on avoit qu'elles s'assembloient avec Apollon leur chef sur le Parnasse, ou auprès de la Fontaine Hipocrene, pour y célébrer ces charmans concerts dont les Anciens ont tant parlé : & voilà, pour le dire en passant, la véritable origine du systême poëtique du Parnasse, des Muses, & du Cheval Pégase, qui, d'un coup de pied, fit sortir de terre la Fontaine que je viens de nommer.

Leur avanture chez Pyrénée, Tyran de la Phocide, qui, pendant un orage, leur donna retraite, & qui voulut ensuite leur faire le plus sanglant outrage, comme nous l'apprenons d'Ovide (1), n'est, selon Plutarque, qu'une métaphore, par laquelle on a voulu nous apprendre que ce Prince n'aimoit pas les Belles-lettres, & qu'il avoit fait démolir dans ses Etats les Colléges & les autres lieux où on les enseignoit. Ces Déesses, ajoute-t'on, pour se tirer des mains de ce Tyran, eurent recours aux Dieux, qui leur donnérent des aîles, ainsi qu'on les trouve représentées sur un monument ancien (2); & elles s'envolérent par la fenêtre. Pyrénée, qui crut pou-

(1) Ovid. Met. l. 5.

(2) Ant. expl. t. 2.

voir hazarder la même sortie, se rompit le col.

Vous trouverez, au reste, dans les Poëtes différens surnoms des Muses, que Lylio Giraldi (1) s'est donné la peine de rassembler ; tels que sont ceux de *Camœnæ*, qui veut dire *Chanteuses* ; d'*Héliconiades*, d'une montagne de Béotie qui leur étoit consacrée ; de *Parnassides*, de la montagne de ce nom ; de *Thespiades*, d'une ville de Béotie ; de *Castalides*, de la Fontaine de ce nom ; d'*Aganippides*, de la Fontaine Hipocrene, qu'on appelloit aussi Aganippe ; de *Pégasides*, du Cheval Pégaze ; d'*Aonides*, des monts *Aoniens*, dans la Béotie ; de *Piérides*, de Piérus, dont nous avons parlé ; celui-là-même dont les filles voulurent les imiter, mais qui sortirent si mal d'un défi qu'elles avoient fait à ces Déesses (2), qu'elles furent changées en Pies, dont le chant, ou plutôt le babil importun, marquoit le caractére de ces filles, qui croyoient, par la douceur de leur voix, l'emporter sur les Muses. Mais en voilà assez pour cette fois : nous continuerons demain l'Histoire des Dieux du Ciel.

(1) *Synt. de Musis.*

(2) Ovid. Mét.

XII. ENTRETIEN.

Suite de l'Histoire des Dieux du Ciel.

NOs trois Acteurs ne furent pas plutôt rassemblés, que l'Abbé commença ainsi la conversation. A l'histoire d'Apollon on doit joindre celle d'Esculape, & des autres Dieux de la Santé; car Apollon lui-même étoit le Dieu de la Médécine. Ciceron (1) compte plusieurs Esculapes. Le premier des Esculapes, dit-il, le Dieu de l'Arcadie, « qui passa pour avoir inventé la Sonde, & la maniere de bander les plaies, « est fils d'Apollon. Le second, qu'un « coup de foudre tua, & qui fut enterré « à Cynosure, est frere du second Mercure. Le troisiéme, qui trouva l'usage « des Purgations, & l'art d'arracher les « dents, est fils d'Arsippe & d'Arsinoë. « On montre en Arcadie son tombeau, « & le bois qui lui est consacré, assez « près du fleuve Lusius. » Mais ce sçavant Romain oublie le plus ancien de tous les Esculapes, dont parle Sanchoniathon, & qui étoit Phénicien d'origi-

ESCULAPE & sa Famille.

(1) De Nat. Deor. l. 3.

ne. C'eſt ſans doute le culte de cet Eſculape, établi dès les tems les plus anciens dans l'Orient, & porté dans la Grèce par quelque Colonie, qui donna lieu à tous les Eſculapes dont parle Ciceron. De toutes les villes de la Grèce qui le reçûrent, il n'y en eut point où il fut plus honoré qu'à Epidaure : ce qui donna lieu à dire, que ce Dieu y avoit pris naiſſance. On racontoit en effet ſon hiſtoire : on publioit ſa généalogie, & on parloit de ſes enfans, ſur tout de Machaon & de Podalyre, qui véritablement ſe diſtinguerent fort au ſiége de Troye, comme on peut le voir dans pluſieurs endroits de l'Iliade d'Homere. Ainſi, pour accorder les Fables Grecques avec celles des Phéniciens, on peut dire que la ville d'Epidaure, qui ſe diſtingua long-tems dans le culte du Dieu de la Médécine, ſubſtitua enfin un nouvel Eſculape à l'ancien. Ils lui donnerent pour pere Apollon, ou plutôt quelqu'un de ſes Prêtres ; & pour mere, Coronis fille de Phlegias. Apollon lui-même, conſulté ſur la naiſſance de ce Dieu, répondit, qu'il en étoit le pere. Et Pauſanias raconte, que Phlegias, un des plus braves hommes de ſon tems, étant allé à Epidaure, ſa fille s'y laiſſa

séduire ; & s'étant cachée dans les bois, mit au monde Esculape, qu'elle exposa, & qui fut nourri par une Chévre, & ensuite porté dans la maison d'un Chévrier, dont la femme, nommée Trigone, prit soin de son éducation. Dans la suite, il fut envoyé à l'Ecole du célébre Chiron, où il fit de grands progrès dans la Médécine, dont enfin il fut regardé comme le Dieu. Esculape épousa dans la suite Epione, ou, selon d'autres, Lampetie, dont il eut six enfans, Machaon & Podalire ; & quatre filles, Hygiéa, Eglé, Panassé & Jaso.

Après sa mort, Esculape fut mis au rang des Dieux ; & d'Epidaure, son culte se répandit bien-tôt dans toute la Gréce, & dans les pays voisins. On sçait, ainsi que le racontent les Historiens, &, après eux, Ovide, que les Romains, affligés par la peste, envoyerent une célébre ambassade à Epidaure, d'où ils rapportérent une Couleuvre, qui s'étant cachée dans une isle du Tybre, appellée aujourd'hui l'isle Saint Barthelemi, on y bâtit un Temple en l'honneur de ce Dieu, & on environna l'isle d'un parapet, en forme de navire. On représentoit ordinairement Esculape sous la figure d'un homme grave, ayant près

de lui une Couleuvre, entortillée autour d'un Cyppe. Cet insecte en effet, est d'un grand secours dans la Médécine. On lui offroit en sacrifice, des taureaux, des agneaux & des porcs, mais sur tout des cocqs. On sçait que Socrate, prêt à expirer, dit à ses amis : *Nous devons un cocq à Esculape; donnez le sans délai.*

TELESPHORE

Outre Esculape & sa famille, les Grecs & les Romains reconnoissoient encore deux autres Dieux de la Médécine; sçavoir Télesphore, & la Déesse *Salus*. Le premier est ordinairement représenté comme un jeune enfant, & avec un habit singulier. C'est une longue robbe qui lui couvre tout le corps, ensorte que les bras ne paroissent point : il a sur la tête une espéce de capuchon, qui ne laisse que le visage à découvert. Cet habit est presque en tout semblable à celui des Camaldules. Cet habillemeut est sans doute mystérieux. Voudroit-il dire, que les Convalescens doivent être bien couverts? Veut-il dire autre chose ? C'est ce qu'on ignore. Enfin, *Meditrina*, dont le nom vient de *mederi*, *medela*, *guérir*, *guérison*, étoit encore une Déesse de la Médécine, que Varron & Festus nous apprennent avoir été honorée à Rome. La principale cérémonie de la fête, nom-

mée *Meditrinalia*, consistoit à goûter le vin nouveau, par principe de santé. Le Pontife du Dieu Mars, appellé *Flamen Martialis*, récitoit à haute voix cette formule: *Il faut boire le vin nouveau, & le vieux, comme un rémede.*

SALUS, ou la Déesse de la Santé.

Les Romains qui avoient fait une Déesse de la Santé, sous le nom de Salus, l'honoroient d'un culte particulier. Ciceron, Pline, & d'autres encore, parlent assez souvent des Temples consacrés à cette Déesse; & Tite Live fait mention de celui que lui éleva le Censeur *Junius Babulo*, près d'une des portes de la ville, qui pour cela fut appellée la Porte de la Santé, *Salutaris*. Comme les anciens parlent souvent de l'Augure de la Santé, & que Ciceron s'exprime ainsi à ce sujet: *Salutem populi Sacerdotes augurantor*; il est bon de sçavoir que les Prêtres de ce Collége s'étoient arrogés le droit de pouvoir demander seuls, aux Dieux, la santé de chaque particulier, & de tout l'Etat, comme si chacun n'avoit pû la demander lui-même. Dion (1) nous apprend, que le jour destiné à cette cérémonie des Augures, étoit très-solemnel; & comme il falloit que pendant l'année, il ne fut parti de Rome aucune armée, & qu'on joüit

(1) Liv. 3.

d'une profonde paix, il arrivoit souvent qu'on étoit bien du tems à pouvoir prendre les Augures de la Santé.

Histoire de DIANE & de la LUNE.

Après vous avoir raconté dans notre derniere conversation, l'histoire d'Apollon, & des autres Dieux qui ont quelque liaison avec lui, je dois présentement vous parler de Diane, de la Lune, & des autres Divinités de la Nuit; après vous avoir averti toute-fois, que quoique les Anciens confondîssent presque toujours Diane avec la Lune, ils les distinguoient cependant quelquefois. J'ai dit, dans la conversation précedente, que Diane étoit sœur d'Apollon, & l'un & l'autre enfans de Latone, qui les avoit mis au monde dans l'isle de Délos. J'ai ajouté, que de tous les Apollons, le plus ancien étoit Osiris; & je dois en conclure, que de toutes les Dianes, Isis étoit la premiere. Elle étoit chez les Egyptiens le symbole de la Lune, comme Diane l'étoit parmi les Grecs & les Romains; & ce qu'on dit de l'une peut convenir à l'autre. Ainsi je pourrois ne pas étendre davantage cet article: mais comme je vous dois l'Histoire de la Mythologie Grecque & Romaine, sans laquelle on ne sçauroit entendre les anciens Poëtes, je vais vous rapporter ce

qu'ils ont dit de leur Diane.

Ciceron (1) reconnoît trois Dianes. « La premiere, que l'on croit mere de « Cupidon aîlé, étoit fille de Jupiter & de « Proserpine : la seconde, qui est la plus « connuë, étoit fille du troisiéme Jupi- « ter, & de Latone : la troisiéme, à qui « souvent les Grecs donnent le nom « de son pere, étoit fille d'Upis & de « Glaucé. «

(1) *De Nat. Deor. l.* 3.

Strabon (2) & Pausanias parlent d'une autre Diane nommée *Britomartis*. Elle étoit fille d'Eubalus, & aimoit fort la chasse. Comme elle fuioit Minos, qui en étoit amoureux, elle se jetta dans la mer, & fut prise dans les filets de quelques Pêcheurs ; ce qui, selon Vossius, lui fit donner le nom de *Dictynna* : si vous n'aimez mieux dire, que ce nom lui fut donné à cause du mont Dicté ; ou bien, comme le prétend Solin, parce qu'il signifie une *Vierge douce & humaine.* Il y a même bien de l'apparence, que Ciceron & Strabon n'ont prétendu parler que des Dianes de la Grèce. Ovide est allé plus loin, puisqu'il nous fait connoître une Diane encore plus ancienne ; c'étoit celle d'Egypte, qui se métamorphosa en chat, dans le tems que Typhon fit la guerre aux Dieux : *Fele soror*

(2) Liv. 10.

(1) Mét. l. 5. *Phœbi latuit.* (1) C'eſt la même que celle
(2) Liv. 1. dont parle Hérodote (2), nommée *Bubaſtis.* Mais parce que les Grecs ont toujours copié les Egyptiens, ils ont attribué à quelques femmes de leur pays, ce que ceux-ci diſoient de leur Iſis; car il faut toujours diſtinguer le Dieu naturel, du Dieu animé, qui en étoit le ſymbole. Ainſi le Soleil & la Lune étoient les deux Divinités naturelles; & Oſiris & Apollon, Iſis & Diane étoient les perſonnages qui les repréſentoient.

Comme Diane aimoit la chaſſe, on la regardoit comme la Divinité des Chaſſeurs; & on la repréſente ordinairement avec un carquois & des fléches, accompagnée des Nymphes de ſa ſuite. Il faut remarquer cependant, que lorſqu'elle repréſentoit la Lune, elle étoit ſur un chariot, pour faire plus aiſément le tour du monde; & alors elle s'appelloit Lucine: comme on la nommoit Proſerpine, ou Ecate, quand elle étoit regardée comme une Divinité des Enfers. De-là, le nom de *Triformis*, & l'uſage où l'on étoit de la repréſenter avec trois têtes. Lorſque cette Déeſſe étoit invoquée par les femmes en couches, on l'appelloit Lucine; & elle étoit la même que Junon *Pronuba.* De-là, cette

formule si ordinaire dans les Poëtes : *Juno Lucina, fer opem.*

On lui donnoit encore plusieurs autres noms, comme, entr'autres celui de *Trivia*, pour marquer qu'elle étoit honorée dans les carrefours ; celui de *Clatra*, comme on peut le voir dans Spon ; & une infinité d'autres, tirés des lieux où elle étoit honorée. Les Phéniciens, les Arabes, & les autres Peuples de l'Orient, l'appelloient *Militta*, *Alilat*, & *Anaïtis*, comme nous l'avons déja dit.

Au reste, nous ne parlerons point du culte rendu à cette Déesse, qui étoit presque aussi étendu que celui du Soleil ; tous les Payens étant comme convenus d'honorer les deux Astres qui nous éclairent le jour & la nuit. Comme Diane étoit fort chaste, elle ne pouvoit souffrir, parmi ses compagnes, celles dont la réputation étoit équivoque. Elle chassa de sa troupe Calisto, lorsqu'elle eut découvert son crime ; & fit déchirer par ses chiens, le malheureux Actéon, qui avoit eu l'indiscrétion de la voir dans le bain, comme nous le dirons plus au long dans l'Histoire de la famille de Cadmus. Cependant, dit Alcidon en riant, votre Déesse si chaste, avoit un Amant, nommé Endymion,

qu'elle se donnoit la peine d'aller voir toutes les nuits, dans les montagnes de la Carie. Ne soyez pas scandalisée, Madame, reprit l'Abbé, de ce que vient de m'objecter Alcidon. Endymion étoit un Roi d'Elide, qui se retiroit souvent la nuit sur une montagne, pour observer les mouvemens de la Lune. Voici de quelle maniére Pausanias (1) raconte cette Fable, qui, dans le fond, est une véritable Histoire. « La Fable, dit-il, » raconte qu'Endymion fut aimé de la » Lune, & qu'il en eut cinquante filles. » Mais une opinion plus propable, c'est » qu'il épousa Astérodie ; d'autres di- » sent Chromie, fille d'Itonus, & pe- » tite-fille d'Amphictyon ; d'autres, » Hypéripné, fille d'Arcas ; & qu'il eut » trois fils, Peon, Epéus & Etolus, & » une fille, nommée Eurycide. Endy- » mion proposa dans Olympie un prix » de la course, aux trois Princes ses » enfans. Ce prix étoit le Royaume. » Epéus remporta la victoire, régna » après son pere, & ses Sujets furent » appellés Epéens. On dit, que son fre- » re Etolus demeura avec lui dans le » pays ; mais que Péon, inconsolable » d'avoir été vaincu dans une occasion » de telle importance, alla chercher

(1) *In Eliac.*

fortune hors de sa patrie ; & s'étant « arrêté sur les bords du fleuve Axius , « il donna son nom à cette contrée , qui « depuis s'est appellée la Péonie. Les « Eléens & les Héracléotes ne s'accor- « dent pas sur la mort d'Endymion : « car les Eléens montrent son tombeau « dans la ville d'Olympie ; & les Hé- « racléotes, qui sont voisins de Milet, « disent, qu'Endymion se retira sur le « mont Latmus. En effet, il y a un en- « droit de cette montagne, que l'on « nomme encore aujourd'hui la Grotte « d'Endymion. «

Le même Pausanias dit, que le tombeau de ce Prince étoit dans la place qui précédoit le Stade d'Olympie, que l'on nommoit *la Barriere* ; & qu'à Métaponte étoit une Statuë de ce Prince, qui étoit toute d'yvoire, à la réserve de l'habit.

Comme, en vous parlant du Soleil, j'ajoutois un mot de l'Aurore, qui le dévance, je dois vous dire aujourd'hui quelque chose de la Nuit, autre Divinité Payenne. Selon Hésiode, elle étoit fille du Chaos ; &, selon les Mythologues, c'étoit la plus ancienne des Divinités. Il est vrai, en effet, que les ténébres ont été avant la lumiére ; & c'est

ainsi qu'on doit juger de cette chimérique Divinité ; & qu'on doit entendre l'Auteur d'une Hymne qu'on attribuë à Orphée, où la Nuit est nommée la Mere des Dieux & des hommes. Théocrite la représente, courant sur un chariot, précédée des Astres du Firmament. D'autres lui donnent des aîles, comme à l'Amour, & à la Victoire ; mais Euripide (1) l'a mieux dépeinte, en la représentant sur son char, accompagnée d'Etoiles, & environnée d'un grand voile noir. Ce portrait s'accorde assez avec un dessein qui se trouve dans un Manuscrit de la Bibliothéque du Roi, que le P. de Montfaucon nous a donné dans sa Paléographie, où cette Déesse paroît vétuë de noir, avec un voile parsémé d'Etoiles, qui voltige sur sa tête, ayant son flambeau tourné en bas, comme si elle vouloit l'éteindre. Les Anciens donnent à la Nuit plusieurs enfans, tous personnages métaphoriques ; la Douleur, la Crainte, l'Amour, l'Envie, la Vieillesse, &c. dignes fruits de cette Déesse, & de l'Erebe leur pere.

(1) Dans sa Trag. intit. Ion.

Histoire de VENUS, de CUPIDON & des Graces.

Je vais, continua l'Abbé, vous parler maintenant de Venus, de Cupidon, & des Graces. Ce sujet, dit Eliante en riant, conviendroit mieux à Alcidon, qu'à

qu'à vous, Monsieur l'Abbé. Croyez-moi, Madame, repartit l'Abbé, ce sujet, quand il est approfondi, est plus sérieux que vous ne pensez; & on ne trouve pas chez les Peuples d'Orient, qui ont honoré cette Déesse avant les Grecs, toutes les badineries que ces derniers y ont ajoutées. Ciceron (1) reconnoît quatre Venus. La premiere, dit-il, étoit fille du Ciel & de la Lumiére: la seconde, étoit celle qu'on croyoit être formée de l'écume de la Mer, & qui fut mere de Cupidon: la troisiéme, étoit fille de Jupiter & de Dioné: c'est celle qu'on dit avoir été la femme de Vulcain & la maîtresse de Mars, dont elle eut *Anteros*, ou le *Contre-Amour*: la quatriéme enfin, étoit Astarté, née à Tyr, en Phénicie, & épouse d'Adonis.

(1) *De Nat. Deor. l.* 3.

Pausanias, & d'autres Auteurs, reconnoissent encore plusieurs autres Venus; &, à les bien compter, on en trouveroit jusqu'à dix, dont les deux les plus célébres, étoient la Venus Céleste, ou Uranie; & la Venus Vulgaire ou Populaire. C'étoit celle-ci qui étoit la Déesse de la Volupté. Mais, dans le fonds, je crois qu'il n'y en a eu qu'une, qui est cette Astarté, femme d'Adonis, dont je vous ai fait l'Histoire dans nos pre-

miers Entretiens. Son culte passa dans les isles de la Méditerranée & dans la Grèce, avec quelques Colonies Phéniciennes; & comme la Colonie s'arrêta d'abord dans la petite isle de Cythére, on publia qu'elle y avoit pris naissance; car, suivant la remarque judicieuse d'Hérodote, l'établissement de quelques Divinités dans un lieu, étoit représenté sous l'idée de la naissance de cette Divinité dans ce même lieu. De l'isle de Cythére, la Colonie alla dans la Grèce, où elle porta les cérémonies du culte que les Phéniciens rendoient à Astarté: sur quoi les Grecs bâtirent la Fable, que près de l'isle de Cythére, on avoit vû sortir (1) de la Mer une Déesse charmante, accompagnée des Graces & des Ris, qui étant montée dans le Ciel, avoit charmé tous les Dieux, par sa beauté; qu'elle avoit été formée de l'écume de la Mer, & qu'on lui avoit donné pour cela le nom *d'Aphrodite*, qui veut dire écume. C'est ainsi qu'en parle Hésiode. Mais Homere, qui a suivi une tradition moins bizarre & moins fabuleuse, dit, qu'elle étoit fille de Jupiter & de Dioné. C'est ainsi que les Grecs travestissoient, à leur maniére, les Fables qu'ils recevoient des pays étran-

(1) Hésiod. Théog.

gers. Mais, peut-on, dit Eliante, ſur cette idée, expliquer ce que les Poëtes ont publié de leur Venus ? Il n'eſt, ni néceſſaire, ni poſſible, reprit l'Abbé, d'expliquer tout ce qu'ils ont dit, ni dans cette Fable, ni dans les autres. L'on ſçait, que lorſqu'ils ont eu un ſujet en main, ils l'ont embelli à leur fantaiſie. Ils avoient oüi dire, qu'Aſtarſté avoit aimé paſſionnément Adonis; ils ne manquérent pas d'appliquer cette circonſtance à leur Venus. Ils pouſſérent leur pointe; & regardérent l'Amour comme le fils de cette Déeſſe, & lui donnérent pour filles les trois Graces. Enfin, ils formérent ce ſyſtême d'Amour, dont les idées ont ſervi, dans la ſuite, à embellir les Ouvrages de leurs Confréres. Une fille ſort de l'écume de la Mer, & paroît ſur une Coquille; elle s'arrête ſur le mont Cythére, où les fleurs naiſſent ſous ſes pas; les Heures, chargées du ſoin de ſon éducation, la conduiſent dans le Ciel, où tous les Dieux, charmés de ſa beauté, la demandent en Mariage; elle épouſe Vulcain, le plus difforme de tous; elle ſe dèshonnore, par ſes galanteries avec Mars & Mercure; elle a de l'un, Cupidon; & de l'autre, le Contre-

Amour ; Bacchus eſt ſon Ecuyer : enfin elle préſide aux Mariages & aux Commerces de Galanteries ; &, pour cela, on lui donne une Ceinture myſtérieuſe, nommée le Ceſte de Venus, qui la rend non-ſeulement aimable, mais qui a le don de rallumer les feux d'une paſſion éteinte (1), &c.

Comme on prenoit Venus pour la Mere d'Amour, on chargea ſon hiſtoire de la plupart des galanteries éclatantes. Quelque belle ayant été ſurpriſe dans un commerce d'amour, donna lieu à l'adultere de Mars & de Venus, & au Stratagème de Vulcain ; & peut-être ne ſerez-vous pas fachée, Madame, de ſçavoir l'origine de cette Fable. Palephate (2) dit que *Sol* fils de Vulcain Roi d'Egypte, voulant faire obſerver à la rigueur la loi de ſon pere contre les adulteres, & ayant été informé qu'une Dame de la Cour avoit commerce avec un courtiſan, entra la nuit dans ſa maiſon, & l'ayant ſurpriſe avec ſon amant, la punit ſéverement ; ce qui lui attira la bienveillance du peuple. C'eſt, ajoute cet Auteur, l'équivoque du nom de *Sol* qui donna lieu à la Fable qu'Homere propoſa aux Grecs d'une maniere enveloppée, & à laquelle Ovide joint des

(1) Iliad.

(2) *In Fragm.*

réflexions peu propres à donner de l'horreur du crime.

Ce n'est pas la seule galanterie qu'on ait mis sur le compte de cette Déesse. Anchise, pour se mettre à couvert de la jalousie de sa femme, publia qu'il avoit eu Enée de Venus. Le célébre M. Newton, dans sa Chronologie des anciens royaumes, dit que la véritable mere d'Enée étoit *Calycopis*, fille d'Otreus Roi de Phrygie, que Thoas surnommé Cyniras épousa, & à laquelle il érigea des Temples à Paphos, à Amathonthe & à Byblos, qui sont véritablement les lieux où Venus fut le plus honorée. Ce sçavant & ingénieux Auteur ajoute qu'il ne faut point chercher d'autres Venus que celle là ; & que si on a publié que Venus avoit épousé Vulcain, c'est que Thoas Roi de Lemnos étoit le même que ce Dieu, ainsi que nous le dirons dans la suite de cet Entretien.

Tout bien considéré, j'en reviens à ce que j'ai dit, que la plus ancienne & la véritable Venus, étoit celle des Phéniciens, ou Astarté : ou pour parler plus juste, c'étoit la Planette qui en porte le nom, ou la Venus céleste, à laquelle on rendit d'abord un culte Religieux ; car, comme nous l'avons dit

plus d'une fois, les Aſtres furent le premier objet de l'Idolâtrie. C'eſt ſur cette Déeſſe des Phéniciens que nous avons un curieux Traité de Lucien, que vous pouvez lire dans la Traduction de M. d'Ablancourt.

Comme on diſtinguoit cette Venus céleſte, ou Uranie, de la Venus Vulgaire, leur culte étoit bien différent. Celui de la premiére n'avoit rien d'indécent; mais dans celui de la derniére, on avoit porté la diſſolution aux derniers excès, puiſque les femmes & les filles croyoient l'honorer en ſe proſtituant publiquement dans ſes Temples. Tirons le rideau ſur de pareilles infamies, qui dèshonoroient également la Divinité en l'honneur de laquelle on les commettoit, & ceux qui s'y abandonnoient. On offroit à cette Déeſſe des paſtilles où il entroit de la chair de moineau. On lui immoloit une chévre blanche; & les femmes lui conſacroient leurs cheveux, qu'elles laiſſoient dans ſes Temples. Cythére, Paphos, Gnide, Idalie, Amathonte, & d'autres lieux encore, ſe diſtinguérent par le culte qu'on y rendoit à la Mere d'Amour. Parmi les fleurs, la roſe lui étoit ſpécialement conſacrée; parce qu'on croyoit

qu'elle avoit été teinte du sang d'Adonis. Le myrthe lui étoit aussi dédié, parce qu'il vient au bord de l'eau, élément dans lequel Venus avoit pris naissance. Parmi les oiseaux, ceux qui lui étoient les plus chers, étoient le moineau, le cygne, & les colombes, qui traînent ordinairement son char, dans les figures de cette Déesse que les Antiquaires ont fait graver. N'oublions pas la Fable que les Grecs inventérent au sujet des colombes consacrées à cette Déesse. Comme elle avoit parié un jour en jouant avec Adonis, qu'elle cueilleroit plus de fleurs que lui, elle fut aidée par la Nymphe *Péristere*, & gagna la gageûre. Ce qui piqua si fort Adonis, qu'il la changea en Colombe : Fable fondée uniquement sur le nom Grec de la Nymphe, qui veut dire une *Colombe*.

Les anciens Poëtes donnent une infinité de noms, ou plutôt d'épithétes à Venus, qu'il seroit inutile de rapporter. Et il suffit de vous dire, que ces noms sont pris des lieux où elle étoit honorée, comme ceux de *Paphienne*, de *Cytherée*, &c. ; ou des choses qui lui étoient consacrées, comme celui de *Myrtia*, à cause du Myrthe ; ou de sa beauté, tel que celui de *Callypiga* ; ou de ce qu'elle

étoit ſortie de la mer, ainſi que celui de *Marina* ; & ainſi des autres.

De tous ces noms, & des autres attributs qui lui étoient propres, étoient tirées les différentes maniéres dont on la repréſentoit.

Lorſqu'elle eſt priſe pour la Venus Uranie, elle tient un Globe céleſte à la main. Lorſqu'on la peint ſortant de la mer, elle eſt ſur une coquille tirée par des Chevaux marins, ou par des Tritons. Quelquefois ſon char eſt traîné par des Moineaux & par des Cygnes, ou par des Colombes : quelquefois avec ſon cher Adonis & ſes Chiens ; ſouvent avec un Dauphin ; preſque toujours accompagnée des Graces ; quelquefois armée ; ſelon Pauſanias, elle étoit ainſi repréſentée dans un Temple de la Grèce : enfin, avec la Corne d'abondance, pour marquer les richeſſes que produit le commerce de la mer.

CUPIDON ou l'AMOUR.

Après avoir parlé de Venus, je dois vous parler de Cupidon ſon fils, ou l'Amour. Ce n'eſt pas que les Anciens n'ayent reconnu qu'un ſeul Cupidon ; car ils en ont reconnu juſqu'à douze ou treize. Ciceron cependant (1) n'en reconnoît que trois, dont le premier etoit fils de Mercure & de la premiére Diane ;

(1) *De Nat. Deor. l.* 3.

le second, de Mercure & de la seconde Venus; & le troisiéme, qu'il appelle le Contre-Amour ou *Anteros*, de Mars & de la troisiéme Venus. Et Hésiode (1) ne parle que d'un, & c'est le plus ancien, produit en même-tems que le Cahos & la Terre; en quoi il paroît avoir suivi les traditions Phéniciennes, qui reconnoissoient l'Amour pour le plus ancien de tous les Dieux, comme nous l'avons dit en rapportant le Fragment de Sanchoniaton. Nous laissons-là tous les autres Cupidons, pour dire un mot des deux qui étoient connus dans la Grèce, *Eros* & *Anteros*, c'est-à-dire, Amour, ou Contre-Amour, tous deux fils de Venus; le premier ayant eu Mercure pour pere, & le second Mars. Dans le fond, il n'y eut jamais d'autre Amour que celui dont parlent Sanchoniaton & Hésiode; c'est-à-dire, ce principe physique, ou plutôt l'union même des parties de la matiére, d'où furent formés les différens corps qui composent l'Univers. Car pour cet Amour badin & folâtre, à qui on donnoit Venus pour mere, on peut le regarder comme le fruit de l'oisiveté des Grecs; & il n'en fût jamais parlé dans les pays d'Orient, d'où nous est venuë la connoissance de Venus.

(1) Théog.

Les Grecs, à qui il devoit son origine, le représentoient comme un jeune enfant aveugle, ou les yeux couverts d'un bandeau, sautant, dansant, jouant, badinant, montant sur des arbres; toujours avec son petit carquois & des fléches, dont les blessures causoient les passions les plus violentes. Quelquefois on le voit jouant avec sa mere; ou se battant contre un cocq, sur lequel il gagne la victoire; ou assis sur un Centaure, pour nous apprendre que, jusqu'aux monstres mêmes, tout étoit soumis à l'Amour. Pour tout dire en un mot, ce Dieu, exerçoit également son empire dans le Ciel, sur la Terre & dans les Enfers.

ANTEROS. Anteros, ou le Contre-Amour, que Venus avoit eu de Mars, est également représenté comme un enfant, ainsi que son frere: & on les trouve tous deux sur un bas-relief rapporté par Béger dans son Trésor de Brandebourg. Il partagea aussi les honneurs divins avec Cupidon; mais le culte qu'on leur rendoit, ne differoit pas de celui qu'on rendoit à leur Mere.

LES GRACES. L'Histoire des Graces doit naturellement suivre celle de Venus, dont elles étoient les fidelles compagnes. Comme

les Graces donnoient aux lieux, aux personnes, aux ouvrages & à chaque chose en son genre, ce dernier agrément qui embellit toutes les autres perfections & qui en est comme la fleur; & qu'enfin on ne pouvoit tenir que d'elles ce don sans lequel tous les autres sont inutiles, je veux dire le don de plaire; aussi entre toutes les Déesses, il n'y en avoit point qui eussent un plus grand nombre d'adorateurs. Tous les états, toutes les professions, tous les âges leur adressoient des voeux, & leur présentoient de l'encens. Chaque science & chaque art avoit en particulier sa Divinité tutélaire: mais tous les arts & toutes les sciences reconnoissoient l'empire des Graces.

Recherchons en peu de mots leur origine & leur nombre, les différents noms qu'on leur a donnés, leurs attributs, le culte qu'on leur rendoit, & enfin quels étoient les biens dont on les croyoit les dispensatrices. (1)

(1) Voyez la Dissertation de Mr. l'Abbé Massieu, Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, t. 3.

Quelques anciens ont crû qu'elles furent le fruit d'un Mariage légitime, & qu'elles naquirent de Jupiter & de Junon; mais Hesiode assure qu'elles étoient filles de ce Dieu & de la belle Eurynome fille de l'Ocean, qu'Ono-

macrite nomme Eunomie ; & Lactance, ancien commentateur de Stace, Harmione. Suivant Antimaque Poëte très-ancien, sa mere s'appelloit Eglé ; & selon d'autres Eurymeduse, ou Antinome. Enfin l'opinion la plus généralement reçuë, est qu'elles doivent le jour à Bacchus & à Venus.

On n'étoit pas plus d'accord sur leur nombre que sur leur origine. Les Lacédémoniens & les Athéniens n'en reconnoissoient que deux, ausquels ils donnoient des noms différens ; mais Hésiode, Pindare & les autres Poëtes en admettent trois qu'ils nomment *Eglé*, *Thalie*, & *Euphrosyne*. Homere change le nom d'une de ces trois Graces, & l'appelle Pasithée. (1)

Pausanias (2) ajoute une quatriéme Grace, qui étoit *Pitho*, ou la Déesse de la Persuasion ; voulant nous insinuer par-là, que le grand sécret de persuader, c'est de plaire.

Au commencement, on ne représentoit ces Déesses, que par de simples pierres qui n'étoient point taillées ; & telles étoient, comme nous l'avons déja remarqué ailleurs, les anciennes Statuës. Mais on les représenta bientôt sous des figures humaines, habillées de gaze

(1) Iliad. l. 14.

(2) *In Beot.*

dans les premiers tems, & toutes nuës dans la ſuite. Pauſanias (1) avouë qu'il ne ſçauroit marquer l'époque ou l'on ceſſa de leur donner des habits. On les repréſentoit ainſi, pour faire entendre que rien n'eſt plus aimable que la ſimple nature; & avec de ſimples gaſes, pour nous apprendre que ſi quelquefois on appelle l'art au ſecours de la nature, on ne doit employer les ornemens étrangers que ſobrement & avec retenuë. On les peignoit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le partage de la jeuneſſe. Communément on croyoit qu'elles étoient filles & vierges : cependant Homere en marie une au Dieu du Sommeil, & l'autre à Vulcain. On repréſentoit encore les Graces dans l'attitude de perſonnes qui danſent.

(1) Loc. cit.

Des Divinités ſi aimables ne manquerent ni d'Autels, ni de Temples. On croit que le premier de ces Temples fut bâti par Ethéocle Roi d'Orchomene dans la Béotie ; ce qui le fit paſſer pour leur pere. Mais les Spartiates en donnoient la gloire à leur Roi Lacédemon. Quoiqu'il en ſoit, pour connoître tous ceux qu'elles avoient dans la Grèce, il n'y a qu'à lire Pauſanias. De

toutes les saisons de l'année, le printems leur étoit spécialement consacré, ainsi qu'à Venus leur mere. C'est en effet alors le tems des graces & des ris : quoiqu'à dire vrai, il n'y eût presque point de jours dans l'année qui ne fut marqué par quelqu'acte de Religion, ou par quelque Sacrifice qu'on offroit en leur honneur.

Leurs Statuës, qu'on trouvoit presque par tout étoient ordinairement de la main des meilleurs Maîtres ; & elles étoient de marbre, d'yvoire, & quelquefois d'or, ainsi que nous l'apprenons de Pausanias, qui entre à ce sujet dans un grand détail.

Enfin quant aux bienfaits qu'on attendoit de ces Déesses, on croyoit qu'elles dispensoient aux hommes, non seulement la bonne grace, la gayeté, l'égalité d'humeur, mais encore la libéralité, l'éloquence & la sagesse, ainsi que le dit Pindare : mais la plus belle de toutes les prérogatives des Graces, c'est qu'elles présidoient aux bienfaits & à la reconnoissance ; jusques-là que dans presque toutes les langues, on se sert de leurs noms, pour exprimer & la reconnoissance & les bienfaits.

Après avoir parlé de Venus & des

Graces, je dois vous raconter l'histoire de Vulcain que les anciens Poëtes assurent avoir été l'époux, ou de Venus elle-même, ou d'une des Graces : Allégorie, qui, pour le dire en passant, nous aprend que tous les arts même les plus mécaniques (car Vulcain, comme vous sçavez, étoit le Dieu des Forgerons) doivent avoir pour objet la perfection que donnent les Graces & la beauté. Vous jugez bien, Madame, que les Grecs ne manquerent pas de revendiquer ce Dieu, comme tous les autres, quoiqu'assurement leur Vulcain ne soit pas le plus ancien de ceux dont parlent leurs Auteurs. Ciceron (1) nomme quatre Vulcains, dont le premier étoit fils du Ciel ; le second, que les Egyptiens nommoient *Opas*, avoit le Nil pour pere ; le troisiéme étoit fils de Jupiter & de Junon, ou de Junon seule, suivant Hésiode, suivi en cela par les autres Poëtes ; & le quatriéme enfin, fils de Ménalius, étoit ce célébre Forgeron qui habitoit les isles Vulcanies. Ciceron avoit manqué le premier & le plus ancien Vulcain, qui est sans doute le célébre Tubalcaïn, dont il est parlé dans la Genèse, & qui le premier avoit inventé l'art de forger le

(1) *De Nat. Deor. l. 3.*

fer. C'eſt ſans doute le modéle de tous les autres. Après celui-là, vint le Vulcain d'Egypte, qui, dans la Théogonie des Egyptiens, étoit le plus ancien de leurs Dieux (1) : & je ne doute pas que ce ne fût le Tubalcaïn que Moyſe met dans la ſeptiéme génération, & Sanchoniaton dans la premiere. Il eſt naturel de croire qu'on conſerva en Egypte, qui fut un des premiers pays peuplés après la diſperſion de Sennaar, la connoiſſance d'un homme célébre par l'invention d'un des arts les plus néceſſaires, & dont les Annales Phéniciennes faiſoient mention : à moins toutefois que les Egyptiens n'ayent donné ce nom à quelqu'un de leurs Dieux, c'eſt-à-dire, de leurs premiers Rois, ſous le regne duquel fut renouvellé & peut-être perfectioné l'art que Tubalcaïn avoit inventé.

(1) Voyez Hérodote, le Syncelle, &c.

Pour cequi regarde le troiſiéme Vulcain, voici les Fables que les Grecs en ont publiées. Jupiter piqué de ce que Junon l'avoit eu ſans ſa participation, & le trouvant d'ailleurs fort laid, le fit culbuter du ciel en terre d'un coup de pied ; & il ſe ſeroit tué immanquablement, ſans le ſecours des habitans de Lemnos, qui le reçurent entre leurs

bras; que cependant il lui en coûta une jambe dont il demeura boiteux. Selon Pausanias (1), ce fut Junon elle-même qui le chassa du Ciel. Que Vulcain, pour s'en venger, fit une chaise d'or avec un ressort caché, & l'envoya dans le Ciel; & que Junon s'y étant assise y fut prise & exposée à la risée des Dieux : mais Bacchus ayant enivré Vulcain, le fit revenir dans le Ciel, où il tira sa mere de l'état embarassant où elle se trouvoit. Que les Fables anciennes se soutiennent mal ! Homere prétend au contraire que Jupiter ne chassa du Ciel Vulcain que pour avoir dégagé Junon, qu'il avoit suspenduë en l'air avec une chaîne, à cause qu'elle avoit excité une tempête pour faire périr Hercule.

(1) In Atticis, c. 10.

Ne pourroit-on pas, reprit Eliante, dire que ce Vulcain étoit un Prince de la race des Tytans, qui ayant donné quelque mécontentement à Jupiter ou à Junon, avoit été chassé de la Cour qui étoit regardée comme le Ciel, ainsi que vous nous l'avez dit; & qu'il y fut rappellé. Je vous assure, Madame, repartit l'Abbé, c'est ce qu'on peut penser de plus juste sur ce sujet; & votre explication revient à peu près à celle du célébre Newton, qui, dans

sa Chronologie des Royaumes, en parle ainsi : Il n'y eut jamais, dit-il, d'autre Vulcain (1), que Thoas Roi de Lemnos, où il avoit établi des forges. Ce prince épousa Calycopis, cette même Venus qu'on croyoit mere d'Enée, & fille d'Otréus Roi de Phrygie. On donna à Thoas le nom de Cinyras, à cause de son habileté à jouer de la Lyre ; ce qui fit publier qu'il avoit été aimé d'Apollon ou d'Orus. Bacchus devenu amoureux de la femme de Thoas, fut surpris dans un commerce de galanterie avec elle : mais il sçut appaiser le mari en lui faisant boire du vin. Vulcain tomba donc du Ciel des Dieux de Créte, quand il alla de Créte à Lemnos pour forger les métaux ; & il fut rétabli dans ce même Ciel, lorsque Bacchus lui donna les Royaumes de Chypre & de Biblos ; car les Cours de tous les Princes de ce tems-là, dit toujours le même Auteur, en étoient regardées comme le Ciel. Ce fut dans ses états que Thoas ou Cinyras fit bâtir des Temples en l'honneur de Venus sa femme, comme nous l'avons dit dans son Histoire. Cette explication reprit Alcidon, est fort ingénieuse : mais sur quel fondement porte-t'elle ? Malheu-

(1) Voyez ce qu'on en a dit dans l'Histoire de Venus.

reusement, dit l'Abbé, elle n'est appuyée que d'un seul passage de Justin, qui dans le fond n'est pas trop concluant. Ainsi faisons honneur à Madame, & tenons-nous-en à son explication. Quoiqu'il en soit, rien n'étoit plus célébre dans l'antiquité fabuleuse que les forges de l'isle de Lemnos; & on attribuoit au Dieu qui en étoit le maître, les ouvrages les plus excellents, que les Cyclopes ses Forgerons fabriquoient par ses ordres; tels qu'étoit le Palais du Soleil, selon Ovide; les armes d'Achille, selon Homere; celles d'Enée, si nous en croyons Virgile; le collier d'Hermione, la couronne d'Ariane, le fameux chien d'airain que Jupiter donna à Europe; Pandore, dont nous avons parlé dans l'Histoire des Titans; ces Trepieds dont parle Homere, qui alloient d'eux-mêmes à l'assemblée des Dieux; enfin ces Cymbales d'airain dont il fit présent à Minerve, qui les donna à Hercule, & au bruit desquelles il étourdit si fort les Oiseaux Stymphalides, qu'il les tua tous les uns après les autres.

On étoit si persuadé à Lemnos, dit Alcidon, que les Forges de Vulcain étoient dans les cavernes de leur isle,

qu'on y croyoit entendre les coups redoublés des Cyclopes : ce qui ne venoit que des feux soûterrains, qui mugissoient dans les antres de cette isle, fort sujette aux tremblemens de terre. Aussi en disoit-on autant des isles Vulcanies, voisines de la Sicile; du mont Etna, & des autres lieux où il y avoit des Volcans.

Comme on avoit attribué, reprit l'Abbé, les plus beaux ouvrages à Vulcain, on lui donna de même pour enfans ceux qui se distinguérent dans le même art que lui, tels que Brotéus, Erichtonius, Olenus, Albion, &c. On lui donna aussi plusieurs noms, tirés la plupart des lieux où il étoit honoré.

Plusieurs peuples se distinguérent dans le culte qu'ils rendoient à ce Dieu, sur tout les Egyptiens, qui avoient bâti en son honneur ce temple célébre, dont parlent Hérodote & les autres Anciens, & à l'embellissement duquel tant de Rois avoient travaillé : & les Romains, qui tenoient dans ses Temples leurs assemblées les plus solemnelles; ce qui étoit, selon Denys d'Halicarnasse, la plus grande marque de respect qu'on pût donner aux Dieux.

Comme on croyoit que Vulcain avoit

enſeigné tous les uſages que les ouvriers & les autres hommes peuvent faire du feu, tous ceux qui travailloient en métaux, ou pour parler plus juſte, tous les hommes en général, offroient à ce Dieu des ſacrifices, en reconnoiſſance d'un préſent ſi avantageux, ainſi que nous l'apprend Diodore de Sicile (1).

(1) Liv. 5.

Dans la principale de ſes Fêtes, on couroit avec des torches allumées, qu'il falloit porter, ſans les éteindre, d'un bout de la carriére à l'autre, ſous peine d'infamie; pour apprendre aux hommes, ou qu'il étoit lui-même l'inventeur du feu, ou du moins de l'uſage qu'on en faiſoit dans les forges.

On reconnoît aiſément ce Dieu ſur les Monumens anciens, où il paroît toujours avec de la barbe, la chevelure un peu négligée, à demi couvert d'un habit qui ne lui deſcend qu'au-deſſus du genouil, portant un bonnet rond & pointu, tenant de la main droite un marteau, & de la gauche des tenailles.

MINERVE.

A l'Hiſtoire de Vulcain, je dois joindre celle de Minerve, par la liaiſon que vous verrez qu'elles ont enſemble. Les Anciens (2) reconnoiſſoient cinq Déeſſes de ce nom. La premiére étoit

(2) Voyez Ciceron, *de Nat. Deor. l.* 1.

la mere d'Apollon : la seconde rapportoit son origine au Nil : la troisiéme étoit fille de Jupiter : la quatriéme avoit le même pere, & pour mere Coriphée, fille de l'Océan, nommée par les Arcadiens, Corie ; & c'est à elle qu'on doit l'invention des chars à quatre chevaux de front : la cinquiéme, que l'on peint avec des talonniéres, eut pour pere Pallas, à qui, dit-on, elle ôta la vie, parce qu'il vouloit lui faire violence. Vous voyez, Madame, pour le dire une bonne fois pour toutes, que dans l'énumération des Dieux des Grecs & des Romains que fait Ciceron, & qui presque tous portoient plusieurs noms, il y en a toujours quelqu'un qui tiroit son origine d'Egypte ; & c'étoient les plus anciens. Ainsi la Minerve, fille du Nil, dont nous parlerons dans la suite, doit être regardée comme la premiére de toutes. Mais les deux Peuples que je viens de nommer, jaloux de leur ancienneté, avoient cherché à obscurcir les traditions Egyptiennes, souvent par des Fables aussi absurdes qu'impénétrables. Voici celle qu'ils publioient, au sujet de la naissance de leur Minerve. Jupiter, disoient-ils, épousa Métis ; & la voyant prête d'accoucher, il la dé-

vora, parce qu'un Oracle lui avoit appris qu'elle alloit mettre au monde une fille d'une sagesse consommée, & un fils à qui les Destinées réservoient l'Empire du Monde. Quelque tems après, se sentant une grande douleur de tête, il eut recours à Vulcain, qui, d'un coup de hache, lui fendit le cerveau, d'où sortit Minerve toute armée. Les Mythologues anciens & modernes ont cherché de grands mystéres dans une naissance si bizarre, même celui de la production du Verbe Eternel. Mais c'est prophaner des vérités respectables, que de croire que la tradition qui les apprenoit, s'étoit conservée dans quelques Fables : celle-ci, sans doute, n'est que le fruit de quelque imagination déréglée.

Quoiqu'il en soit, plusieurs anciens ne reconnoissoient d'autre Minerve qu'une fille qui, sur les bords du lac Triton en Afrique, se distingua par les beaux ouvrages de laine qu'elle faisoit avec l'éguille ; ce qui la fit prendre pour la Déesse des arts de cette nature : & tel a été en effet le principal attribut de la Minerve des Grecs. Pausanias (1) qui est de ce sentiment, ajoute que cette Minerve Tritonienne étoit fille de Neptune, c'est-à-dire, de quelque ma-

(1) In Attic. c. 14.

rin, & de Tritonis. Mais l'opinion la plus commune, est que Minerve avoit pour pere Cécrops premier Roi d'Athenes: ce qui encore n'est fondé que sur ce que ce chef de Colonie avoit apporté dans l'Attique le culte de cette Déesse, adorée depuis long-tems à Saïs, dans la basse Egypte, d'où il étoit parti. Car il faut toujours en revenir au principe d'Hérodote, que la naissance d'un Dieu ou d'une Déesse dans un lieu, n'étoit que l'établissement de leur culte dans ce même lieu. Car la seule Minerve qu'on doit reconnoître est cette fille du Nil dont parle Ciceron, qui, pour avoir cultivé les arts, sur tout ceux de faire de la toile, de la broderie, & de la tapisserie, en fut regardée comme la Déesse. Son culte s'établit d'abord dans l'Attique, d'où il se répandit bientôt dans tous les restes de la Grece, & de-là dans l'Italie, &c. Le nom qu'elle portoit en Egypte, selon Platon (1), étoit *Neïts*; & selon d'autres, *Ogga*, ou *Onka* (2): ce qui est plus vraisemblable. Les Egyptiens, qui ne la regardoient pas sans doute comme une fille qui conservât toujours sa divinité, lui donnoient pour époux Vulcain le plus ancien de leurs Dieux; au lieu que les

(1) Dans son Timée.

(2) Et Euphorion, dans Etienne de Bysante, Héfichius, &c.

les Grecs lui avoient donné pour femme Venus ; pour nous apprendre sans doute que la prudence & la sagesse, dont Minerve étoit le symbole, ne conviennent pas moins aux arts que les graces & la beauté.

Les Grecs, qui honorerent particuliérement cette Déesse, lui avoient consacré une Fête appellée Athenée, du nom d'une des filles de Cecrops que l'on confondoit avec elle : Fête qui n'étoit d'abord particuliére qu'à l'Attique ; mais qui fut ensuite reçuë dans toute la Grèce, sous le nom de Panathenées, & c'étoit la Fête la plus solemnelle de tout le pays (1).

(1) Voyez Meursius.

Les Grecs à leur maniere, publierent au sujet de cette Déesse plusieurs Fables dont je dois vous expliquer en peu de mots les principales. Celle du fameux différend qu'on dit qu'elle eut avec Neptune, pour donner un nom à la ville d'Athénes, est fort ingénieuse. On avoit établi, que celui des deux qui produiroit la chose la plus utile, auroit le privilége de donner ce nom. Neptune ayant frappé la terre d'un coup de trident, en fit sortir un Cheval ; & Minerve un Olivier, arbre qui fut jugé par les douze grands Dieux, assemblés

pour cela, plus utile que le Cheval, & la victoire ayant été adjugée à Minerve, elle donna son nom d'Athénée à la ville de Cécrops.

Cette Fable fut ingénieusement inventée, pour nous apprendre que les Athéniens balancérent quelque tems sur le parti qu'ils devoient prendre, ou sur la navigation & le commerce, ou la culture des terres. Comme le terrein de l'Attique est fort pierreux & fort stérile, plusieurs penchoient pour le commerce maritime: mais Cécrops y ayant planté des Oliviers, qu'il avoit apportés de la ville de Saïs, dont ils faisoient toute la richesse, & qui y vinrent fort bien; il fut ordonné par un Arrêt de l'Aréopage qu'on abandonneroit la Navigation, pour donner tous ses soins à la culture des Oliviers: ce qui fit dire que Neptune avoit été vaincu par Athénée ou Minerve, qui donna son nom à la ville d'Athénes.

On parle encore d'un autre différend que la même Déesse eut avec Arachné, fille d'Idmon, qui voulut lui disputer la gloire de mieux travailler qu'elle en broderie & en tapisserie. Ovide, qui a écrit l'histoire de cette dispute (1) avec beaucoup de feu & d'élégance, dit que

(1) Mét. l. 6.

Minerve, jalouse de la beauté de l'ouvrage d'Arachné, lui jetta sa navette à la tête, dont cette fille fut si outrée, qu'elle alla se pendre de désespoir, & fut changée en Araignée. Pline (1) parle de la fin tragique d'Arachné, sans en dire le sujet. Et comme elle s'étoit renduë célébre dans la Lydie par les ouvrages dont nous avons parlé, quelque bel-esprit publia qu'elle avoit offensé Minerve. Cependant Bochard croit que cette Fable n'a aucun rapport avec l'Histoire, & qu'elle n'a pour fondement que le mot *Arachs*, qui veut dire *filer*; & dont le texte Hébreu se sert pour marquer les toiles des Araignées.

(1) Liv. 11. c. 14.

PALLAS.

Les Mythologues confondent souvent Minerve avec Pallas : mais je crois qu'il faut les distinguer. L'une étoit fille de Jupiter ; l'autre du Géant Pallas, comme on l'a déja dit. La premiere favorisoit les Sciences & les Arts ; la seconde n'aimoit que la guerre & les combats : & Quinault a bien sçû en faire la différence dans ce Vers :

O Minerve sçavante ! ô guerriére Pallas !

Enfin leurs figures sont différentes dans les monumens qui nous restent. L'une y est représentée comme une jeu-

ne femme, grave, sage & modeste; ayant ordinairement une chouette qui étoit son symbole : l'autre y paroît armée de pied en cap, le casque en tête, la lance à la main, & sur la poitrine la terrible Egide, avec la tête de Méduse.

BELLONE. Les mêmes raisons qui distinguoient Minerve de Pallas, engagerent souvent les Anciens à confondre celle-ci avec Bellone, compagne ordinaire du Dieu Mars. Mais je crois qu'en bonne Mythologie elle ne doivent pas être prises l'une pour l'autre. En effet, Hésiode dit que Bellone étoit fille de Phorcys & de Céto, ce qu'on n'a jamais dit de Minerve; & Varron dans S. Augustin ajoute qu'elle étoit sœur de Mars, ce qui ne convient nullement à Pallas. Leur représentation même en étoit différente: Bellone y paroissoit en femme échevelée, armée d'un foüet, attelant les chevaux au charriot de Mars; mais jamais avec l'Egide. Son culte même différoit de celui de Pallas; & ses Prêtres nommés *Bellonarii*, recevoient leur sacerdoce par une incision qu'on leur faisoit à la cuisse, montrant par-là qu'ils étoient destinés au service d'une Déesse qui aimoit la guerre & le carnage.

L'Histoire de Pallas & de Bellone, nous conduit naturellement à celle de Mars (1). Ce Dieu étoit, selon Homere (2), fils de Jupiter & de Junon; & ce ne furent que les Poëtes Latins qui imaginerent dans la suite que Junon l'avoit conçu en touchant une fleur que Flore lui avoit montrée. On confia d'abord, suivant Lucien (3), l'éducation du jeune Mars à Priape, un des Dactyles Idéens, qui lui apprit ces danses martiales, & les autres exercices du corps, si propres à la guerre.

Histoire de MARS.

(1) Appellé *Arés* par les Grecs.

(2) Iliad. l. 2.

(3) Dial. de la Danse.

On reconnoissoit plusieurs Dieux de ce nom. Le premier, à qui Diodore attribuë l'invention des armes, & l'art de ranger les troupes en bataille, est sans doute Belus, que l'Ecriture appelle Nembrod, le premier & le plus ancien des Guerriers: le second Mars étoit un ancien Roi d'Egypte: le troisiéme, Thrace d'origine, devint très-célébre par les armes, & fut toujours la grande Divinité des peuples de ce nom, qui le représentoient militairement & sans façon, sous la figure d'une épée, comme nous l'apprenons d'Hérodote: le quatriéme est appellé le Mars de la Gréce, surnommé *Arés*: le cinquiéme & le dernier, est le Mars des Latins; celui-là

même qui entra dans la prison de Rhéa Sylvia, & la rendit mere de Remus & de Romulus; & celui-là étoit Amulius frere de Numitor. Enfin on donna le nom de Mars aux grands Guerriers: & chaque Peuple se fit honneur d'en avoir un, ainsi qu'un Hercule; les Gaulois sous le nom *d'Hesus*, comme nous le dirons en son lieu; les Perses, sous le nom d'Orion, qui, selon Vossius (1), étoit le Nembrod dont nous avons parlé. Enfin, sans parler ici des autres Peuples, l'Empereur Julien fait mention d'un Mars d'Edesse, surnommé *Azisus* (2).

(1) *De Idol. l. 1. c. 16.*

(2) Orat. 4.

Les Grecs, qui rapportoient tout à leur Théologie, ont chargé l'Histoire de leur Mars, des avantures de presque tous les autres; & ont ainsi confondu l'Histoire de plusieurs personnages célébres, qui méritoient sans doute d'être connus séparément. Ce qu'on sçait du leur, est son avanture avec Allirrotius, fils de Neptune. Ce jeune Prince, comme nous l'apprennent Appollodore (3), Pausanias (4), Démosthene & Plutarque, étant amoureux d'Alcippe fille de Mars, & ne pouvant la rendre sensible, lui fit violence; ce qui irrita si fort son pere contre ce téméraire, qu'il lui ôta la vie. Neptune désespéré

(3) Bibl. l. 1.

(4) *In Attic.*

de la mort de son fils, fit appeller Mars en jugement; & les plus graves Athéniens s'étant assemblés sur une affaire si sérieuse, le déclarerent innocent, & le purgerent à la maniere accoutumée. Le lieu où fut porté ce célébre jugement, fut appellé l'Aréopage ; nom formé de celui de Mars, qu'on nommoit *Arés*, & du mot *Pagos*, parce qu'on s'étoit assemblé sur une hauteur; oubien, ce qui revient à peu près au même, *Martis Rupes*, la Roche de Mars. Voilà, pour le dire en passant, l'origine du fameux Tribunal de l'Aréopage, si connu dans la suite. Cet événement, qui fait une des époques de l'Histoire Grecque, arriva, si nous en croyons la Chronique de Paros, sous le regne de Cranaüs, c'est-à-dire, l'an 1560 avant Jesus-Christ. Comme on n'écrivoit guéres dans ces tems-là d'énénement sans l'embellir, on dit que Mars avoit été absous par le jugement des douze grands Dieux, parce que les Juges qui travaillerent à son procès, étoient au nombre de douze des premieres familles d'Athénes.

Arnobe, qui vouloit prouver aux Payens que le Mars de la Grèce n'étoit qu'un homme déifié, nous apprend

plusieurs particularités de son Histoire. Il leur reproche d'abord qu'ils sçavoient bien qu'il étoit né à Sparte, ou, selon d'autres, dans les extrémités de la Thrace; qu'il avoit demeuré treize mois en Arcadie dans une prison, où les Aloïdes le tinrent enfermé; que dans la Carie, on lui immoloit des chiens; & chez les Scythes, des ânes.

Comme rien n'est plus intéressant pour les Etats & pour ceux qui les gouvernent, que les événemens de la guerre, il y a eu peu de Divinités dans le Paganisme qui se soient attirées plus de respect que le Dieu Mars. Nous avons déja nommé plusieurs peuples chez qui il étoit honoré; & on ne finiroit pas, si on vouloit les nommer tous. Mais il n'y en eût point qui lui rendit un culte plus particulier que les Romains, qui lui avoient élevé plusieurs Temples, parmi lesquels celui qu'Auguste lui dédia après la bataille de Philippe, sous le nom de *Mars le Vengeur*, étoit des plus célébres. Parmi les Colléges Sacerdotaux, celui des Saliens, Prêtres de Mars, qui étoient destinés à garder les *Anciles*, ou les Boucliers sacrés, devoit son institution à Numa Pompilius, qui l'établit à l'occasion d'un événement rap-

porté par Denys d'Halicarnasse.

Un Bouclier étant tombé du ciel, on consulta les Haruspices sur ce prodige; & ils répondirent, que l'Empire du Monde étoit destiné à la Ville où ce Bouclier seroit conservé. Numa Pompilius, de peur qu'il ne fût volé, en fit faire plusieurs tout-à-fait semblables, afin qu'on ne pût pas reconnoître le véritable, & les fit mettre au Temple de Mars. Plutarque ajoute, » que le Roi « Numa prédit des choses merveilleu- « ses sur ce Bouclier, qu'il disoit avoir « apprises d'Egerie & des Muses. Cet « Ancile, disoit-il, étoit envoyé pour « le salut de la Ville; & il falloit le gar- « der avec onze autres de même figure « & de même grandeur, afin que la dif- « ficulté de le reconnoître empêchât les « voleurs de le prendre. Ce fut Mamu- « rius qui fabriqua ces Boucliers; & il « n'eut d'autres récompenses de son tra- « vail, que la gloire de les avoir faits. «

Numa Pompilius avoit établi douze Prêtres Saliens. Tullus Hostilius en ajouta douze autres. Dans les Fêtes de Mars, ces Prêtres portoient ces Boucliers par la ville, en sautant, dansant, & chantant des vers qui avoient rapport à la solemnité qu'on célébroit. Pendant

que duroit la Fête de Mars ; tous les actes civils étoient interdits.

Les Poëtes & les Historiens donnent plusieurs noms & plusieurs épithétes au Dieu Mars. Mais nous en avons assez dit à ce sujet, en parlant des Peuples différents qui l'honoroient. Les autres noms sont tirés des lieux où il avoit des Temples & des Autels ; ou ils ont un rapport manifeste avec la guerre & les ravages qui l'accompagnent.

Pour les figures de ce Dieu, elles sont assez uniformes ; c'est-à-dire, qu'on le représente comme un homme armé d'un casque, d'une pique, & d'un bouclier ; tantôt nud, tantôt avec l'habit militaire ; même avec un manteau sur les épaules ; quelquefois barbu ; mais le plus souvent sans barbe : quelquefois enfin avec le bâton de commandement à la main. Mars vainqueur paroît portant un trophée. Mars Gradivus est représenté dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas, ainsi que le nom de Gradivus le signifie. Quelquefois il a sur la poitrine une égide, avec la tête de Méduse : & Mars Quirinus, qui étoit une autre épithéte que lui donnoient les Romains, étoit représenté par une lance, selon Varron ; du moins dans le tems que ce peu-

ple n'avoit point encore de ſtatuës de ſes Dieux.

La Victoire étoit trop inſéparable de Mars, pour n'en pas parler à la ſuite de l'Hiſtoire de ce Dieu; & je vous donnerai en cent à deviner quelle étoit ſon origine ſuivant les Grecs. D'abord Héſiode (1) lui donne pour pere Pallante, & pour mere le Styx, ce fleuve d'Enfer, ou pour parler plus juſte, cette Fontaine d'Arcadie, dont l'eau étoit de tous les poiſons le plus ſubtil, ainſi que nous le dirons dans la ſuite. Cependant comme rien n'étoit ſi arbitraire que ces généalogies poëtiques, le Mythologue Furnutus la fait fille de l'Achéron, autre fleuve d'Enfer. Cet être purement imaginaire, mais perſonnifié par les Grecs, aſſiſta, dit-on, Minerve dans le combat des Géants. Pauſanias nous apprend, que cette Déeſſe avoit pluſieurs Temples dans la Grèce; & Tite Live parle de ceux qu'elle avoit à Rome. Lorſque les Romains firent venir de Peſſinunte la Déeſſe de Phrygie, ils portérent ſa ſtatuë dans le Temple de la Victoire, juſqu'à ce qu'on lui en eût fait bâtir un. Mais les Temples qu'elle avoit à Rome n'étoient pas les plus anciens de l'Italie, puiſque Denys d'Halicar-

LA VICTOIRE.

(1) Théog.

(1) Ant. l. 1. nasse (1) nous apprend, que les Arcadiens, à leur arrivée en ce pays-là, lui en firent bâtir un sur le mont Aventin. Sylla, au rapport de Ciceron, établit des Jeux en l'honneur de cette Déesse.

La Victoire, comme il paroît par les médailles & par les marbres, étoit toujours représentée avec des aîles, volant dans les airs, & tenant dans la main une couronne ou une palme. Mais les Egyptiens la représentoient sous la figure d'un Aigle, oiseau toujours victorieux dans les combats qu'il a avec les autres. Les Romains se servoient quelquefois, pour la représenter, du laurier où de la palme. Quelquefois on la voit montée sur un Globe, pour nous apprendre qu'elle domine sur toute la terre ; & c'est ainsi qu'elle paroît sur les Médailles des Empereurs, parce qu'ils se regardoient comme Maîtres du Monde. Quand on vouloit désigner une bataille navale, on la peignoit montée sur une prouë de navire : & lorsqu'elle tient un taureau par le muffle, elle indique les sacrifices qu'on faisoit après avoir remporté quelque avantage.

La Victoire avoit plusieurs noms. Chez les Egyptiens, suivant Plutarque, elle s'appelloit *Naphthé* : chez les Sabins,

Vacuna. Le nom que lui donnoient les Grecs, marquoit qu'elle étoit sans aîles (1). Ils la représentoient en effet ainsi, suivant Pausanias, pour l'empêcher de s'envoler. On l'appelloit aussi quelquefois *Vitula*, mot dérivé de ceux-ci, *Voce latari*, *Se réjouir*, pour marquer la joie dont étoient accompagnés les sacrifices qu'on lui offroit. Les autres noms qu'on lui donne, tels que ceux d'*Eteralcea*, dont se sert Homere, pour marquer qu'elle favorisoit les deux partis, c'est-à-dire, les Grecs & les Phrygiens; l'épithéte de *Prapes*, symbole de sa légéreté; celle *Caligana*, qui nous apprend que la victoire vient du Ciel; & quelques autres, doivent peu vous embarasser. Enfin il paroît par les Anciens qu'on ne lui offroit rien de sanglant, mais seulement des fruits de la terre.

(1) D'ἀπτέρος

Mais en voilà assez sur les Dieux du Ciel. Notre premiére conversation roulera sur ceux de la Mer. Sur cela, on se leva pour aller chercher la Compagnie. J'ai à vous faire, dit Eliante, une question, qui ne vous embarrassera pas beaucoup. Les Dieux du Ciel ne venoient-ils jamais sur la Terre? & ceux de la Terre, de la Mer & des Enfers

ne rendoient-ils point quelquefois visite à ceux du Ciel, du moins dans ces assemblées générales dont parle si souvent Homere ? Chaque Dieu, reprit l'Abbé, étoit content de son partage & de son séjour ; & nous ne voyons pas que l'Océan, Neptune, ni les autres Dieux terrestres ou maritimes allâssent dans l'Olympe, dont les Dieux seuls composoient les conseils dont vous venez de parler. Cependant pour les Dieux du Ciel, sans parler de Mercure & d'Iris, qui étoient continuellement en chemin, & dont le premier conduisoit les ames en Enfer ; nous trouvons dans Homere, que Jupiter & Junon descendoient souvent sur la terre : le premier, pour ses conquêtes amoureuses ; & Junon, pour se venger de celles qui avoient trop sçû plaire à son époux. Cette question, continua-t'il, nous meneroit à ces épiphanies ou apparitions de Dieux dont parlent les Anciens ; mais nous aurons peut-être occasion d'en parler ailleurs. J'aurois dû mettre parmi l'Histoire des Dieux du Ciel celle de Bacchus. Mais comme j'aurai occasion d'en parler dans celle de Cadmus, avec laquelle elle est totalement liée, je la réserve pour son article.

XIII. ENTRETIEN.

Des Dieux de la Mer.

DANS la division que nous suivons, aux Dieux du Ciel, succédent ceux de la Mer, des Fleuves, des Fontaines, & des autres amas d'eaux : & cette partie du monde terrestre étoit pour le moins autant peuplée de Divinités que le Ciel même. On trouve en effet peu de Peuples Idolâtres qui n'ayent rendu un culte religieux aux Eaux & aux Dieux qui y présidoient. Et, sans prétendre vous faire une énumération exacte de ces différens Peuples, je me contenterai de vous dire qu'Hérodote l'assure en particulier des Perses ; Strabon, des Cappadociens ; Tacite, des Gaulois & des Germains ; & presque tous le disent des Egyptiens, qui avoient une vénération particuliére pour le Nil, ce fleuve bienfaisant, l'unique cause de la fertilité de leur pays, qui, faute de pluies, ne seroit qu'un aride désert. Pour les Grecs & les Romains, tous les Anciens conviennent qu'ils rendoient un culte religieux aux Dieux des Mers, des Fleuves

& des Fontaines : & comme c'eſt la Mythologie de ces deux peuples en particulier que nous expliquons, voyons quels étoient ces Dieux, & quelle eſpéce d'honneur on leur rendoit.

L'OCEAN. Le plus ancien & le premier des Dieux de cette claſſe étoit l'Océan, qu'Héſiode dit être fils du Ciel & de la Terre ; c'eſt-à-dire, en ſuivant le ſyſtême des Princes Titans, d'Uranus & de Titée. A ne conſidérer que l'écorce des Fables que les Anciens en ont débitées, comme quand on dit que toutes choſes étoient ſorties de l'Océan ; que l'Océan étoit le pere des fleuves ; qu'il avoit plus de trois mille enfans, en y comprenant les fontaines & les étangs (1) ; on doit le regarder comme une Divinité naturelle, ſous l'idée de laquelle on a renfermée l'ancienne Philoſophie, qui enſeignoit que l'eau étoit le principe de toutes choſes ; que chaque être en tiroit ſon origine ; & que l'Océan, par conſéquent, devoit être adoré comme l'auteur de tout ce qui ſe produit ſur la terre : Philoſophie que Talès Miléſien renouvella long-tems après. Si cependant on veut examiner le fond de cette Fable, il eſt aiſé d'entrevoir qu'il y a eu un Prince Titan, frere de Saturne, qui a

(1) *Héſ. in Théog.*

porté ce nom (1), ou à qui peut-être on a donné celui de l'Océan, parce qu'il eut pour son partage cette partie de l'Afrique qui en est voisine, où Atlas régna ensuite, & à qui peut-être ce Prince céda une partie de ses Etats, comme à son parent & ami. Du moins Eschile (2) nous apprend-t'il que l'Océan étoit intime ami de Prométhée, frere d'Atlas : & lorsqu'Homere dit que Junon s'en alloit un jour aux extrémités de la terre visiter l'Océan & Thétis ses parens, chez lesquels elle avoit été nourrie, on peut très-raisonnablement croire qu'il fait allusion à quelque ancienne tradition, par laquelle on apprenoit que Rhéa, pour dérober ses enfans à la cruauté de Saturne, avoit envoyé cette Princesse chez l'Océan son beau-frere. Mais lorsque le même Poëte raconte, que Jupiter & les autres Dieux alloient passer douze jours chez l'Océan, parmi la bonne chére & les festins, il veut nous apprendre une ancienne coutume des Peuples de Mauritanie, qui, dans une certaine saison de l'année, célébroient des Fêtes solemnelles, pendant lesquelles on portoit en procession les Statuës des Dieux, & on leur offroit des sacrifices, qui étoient accompagnés

(1) Voyez Bocc. Gén. des Dieux, après quelques Anciens.

(2) *In Prometh.*

de grands festins ; ce qui duroit douze jours. C'est apparemment de ces festins que les Grecs & les Romains avoient pris l'usage de leurs *Lectisternes*, Fêtes pendant lesquelles ils servoient de grands repas auprès des Statuës de leurs Dieux, placés sur des lits à l'antique, suivant la maniére ordinaire de se mettre à table. Cette coutume, au reste, étoit très-ancienne parmi les Payens, ainsi qu'on peut le voir dans le Prophéte Daniel, qui parle des mets que les Chaldéens offroient chaque jour à Bélus.

Je sçais que ceux qui veulent trouver du mystére par tout, disent qu'Homere, dans cette Fable, fait allusion à la Physique de ce tems-là, qui apprenoit que le Soleil, la Lune & les Astres, dont les Dieux portoient les noms, se nourissoient des vapeurs de l'Océan ; mais j'oserois bien assurer que cet ancien Poëte n'a pas seulement songé à cette allégorie, que le Philosophe Cléante n'inventa que long-tems après. Mais dans le fond, dit Alcidon, tout cela ne fait-il pas allusion aux traditions des Egyptiens, parmi lesquels le Nil, selon Diodore de Sicile (1), appellé Océan, étoit regardé comme le plus ancien des Dieux. Cette conjecture, repartit Eliante, me paroît

(1) L. 1.

heureuse, sur tout s'il est vrai, comme Monsieur l'Abbé l'a dit plus d'une fois, que presque toutes les Fables venoient d'Egypte. Concluons, reprit l'Abbé, que la Fable de l'Océan est mêlée d'Histoire & de Physique ; & qu'il seroit aussi ridicule de vouloir tout rapporter à des faits historiques, que de donner tout à la Philosophie.

L'Océan, suivant ceux qui sont pour l'Histoire, eut plusieurs enfans de Thétys, sa sœur & sa femme. Cependant on ne doit pas lui donner pour enfans tous ceux que nomment les Payens, puisqu'ils mettent de ce nombre, non-seulement les Fleuves, les Nymphes, les Néréides, & d'autres Divinités des Eaux ; mais aussi tous ceux qui se sont distingués sur la Mer, ou qui avoient régné sur les bords de la Mer, tels que Protée, Etra femme d'Atlas, Persée & quelques autres. Au reste, les Mythologues distinguent cette ancienne Thétys d'une autre de ce nom, qui fut mere d'Achille & sœur de Lycoméde, comme nous le dirons dans la suite (a). Que pensez-vous, Monsieur l'Abbé, dit Alcidon,

(a) On écrit le nom de la premiére par un *y* ; & celui de la derniére, par un simple *iota*.

de la Fable qui porte, que les Dieux, ayant un jour enchaîné Jupiter, Thétys, avec le secours d'Egéon, le remit en liberté? C'est apparemment, répondit l'Abbé, que les Titans, dans le tems qu'ils faisoient la guerre à Jupiter, le prirent prisonnier; & qu'Egéon, qui étoit de la même famille, le rendit aux instances de Thétys. Ce ne sont-là que des conjectures, reprit Eliante; mais elles sont très-vraisemblables: car enfin, les Fables renferment presque toujours quelque ancien événement; que peut signifier celle que vous venez d'expliquer, que ce que vous en avez dit?

Parmi les enfans qu'on donne à l'Océan, continua-t'elle, vous avez fort bien remarqué qu'il y en avoit quelques-uns qui lui appartenoient: apprenez-nous, je vous prie, leur Histoire.

NERE'E. On peut mettre de ce nombre Nérée, un des plus célébres Dieux de la Mer. Hésiode (1), qui lui donne l'Océan pour pere, dit qu'il épousa sa sœur Doris, suivant l'usage des Princes Titans, & qu'il en eut les Néréides, au nombre de cinquante (2), ou de trente-trois seulement, si nous nous en rapportons à Homere (3). Nérée devint fameux par ses prédic-

(1) Théog.

(2) Voyez leurs noms dans le t. 2. de la Mythol.

(3) Iliad. l. 6.

tions ; & ce fut lui, suivant le Poëte que je viens de nommer, qui prédit à Paris la guerre que l'enlévement d'Hélene devoit attirer sur sa patrie ; & à Hercule, les lieux où étoient les Pommes d'or des Hespérides. Il voulut, dit-on, se dérober aux poursuites de ce Héros, en prenant différentes figures ; mais il ne put lui échapper : & il fut obligé de lui déclarer où étoient ces Pommes. Apollodore nous apprend, que Nérée faisoit son séjour ordinaire dans la Mer Egée (1), où il étoit environné des Néréides, qui le divertissoient par leurs chants & leurs danses (2). Il est évident qu'il y a beaucoup de physique mêlée dans cette Fable, les Poëtes ayant pris souvent Nérée pour l'Eau même que son nom signifie. Hésichius fait venir le nom de Nérée de *ναρος*, qui veut dire, coulant ; d'autres de *nahar*, qui en Hébreu veut dire, couler. C'est pour cela qu'on a dit qu'il étoit le pere des Nymphes & des Néréides ; & ainsi du reste. Mais je crois cependant que le fond de la Fable nous représente quelque ancien Prince de ce nom, qui se rendit fameux sur la mer, & qui perfectionna si fort la navigation, qu'on venoit le consulter de toutes parts sur les dangers des voyages maritimes.

(1) Apoll. l. 4. Arg.

(2) Orphée, *Hymn. in Nereid.*

Ces prétenduës métamorphoses, & les figures différentes qu'il prenoit pour se défaire de ceux qui venoient le consulter, ne sont que des symboles qui nous marquent qu'il étoit fin & rusé, sage & prévoyant, comme nous le dirons dans un moment de Protée. Quelques Auteurs (1) cependant ont crû que Nérée avoit été l'inventeur d'Hydromantie, ou de la Science de prédire l'avenir par le moyen de l'eau; & que c'est pour cela qu'on le représente comme un grand Devin; & peut-être même que ce n'est que pour cette raison qu'il a été mis au rang des Divinités de la Mer. M. le Clerc (2) confirme ce sentiment par une heureuse conjecture, faisant venir le nom de Nérée de la langue hébraïque, dans laquelle il signifie Prophéte, *Videns*; & c'est ce qui l'a fait regarder par tous les Anciens comme un homme habile dans l'art de prédire l'avenir: ce qu'Horace exprime ainsi (3);

- - Ut caneret fera

Nereus fata.

Ainsi, pour démêler cette Fable, il faut distinguer deux Nérées: l'un poëtique, dont les Fables ne sont fondées que sur les étymologies de son nom; l'autre

(1) Voyez Natalis, l. 2. c. 6.

(2) Voyez le Clerc sur Hésiode.

(3) Horace, l. 1. Od. 15.

réel, dont l'Histoire a été chargée des idées poëtiques.

Mais, reprit Alcidon, que penser des Néréides ses filles ? Doit-on les regarder comme des personnages réels, ou seulement comme des êtres poëtiques? Je dis, répondit l'Abbé, qu'à la vérité Nérée eut de sa femme Doris quelques filles, qu'on appella Néréides, comme Thétis & quelques autres ; mais que dans la suite on donna ce nom aux Princesses qui habitoient ou dans quelques isles, ou sur les côtes de la mer, ou qui se rendirent fameuses par l'établissement du commerce ou de la navigation. On le transporta ensuite non-seulement à quelques personnages poëtiques, & dont l'existence n'est dûë qu'à des étymologies conformes aux qualités de leur nom ; mais aussi à certains poissons, qui ont la partie supérieure du corps à peu près semblable à celui d'une femme. Pline (1) dit que du tems de Tibere, on vit sur le rivage de la mer une Néréide telle que les Poëtes les représentent ; & qu'un Ambassadeur de Gaule avoit dit à Auguste qu'on avoit vû sur les bords de la mer plusieurs Néréides mortes. Albert le Grand (2), & quelques-autres, parlent souvent de pareils

(1) *L. 9. c. 5. Spectata in eodem littore Nereis humanâ effigie.*

(2) Voyez son Entret. des Anim. Voyez Pausf. *in Arcad.*

prodiges. On doit dire la même chose des Tritons, que les Poëtes représentent comme des monstres, ayant la moitié du corps d'un homme, & l'autre d'un poisson, avec une conque à la main, dont ils font retentir le rivage (a). Le même Pline (1) dit, qu'on écrivit à Tibere, qu'on en avoit vû près de Lisbonne sonnant de la conque, & tels que l'on les représente ordinairement. On a vû souvent prendre par les Pécheurs des poissons assez ressemblans à ce qu'on nous dit des Tritons : & c'est peut-être sur ces relations qu'on a inventé les Fables que les Poëtes racontent de ces êtes qu'ils donnoient au bon Nérée, où Triton, Trompette de Neptune, marchoit sur la mer avec son chariot & ses chevaux bleus (2). Cependant, comme les Néréides se trouvent souvent nommées dans les Poëtes, comme Homere, Virgile & quelques autres, & qu'Hésiode en a parlé, je vais joindre ici leurs noms par ordre alphabétique, suivant le catalogue que Beyer s'est donné la peine d'en former.

(1) *Loc. cit.*

(2) *Triton. cæruleis per mare currit equis.* Ovid. Ep. Did.

(a) Voici la description d'un Triton, en parlant que fait Virgile (liv. 10.) d'Auletes :

Huc venit immanis Triton, & cærula conchâ
Exterrens freta ; cui laterum tenùs hispida nanti
Frons Hominem præfert, in Pristin desinit alvus.

NE'RE'IDES.

NÉRÉIDES.

Agave, Amphitrite, Autonome, Cymatologe, Cymo, Cymodoce, Cymothoe, Dynaméde, Eione, Erato, Evagore, Evarne, Eucrate, Eudore, Euliméne, Eunica, Eupompe, Galathée, Galéne, Glaucé, Glaucoméne, Haliméde, Hipponoé, Hippothoé, Laomédie, Liagoré, Lysianasse, Mélite, Ménippe, Némerte, Nésæa, Néso, Panope, Pasithée, Phéruse, Pontopéria, Palynome, Pronoéa, Proto, Promédia, Psamathe, Sao, Spio, Thalia, Thémise.

Mais nous avons assez parlé de l'Océan & de sa famille : venons à un autre Dieu de la Mer encore plus célébre que lui. C'est de Neptune que je veux parler.

On peut regarder Neptune comme un NEPTUNE.

Dieu naturel ; & en ce cas-là, il est le même que la Mer : ou comme un Dieu animé, dont on connoît la généalogie ; & c'est sous cette idée que je vais vous raconter son Histoire. Il étoit, selon Hésiode (1), fils de Saturne & de Rhéa, & frere de Jupiter & de Pluton. On n'a aucune tradition qui nous apprenne de quelle maniére il échappa à la cruauté de son pere, qui dévoroit ses enfans à mesure qu'ils venoient au monde. Il y a apparence qu'il fut enfermé comme les autres ; car, comme nous l'avons dit, c'est-là le véritable sens de cette fiction : & que dans la suite, il fut mis comme eux en liberté. Neptune, pendant les longues guerres des Princes Titans, s'appliqua beaucoup à la marine ; ce qui engagea Jupiter son frere à lui donner le commandement de sa flotte ; ce qui dans la suite lui fit donner par les Grecs le nom de *Poseidon*, qui veut dire Brise-vaisseau. C'est-à-dire, reprit Eliante, pour parler le langage des Poëtes, que dans le partage que les trois freres firent du Monde, la mer, les isles & les côtes, composérent le lot de Neptune ; car, comme vous voyez, j'ai bien retenu ce que vous nous dîtes dans une de nos conversa-

(1) Théog.

tions. C'est là, répartit l'Abbé, ce qu'on doit penser au sujet de cette Fable. Et Lactance n'a pas manqué de le remarquer après Evhemere (1), C'est aussi ce qu'en ont pensé Dom Pezron (2) & M. le Clerc, dans ses Remarques sur Hésiode, pourvû toutefois qu'on borne le département dont nous parlons à la Mer Méditerranée; car l'Océan étoit trop peu connu du tems des Titans, pour que leur Empire se soit étendu jusques-là. Ils ne passérent pas les Colomnes d'Hercule, & ne connurent par conséquent que les coins de cette vaste étenduë d'eau. Ce que vous venez de nous dire, reprit Alcidon, n'est pas une simple conjecture, puisque Diodore de Sicile (3) nous apprend que Saturne, dans le tems qu'il étoit reconcilié avec ses enfans, donna à Neptune le commandement de sa flotte, & qu'il s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il renversa toujours les projets des Titans, & rendit inutiles les tentatives qu'ils firent pour s'établir dans quelque isle, & se mettre par-là en état de ne plus craindre ni Saturne, ni ses enfans. Lorsque les affaires changérent de face, & que Jupiter fit la guerre à son pere & aux autres Titans, Neptune eut toujours

(1) *Div. Inst. l.* 1.

(2) Orig. de la Langue des Celtes.

(3) Liv. 1.

le même emploi ſur la mer ; & quand on eut obligé ces Princes rébéles à ſe retirer dans les pays occidentaux, Neptune les y ſerra de ſi près, qu'il ne leur fût pas poſſible d'en ſortir : circonſtance qui donna lieu à la Fable que nous avons déja expliquée ; & qui portoit que ce Dieu tenoit les Titans enfermés dans le Tartare, c'eſt-à-dire, ſur les bords du Tartêſe, dans la Bétique.

Lorſque j'ai dit que Neptune étoit l'Amiral de Jupiter, je ne l'ai avancé qu'après Lactance (1), qui l'avoit appris de l'Hiſtoire ſacrée d'Evhemere, qui ſubſiſtoit encore de ſon tems, & qui compare la charge de Surintendant des Mers qu'avoit ce Prince, avec celle qu'eut dans la ſuite Marc Antoine : *Cujus regnum tale fuiſſe dicimus, quale Marci Antonii fuit ; infinitum illud Imperium, cui totius ora maritima poteſtatem Senatus decreverat.* Evhemere, pour le dire en paſſant, n'avoit point flatté ces prétendues Divinités, qui faiſoient l'objet de la vénération publique ; & il avoit raconté leur Hiſtoire ainſi qu'il l'avoit appriſe des plus anciens monumens.

Voilà le fondement de toutes les Fables qu'on a publiées de Neptune, comme Dieu de la Mer : & quand vous li-

(1) *Loc. cit.*

rez les Poëtes qui en parlent sous cette idée, qui représentent ce Dieu le Trident à la main, calmant les flóts irrités, accompagné des Tritons, des Nymphes, & de tout le cortége maritime; vous sçaurez à quoi vous en tenir.

Neptune a toujours été regardé comme un des plus grands Dieux du Paganisme; & son culte fit de grands progrès dans la Grèce, & ensuite dans l'Italie. Si nous en croyons Hérodote, les Grecs avoient appris des Lybiens à honorer ce Dieu, qu'ils ne connoissoient point lorsque les Pélasges leur apprirent le nom des autres Dieux; & il n'est pas étonnant, qu'ayant étendu son Empire sur les côtes d'Afrique, les Peuples que je viens de nommer ayent été les premiers à lui rendre un culte religieux. Plusieurs lieux se rendirent fameux par le culte qu'on y rendoit à ce Dieu, sur tout Tresene & l'Isthme de Corinthe, où l'on célébroit en son honneur les Jeux, qui, dans leur origine, avoient été institués pour le jeune Archemore, comme je le dirai dans une autre conversation. Ce fut Thésée, qui vouloit passer pour fils de Neptune, qui y fit cette innovation lorsqu'il les rétablit. Le taureau étoit la victime qu'on immoloit ordinairement à

Neptune: & l'on n'entreprenoit guéres de navigation sans lui offrir un sacrifice, ainsi que Virgile nous l'apprend d'Enée (1); Justin, d'Alexandre le Grand (2); & Appien, de Mithridate (3), qui fit précipiter dans la mer des chariots attelés de quatre chevaux.

(1) En. l. 5.
(2) L. 11. c. 10.
(3) *De Bell. Mithrid.*

Neptune eut pour femme Amphitrite: & comme ce nom signifie *environner*, *faire le tour* (a), & que la mer environne les terres, plusieurs Mythologues ont crû que ce n'étoit qu'un personnage poëtique. Pour embellir l'Histoire de ce prétendu mariage, on disoit que Neptune n'ayant pû obliger Amphitrite à devenir sa femme, lui envoya un Dauphin, qui sçut si bien la persuader, qu'elle consentit enfin à épouser ce Dieu; ce qui, par reconnoissance, valut à ce confident une place dans le Ciel, où il forma le Signe du Dauphin. Si cependant quelqu'un vouloit soutenir qu'Amphitrite étoit un personnage réel, je lui conseillerois de dire que Neptune se servit du ministère de quelque habile hom-

(a) Ἀμφιτρίειν, *circum terere*: *inde Ovidius* (Mét. l. 1.) *ait*:

- - - - - Nec brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.

Consultez Hygin. *Cal. Poet. Astron.* Cæsius, *Cælo Astron. in Delphino.*

me, qui régla toute cette affaire ; car enfin, il ne faut pas trop se fier aux étymologies ; & on ne doit que le moins qu'on peut s'éloigner du sens historique que présentent les Fables. Dirons-nous, par exemple, que parce que, selon Ciceron (1), le nom de Neptune signifie *nager*, ou *couvrir* : *Neptunus à nando* ; *vel à nubendo*, *hoc est tegendo* ; ou vient de *Naphta*, qui en Hébreu veut dire *couler*, il n'y eut jamais de Prince Titan, qui, pour s'être rendu fameux sur la mer, en fût dans la suite regardé comme le Dieu? Le croira qui voudra : pour moi, je ne sçaurois me le persuader. Trouvez-vous, dit Alcidon, quelque fondement dans les Fables qu'on a mêlées à l'Histoire de Neptune ? Pourquoi a-t'on dit qu'il avoit bâti les murailles de Troye ; & que Laomédon, qui l'avoit employé à cet ouvrage, n'ayant pas voulu lui donner le salaire dont il étoit convenu, ce Dieu, à force d'inondations, renversa son ouvrage, & fit sortir du sein des flots un monstre, auquel on devoit exposer Hésione, fille de ce Roi ? Je vous expliquerai cette ingénieuse fiction, répartit l'Abbé, dans l'Histoire d'Hercule, qui délivra cette Princesse. Il suffit pour le présent de vous dire, que ces

(1) De Nat. Deor. l. 1.

murs étoient si bien bâtis, & les digues qu'on avoit élevées si fortes, qu'on publia, suivant l'usage d'attribuer aux Dieux mêmes, ou aux Cyclopes, les ouvrages de cette nature, que c'étoit Neptune lui-même qui en avoit été l'ouvrier. Mais comme rien ne résiste au tems, encore moins aux fréquentes inondations de la mer, tout l'ouvrage tomba en ruine ; ce qui fit dire, que Neptune s'étoit vengé du perfide Laomédon, qui ne lui avoit pas donné ce qu'il lui avoit promis : *Mercede pactâ destituit Deos*, comme le dit Horace (1) : autre circonstance qui a son fondement dans l'Histoire ; car il est vrai que ce Prince pour faire ces murs & ces digues, avoit employé l'argent qui se trouva dans le trésor du Temple de Neptune, avec promesse de l'y remettre, ce qu'il ne fit pas ; & donna lieu par-là à le faire regarder comme un impie & un perfide. Voilà, dit Eliante, un trait d'Histoire enveloppé sous une ingénieuse fiction. Apprenez-moi maintenant, continua-t-elle, la raison pourquoi Neptune porte le Trident. C'est, répondit gravement Alcidon, pour marquer les trois qualités des eaux qui se trouvent sur la terre : celles de la mer qui sont salées ; celles

(1) Liv. 3. Ode 3.

qui sont douces; & celles de quelques lieux particuliers, qui tiennent des unes & des autres, comme l'ont ingénieusement remarqué quelques Mythologues (1): ou, si vous voulez, pour marquer le triple pouvoir de ce Dieu sur la mer; qu'il peut agiter par les vents & les tempêtes, qu'il appaise quand il veut, & qu'il conserve par ses soins. Vous êtes charmé, dit Eliante, de toutes ces sortes d'allégories forcées : mais je suis sûre que ce ne sont que de pures visions. Le Trident de Neptune & celui de Pluton, quoique l'un eût trois pointes & l'autre seulement deux, étoient les sceptres dont les Souverains se servoient dans ces anciens tems. Vous avez raison, Madame, repartit l'Abbé : & il ne faut pas y chercher d'autre mystére. Il n'en faut pas aussi chercher dans les différentes métamorphoses de ce Dieu que rapportent Ovide & les autres Poëtes, puisqu'elles ne sont que de simples enveloppes qui couvrent ses intrigues amoureuses. Ainsi quand ils disent, qu'il changea Théophane en Brebis; qu'il se métamorphosa en Cheval pour séduire Cérès; & en Dauphin pour Mélantho, vous devez croire, ou qu'il les enleva sur des vaisseaux qui portoient ces noms;

(1) Voyez Nat. Comes, l. 2. c. 8.

ou qu'il leur donna quelques piéces d'or ou d'argent qui avoient l'empreinte de ces animaux, comme les avoient les anciennes monnoies. Il se peut faire encore qu'on ait chargé l'Histoire du Prince dont nous parlons de celles des autres Neptunes : car il y en a eu plusieurs ; c'est-à-dire, la plupart de ceux qui se rendirent célébres sur la mer. On étendit même ce nom, si nous en croyons Aulu Gelle (1), à ceux qui avoient autant de férocité que de valeur ; ou du moins, on les fit passer pour les enfans de ce Dieu, comme les Cyclopes, Cercyon, Scyron & les Lestrigons. Vossius, persuadé de la pluralité des Neptunes, en a trouvé plusieurs, & a déterminé le tems auquel ils ont vécu (2) ; entre autres celui qui eut de Lybye Bélus & Agenor, & qui vivoit 1483 ans avant l'Ére Chrétienne. Ce Prince, que ce sçavant homme croit Egyptien d'origine, s'étoit rendu fameux sur la mer, & en même-tems par le soin qu'il avoit pris de dompter les chevaux : & voilà, pour le dire en passant, ce qui donna lieu à la Fable, qui attribuoit à Neptune la naissance du premier cheval, ainsi que le rapportent Virgile (3) & Pausanias ; & lui a fait donner l'épithéte d'*Ippias*, selon

(1) L. 15. c. 11.

(2) De Idol. l. 10.

(3) Georg. l. 3.

Proclus. Celui qui d'Amymone, fille de Danaüs, eut Nauplius pere de Palaméde, vivoit plus de deux cens ans avant la Guerre de Troye, ainsi que je le prouverai en parlant de la Colonie que ce Prince conduisit dans la Grèce. Amymone étant allé à une fontaine pour y puiser de l'eau, rencontra un Satyre qui voulut lui faire violence. Elle implora le secours de Neptune, qui à la vérité la délivra des poursuites du Satyre; mais il lui fit la même insulte qu'elle venoit d'éviter. Ce Neptune étoit apparemment quelque Corsaire qui croisoit sur les côtes de l'Argolide, ou plutôt quelque Prêtre de Neptune; car ce fut auprès du Temple de ce Dieu qu'arriva l'avanture. Celui qui fut pere du fameux Cercyon, qui tua Théfée, dans son voyage de Trézene à Athéne, vivoit cinquante ou soixante ans avant la Guerre de Troye; mais on ne sçait qui il est. Celui qui de Tyro, fille de Salmonée, eut Pélias, vivoit à peu près dans le même tems. Celui que Théfée disoit être son pere, étoit Egée, Roi d'Athénes. Celui qui a donné lieu à cet article, & qui étoit frere de Jupiter, vivoit vers le tems de Jacob & d'Isaac, comme nous l'avons dit dans

l'Hiſtoire des Princes Titans.

On peut trouver deux Neptunes encore plus anciens. L'un eſt Japhet, qui, ſelon l'Ecriture-Sainte, eut les iſles en partage. C'eſt de celui-là ſans doute que Sanchoniaton dit, qu'il creuſa le tronc d'un arbre, pour en faire un vaiſſeau: Et nous pouvons ajouter que Bochart fait de ce Japhet un parallele avec Neptune, qui ne reſſemble pas mal. Mais le plus ancien, & le modéle de tous les Neptunes, eſt ſans contredit Noé lui-même, qui ſe ſauva du Déluge dans l'Arche, qui étoit un véritable vaiſſeau.

Quoiqu'il en ſoit, comme Neptune frere de Jupiter eſt le plus fameux de tous, c'eſt lui ſeul qu'on trouve repréſenté ſur les Médailles, & ſur d'autres monumens que l'antiquité nous a conſervés, ſous la figure d'un homme âgé, traîné ſur une conque par deux Chevaux marins, c'eſt-à-dire, qui ont la partie ſupérieure de cet animal, pendant que l'autre moitié du corps ſe termine en queuë de poiſſon; tenant d'une main ſon Trident, & de l'autre un Dauphin. Telle eſt la maniére la plus ordinaire de repréſenter ce Dieu. Cependant, ſelon Platon (1), les Chevaux qui traînoient ſon char, étoient quelquefois des Chevaux aîlés.

(1) In Crit.

Les Poëtes ont donné plusieurs noms à ce Dieu, ou par rapport aux lieux où il étoit honoré d'un culte particulier, ou par rapport à l'élément dont il étoit le souverain. De tous ces surnoms, celui qui est le plus ordinaire, est celui d'*Ippias*, ou Cavalier, dont nous avons déja dit un mot, à cause du Cheval qu'il fit sortir de terre, en la frappant de son Trident; ou parce qu'il apprit aux Lybiens, ou, selon Sophocle, aux Athéniens, à dompter les Chevaux : De-là la Fable de la dispute de ce Dieu avec Minerve, que nous expliquons ailleurs. Cependant à bien éxaminer l'origine de cette épithéte, il paroît qu'elle lui fut donnée, plutôt pour avoir appris aux hommes l'art de construire des vaisseaux, qu'à manier des chevaux. En effet, le prétendu cheval qu'on dit qu'il fit sortir de terre, fut nommé *Scyphium*, mot qui signifie un navire. De-là est dérivé, sans doute, le nom de *Chiphe*, dont les Allemands se servent pour désigner un vaisseau. Les habitans de Gades, ou Cadis, appelloient des chevaux les petits vaisseaux dont ils se servoient, à cause de leur extrême légereté. L'histoire de Persée, & celle de Bellérophon, que nous rapporterons dans la suite de nos Entretiens, sont

une preuve qu'on a fait, des vaisseaux dont ils se servirent, le fameux cheval Pégase.

Autres Divinités de la Mer.

Après Neptune, viennent toutes ces Divinités qui, dans les Poëtes, composent sa cour; Triton, les Néréides, &c. Mais comme ce ne sont que des êtres poëtiques, ainsi que les Dieux des Fleuves, des Fontaines & des autres Eaux, & qui n'ont de réalité que l'imagination qui les enfanta, souffrez que je n'entre dans aucun détail à leur sujet. Ils sont tous aisés à connoître dans les Statuës ou les Bas-reliefs que l'antiquité nous en a conservés. Vous y voyez les Fleuves sous la figure d'hommes âgés, les cheveux étendus, & négligemment appuyés sur l'urne d'où coulent les eaux qui forment le Fleuve ou la Riviére. Vous en avez de beaux modéles au Jardin des Thuilleries, dont deux sont copiés d'après l'antique, le Nil & le Tybre. Je ne vous dirai rien non plus de quelques autres Dieux de la mer, tels que *Phorcys*, *Céto*, & quelques autres; qui étoient plutôt des monstres que des Dieux. Pour ce qui regarde les Nymphes & les Nayades, je me réserve à vous en parler, lorsqu'il sera question des Dieux de la Terre. Mais je vais m'étendre un peu sur Pro-

tée, Eole, & les Syrennes. C'eſt ici le lieu de vous en faire l'Hiſtoire.

Je commence par Protée. Rapportons d'abord ſa Fable; & nous l'expliquerons enſuite. Homere (1), dans le diſcours de Ménélas à Télémaque, lui fait raconter comment s'étant égaré près d'une petite iſle d'Egypte, Idothée fille de Protée lui apparut, & lui conſeilla d'aller conſulter ſon pere, pour apprendre de lui ſes deſtinées; l'avertiſſant toutefois que, pour en venir à bout, il falloit le lier pendant qu'il dormoit; & ne point le laiſſer échapper, quelque figure qu'il prît, juſqu'à ce que, revenu enfin en ſon premier état, il lui eût révélé ſes avantures.

Histoire de PROTE'E.

(1) Odyſſ. l. 4.

Virgile, qui a ſi bien réuſſi en travaillant preſque toujours d'après les idées du Poëte Grec, nous raconte (2) comment Ariſtée, fils de Cyrené & d'Apollon, ayant perdu ſes Abeilles, que la maladie lui avoit enlevées, alla trouver ſa mere, pour tâcher d'apprendre d'elle les moyens de réparer cette perte. Cette Nymphe lui dit que Protée ſeul pouvoit lui donner là-deſſus d'utiles conſeils. Elle lui apprit que c'étoit un grand Prophéte, inſtruit de la connoiſſance du paſſé, du préſent, & de l'a-

(2) Géorg. l. 4.

venir (*a*); qu'il avoit reçû ce don de Neptune, dont il garde les troupeaux (*b*): mais qu'il est impossible de l'obliger à révéler l'avenir, si l'on ne l'attache avec des liens pendant qu'il dort (*c*) : & elle l'avertit que, dès qu'il sera attaché, il fera tout ce qu'il pourra pour rompre ses liens ; qu'il prendra même, pour l'épouvanter, plusieurs sortes de figures, se métamorphosant tantôt en serpent, tantôt en tygre, en cochon, en lion, en eau & en feu (*d*) : mais qu'il doit bien prendre garde, quoi qu'il fasse, de ne le laisser point échapper, jusqu'à ce qu'il ait repris sa premiére figure, & ait révélé l'avenir. Plusieurs autres Poëtes parlent de ce Protée, & en disent les mêmes choses.

(a) - - - - - - *Novit namque omnia Vates,*
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.
Virgil. loco cit. vers. 392.

(b) *Quippe ità Neptuno visum est, immania cujus*
Armenta & turpes pascit sub gurgite Phocas.
Ibid. vers. 394.

(c) *Nam sine vi non ulla dabit præcepta, neque illum*
Orando flectes. Vim duram & vincula capto
Tende: doli circùm hæc demùm frangentur inanes.
Ibid. vers. 398.

(d) *Verùm ubi correptum manibus vinclisque tenebis,*
Tùm variæ illudent species atque ora ferarum.
Fiet enim subitò Sus horridus, atraque Tygris,
Squamosusque Draco, & fulvâ cervice Leæna, &c.
- - - *Aut in Aquas tenues dilapsus abibit.*
Ibid. vers. 405.

Cette Fable n'eſt pas aiſée à expliquer ; & les Auteurs varient autant ſur ce ſujet, que Protée varioit lui-même. Les uns diſent que c'étoit un Orateur habile, qui ſçavoit aiſément faire changer de ſentiment ceux à qui il parloit. Lucien aſſure que c'étoit un Comédien extrémement ſouple, qui prenoit, pour ainſi dire, toutes ſortes de figures. Ponticus Héraclidès prétend que la Fable de Protée renferme le myſtére de la formation du monde ; que, par ſes changemens, on a voulu nous apprendre que la matiére pouvoit recevoir toutes ſortes de figures ; & qu'Idothée, qui conſeille de lier ſon pere, c'eſt la Providence divine, qui fixe à certains ſujets cette même matiére. D'autres prétendent que Protée ſignifie la Vérité, qui demeure cachée à tous ceux qui ne s'attachent pas à l'étudier.

Mais l'opinion la plus vraiſemblable, & qui eſt commune parmi les anciens, au nombre deſquels ſont Homere (1), Hérodote (2), Diodore de Sicile (3), Clément d'Alexandrie (4), Lycophron (5), Iſaacius, & pluſieurs autres, eſt que Protée a été un ancien Roi d'Egypte, qui tenoit ſa cour à Memphis, & qui regnoit vers le tems de la guerre de Troye. Auſſi Homere fait-il arriver

(1) Odiſſ. l. 4.
(2) Liv. 2.
(3) Liv. 1.
(4) Strom. 5.
(5) Dans ſa Caſſandre.

Ménélas à la cour de Protée : mais ce Poëte le fait regner dans l'isle de Pharos. Ce Prince étoit fort sage & fort éloquent. Sa prévoyance, qui lui faisoit éviter les dangers, lui tenoit lieu de prophétie (a) : & comme il étoit très-difficile d'apprendre ses sécrets, on a eu raison de dire qu'il falloit le lier. Il étoit d'ailleurs extrémement fier, & paroissoit peu en public. Il n'étoit permis à personne de se trouver en son chemin : il n'y avoit qu'un petit nombre de gros Seigneurs, qu'Homere nomme allégoriquement les gros poissons, φώκας, qui pûssent l'accompagner. C'étoit ordinairement sur le midi qu'il sortoit de son Palais, que le même Poëte appelle sa Caverne : il alloit prendre, sur le bord de la mer, la fraîcheur du vent de Nord ; couvert peut-être d'un parasol, qu'il appelle un nuage. On le voyoit quelquefois au milieu de ses soldats, comme un pasteur au milieu de ses troupeaux : Il en sçavoit le nombre & les noms, & en faisoit souvent la revuë. Prompt & vif jusqu'à l'excès, on pouvoit dire qu'il étoit tout de feu ; & maître de sa passion, il

(a) *Facilè existimari potest, Prudentiam quodam modò esse Divinationem.* Cornelius Népos, dans la Vie d'Atticus.

paroissoit un moment après plus souple & plus coulant que l'eau. Ne paroît-il pas, par tous ces traits, que nos deux Poëtes ont voulu peindre allégoriquement un Roi sage & prévoyant, fin & rusé, & non un monstre marin? Rien n'est plus ordinaire dans les Poëtes, & même dans l'Ecriture-Sainte, que ces descriptions symboliques, qui nous marquent, sous des termes couverts, le caractére de quelqu'un. Ainsi le Prophéte Isaïe regarde Nabuchodonosor comme l'astre du jour; & Jacob, son fils Judas, comme un lion (1), &c.; ce qu'on auroit tort de prendre à la lettre. De même, par ce peuple maritime, *gens humida Ponti*, il est évident qu'Homere entend parler des Egyptiens voisins de la mer; & par ces veaux marins, *turpes Phocas*, des Satrapes d'Egypte: Et s'il les appelle les troupeaux de Neptune, c'est dans le même sens qu'il dit que Protée étoit fils de ce même Dieu, parce qu'il étoit puissant sur la mer, & étoit maître de l'isle de Carpathie (*a*); ce qui l'a fait, dans la suite, regarder lui-même comme un Dieu marin. Peut-être aussi que l'équivoque

(1) *Genes.* 49.

(*a*) Virgile, *loco citato.* Quelques Auteurs prétendent que, près de l'isle de Carpathie, il y avoit beaucoup de Veaux marins; & que c'est pour cela que Protée a passé pour en être le gardien.

du nom *Cetès* qu'il portoit, selon Diodore, & qui veut dire une baleine ou un gros poisson, a servi à donner cours à cette Fable : Et ce qui confirme admirablement ces conjectures, c'est que Homere, qui en est l'auteur, l'avoit apprise des Egyptiens, qui couvroient souvent leur histoire des voiles ingénieux de l'allégorie & de la fiction. Pourroit-on maintenant vous demander, dit Alcidon, ce que veut dire le mystérieux Lycophron (1), lorsqu'il nous apprend que Neptune sauva Protée de la cruauté de ses enfans, en le faisant aller, par des cavernes, de Pallene en Egypte ? Il fait allusion, répondit l'Abbé, à la tradition, qui portoit que ce Prince étoit originaire de Thessalie, d'où il s'étoit embarqué, pour se retirer en Egypte, sans qu'on sçût ce qu'il étoit devenu. La barbare cruauté de ses deux enfans, Polygone & Télégone, qui faisoient mourir tous ceux qui venoient loger chez eux, après les avoir vaincus à la lutte, l'obligea à se retirer en Egypte. Hercule, après son départ, leur ôta la vie. Virgile dit que Protée retourna à Pallene, où apparemment il finit ses jours. Servius confirme tout ce

(1) Dans sa Cassandre.

que nous venons de dire (*a*).

N'oublions pas de dire, au reste, reprit Alcidon, que Diodore (1), qui convient avec nous que Protée a été Roi d'Egypte, prétend que ce qui a donné lieu à toutes ces métamorphoses, c'est qu'il ornoit son casque, tantôt de la peau d'une panthére, tantôt de celle d'un lion & d'un serpent, pour paroître plus brillant & plus respectable. Vous pourriez ajouter, reprit l'Abbé, qu'un sçavant Prélat prétend que toute cette Fable est fondée sur les changemens miraculeux de la verge de Moyse. Je veux croire, dit Alcidon, que le souvenir des miracles de Moyse, a pû servir à orner l'histoire de Protée. Mais cela ne prouve nullement que ce Roi soit le même que le saint Législateur, qui vivoit plus de 240 ans avant lui, comme le remarque le sçavant Critique d'Horace (*b*). Mais en voilà assez, dit l'Abbé, sur Protée. Parlons maintenant d'Eole, qu'on met

(1) Liv. I.

(a) *Carpathos, inquit, insula est contrà Ægyptum, à quâ vicinus pelagus Carpathium appellatum est. Hic aliquandò regnavit Proteus; relictâ autem Pallene civitate Thessaliæ, ad quam tamen reversus est posteà. Quod ostendit etiàm Virgilius, cùm ait:*

- - - - - Patriamque revisit Pallenem. Servius, in Georg. 4

(b) M. Dacier, ainsi que tous ceux qui font vivre Protée à la Guerre de Troye.

aussi parmi les Dieux de la Mer, parce qu'on croyoit qu'il étoit le Dieu des vents & les tempêtes.

EOLE. Ce Prince, fils d'Hipotus, & que son seul mérite a fait passer pour fils de Jupiter, vivoit du tems de la Guerre de Troye, & régnoit, si nous en croyons Servius, après Varron, sur les isles qu'on appelloit Vulcanies (*a*), & qui ont depuis porté le nom d'Eolies. Il étoit fort sage & fort prudent, & recevoit bien les Etrangers, leur donnant de bons avis touchant les dangers de la navigation, ainsi que Diodore de Sicile le remarque (1). Comme l'isle de Strongile, l'une des Eolies, jette souvent de la fumée, il s'appliquoit à l'observer, & connoissoit par-là, selon Pline, la nature des vents (2): il poussa même si loin ses connoissances là-dessus, à l'aide d'un peu d'Astronomie (3), & par l'inspection du flux & du reflux de la mer, comme le dit Strabon (4), qu'il prédisoit souvent quel vent devoit souffler pendant quelques jours: ce qui n'est pas impossible à prévoir, lorsqu'on a long-tems expérimenté dans un climat que le vent qui y

(1) Liv. 5.

(2) Plin. l. 3. c. 9.

(3) Isacius.

(4) Strab. L. 1.

(*a*) Parce qu'on croyoit que Vulcain y avoit établi ses Forges. Ces isles, dont la principale s'appelle Lipare, sont dans la Mer de Sicile, près de Pelore. *Plin. Strab. Diod.*

régne un jour, y en dure ordinairement quelques-autres de ſuite. Comme il vivoit dans un tems où la navigation étoit fort imparfaite, & où il étoit fort difficile, lorſqu'on s'éloignoit un peu des côtes, d'y revenir & d'éviter la tempête, on avoit ſouvent recours à lui, pour ſçavoir quels vents devoient ſouffler pendant qu'on ſeroit ſur mer. Pluſieurs perſonnes ſe trouvérent bien de ſes conſeils; & ſa réputation alla ſi loin, qu'on le regarda comme le Roi des Vents, leur Maître & leur Surintendant (a).

Les Poëtes défigurérent enſuite par leurs fictions cette Hiſtoire. Homere, au lieu de dire ſimplement qu'Uliſſe, qui avoit conſulté ce Prince, n'ayant pas ajouté foi à ſes conſeils, & étant demeuré ſur mer plus long-tems qu'il ne falloit, le vent ayant changé, il eſſuya une rude tempête, qui fit périr ſa flotte à la vûë de l'iſle d'Itaque; dit d'une maniére enveloppée, qu'Eole avoit enfermé les vents dans une peau de bouc, & les avoit donnés à Ulyſſe, lui ayant défendu ſur tout d'y toucher avant un certain

(a) - - - *Hic vaſto Rex Æolus antro*
Luctantes ventos tempeſtateſque ſonoras
Imperio premit, ac vinclis & carcere frenat.
Virgile, Enéid. L. 1.

Homere dit preſque la même choſe, *loco cit.*

jour. Il ajoute, que les compagnons de ce Prince le voyant endormi, s'imaginérent que cette peau renfermoit ses trésors, & l'ouvrirent; & que dans ce moment les vents sortirent avec fureur, & excitérent cette horrible tempête, qui les fit périr. Virgile, travaillant d'après les idées du Poëte Grec, a encore plus
(1) En. l. 1. embelli le sujet. Il dit (1), que Junon, voulant éloigner Enée de l'Italie, où elle sçavoit que les destins lui promettoient un établissement, alla trouver Eole dans les isles où il faisoit son séjour, & où il tenoit les vents enfermés dans une profonde caverne (a); qu'elle le pria d'exciter une tempête, pour éloigner Enée des côtes d'Italie; & le reste. Les autres Poëtes en parlent de même. On en vint même jusqu'à dire, qu'avant qu'Eole eût pris l'intendance des vents, ils causoient sur la terre des renversemens épouventables; qu'ils avoient séparé la Sicile de la terre ferme; qu'une tempête avoit autrefois ouvert ce fameux passage de l'Océan dans

(a) Séneque raille Virgile d'avoir enfermé les Vents dans une caverne, puisqu'ils ne sont tels que par leur mouvement impétueux: Mais cette critique tombe d'elle-même, puisque ces Vents sont dans un ântre, à peu près comme l'Air dans l'Eolipile, d'où il ne cherche qu'à s'exhaler avec impétuosité: & cela ne fait qu'une question de nom.

là Méditerranée, qu'on appelle le Détroit de Gibraltar. Mais, dit Eſiante, cette circonſtance des vents renfermés dans une peau de bouc, ne renferme-t'elle pas quelque myſtére ? Sans doute, dit Alcidon ; & les Mythologues (1) y ont fait pluſieurs découvertes ſur la nature des vents, qui ſeroient admirables, ſi les Auteurs de cette Fable y avoient penſé. Pour moi, dit l'Abbé, je crois qu'Homere fait alluſion à quelque ancienne coutume, ſemblable à ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans la Laponie, où l'on trouve pluſieurs perſonnes qui vendent les vents à ceux qui s'embarquent, & qui leur promettent, moyennant une ſomme d'argent, de tenir enfermés ceux qui pourroient troubler leur voyage. Il y a apparence que les Anciens pratiquoient quelque choſe de ſemblable ; ce qui a donné lieu à cette circonſtance que nous expliquons. Et puiſque nous ſommes ſur le chapitre des vents, il eſt bon de vous dire, que la ſuperſtition payenne alla juſqu'à les adorer comme des Divinités. On leur ſacrifioit lorſqu'on entreprenoit quelque voyage (*a*), comme pluſieurs Auteurs

(1) Voyez Natalis, hiſt. d'Eole.

(a) *Tres Erici vitulos, & Tempeſtatibus agnam, Cædere deinde jubet.*

nous l'apprennent. Ovide parle du Temple que Scipion érigea aux Tempêtes. Auguste, selon Séneque (1), bâtit un Temple dans les Gaules au Vent Cyrcius : & Virgile (2) dit, qu'Enée sacrifia aux Zéphirs une brebis blanche: *Pecudem Zephiris felicibus albam.* Sur quoi il est bon de remarquer ici, que les Grecs, dans le culte qu'ils rendoient aux Vents, & dans la Fable d'Eole qu'ils en avoient fait le Souverain, avoient imité les Peuples d'Orient, sur tout les Perses, qui, au rapport d'Hérodote (3), rendoient un culte religieux à ces Divinités fougueuses : & c'est à cette coutume que l'Auteur du Livre de la Sagesse fait allusion, quand il met au nombre des Divinités des Gentils, l'Air & le Vent; *aut Ventum, aut celerem Aerem, Deos putaverunt* (4) : & cela dans un tems où apparemment les Fables des Grecs sur ce sujet n'étoient pas encore passées en Orient. Mais, pour revenir à l'Histoire d'Eole, il ne faut pas oublier la conjecture du sçavant Bochart (5), qui croit que l'origine de la Fable d'Eole vient d'une équivoque de la langue Phénicienne, dans laquelle étoit écrite l'Histoire de ce Prince ; & que les Grecs ayant trouvé le mot *Aol*, qui, dans cette lan-

(1) *Quæst. Natur.* l. 5, c. 17.

(2) Eneid. liv. 3.

(3) Liv. 1.

(4) *Sap.* c. 3.

(5) Boch. Chan. l. 1. c. 33.

gue, ainsi que *Aella* dans la Grecque, veut dire *Tempête*, ont crû que c'étoit le nom de ce Prince; & on publia qu'il étoit le Roi des Tempêtes. Quelques Auteurs ont prétendu qu'Eole inventa l'usage des voiles des navires. Quoiqu'il en soit, ce Prince eut plusieurs enfans, parmi lesquels Astioche lui succéda (1). Au reste, il ne faut pas le confondre avec l'ancien Eole fils d'Hellen & chef des Eolides.

(1) Diod. l. 5.

Enfin, pour ne rien laisser à désirer sur les Divinités de la Mer, nous devons finir notre conversation par l'article des Syrénes.

Histoire des Syrénes.

Vous sçavez que les Poëtes représentent les Syrénes comme de belles personnes qui habitoient des rochers escarpés sur le bord de la Mer, où ayant attiré les passans par la beauté de leur chant, elles les faisoient périr. On ajoutoit, qu'elles étoient filles du Fleuve Achéloüs & de la Nymphe Calliope; ou du moins qu'elles sortirent du sang qui coula de la playe qu'Hercule fit au Dieu de ce Fleuve, en lui arrachant une corne. Leur nombre n'étoit pas déterminé. Homere n'en reconnoissoit que deux: d'autres cinq; sçavoir, Leucosie, Ligie, Parthénope, Aglaphon & Mopse:

d'autres enfin ne reconnoiſſent que les trois premiéres de celles que je viens de nommer (1).

(1) *Servius in lib. 5. Æneid.*

On débite pluſieurs Fables ſur leur ſujet. Ovide dit qu'elles accompagnoient Proſerpine, lorſqu'elle fut enlevée; & que les Dieux leur donnérent des aîles, pour aller chercher cette Princeſſe. Il ajoute que, dans le déſeſpoir où elles furent de n'en point apprendre de nouvelles, elles s'arrêtérent ſur des rochers, où leur occupation fut de faire périr ceux qu'elles y attiroient (2).

(2) Mét. l. 5.

(3) Odiſſ. l. 12.

Homere (3), qui place les Syrénes au milieu d'un Palais enſanglanté du meurtre de ceux qu'elles avoient fait mourir (a), nous apprend que le Deſtin leur avoit permis de régner juſqu'à ce que quelqu'un les eût trompées : que le prudent Ulyſſe fut celui qui accomplit leurs deſtinées, ayant évité leurs embûches, en bouchant les oreilles de ſes compagnons avec de la cire, & ſe faiſant attacher au mât de ſon vaiſſeau. Il ajoute qu'elles en conçurent tant de déſeſpoir, qu'elles ſe précipitérent dans la

(a) Virgile les place ſur des Rochers environnés d'oſſemens :

Jàmque adeò Scopulos Syrenum adducta ſubibat,
Difficiles quondàm, multorumque oſſibus albos.
Eneid. liv. 5.

mer; où elles furent changées en poissons, de la ceinture en bas. C'est, pour le dire en passant, au sujet de ces deux opinions, d'Homere & de Virgile, qu'on agita, il y a quelques années, la question, si les Syrénes étoient regardées parmi les Poëtes comme des poissons, ou comme des oiseaux. Un illustre Prélat (1) la décida, en disant, qu'avant leur métamorphose, c'est-à-dire, avant qu'elles se fûssent jettées dans la mer, on les regardoit comme des oiseaux, à cause des aîles que les Dieux leur avoient données (2); mais que depuis on doit les regarder comme des poissons & des Divinités de la Mer. Cependant les Peintres les ont représentées dans leurs Tableaux, quelquefois comme de belles filles, avec des aîles; quelquefois comme des monstres, ayant la partie supérieure du corps d'une femme, & ressemblant à des poissons de la ceinture en bas : on en trouve même, sur d'anciennes Médailles, avec des pieds de coq ou de moineau (a), & de différentes autres figures (b). Servius croit que cette Fable tire son origine de certaines Princesses qui régnoient

(1) M. Huet.

(2) Ovid. *loco citato*.

(a) Voyez le Traité qu'a fait sur ce sujet M. l'Abbé Nicaise.

(b) Ovid. Métam. liv. 5. Elian. liv. 7. Servius *in* 5. *Æneid.* Vossius *de Idolol.* liv. 3, & l'Abbé Nicaise, *loco citato*.

autrefois sur les côtes de la mer de Toscane, près de Pélore & de Caprée, ou dans trois petites isles de la Sicile, qu'Aristote appelle les isles des Syrénes. Ces petites Reines étoient fort débauchées, & attiroient par leurs charmes les Etrangers, qui se perdoient dans leur Cour par la mollesse & la dépense (a). Cependant il y a des Auteurs qui croyent que la Fable des Syrénes n'a d'autre fondement que l'équivoque du mot Grec *Syrin*, qui veut dire *attirer à soi*; ou *Syra*, qui veut dire *chaîne* (1). Le sçavant Bochart (2) dit que cette Fable vient du mot Hébreu *Sir*, qui veut dire *cantique* ou *chanson*; d'où l'on a composé le mot de *Syrénes*, comme qui diroit *chanteuses*.

(1) Σύρειν, ou σειρά.

(2) Chan. liv. 1. c. 24.

Ne pourroit-on pas, pour concilier ces Auteurs, dire qu'il y a eu véritablement des Princesses débauchées sur les bords de la Mer, qui ont donné lieu à toutes ces Fables : mais que le nom de Syrénes ne leur a été donné dans la suite, que parce que ceux qui trouvérent

(a) *Syrenes, secundùm Fabulam, tres in parte virgines fuerunt, in parte volucres, Acheloi Fluvii & Calliopes Musæ filiæ : Harum una voce, altera tybiis, altera lyrâ canebat : & primò juxtà Pelorum, posteà in Capreis insulâ habitarunt. Secundùm veritatem, meretrices fuerunt, quæ transeuntes quoniàm ducebant ad egestatem, his ficta sunt inferre naufragia.* Servius in 5 Æneid.

dans l'ancienne langue le mot *Sir* ou *Syren*, qui marquoit leur caractére, le prirent pour leur nom véritable ? Cette conjecture est heureuse, reprit Eliante : Mais pourquoi nous dit-on qu'elles étoient filles du fleuve Achéloüs? C'est, répondit l'Abbé, parce que l'isle de Taphos, dont on dit que ces Syrénes étoient sorties pour venir s'établir à Caprée, est à l'embouchure de ce fleuve. Sçait-on, dit Eliante, en quel tems vivoient ces Reines ? Si nous en croyons Ovide, répliqua l'Abbé, elles vivoient du tems de Proserpine, puisqu'il assure qu'elles accompagnoient cette Princesse dans les prairies d'Enna, où elle fut enlevée (*a*). Homere les fait vivre du tems d'Ulysse, après la guerre de Troye : & je pense que pour ajuster ces opinions différentes, nous pouvons dire qu'elles n'ont pas vécu dans le même tems, mais les unes après les autres ; que leur régne a duré jusqu'au tems d'Ulysse, qui fit peut-être périr la derniére Princesse de cette isle. Il ne faut pas s'étonner que les Poëtes ayent réuni tout ce qu'ils ont dit des Syrénes ;

(a) *An quia, cùm legeret flores Proserpina vernos,*
De numero comitum, doctæ Syrenes, eratis?
Lib. 5. Met.

ce n'eſt pas la premiére fois qu'ils ont rapproché ou reculé de pluſieurs ſiécles les événemens des tems fabuleux ; & je crois que cela vaut mieux, que de dire ſimplement, que par la Fable des Syrénes, Homere n'a eu d'autre vûë, que de nous apprendre que ſon Héros évita les charmes de la volupté, lui qui le fait demeurer ſept ans chez Calypſo, & qui le rend ſi amoureux de Circé. Je ne dois pourtant pas diſſimuler qu'un ancien Auteur (1) a cru que l'origine de la Fable des Syrénes vient de ce que près des Promontoires, ou de Sorente, ou de Caprée, on entendoit un certain bruit harmonieux cauſé par les flots de la mer, reſſerrés entre des rochers ; ce qui attiroit les paſſans, qui y faiſoient quelquefois naufrage. Sur quoi on peut dire que cette circonſtance n'a peut-être pas peu contribué à embellir la Fable: Du moins une pareille harmonie, mais beaucoup plus déſagréable, a-t'elle contribué à celle de Carybde & de Scylla, comme nous le dirons une autre fois (2). Mais, reprit Eliante, dites-moi, je vous prie, que veulent dire les Relations qui nous apprennent que des Pêcheurs ont quelquefois trouvé des Syrénes dans la mer, à peu près comme celles que les Peintres

(1) Archippe. Voyez Elia. l. 5.

(2) Voyez l'Hiſt. d'Ulyſſe.

représentent dans leurs Tableaux, & qu'ils ont quelquefois apporté dans les Cours des Princes (*a*)? Je répons à cela, dit l'Abbé, qu'on a trouvé quelquefois des monstres dans la mer, qui avoient une figure assez ressemblante au visage d'une femme avec une queuë de poisson, mais fort noirs & couverts d'écailles, & qui ne ressembloient nullement ni aux Syrénes, ni aux Tritons des Poëtes; & vous devez penser que tous ces prétendus Monstres, Satyres, Nymphes, Syrénes, dont les Relations sont remplies, n'ont jamais existé que dans le pays que Rabelais nomme le Pays de Tapisserie.

Apprenez-nous, je vous prie, reprit Alcidon, ce que veut dire le saint homme Job, lorsqu'il dit (*b*) qu'il pleuroit ses malheurs sur le ton des Syrénes. Je crois, répliqua l'Abbé, qu'il ne vouloit parler que de certains oiseaux des Indes, dont fait mention Pline (1), qui endormoient les passans par la douceur de leur chant: & comme ils habitoient dans des lieux déserts, le saint Homme a voulu marquer par-là l'affreuse solitude où il

(1) L. 10. c. 49.

(*a*) Pline, Albert le Grand & plusieurs autres Auteurs en parlent.

(*b*) *Factus sum frater Syrenum & sodalis Passerum*, Cap. 30.

étoit réduit, *ſicut Paſſer ſolitarius in tecto*. Mais, reprit Alcidon, le Prophéte Iſaïe n'a-t'il pas voulu parler des Syrénes (1), lorſqu'il prédit que la ville de Jeruſalem ſeroit habitée par des Monſtres, qui devoient avoir la partie ſupérieure du corps ſemblable à une belle femme, & les pieds & la queuë d'un âne? C'eſt du moins cette idée, continua-t'il, qui a donné lieu à l'ancien Architecte qui a bâti l'Egliſe de Notre-Dame de Paris, de faire graver ſur un des Portiques une Syréne avec le corps d'une femme, & les pieds & la queuë d'un âne (2). J'avouë, dit l'Abbé, que les Septante, & après eux S. Jérôme, ont traduit le mot *Tanin*, dont s'eſt ſervi le Prophéte, par celui de Syréne; mais il eſt clair qu'Iſaïe n'a voulu marquer autre choſe en cet endroit-là, que la ſolitude où devoit être réduite un jour la ville de Jeruſalem, en prédiſant que les Monſtres mêmes y feroient leur ſéjour, & qu'il n'a fait aucune alluſion à la Fable des Syrénes; non plus que le Prophéte Jerémie par les Lamies (*a*), qui

(1) *Cap.* 13. *v. ult.*

(2) Voyez Nicaiſe, *loco cit.*

(*a*) Philoſtrate dit, *in vitâ Apol. l.* 4., que ces Lamies avoient le viſage comme une femme, & la gorge fort blanche, qu'elles laiſſoient voir pour attirer les paſſans & les dévorer. On croit que le nom de Lamie vient de *Lamos*, qui veut dire *goſier*; ou de *Laniare*,

découvroient leur sein aux passans pour les attirer & les dévorer ; & qui étoient de certains Serpens qui se cachoient dans les buissons, où ils dévoroient les passans qui s'en approchoient.

Mais en voilà assez sur les Divinités de la Mer ; il est tems de finir notre navigation. Neptune, comme vous voiez, Madame, nous a été très-favorable ; & Eole n'a pas osé troubler notre voyage. Cet après-midi, nous parlerons des Dieux de la Terre.

qui veut dire *dévorer* ; ou plutôt du mot Arabe *Lahama*, qui, selon Bochart, signifie la même chose. Il y a eu autrefois une Lamie Maîtresse de Jupiter, dont Junon fit mourir les enfans. Elle devint si furieuse, qu'elle dévoroit tous ceux qu'elle trouvoit.



XIV. ENTRETIEN.

Où l'on traite des Dieux de la Terre.

D'ABORD après dîné, on alla se promener sur la terrasse du jardin qui donne sur le bord de la riviére, & qui aboutit à un Sallon où les Dames entrérent pour éviter la chaleur du Soleil. Eliante proposa un jeu; puis elle sortit avec Alcidon & l'Abbé, pour aller dans le bosquet, où ils ne furent pas plutôt arrivés, que l'Abbé commença ainsi: Parmi les Divinités de la Terre, il y en avoit de deux sortes dans le systême payen: les unes n'étoient que des Personnages poëtiques & des Divinités purement naturelles, qui représentoient les choses qu'on adoroit sous leurs noms; les autres étoient des Personnes déifiées, & qui étoient régardées comme les symboles des choses qu'elles avoient ou inventées, ou cultivées.

DEMOGORGON. On doit mettre dans le premier rang Démogorgon (a), cette ancienne Divi-

(a) Ce mot veut dire Dieu de la Terre; comme qui diroit *δάημων*, *intelligentia*, γεῶν, *terra*. Lactance.

nité dont on dit des choses si étonnantes. C'étoit, selon Théodotion, un vieillard crasseux, couvert de mousse, pâle & défiguré, qui habitoit dans les entrailles de la terre (1). Il avoit pour compagnes l'Eternité & le Cahos. S'ennuyant, ajoute-t'il, dans cette triste solitude, il fit une petite boule, sur laquelle il s'assit; & s'étant élevé en l'air, il environna toute la terre, & forma ainsi le Ciel (2). Ayant passé par hazard sur les monts Acro-Cérauniens (a), il en tira de la bouë enflammée, qu'il envoya dans le Ciel, pour éclairer le Monde; & forma ainsi le Soleil, qu'il donna en mariage à la Terre, d'où nâquirent le Tartare & la Nuit, &c.

(1) Bocc. Généal. des Dieux, l. 1, après Cic. de la Nat. des Dieux, l. 1.

(2) Theodont. & Pronapides, *apud Bocc. loc. cit.*

Il est aisé de juger, dit Alcidon, que ce n'est là qu'une Fable physique, sous l'enveloppe de laquelle les Anciens ont renfermé, d'une maniére fort grossiére, le mystére de la création du monde, qu'une Tradition défigurée leur avoit appris. Voici à peu près, reprit l'Abbé, de quelle maniére cette Fable s'est introduite. Les Anciens ayant vû que la terre portoit d'elle-même des fleurs & des

(a) Mot qui veut dire, frappé de la foudre. Le sommet de ces montagnes jettoit quelquefois des flammes; ce qui suffit pour expliquer cette circonstance de la Fable.

fruits, s'imaginérent qu'elle étoit animée, & donnérent à sa Divinité le nom de Démogorgon (a). Il y a apparence que les Philosophes n'entendoient par cette Divinité, que cet esprit de chaleur qui donne la vie aux plantes (b); mais le peuple s'imaginoit que c'étoit un véritable Dieu, résidant dans les entrailles de la terre, auquel on offroit des sacrifices, sur tout en Arcadie. En voilà assez sur cette Divinité naturelle; disons quelque chose de plus considérable de Cybelle, dont la Fable est mêlée d'Histoire & de Physique. Commençons par l'Histoire, qui est rapportée différemment par les Anciens. Voici d'abord comment Diodore la raconte (1).

(1) Liv. 3.

Histoire de CYBELLE.

Méon, Roi de Phrygie, eut de sa femme Dyndime, une fille qui fut exposée sur le mont Cybelle, où elle fut nourrie par une Lionne (a). Sa beauté la rendit célébre dans tout le pays; & le soin qu'elle prit de cultiver quelques arts,

(a) Ils avoient tant de vénération pour ce nom terrible, qu'il n'étoit pas permis de le prononcer: & là-dessus, on doit remarquer que ce que Lucain l. 6, & Stace l. 4, disent du Dieu qu'il n'est pas permis de nommer, se doit entendre de Démogorgon.

(b) *Spiritus intùs alit, totamque infusa per artus Mens agitat molem.* Virg. l. 2. des Georg.

(c) Ce qu'il faut entendre de quelque femme rustique & grossiére.

& de composer quelques remédes pour les maladies des enfans, la fit chérir du peuple. Son pere l'ayant reconnuë, la reçut avec beaucoup de joye. Mais cette Princesse étant devenuë amoureuse du jeune Atys (*b*), son pere le fit mourir. La perte de cet amant l'accabla de désespoir; & devenuë furieuse, elle se mit à courir comme une folle par les montagnes de la Phrygie. Apollon, c'est-à-dire, comme dit Vossius, ou quelque Prêtre de ce Dieu, ou quelque personne distinguée par les Belles-lettres & la Musique (1), la rencontra, en devint amoureux; & la conduisit avec Marsyas, qui l'avoit toujours accompagnée, dans les pays du Nord, où elle mourut. Quelque tems après, la peste ravageant la Phrygie, l'Oracle répondit que, pour faire cesser la désolation, il falloit enterrer le corps d'Atys, & honorer Cybelle comme une Déesse: & là-dessus Mydas lui fit élever un Temple.

(1) *De Orig. Idol. l.* 1. *c.* 20.

Arnobe dit qu'Atys étoit un jeune garçon qui gardoit les troupeaux; & que Cybelle déja vieille en devint amoureuse (*a*); & quoiqu'elle fût Reine, il ne

(*a*) On lui avoit donné ce nom, parce qu'on croyoit qu'une Chévre, que les Phrygiens nommoient *Atagos*, l'avoit nourri.

(b) *Contra decùs ætatis, illa Pessinuntia Dyndimene in Bubulci unius amplexum*

laissa pas de la mépriser : Ce qui fait dire à Tertullien (1) :

(1) Apol. ch. 15.

Cybele Pastorem suspirat fastidiosum.

Mydas, Roi de Phrygie, voyant la fierté de ce jeune homme, en conçut bonne espérance, & lui destina sa fille en mariage (a). Mais comme il appréhendoit la jalousie de la Reine amoureuse, il prit la précaution de faire fermer les portes de la ville, le jour qu'on célébroit le mariage. Cybelle avertie qu'une jeune rivale lui enlevoit son amant, courut comme une furieuse à Pessinunte : & en ayant fait rompre les portes, ou ayant obligé les Gardes à les lui ouvrir ; ce que la Fable exprime, en disant que, d'un coup de tête, elle les avoit renversées ; elle entra dans la ville avec ses troupes, y fit beaucoup de ravages ; & ayant enfin trouvé Atys caché derriére un Pin, elle le fit traiter comme Coelus avoit été traité par son fils (a). Agdistis, c'étoit le nom de la rivale de Cybelle,

flagitiosâ appetitione gestire L. 4. adv Gentes.

(a) C'est Arnobe qui raconte cette Histoire.

(b) Minutius Felix fait allusion à cette Histoire, lorsqu'il dit, dans son Octavius, *Cybele Dyndimene, pudet dicere, adulterum suum infeliciter placitum, quo iam ipsa deformis & vetula, ut multorum Deorum mater, ad stuprum illicere non poterat, exsecuit ; ut Deum scilicet faceret eunuchum.*

n'ayant pû survivre à la disgrace de son amant, se tua de désespoir. Servius (1), Tatien (2), Lactance & S. Augustin, racontent un peu différemment l'Histoire de Cybelle & d'Atys : mais il paroît toujours qu'il s'agit des amours d'une vieille Reine pour un jeune homme qui la méprisa. Quelques Auteurs prétendent, que tout cela n'est fondé que sur ce que le jeune Atys étant Prêtre de Cybelle, ne garda pas la chasteté qu'il lui avoit vouée, & qu'il s'en punit lui-même de la maniére la plus cruelle. On n'ajouta que la Déesse l'avoit changé en Pin, que parce que cet arbre lui étoit consacré. Mais il y a plus d'apparence, comme le remarque Vossius (3), qu'il s'agit d'une véritable histoire : Et la différence qui se rencontre sur ce sujet dans les Auteurs, ne doit point nous éloigner de ce sentiment, puisqu'il est presque impossible de trouver de l'uniformité sur des sujets si anciens.

Catulle, qui a fait un petit Poëme des amours de Cybelle & d'Atys, nous apprend seulement que ce jeune Prince ayant quitté le lieu de sa naissance, se retira dans les bois de Phrygie ; où s'étant mutilé, par je ne sçai quel transport de rage, Cybelle le prit au nombre de

(1) Servius, sur le 9 de l'Enéid.

(2) *Contrà gentes.*

(3) *Loc. cit.*

ses Prêtres. D'autres disent qu'étant aimé de Cybelle, il se punit ainsi, pour avoir été sensible aux charmes de la belle Sangaride. Ou plutôt on peut penser, que Cybelle étant déja vieille lorsqu'elle devint amoureuse du jeune Atys, lui donna quelque breuvage pour s'en faire aimer; & que ce breuvage trop violent fit faire à ce pauvre garçon la folie qu'on nous dit qu'il fit.

Il y a apparence que toutes ces Histoires ne sont fondées que sur la pluralité des personnes qui ont porté le même nom. Je crois que la premiére Cybelle est la même que Titée, femme de Cœlus, dont le nom veut dire *Terre*. La deuxiéme est Rhéa, sœur & femme de Saturne. La troisiéme étoit une Princesse de Phrygie, qui vivoit du tems de Marsyas, dont l'Histoire a été chargée des avantures des deux autres, qui avoient demeuré en Phrygie, où les Princes Titans tenoient leur Cour (1). C'est dans ce pays que le culte de notre Déesse fut établi. Les Prêtres, dans la suite, embrouillérent son Histoire; & lui donnérent le nom de Cybelle (*a*), d'une montagne de Phry-

(1) Voyez Dom Pezron, Antiq. de la Langue des Celtes.

(*a*) On lui donnoit plusieurs noms, comme ceux de Berecinthe, Pessinunthe, Dyndimene, &c. qui étoient tous tirés des lieux où elle étoit honorée. On la confondoit souvent avec Isis, Proserpine, Cérès,

gie. D'autres tirent ce nom d'un mot Hébreu, qui veut dire *enfanter avec douleur* ; & prétendent que la Tradition d'Eve est cachée sous cette Fable. On y joignit des circonstances impénétrables : on dit que Nana, en touchant une Grenade ou un Amandier qui s'étoit formé du sang d'Agdistis, que Bacchus venoit d'immoler à sa vengeance, avoit conçû Atys ; & mille autres sottises, à quoi il ne faut pas même penser (1), puisqu'elles ne renferment que les Mystéres abominables de la Théologie des Payens, comme le leur reproche Arnobe (2).

(1) On peut consulter Vossius, l. 1. c. 20.

(2) *L.* 5. *adversùs gentes.*

Le culte de Cybelle devint célébre, sur tout dans la Phrygie. Ses Fêtes y étoient solemnisées avec un grand tumulte. Les Prêtres faisant retentir le bruit des tambours, & frappant leurs boucliers avec des lances, dansoient & faisoient plusieurs mouvemens de leurs corps & de leurs têtes ; ce qui leur fit donner le nom de Coribantes (*a*). Ils y mêloient des cris & des hurlemens, pour pleurer la mort d'Atys, dont ces malheureux Prêtres souffroient volon-

Ops, Vesta, Rhéa, qui étoient, comme elle, le symbole de la Terre.

(a) *Quasi inter se arietantes.* On peut remarquer que ces Fêtes ressembloient assez à celles de Baal, dont il est parlé dans l'Ecriture.

tairement le supplice. On les nommoit *Galli*, & le Grand-Prêtre, *Archigallus*. On ne sçait pas trop l'origine de ce nom. Ce n'est pas apparemment, comme rapporte saint Jérôme (1), parce qu'on ne prenoit que des Gaulois pour être Prêtres de Cybelle, & qu'on les traitoit ainsi, parce qu'ils avoient fait brûler la ville de Rome; ni parce que le premier Prêtre de cette Déesse s'appelloit Gallus (2) : mais plutôt, comme l'insinuent Ovide (3), & Festus, à cause du fleuve Gallus, près duquel ces Prêtres s'imposoient le supplice dont nous parlons, pour satisfaire à la loi que Cybelle leur avoit prescrite. L'eau de ce fleuve les faisoit entrer en fureur : *Qui bibit, inde furit*, comme dit Ovide. C'est pour la même raison qu'ils honoroient le Pin, près duquel Atys avoit été mutilé; qu'ils couronnoient ses branches, & en couvroient le tronc avec de la laine, parce que la Déesse avoit ainsi couvert le corps de son Amant, espérant lui redonner la vie qu'il venoit de perdre; qu'ils s'abstenoient de manger du pain, parce que Cybelle avoit observé un long jeûne pour mieux marquer son affliction (4). Enfin toutes leurs autres cérémonies sembloient n'être qu'un mé-

(1) *In c.* 4. *Osée.*

(2) Voyez Stephanus, sur le mot *Gallus*.

(3) *Fast.* l. 4.

(4) Voyez Arnobe, l. 5.

morial de l'Histoire que j'ai racontée. Ces prêtres au reste étoient les plus misérables & les plus infâmes de tous les hommes. Ils couroient le monde pour mandier, & portoient de petites figures de Cybelle, qu'on nommoit des Bétyles. Mais parce que la Fable de Cybelle, historique dans son origine, devint physique dans la suite, & que cette Déesse fut prise pour le symbole de la Terre, il se mêla dans son culte plusieurs circonstances qui y ont raport; ce qu'il est bon de vous prouver en peu de mots.

Tous les Anciens ont confondu Cybelle avec la Terre, que l'on appelloit pour cela la Mere ou la Grand'mere des Dieux, puisque c'est elle qui donne la naissance à toutes choses. Le nom de Rhéa quelle portoit aussi, vient du verbe ῥέειν, *couler*, à cause des pluyes qui communiquent la fécondité à la terre; ou plutôt du mot ἔρα, *terre*, par une simple transposition de lettres: & ce nom tire son origine de l'Hebreu *erets*, qui signifie la même chose. On la nommoit aussi Vesta, *quasi floribus vestiebatur*: ou *Maia*, qui signifie mere ou nourrice: ou γῆ μήτηρ, comme qui diroit *terre mere* (1). On la représentoit comme une

femme robuste & puissante, & prête d'accoucher, pour marquer la fécondité de la Terre. Tout le reste de son équipage y faisoit aussi allusion. Les clefs qu'elle tenoit à la main, signifioient que la Terre renferme dans son sein pendant l'hiver les semences de tous les fruits. Sa couronne de chêne, faisoit ressouvenir que les hommes s'étoient autrefois nourris des fruits de cet arbre. Ses Temples étoient ronds, pour marquer la rondeur de la Terre: elle étoit couronnée de tours pour faire allusion aux villes. Auprès de son char étoit des Lions couchés & tranquilles, pour nous apprendre que les terres, même les plus incultes, peuvent devenir fertiles: elle étoit assise, symbole de sa stabilité (*a*). Le bruit des tambours & des lances, faisoit allusion au bruit des instrumens d'airain dont on se servoit pour labourer la Terre avant l'invention du fer.

Le culte de la Terre est très-ancien; & ce n'est pas dans la Phrygie qu'il en faut chercher l'origine. Si nous en
(1) *De Deâ Syriâ.* croyons Lucien (1), il y a beaucoup de preuves que la Déesse de Syrie est la

(*a*) Tout cela est tiré de Varron, & rapporté dans S. Augustin, Liv. 7. de la Cité de Dieu, ch. 24.

même que Rhéa, puiſqu'elle a comme elle des Lions, des Tambours, des Prêtres eunuques, & la tête couronnée de tours. Macrobe prétend que la Déeſſe Atergatis des Syriens étoit parmi ce peuple, le ſymbole de la Terre (a). Voilà donc déja le culte de la Terre établi en Syrie. Mais ce peuple n'en étoit pas le véritable Auteur, puiſqu'il l'avoit puiſé des Egyptiens qui honoroient la Terre ſous le nom d'Iſis. C'eſt ce que nous apprenent Servius (1), & Iſidore après lui : *Iſis, linguâ Ægyptiorum, eſt Terra.* Macrobe & pluſieurs autres Auteurs diſent la même choſe; & Hérodote convient qu'Iſis eſt la même que Cerès, Divinité toujours confonduë avec la Terre; & c'eſt pour cela que les Egyptiens ſe ſervoient de Tambours & d'autres inſtrumens ſemblables dans les Fêtes de leur Cybelle, comme Auſone l'a dit :

Iſiacos agitant Mareotica ſiſtra tumultus.

Ce que je dis là n'eſt point oppoſé à ce que j'ai rapporté ailleurs de la même Déeſſe, puiſque les mêmes Dieux é-

(1) *In* 3. *Æneid.*

(a) *Aſſiri Deo* Adad *nomen dederunt; ſubjungunt ei Deam* Adargatim; *Solem Terramque intelligentes.* Saturn, liv. 1. c. 23.

toient souvent le symbole de plusieurs choses differentes : voilà sans doute l'origine du culte de la Terre, qui passa avec les autres cérémonies des Egyptiens, d'abord dans la Syrie & la Phénycie ; de-là dans la Phrygie qui est une partie de l'Asie mineure, de-là dans la Gréce, & enfin en Italie : c'est le chemin ordinaire des Fables & de l'Idolâtrie.

Les differens noms de cette Déesse ne doivent pas vous surprendre :

1°. Parce qu'il y a bien de l'apparence que lorsque chacun des peuples que je viens de nommer, recevoit le culte de la Terre, il l'appliquoit à quelqu'un de ses Dieux.

2°. Comme cette Déesse fut particuliérement honorée dans la Phrygie, elle en tira une partie de ses noms. Dyndime, Cybelle, Ida, sont des Montagnes de ce pays : Berecinthe, Pessinunte, Andina en sont des Villes ; Mygdonie en est une petite contrée : & c'est ainsi qu'elle prit les noms de Cybelle, de Dyndimene, Berecinthe Mygdonienne, &c. Ce qu'on peut voir plus au long dans *Lylio Gyraldi* (1), & dans *Natalis Comes*.

(1) Synt. 4.

Les Romains ne se distinguérent pas moins par le culte de cette Divinité, que les

les Phrygiens. Ce Peuple (a) averti par quelques vers de la Sybille, envoya une célébre Ambassade en Phrygie, & fit apporter la Statuë de cette Déesse, qui étoit d'une pierre noire, qu'il reçut avec beaucoup de pompe & de solemnité. De graves Auteurs racontent que le vaisseau s'étant arrêté à l'embouchure du Tibre, sans qu'on pût le faire avancer, on fut obligé de consulter l'Oracle des Sybilles ; & l'on apprit qu'une Vierge devoit le faire entrer dans le Port. Alors Claudie [celle des Vestales dont la réputation étoit la plus équivoque] croyant que c'étoit là une belle occasion de prouver sa vertu, qu'un air trop libre, joint au trop grand soin de se parer,

(a) Les Romains ne manquoient pas tous les ans d'aller laver dans le Fleuve Almon le Simulacre de cette Déesse, comme plusieurs Auteurs nous l'apprennent : Lucain dit, liv. 1.

Et lotam parvo revocant Almone Cybelem.

Et Ovide, Fastorum liv. 4, dit :

Est locus in Tiberim, quò lubricus influit Almon :
Illuc purpureâ canus cùm veste Sacerdos
Almonis Dominam Sacraque lavit aquis.

Valerius Flaccus, liv. 8, & Claudien disent la même chose ; & Ammien Marcellin dit que cette cérémonie se faisoit le 6 des Calendes d'Avril.

Hérodien, dans l'Histoire de l'Empereur Commode, ajoute qu'il régnoit une licence effrénée dans les Fêtes de cette Déesse : *Passim omnibus ludendi licentia permissa, &c.* Cet Auteur dit qu'on y portoit tout ce qu'on avoit de plus somptueux en meubles & en vaisselle.

avoit rendu suspecte, fit sa priere tout haut à la Déesse ; & ayant attaché sa ceinture au Vaisseau, elle le fit avancer sans résistance : ce qui la fit admirer de tout le monde. Je sai, dit Alcidon, que Tertullien attribuë cet événement au démon ; & je n'oserois dire que l'habile Vestale profita du vent qui commença alors à souffler : mais je dirai sans craindre de blesser la vénérable Antiquité, que Claudie étoit ou bien effrontée, ou bien superstitieuse, de tenter ainsi la Déesse.

Il faut remarquer que comme on distinguoit deux Vesta, dont l'une étoit regardée comme le symbole de la Terre, & l'autre du Feu, leur culte étoit un peu différent ; & celui de la derniere consistoit seulement à garder le Feu qui lui étoit consacré. Les Romains avoient des Vierges destinées à cet usage, qu'on appelloit les Vestales ; on croit que Enée doit être regardé comme l'instituteur de cet ordre en Italie, que Numa Pompilius rétablit. On choisissoit de jeunes filles entre l'âge de six & de dix ans, dont la naissance devoit être sans tache & le corps sans défaut : on n'en prit d'abord que quatre, on y en ajouta deux dans la suite. Les dix premieres

Les Vestales.

années étoient pour le Noviciat ; pendant les dix années suivantes, elles faisoient les fonctions de Professes ; & pendant les dix derniéres, elles formoient à leur tour d'autres Novices : après trente ans il leur étoit libre de sortir, & même de se marier ; mais pendant le tems qu'elles étoient consacrées à la Déesse, on exigeoit d'elles une chasteté si sévére, que lorsqu'elles péchoient contre leurs voeux, on les enterroit toutes vives (a). Quand le Feu sacré venoit à s'éteindre par leur faute, le Pontife les punissoit sévérement, & on en tiroit toujours de mauvais augures. On croyoit même, outre les calamités publiques dont on étoit menacé, que la Déesse vouloit marquer par-là le crime de quelque Vestale ; & celle qui étoit soupçonnée se trouvoit obligée de s'en purger. On ajoute qu'Emilie jetta pour cela son voile au milieu de la cendre sacrée, & que le Feu se ralluma. On le laissoit éteindre seulement au dernier jour de l'an ; & on le rallumoit le premier jour de Mars, qui étoit le premier de l'année. Vous de-

(a) L'Empereur Commode, pour rendre son régne recommandable, fit enterrer la malheureuse Cornélie, qu'on accusoit d'avoir été subornée par un Chevalier Romain nommé Celer.

vez ajouter, dit Alcidon, que l'opinion commune étoit que l'on conservoit dans le Temple des Vestales, outre le Feu sacré, plusieurs autres choses qu'Enée avoit apportées de Phrygie; c'étoit sans doute le véritable Palladium, avec les Dieux Pénates, & quelques autres Images des Dieux Samotraces que Dardanus avoit apportés en Phrygie, & que le religieux Enée avoit apportés en Italie. Ce fut pour conserver ces précieux dépôts qu'on regardoit comme nécessaires à la conservation de la Ville, que Cecilius Metellus se jetta au milieu des flâmes, lorsque le feu brûloit le Temple des Vestales, & que ses timides Prétresses s'enfuyoient; ce qui lui mérita une Statuë dans le Capitole, avec une belle Inscription. N'oublions pas, reprit l'Abbé, de dire que c'étoit Numa qui avoit fait bâtir ce Temple; Romulus n'ayant jamais osé, quelque dévotion qu'il eut à la Déesse, en faire élever un, de peur de renouveller le crime de sa mere, & d'autoriser par son exemple le déréglement des autres Vestales: s'étant contenté [comme nous l'apprend Denis d'Halicarnasse (2)] de faire élever à l'honneur de Vesta de petites

(1) L. 2. Ant. Rom.

Chapelles dans chaque Tribu.

Il est constant que le culte de la Déesse Vesta & du Feu, avoit été apporté de Phrygie en Italie, par Enée & les autres Troyens qui y abordérent (a) : mais les Phrygiens eux-mêmes l'avoient reçu des autres peuples d'Orient. Les Chaldéens avoient une grande vénération pour le Feu, qu'ils regardoient comme une Divinité : il y avoit dans la Province de Babylone, une Ville consacrée à cet usage, que l'on nommoit la Ville de *Ur* ou du Feu. Les Perses étoient encore plus superstitieux sur ce sujet que les Chaldéens : ils avoient des Temples qu'ils nommoient Pyrées, destinés uniquement à conserver le Feu sacré, suivant les loix de Zoroastre. Ils avoient même tant de vénération pour le Feu, qu'ils n'y jettoient jamais aucune ordure, & qu'ils n'osoient pas même l'éteindre avec de l'eau ; ils auroient plutôt laissé brûler leurs maisons : & si la terre qu'ils jettoient dessus ne l'éteignoit pas, ils se retiroient sans oser s'opposer à ses ravages (1). Le culte du Feu n'étoit pas renfermé chez ces deux

(1) Voyez Th. Hyde, Religion des anciens Perses.

(a) - - - - - *Vestamque cruentam*
Æternumque adytis effert penetralibus ignem.
Æneid. l. 2.

anciens peuples : il étoit répandu jusqu'aux extrémités de l'Afrique, comme Virgile nous l'apprend en parlant d'Iarbas Roi de Mauritanie (*a*). Plutarque assure que cette coutume de conserver le Feu sacré étoit religieusement observée à Athenes & à Delphes (1); & Pausanias joint à ces deux Villes plusieurs autres lieux de la Grèce, où il y avoit des Temples consacrés à cet élement, qu'on nommoit Prytanées. Mais ce qui vous étonnera peut-être, est que non-seulement le Feu étoit une chose sacrée dans plusieurs lieux de l'Amérique; mais que les Péruviens avoient, pour le conserver, des Vierges semblables à celles de Rome, & dont les déréglemens étoient punis du même genre de supplice que celui des Vestales, ainsi que nous l'apprenons des Relations de ceux qui firent la conquête du Pérou. Les Gaures ou Guébres, qui habitent aux extrémités de la Perse, ont encore pour le Feu le même respect que tous ceux dont nous venons de parler.

(1) *In Numa*.

Il y a bien de l'apparence que cette coutume étoit venuë des Juifs, qui conservoient avec tant de soin le Feu sacré

(a) - - - *Vigilemque sacraverat ignem, Excubias Divûm aeternas.* Æneid. l. 4.

qui leur étoit tombé du Ciel. Les Romains sembloient même y faire allusion, puisque, quand le Feu étoit éteint par la négligence des Vestales, ils le rallumoient avec un miroir ardent; comme pour apprendre qu'il falloit faire venir du Ciel même le Feu, dont il étoit autrefois descendu. Mais avant que de finir cette matiére, il faut remarquer deux choses :

La premiére, que ce n'étoit pas seulement dans le Temple de la Déesse Vesta que l'on conservoit le Feu sacré. Chaque particulier avoit soin de l'entretenir à la porte de sa maison : & c'est de-là, si nous en croyons Ovide (1), qu'est venu le nom de *Vestibule*. Les Romains avoient aussi reçû cette coutume de Phrygie. (1) *Fastor. l.* 6.
Virgile dit qu'Enée, en partant, retira le Feu des Foyers sacrés qui étoient dans sa maison (*a*) : car chaque maison avoit son Foyer sacré.

La seconde, que le nom de Vesta est synonime avec celui de Feu, appellé par les Grecs Ἑστία (*b*), & par les Chaldéens *Esta*. Et c'est sans doute, si nous en croyons Monsieur Hyde, ce qui donna

(a) *Æternumque adytis effert penetralibus ignem.* Æneid. l. 2.

(b) Ἑστία, Ignis, *unde* Vesta, *mutatâ aspiratione in* V.

occasion au fameux Zoroastre de donner son Livre, dont le but étoit de prescrire aux Perses le culte du Feu, sous le nom d'*Avesta*, comme qui diroit *la Garde du Feu* (1).

(1) Hyde, Religion des anciens Perses.

MARSYAS.

On a mêlé, continua l'Abbé, les avantures de Marsyas avec celles de Cybelle; ainsi il est à propos d'en expliquer la Fable en peu de mots. Vous sçavez qu'on dit qu'Apollon l'écorcha, parce qu'il avoit osé lui faire un défi (2). On croit qu'il eut quelque différend avec un Prêtre d'Apollon, & qu'il fut puni de sa témérité; peut-être même qu'il fut écorché de la maniére que le raconte Ovide: du moins Hérodote dit qu'on voyoit sa peau pendue au milieu de la place de Célene, ville de Phrygie, où il étoit né. Strabon, Pausanias, Aulu-Gelle & Diodore croyent que cette avanture est véritable. Suidas ajoute, que Marsyas se voyant vaincu, se jetta de désespoir dans le fleuve qui a depuis porté son nom. Cependant, si nous en croyons Tite Live, & après lui Quinte-Curce, cette Fable n'est qu'une allégorie; & c'est le fleuve Marsias qui y a donné lieu. Comme il tombe d'un lieu fort élevé, il fait aux environs de Céléne un bruit dèsagréable; & son cours

(2) Ovid. Met.

venant dans la ſuite à être ſi uni, qu'on ne l'entend preſque pas, il paroît marquer par ſon ſilence ſa punition. Mais cette explication tombe d'elle-même; car il eſt vrai que Marſyas fut un célébre Muſicien; lequel, ſuivant Strabon (1), inventa une eſpéce de flutte, qu'on dit qu'il avoit volée à Minerve, parce que cette Déeſſe s'en étoit ſervie avant lui; & qu'il avoit encouru par-là ſon indignation. Auſſi Pauſanias fait mention d'une Statuë de Minerve, tenant un fouet à la main pour punir Marſyas. L'antiquité nous a conſervé un beau grouppe, qui repréſente ce malheureux Muſicien, dans le tems qu'Apollon l'écorche. (1) Liv. 10.

Outre Démogorgon & Cybelle, on reconnoiſſoit encore pluſieurs autres Divinités de la Terre, comme Palès, Flore, Pomone, Vertumne, Priape, Cérès & Proſerpine.

Palès étoit la Divinité des Bergers. La Fête qu'on célébroit en ſon honneur au commencement du mois d'Avril, s'appelloit *Palilia*. Toute la cérémonie conſiſtoit à faire brûler de grands amas de paille, ſur leſquels on ſautoit (a).

(a) *Moxque per ardentes ſtipulæ crepitantis acervos, Trajicias celeri ſtrenua membra pede.* Ovid. Faſt. 4.

Cette Fête, au reste, avoit été instituée pour célébrer le jour de la fondation de Rome ; & c'étoit Romulus lui-même qui l'établit, après en avoir jetté les fondemens. Il est bon de remarquer qu'on n'y tuoit point d'animaux ; & que les purifications se faisoient avec de la fumée de sang de cheval, & avec les cendres d'un veau qui avoit été tiré d'une vache immolée ; ou avec des cendres de féves. On purifioit aussi les troupeaux avec de la fumée de soulfre, d'olivier, de pin, de laurier & de romarin : & après que les bergers avoient sauté autour du feu dont nous avons parlé, ils offroient en sacrifice du lait, du fromage, du vin cuit, & des gâteaux de millet : Fête véritablement pastorale, & propre à faire ressouvenir que le Fondateur de Rome avoit été nourri par un berger, & avoit lui-même gardé les troupeaux dans sa jeunesse.

FLORE. L'origine de la Divinité de Flore est singuliére. Voici comment Plutarque la raconte : Un Prêtre d'Hercule s'avisa un jour de jouer avec le Héros, à condition que celui qui gagneroit régaleroit l'autre. Après cette convention, il

jetta les dés pour lui ; & ensuite pour Hercule, qui gagna. Pour satisfaire à sa promesse, il fit préparer un superbe festin : &, suivant la détestable coutume de ce tems-là, il fit conduire dans le Temple une des plus belles femmes de la ville, nommée Laurentia, pour y passer la nuit. Cet Auteur ajoute, qu'elle plut au Dieu qui lui apparut, & qui lui dit, que la première personne qu'elle trouveroit le lendemain au sortir du Temple la rendroit heureuse, & la combleroit de biens. Tarrutius, homme riche & puissant, fut celui qu'elle rencontra le premier, & qui en devint si amoureux, qu'étant mort quelque tems après, il lui laissa d'immenses richesses, qu'elle augmenta encore par l'infâme métier qu'elle exerça pendant plusieurs années : & lorsqu'elle se vit sur le point de mourir, elle nomma héritier le Sénat Romain, qui en témoigna beaucoup de reconnoissance. Son nom fut écrit dans les Fastes ; & on institua des Fêtes en son honneur. Comme son nom rappelloit toujours ses infamies, on le changea en celui de Flore ; & on lui donna Zéphire pour époux. Mais ce changement n'abolit point le souvenir des débauches de Laurentia, qu'on avoit

ſoin même de renouveller dans les Jeux Floraux, où l'on commettoit une infinité d'infamies, dignes de la Déeſſe en l'honneur de qui ils avoient été inſtitués. N'oublions pas de dire, que quelques Auteurs confondent cette Laurentia avec celle qui nourrit Remus & Romulus, femme d'un caractére égal à celle dont nous venons de parler. D'autres enfin penſent qu'elle eſt la même que la bonne Déeſſe, dont les myſtéres, ſur leſquels les Anciens gardent un profond ſilence, étoient célébrés par les femmes les plus conſidérables de Rome. Perſonne n'ignore l'avanture de Clodius, qui s'étant déguiſé, ſe mêla avec les autres femmes qui en faiſoient la cérémonie dans la maiſon de Céſar.

POMONE. Pomone étoit regardée par les Romains comme la Déeſſe des Jardins. Je ne crois pas qu'on ſçache rien d'hiſtorique ſur ſon ſujet : on peut ſeulement conjecturer que quelque femme de ce nom s'étoit autrefois attachée dans l'Italie à cultiver les jardins. On lui donne Vertumne pour époux, ainſi appellé peut-être parce que, comme le dit Ovide (1), il prit pluſieurs figures pour triompher de l'inſenſibilité de Pomone. Il l'effraya ſi fort, dit ce Poëte, lorſque

(1) Mét. l. 4.

ſous la figure d'une vieille, il lui raconta de quelle maniére les Dieux avoient puni ceux qui avoient réſiſté aux charmes de la tendreſſe, qu'il la rendit enfin ſenſible : ce qui pourroit bien renfermer la tradition de quelque Amant habile & éloquent, dont l'intrigue eſt décrite ſous le ſymbole de ſes métamorphoſes. Mais je crois que Pomone, Vertumne & Palès, ne ſont que des Divinités de l'invention des Poëtes ; & que, par Vertumne & ſes métamorphoſes, ils ont voulu nous parler de l'année & de ſes quatre ſaiſons. Auſſi Ovide dit-il, que ce Dieu ſe changea en laboureur & en moiſſonneur, & enfin en vieille, pour marquer le printems, l'été & l'hiver.

On ne doit pas penſer la meme choſe d'une autre Divinité adorée en Italie ; c'étoit *Anna Perenna*, que quelques-uns croyent fauſſement être cette Anne ſœur de Didon, ſi célébre dans Virgile. C'étoit une bonne femme qui demeuroit parmi quelques bergers ſur le mont Aventin, & qui, dans la retraite que fit le Peuple Romain ſur cette montagne, lui fournit des vivres dans le beſoin extrême où il ſe trouvoit. En reconnoiſſance de ce ſervice, on écrivit

son nom (a) dans les Fastes. On établit une Fête à son honneur, que l'on célébroit tous les ans au mois de Mars ; & pendant laquelle, comme nous l'apprend Macrobe, on lui offroit des sacrifices, tant en public qu'en particulier. Ainsi vous voyez que si les Romains divinisoient le vice, comme dans l'exemple de Flore, ils honoroient aussi quelquefois la vertu.

Des Satyres, des Faunes, des Sylenes ; de Pan, de Sylvanus, &c.

Les Satyres étoient regardés parmi les Payens comme autant de Dieux, ou plutôt de demi-Dieux, qu'ils s'imaginoient habiter dans les Forêts ou dans les Montagnes ; & qu'ils réprésentoient comme de petits hommes fort velus, avec des cornes sur la tête, des pieds de chevre, & une queue derriere le dos. On les nommoit indifféremment ou Pans, ou Egypans, ou Satyres, ou Sylenes ; avec cette différence que les Sylenes étoient des Satyres avancés en âge, si nous en croyons Pausanias (1).

(1) *In Atticis* ; & Servius, sur la sixiéme Eglogue de Virgile.

(a) Ovide en parle ainsi dans ses Fastes :

Ipsa loqui visa est : placiti sum Nympha Numici,
Amne perenne latens ; Anna Perenna vocor.

Cependant il y a plus d'apparence que le nom de *Perenna* lui fut donné parce que le Peuple se souvint toujours du secours qu'elle lui avoit donné, & que son nom fut éternisé par une Fête & des sacrifices. Macrobe le dit dans ses Saturnales.

Le Poëte Nonnus (1) dit que les Satyres naquirent de Mercure & de la Nimphe Yphtimé. Mennon, dans Photius, prétend qu'ils tiroient leur origine de Bacchus & de la Nayade Nicée fille de Sangar, qu'il avoit enyvrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvoit ordinairement. Mais ce ne ſont là que des origines fabuleuſes.

(1) Dionyſ. liv. 14.

Quelques Auteurs ont cru que les Satyres étoient véritablement hommes ; & ſaint Jerôme a été de ce ſentiment. Albert le Grand a penſé la même choſe ; & Pic de la Mirande qui l'a ſuivi, diſtingue deux eſpeces d'hommes, Satyres, & non Satyres. Mais il eſt plus vraiſemblable que l'introduction des Satyres dans le monde poëtique, eſt venue : 1°. de l'apparition de quelques Démons pendant les ſiécles du regne du Prince des ténébres, qu'on ne peut mettre en doute ; 2°. de ce qu'on a vû quelquefois dans les bois de gros Singes reſſemblans aſſez à des hommes velus, ou peut-être des Sauvages qu'on prit pour des Satyres. C'eſt le ſentiment de Pline qui prend (a) comme nous, les Satyres pour une eſpéce de Singes : &

(a) *Efferatior Canocephalis natura, mitiſſima Satyris.* L. 6. c. 48.

cet Auteur assure que dans une montagne des Indes il se trouve des Satyres à quatre pieds, ayant assez la ressemblance des hommes. Ces sortes de Singes ont souvent épouvanté les Bergéres, & poursuivi quelquefois les Bergers ; & c'est ce qui a peut-être donné lieu à tant de Fables touchant leur complexion amoureuse : sur tout si vous y ajoutez, dit Alcidon, que quelques Bergers couverts de peaux de chévre, ou des Prêtres de Bacchus, ont souvent contrefait les Satyres, pour séduire d'innocentes Bergéres. Dès là, reprit l'Abbé, l'opinion se répandit que les bois étoient remplis de ces Divinités malfaisantes ; les Bergéres tremblérent pour leur honneur, & les Bergers pour leurs troupeaux. C'est ce qui fit qu'on chercha à les appaiser par des sacrifices, & par les offrandes des premiers fruits, ou des prémices des troupeaux. On composa quelques Cantiques, que les Pasteurs chantoient dans les forêts, & où l'on tâchoit en les invoquant de se les rendre favorables. Les Poëtes ayant trouvé la matiere belle, inventérent mille contes sur ce sujet. Les Peintres donnérent aussi quelque cours à leurs Fables, en peignant Pan & les

Satyres comme des hommes. Telle a été sans doute l'origine de ces Divinités champêtres ; tel a été le motif de leur culte & des sacrifices qu'on leur offroit. Je serois assez de votre avis, dit Alcidon : mais tant de grands hommes ont cru le contraire, & ont humanisé les Faunes & les Satyres. Ah, mon Dieu ! interrompit Eliante, êtes vous esclave des préjugés ? Pensez-vous que la plûpart des Auteurs examinent les matiéres sur lesquelles ils travaillent ? Croyez-moi ; ils ne font que se copier les uns les autres : & dès qu'un grand homme, un Grand Albert, par exemple, a avancé une opinion, ils ne manquent pas de soumettre leur raison sous le joug de son autorité. D'ailleurs on aime mieux ne se point fatiguer par des recherches ennuyeuses, que d'éviter l'erreur par un plus grand soin. Vous raisonnez-là bien à votre aise, Madame, dit Alcidon. Mais que direz-vous, s'il vous plaît, à saint Jerôme (1), lorsqu'il rapporte que saint Antoine allant visiter saint Paul Hermite, rencontra d'abord un Hyppocentaure, & ensuite un Satyre, tel que les Poëtes & les Peintres les réprésentent ; & que l'ayant interrogé, il lui répondit qu'il étoit une de

(1) Vie de S. Paul, écrite par S. Jerôme.

ces créatures mortelles qui habitent les déserts, & que l'aveuglé Paganisme appelloit Faunes ou Satyres ? il lui présenta même du fruit; je crois que c'étoit des dattes. Je dis, repliqua Eliante, que c'étoit quelque démon, qui apparut au bon saint; aussi étoit-il accoutumé à en voir souvent sous différentes figures (a). Quoiqu'il en soit, ajouta-t'elle en riant, pour les dattes, je vous assure que je les lui aurois laissées : Ah ! que je ne prendrois rien du diable ! Vous avez raison, Madame, dit l'Abbé, après avoir applaudi à sa réponse; il faut redouter même jusqu'aux présens de nos ennemis (b). Vous pouvez ajouter encore, continua-t'il, que le Cardinal Baronius dit que ce prétendu Satyre n'étoit, non plus que les autres, qu'un Singe à qui Dieu permit de parler, comme autrefois à l'Anesse de Balaam. Fort bien, reprit Alcidon : Mais que répondrez-vous à ce que rapporte Pausanias (1) d'un certain Euphemus, qui ayant été jetté par la tempête avec son vaisseau sur les côtes d'une

(1) *In Attic.*

(a) M Maius, dans son Histoire des Animaux, traite cela de Fable. Mais nous avons trop de respect pour S. Jerôme pour penser ainsi.

(b) - - - *Timeo Danaos, vel dona ferentes.* Virgile, En. l. 2.

isle déserte, vit venir à lui des espéces d'hommes sauvages, tout velus, avec des queuës derriere le dos, presque aussi longues que celles des chevaux, qui voulurent saisir leurs femmes avec tant de fureur, qu'ils eurent bien de la peine à les arracher; ce qui fit appeller ce pays l'isle des Satyres? Ptolomée (1) dit que sur la mer de l'Inde au-delà du Gange, il y a trois isles habitées par des Satyres: & Pomponius Mela, ajoute (2) qu'il y a au-delà de la Mauritanie, dans l'Océan Atlantique, des isles, où il ne paroit personne pendant le jour: mais que la nuit on y voit de grands feux, & on y entend un bruit confus de flûtes & de tambours; & que l'on croit communément que ces isles sont habitées par des Satyres. Pomponius au reste n'a fait que copier la relation du fameux Annon chef des Carthaginois, qui avoit été dans ces isles. Et Plutarque (3), car je veux vous accabler d'autorités, rapporte que du tems de Sylla on trouva en Epire un Satyre, tel que les Poëtes les décrivent, qui formoit quelques voix semblables aux cris des chévres, & que personne ne put expliquer. L'Archiduc Philippe, selon (4) Albert le Grand, en mena deux à Genes

(1) Geogr. l. 7.

(2) Geogr. l. 7.

(3) *De Sylla.*

(4) Traité des Animaux.

l'an 1548, lorsqu'il y fit son entrée: cet Auteur ajoute qu'on en prit deux dans les forêts de Saxe, l'un mâle & l'autre femelle; que la femelle étant morte, on apprivoisa le mâle, & qu'on lui apprit même à articuler quelques paroles. Tout cela n'est pas un article de foi, je vous l'avoue; mais il me semble qu'on pourroit y faire quelque attention. Je réponds, dit l'Abbé, qu'on peut fort bien expliquer tout cela de ces espéces de Singes dont nous avons parlé après Pline (1). Ce que dit Pomponius Méla, n'est pas difficile à expliquer: Lorsqu'Annon alla dans ces isles qu'on croit être vers l'isle de saint-Thomas sur les côtes de Guinée, ou plutôt près de celles du Cap-verd, les habitans effrayés se cachérent pendant le jour dans des cavernes, allumérent du feu pendant la nuit, & firent un grand charivari, pour épouvanter ces étrangers, & les obliger à sortir de leur isle; ce qui leur réussit. Je veux croire cela, dit Alcidon. Mais que direz-vous enfin du Satyre qui passa le Rubicon en présence de César & de toute son armée? Voilà assez de témoins, Dieu-merci, pour rendre la chose croyable. C'est à moi, s'il vous plaît à répondre, reprit Elian-

(1) Loc. cit.

le : Je dis que Jules César voyant la peine que ses soldats avoient à passer ce fleuve, en fit habiller un en Satyre, pour persuader aux autres que puisqu'une Divinité leur avoit montré le chemin, ils pouvoient & devoient y passer. Mais Diodore (1), reprit Alcidon, dit que Bacchus, c'est-à-dire, Osiris (car c'est de lui qu'il parle en cet endroit), fut accompagné dans sa Conquête des Indes par quantité de Satyres. A cela je réponds, dit l'Abbé, que quelques soldats de ce Conquérant s'habillerent peut-être en Satyres pour épouventer les peuples qu'on alloit subjuguer ; ou bien qu'il mena avec lui de ces sortes de gros Singes qu'on trouve en Afrique, pour le divertir, ou faire des gambades avec ses soldats habillés comme eux ; ou, comme l'ont voulu quelques Auteurs, on lui amena quelques Ethyopiens grossiers & tout velus, pour le divertir & l'amuser ; car ce bon Prince aimoit fort à rire, si nous en croyons l'Auteur que vous venez de citer (2), & n'aimoit nullement à se battre, n'ayant entrepris ce long voyage que pour apprendre l'agriculture aux

(1) Liv. 1.

(2) *Dùm in Æthiopiâ adducitur, quos pilos in versatur, gens Satyrorum ei lumbis habere ferunt.* L. 1.

peuples étrangers, & mériter par-là d'être mis après sa mort au rang des Dieux. Il ajoute qu'il aimoit fort la danse & la musique, ayant avec lui plusieurs chanteurs & baladins. Vous pouvez ajouter à tout cela qu'on n'a jamais fait tant de découvertes que depuis deux siécles, & qu'on ne voit pas qu'on ait rien trouvé de semblable aux Satyres. Après tout, si nous en croyons Bochart (1), l'origine des Satyres vient du mot Hébreu *Sair*, qui veut dire un démon sous la figure d'un bouc: & c'est pour cela, selon cet Auteur, qu'on les réprésente comme des espéces de boucs dansans & sautans d'une maniere fort lubrique (a). Nous pouvons confirmer notre sentiment sur la nature des Satyres, par ce qui est rapporté dans une relation des Indes Orientales (2), où l'on dit qu'on trouve dans l'isle de Céilan des Satyres ou *Bavianes*, que les Indiens nomment *Orangs*, c'est-à-dire *hommes sauvages*. Ils sont presque de la même figure que les autres hommes, ont le dos tout couvert de poil, le nez plat & le visage

(1) Chan. l. 1. c. 12.

(2) Voyage de Schouten aux Indes, t. 2.

(a) Les Rabins traduisent le mot *hircus* par celui de Satyre, & le mot *Sair* par celui de Bouc ou de Démons & par le mot *Heteb*, le Démon du Midy; & par les *Velus*, dont parle Isaïe, ils entendent les Satyres, habitans du désert, *Bochart*, *loco cit.*

tude ; ils font robuftes, agiles & hardis. On en prend avec des lacets ; & on les apprivoife fi bien, qu'on leur montre à marcher fur les pieds, ou plutôt fur les jambes de derriere. Ces Satyres, ajoute l'Auteur, rendent de bons fervices à leurs maîtres ; ils lavent les verres, verfent à boire, tournent la broche, & balayent la maifon. Un autre Voyageur (1) dit que du tems qu'il étoit à Angola on tua à Manicongo un de ces hommes fauvages, qui avoit le corps hériffé de poil, le nez plat, les narines larges, & une queuë fur le dos. On le prit dans un arbre où il étoit avec fa femelle & fon petit, qui fe fauverent. Daper dans fa Relation de l'Afrique parle d'une autre efpece de Satyres, qui font encore plus reffemblans à l'homme. C'eft fans doute de femblables animaux répandus autrefois dans les bois dont la terre étoit toute couverte, qui ont donné lieu de les prendre pour des efpéces d'hommes : & je n'en fuis nullement furpris, puifqu'ils reffemblent beaucoup plus aux Caffres & aux Hottentots qui habitent dans les extrémités de l'Afrique, que ceux-ci ne reffemblent aux autres hommes : & on auroit moins de fujet de s'étonner, fi on avoit regardé ces

(1) Vander Brouk, t. 4.

derniers comme de véritables Satyres ; que de ce qu'on a pris les Singes dont nous venons de parler, pour de véritables hommes. Mais en voilà assez sur ce sujet. Disons maintenant un mot de Faunus, de Silvain & de Pan, que l'on a toujours regardés comme des Divinités champêtres, & les peres des Faunes & des Satyres.

FAUNUS.

(1) Enéid. 7.

(2) Ovide, Fast. 2.

Faunus, si nous en croyons Virgile (1), étoit fils de Picus, dont nous parlerons dans la suite, & quatriéme Roi d'Italie. Il vivoit du tems que Pandion régnoit à Athénes, vers l'an 1310 avant Jesus-Christ, cent vingt ans avant la Guerre de Troye ; ou un peu plus tard, si nous en croyons Denis d'Halicarnasse, c'est-à-dire du tems d'Evandre & d'Hercule. Ce même Auteur ajoute, que c'étoit un Prince rempli de bravoure & de sagesse ; ce qui, apparemment, fit publier qu'il étoit fils de Mars (2). Lactance nous apprend qu'il étoit fort religieux. Eusebe est de l'avis de ces deux Auteurs, lorsqu'il place Faunus dans le Catalogue des Rois Latins. Comme il s'appliqua pendant son régne à cultiver la terre, on le mit, après sa mort, au rang des Divinités champêtres, & on le représenta avec tout l'équipage

quipage des Satyres (1). On assuroit même, qu'il rendoit des Oracles; mais cette Fable n'est fondée que sur l'étymologie de son nom ; car *Phoni* en Grec, & *fari* en Latin, dont il est composé, signifie *parler* : & c'est peut-être par la même raison, qu'on a nommé Fauna sa femme, *Fatua*, comme qui diroit *Fatidica*, Devineresse. C'étoit une personne très-chaste, si nous en croyons Varron (2) : & Lactance, qui l'a copié, va jusqu'à dire, qu'elle poussa la retenuë & la pudeur jusqu'au point qu'elle ne voulut jamais voir d'autre homme que son mari. Elle avoit accoutumé de prédire l'avenir aux femmes, comme Faunus en usoit à l'égard des hommes. Tant de bonnes qualités la firent mettre, après sa mort, au rang des Divinités ; & on l'appella *la Bonne Déesse*. Les femmes lui offroient des sacrifices dans des lieux où il n'étoit pas permis aux hommes d'entrer. Je sçais que Plutarque (3) & Arnobe ne parlent pas si avantageusement de Fauna, que Lactance & Varron; & que ces Auteurs croyent même qu'elle étoit un peu sujette au vin. Mais auroit-on divinisé une personne qui auroit eu un défaut si bas & si indécent à son séxe ? Ceux qui veulent rapporter les Fables à

(1) Liv. 1.

(2) Dans Lactance, L. 1.

(3) QQ. Rom.

l'allégorie, ne manquent pas de dire ici, que Faunus & Fatua ne sont que des personnages feints, sous le nom desquels les Payens adoroient la Terre; & qu'ils ne sont connus en Italie, que parce qu'Evandre apporta d'Arcadie le culte de ces Divinités. Mais les témoignages formels de Varon, de Denis d'Halicarnasse, de Plutarque & de Lactance, doivent l'emporter sur ces Allégoristes, qui ne sont tombés dans cette erreur, que pour n'avoir pas sçû, que souvent une même personne étoit, dans la Théologie Payenne, une Divinité animée & naturelle(1); ce qui pourtant est la clef de la plûpart des Fables.

(1) Voyez ce qui a été dit là-dessus dans le quatriéme Entretien.

SYLVANUS.

Sylvanus, selon quelques Auteurs, étoit fils de Faune. Plutarque (2) dit, qu'il étoit fils de Valérius & de Valéria sa fille. Elian & Probus (3) lui donnent une origine encore plus infâme: mais il ne faut pas blesser vos chastes oreilles, par le récit fabuleux des amours de Crathis. Ce Prince a été très-fameux dans le pays des Aborigénes, ou anciens Italiens, par le soin qu'il prit de l'Agriculture; ce qui lui mérita les honneurs divins. On croyoit qu'il avoit soin, sur tout, des Limites des

(2) Paral. Hist. 22.

(3) Sur l'Eglogue 6.

champs (a). Il y a apparence, au reste, qu'on donna le nom de Faunes & de Sylvains aux enfans qu'on trouva dans les Bois; & c'est pour cela qu'on regarde ce Prince comme leur pere : du moins est-il sûr, que le fils qu'Enée eut de Lavinia, ne fut appellé Sylvius, que parce qu'il étoit né dans les Bois.

On célébroit à l'honneur de ces deux Divinités, des Fêtes qu'on appelloit Lupercales : Evandre les avoit instituées à l'honneur de Faunus, lorsque chassé d'Arcadie, pour avoir tué son pere, il se retira en Italie, & y fut très-bien reçû. Le mot de *Lupercales* venoit de *Lupus*, parce qu'on y immoloit un chien, ennemi du loup, pour prier ces Dieux de garantir les troupeaux contre les loups, selon Suétone. Il s'étoit mêlé dans les Lupercales une cérémonie fort singuliére : on y faisoit courir, par les ruës, de jeunes gens tout nuds, en mémoire de ce qu'un jour, comme on les célébroit, on vint avertir le Peuple, que quelques voleurs s'étoient jettés sur les troupeaux de la campagne; ceux qui les poursuivirent, se dèshabillérent pour courir plus facilement après eux. Auguste retrancha

(a) - - - - *Et te, pater Sylvane, tutor finium.* - - Horat. Epod. 2.

cette cérémonie, qui avoit duré depuis le tems de Romulus (1).

(1) *In August.*

PAN.

Nous avons parlé du Dieu Pan, suivant les traditions Egyptiennes : voyons maintenant ce qu'en pensoient les Grecs. Presque tous leurs Auteurs conviennent que Pan étoit fils de Pénélope & de Mercure (2), qui se métamorphosa en Bouc sur le Mont Teigete, où cette Princesse gardoit les troupeaux d'Icarius son pere (a). D'autres lui donnent d'autres parens ; ce qui fait croire qu'il y a eu plusieurs personnes de ce nom. Nonnus (3) en compte douze : le plus ancien est celui d'Egypte, dont parle Diodore ; & il est vraisemblable, que pour couvrir quelque galanterie de Pénélope, on fit intervenir Mercure, & on donna à son fils le nom de Pan.

(2) Herod. L. 3. Plat. Luc. &c.

(3) Liv. 4.

Apparemment que Pan se rendit recommandable par le soin qu'il prit de cultiver la terre ; ce qui le fit regarder, dans la suite, comme la Divinité des Bois, des Bergers & des Troupeaux (b). On avoit coutume de l'habiller en Satyre, des cornes à la tête, des pieds de Chévre, ayant la face rouge, & tenant

(a) Lycoph. Tzetzes, &c. le font fils de Penelope & de ses Amans, qui l'obsédérent pendant l'absence d'Ulysse.

(b) Virgile appelle Pan *ovium custos*.

d'une main une baguette, & de l'autre cette espéce de flûte, que les Grecs nommoient Syrinx, dont il étoit l'inventeur, & sur quoi on fit la Fable que je vais vous dire.

On dit que ce Dieu poursuivant un jour une Nymphe, nommée Syrinx, fille du fleuve Ladon, dont il étoit devenu amoureux, les Nymphes de ce fleuve la changérent en roseau. On ajoute, que Pan soupiroit auprès de ces roseaux, & que l'air, poussé par des Zéphirs, répétoit ses plaintes; ce qui lui fit prendre la résolution d'en arracher quelques-uns, dont il fit une flûte à sept tuyaux (a); qui porta le nom de la Nymphe.

La vérité de la Fable est, que Pan prit des roseaux du fleuve Ladon, pour faire cette sorte de flûte, que les Grecs nomment *Syrinx*, après avoir remarqué que l'air agité y rendoit quelque espéce de son; ce qui donna lieu à la Fable & au nom de la Nymphe:

Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Instituit (1). (1) Virg. Egl. 2.

Je sçais bien, au reste, qu'Hérodote (2) remarque judicieusement, qu'on ne (2) In Euterp.

(a) *Est mihi disparibus septem compacta cicutis, Fistula.* Virg. Egl. 2.

croyoit pas que Pan fût fait comme un Satyre ; mais on fut bien aise de lui donner l'équipage des autres Divinités champêtres : & ce qui peut y avoir donné occasion, est la Fable qui disoit, que Pan ayant trouvé en Egypte les Dieux échappés des mains des Géans, leur conseilla, pour n'être pas reconnus, de se révêtir de la figure de différens animaux ; & que pour leur donner l'exemple, il avoit pris celle d'une Chévre : il combattit même avec beaucoup de vigueur, en leur faveur, contre le Géant Typhon ; & les Dieux, pour le récompenser, le placérent dans le Ciel, & en formérent le signe du Capricorne : & c'est de-là qu'est venuë la coutume de le représenter comme un Satyre.

Il n'y eut point d'endroit dans toute la Grèce, où la Divinité de Pan fut plus honorée que dans l'Arcadie (a) : on croit même que c'est là où il rendoit ses Oracles. On lui offroit en sacrifice, du miel & du lait de Chévre ; & on célébroit aussi en son honneur les Lupercales, dont Evandre porta les cérémonies en Italie. On attribuë aussi plusieurs autres choses au Dieu Pan, comme d'avoir découvert à Jupiter le lieu où Cé-

(a) *Pan Deus Arcadiæ.* Virgile, Egl. 10.

rès s'étoit cachée, après l'enlévement de Proserpine. Jupiter, sur cet avis, envoya, dit-on, les Parques à sa fille, pour la consoler, & l'obliger, par leurs prieres, de faire cesser la stérilité que son absence avoit causée sur la terre (1). Si cela n'est pas une allégorie, faite après coup, il faut dire, que quelque Prince, qui portoit ce nom du tems de l'affliction de Cérès, lui donna quelque bon conseil. Après tout, il faut avouer qu'on ne sçait rien de sûr de cet ancien Dieu, ni du tems auquel il a vécu. Mais, dit Alcidon, vous ne dites rien des terreurs paniques, dont on attribue l'origine à cette Divinité, ayant inspiré aux Gaulois qui étoient allés, sous leur Chef Brennus, jusques dans la Grèce, une crainte si subite, qu'ils prirent la fuite sans sçavoir pourquoi. Il y a apparence, répondit l'Abbé, que les Grecs ayant fait retentir pendant la nuit le nom mystérieux de Pan, inspirérent cette frayeur aux Gaulois. C'est de cette maniére, que les Athéniens mirent une fois en fuite l'Armée redoutable des Médes. Plutarque cependant rapporte (2) une autre origine des terreurs paniques; & dit, que les Pans & les Satyres, effrayés de la mort d'Osiris, que Ty-

(1) Pausan. in Arcad.

(2) Traité d'Isis & d'Osiris.

phon avoit massacré inhumainement, firent retentir les rivages du Nil de leurs hurlemens & de leurs plaintes; & que depuis on appella terreur *panique*, cette crainte vaine & subite qui surprend. Paulien (1) rapporte l'origine de ces terreurs, au stratagême dont Pan, Lieutenant Général d'Osiris, se servit pour dégager l'Armée de ce Prince, surprise la nuit par les Barbares, dans une vallée : il leur ordonna de jetter des cris & des hurlemens épouventables, dont les ennemis furent si effrayés, qu'ils prirent la fuite. Si vous n'aimez mieux, après tout, vous en tenir à ce que dit Bochart (*a*), que Pan n'a passé pour être la cause de ces terreurs, que parce qu'on exprime en Hébreu, un homme épouvanté, par le mot de *Pan* ou *Phan*.

(1) Dans ses Stratag.

Il est bon de remarquer ici, en passant, que plusieurs Sçavans confondent Pan, avec Faunus & Sylvanus; & croient que ce n'étoit qu'une même Divinité, adorée sous ces différens noms. Le Pere Thomassin, que vous pourrez consulter là-dessus, le prouve par plusieurs exemples tirés des témoignages

(a) *Ideò Pan dicitur terrores panicos immittere, quià totidem litteris* Pan *vel* Phan *hebraicè is dicitur qui attonitus stupet.* Chan. l. 1. c. 18.

des Anciens, ausquels il pouvoit joindre l'autorité de Probus, dans ses Commentaires sur Virgile, Fenestella, & plusieurs autres. Les Lupercales mêmes étoient également célébrées à l'honneur de ces trois Princes, qui étoient, à la vérité, différens dans leur origine, mais qui furent confondus dans la suite, parce qu'ils avoient également contribué à polir l'esprit des Latins, & à leur apprendre l'Agriculture.

Il faut avouer pourtant, qu'on a fort allégorisé la Fable de Pan, dans la suite; & que ce Dieu a été regardé comme le symbole de la nature. Son nom même, en Grec (*a*), signifie *tout* : aussi lui met-on des cornes à la tête, pour marquer, disent les Mythologues, les rayons du Soleil; la vivacité & le rouge de son teint, marquent l'éclat du Ciel; l'étoile qu'il porte sur son estomach, est le symbole du Firmament; & ses pieds & ses jambes couvertes de poil, marquent la partie inférieure du Monde, la terre, les arbres & les plantes. Les Egyptiens, après avoir adoré le Soleil, sous le nom d'Osiris, la Lune sous celui d'Isis, la Terre & le Blé sous la forme d'une vache, &c. adorérent toute la nature sous

(a) Πᾶν, *omne*, selon Platon, *verbum*, la parole.

le symbole de Pan. Ainsi il y a beaucoup d'apparence, que le culte de Pan a été porté dans la Grèce par les Egyptiens; & comme ce Dieu a été plus honoré en Arcadie, que dans les Pays voisins, on a crû qu'il en avoit été Roi: A moins que de dire, reprit Alcidon, que quelque Roi d'Arcadie ayant porté ce nom, on l'a confondu dans la suite avec l'ancien Pan, qui est sans doute une des plus anciennes Divinités du Paganisme. On le trouve en effet, dit l'Abbé, en Egypte, du tems que les Dieux, attaqués par les Géans, s'y réfugiérent; &, selon Plutarque (1), les Pans & les Satyres furent les premiers qui pleurérent la mort d'Osiris. Diodore ajoute (2) aussi, que Pan accompagna Bacchus dans sa Conquête des Indes: or, selon toutes les apparences, le Bacchus qui fit cette Conquête, étoit Egyptien (3), puisque c'étoit Osiris lui-même. Les Egyptiens, si nous en croyons Hérodote, mettoient Pan au nombre des huit grandes Divinités. Ce même Auteur ajoute, comme nous l'avons dit, que dans la ville de Mendès, qui portoit ce nom, àcause du Dieu Pan qui y étoit honoré sous la figure d'un Bouc, appellé *Mendès*, dans la langue du Pays, il y avoit un Bouc

(1) Traité d'Isis & d'Osiris.

(2) Liv. 1.

(3) Voyez dans le treiziéme Entret. l'Histoire de Bacchus.

consacré à ce Dieu, après la mort duquel tout le monde étoit en duëil, comme à Memphis, après la mort d'Apis. Que si on le représentoit sous une figure si hideuse, c'est qu'on le regardoit comme le symbole de la fécondité de l'Egypte, ou plutôt parce qu'il étoit le Génie Tutelaire ou le Démon du Pays : or les Démons, dans l'Ecriture, sont souvent nommés *pilosi* : le terme même *Sehirim*, signifie *un Bouc*. Les Grecs, qui ne pénétrérent pas cette raison, en donnérent d'allégoriques, comme nous venons de le dire. Ce peuple, au reste, ne reçut que fort tard le culte de ce Dieu, puisque les Poëtes publiérent qu'il étoit fils de Pénélope. Ce fut Evandre qui le fit honorer en Arcadie, & qui fit célébrer à son honneur les fêtes qu'on avoit instituées auparavant à l'honneur de Jupiter Lycéus.

Mais, reprit Alcidon, que dites-vous de cette fameuse voix qu'on entendit sur le rivage des isles Echinades : *Le grand Pan est mort* (1), & qu'un Matelot, nommé Thamus, assura avoir entenduë ? Je sçais bien que les Astrologues de ce tems-là dirent à Tybere, qu'elle devoit s'entendre de Pan, fils de Pénélope : mais étoit-il en vie encore plus de 1200

(1) Traité d'Isis & d'Osiris.

ans après ? Je pense, répondit l'Abbé, que Thamus avoit été suborné, pour épouvanter l'Empereur : si vous n'aimez mieux dire, avec Eusébe, que cette voix étoit surnaturelle, & que Dieu vouloit par-là, apprendre à l'Univers la mort du Messie, arrivée sous le régne de cet Empereur Romain. Et pourquoi ne pas dire, reprit Eliante, que c'étoit un Sylphe ou un Gnome, qui apprit cette nouvelle à la Cabale ? C'est le grand Paracelse, Madame, dit Alcidon, qui vous a fourni cette admirable pensée ; lui qui croyoit que les Satyres & les Nymphes n'étoient que des Sylphes & des Gnomes ; & qui a mérité, par ses rares découvertes, d'être un des principaux Chefs de la Cabale, & un digne descendant de Zoroastre. Je puis même vous assurer, Madame (mais, s'il vous plaît, que cela soit dit entre nous), qu'il trouve encore aujourd'hui bien des Partisans : & les Cabalistes . . . Mais gardons-nous de révéler leurs sécrets, de peur que quelque Sylphe vindicatif ne nous traite comme feu le Comte de Gabalis ; que devant Dieu soit son ame. Mais en voilà assez au sujet des Faunes & des Satyres ; disons un mot des Nymphes ou des Nayades.

Les Nymphes étoient parmi les Payens des Divinités champêtres attachées aux Bois & aux Fontaines, ou qui présidoient sur les Eaux, les Fleuves & les Montagnes; ce qui leur fit donner plusieurs noms. Celles qui habitoient sur la terre retenoient le nom de Nymphes; celles qui gardoient les Fleuves & les Fontaines, étoient appellées Nayades: on nommoit Lymniades celles qui habitoient les Etangs ou Marais; celles qui présidoient sur les Boccages, Nappées: celles qui se plaisoient dans les Bois, Dryades; ou Hamadryades, si elles étoient attachées à quelque arbre particulier; & celles-ci naissoient & mouroient avec lui: celles qui étoient sur les Montagnes, Oréades (a); & celles enfin qui habitoient dans la Mer, Néréides. On leur offroit en sacrifice du lait, de l'huile & du miel; & on leur immoloit même quelquefois des chevres.

Des Nymphes, Dryades, Nayades, &c.

Il n'est pas aisé de dire quelle est l'origine des Fables qu'on débite sur les Nymphes; car de vouloir rapporter

(a) Tous ces noms marquoient en Grec les lieux qu'elles habitoient. *Voyez le Comte*, *l.* 5 & 12. Elles ont eu aussi plusieurs autres noms, comme Ionides, Isménides, & cent autres, qu'elles tiroient, ou du lieu de leur naissance, ou plutôt des lieux où elles étoient adorées, comme Pausanias & Strabon les interprétent.

tout ce qu'en ont dit les Poëtes, à de simples allégories, c'est ce qui n'est pas soutenable. Je ne saurois me persuader qu'on ait voulu seulement nous laisser sous ces symboles l'idée des propriétés de l'eau & des corps humides, qui sont les principes de la génération des arbres & des plantes, parce que peut-être le mot de Nymphe vient de *Lympha* (a), qui veut dire de *l'eau*; & que c'est pour cela qu'Hésiode les fait naître de l'écume de la Mer, ainsi que Venus; & qu'on nous dit qu'elles étoient meres des Fleuves, filles des Eaux ou de l'Océan, & le reste. Ainsi je crois que l'idée des Nymphes est venuë de l'opinion où l'on étoit anciennement, que les ames des morts erroient autour des tombeaux où leurs corps étoient enterrés, ou dans les lieux qu'elles avoient habités pendant leur séjour dans ce monde : c'est le sentiment de Porphire (1). Meursius remarque fort à propos là-dessus (2), que le mot Grec *Nymphè* (3), n'est autre que le mot Phénicien *Nephas*, qui veut dire *ame*; & il ajoute que cette opinion, ainsi que plusieurs autres de ce tems-là,

(1) *De Antr. Nympha*, p. 256.

(2) *De Reg. Lac.*

(3) Νύμφη.

(a) Les Sçavans donnent à ce nom plusieurs autres étymologies. Quelques-uns le font venir du mot Hébreu, *nouph*, *stillare*; d'où les Grecs ont fait leurs Napées. *Voyez le P. Thom. Lass. des Poëtes*, l. 2. c. 7.

étoit venuë des Phéniciens.

Pour entendre mieux cette pensée, il faut vous ressouvenir qu'avant le Systême des Champs Elisées & du Tartare, dont l'opinion n'étoit guéres plus ancienne parmi les Grecs qu'Orphée & Homere, on croyoit, ou que les ames demeuroient auprès des tombeaux, ou dans les jardins & les bois délicieux qu'elles avoient fréquentés pendant leur vie : on regardoit même ces lieux avec un respect religieux; on y invoquoit les ombres de ceux qu'on croyoit y habiter; on tâchoit même de se les rendre favorables par des voeux & des sacrifices, afin de les obliger à veiller sur les troupeaux & sur les maisons. De-là est venuë l'ancienne coutume de sacrifier sous des arbres verds, sous lesquels on croyoit que les ames errantes se plaisoient beaucoup : coutume autrefois fameuse chez nos anciens Gaulois ou Celtes, qui sacrifioient sous des chênes, qui en langue Celtique s'appelloient *Deru*: de-là le nom des Dryades & Hamadryades, ou de ces Nymphes qui habitoient dans les bois.

Mais ce qui donne encore beaucoup de crédit à cette opinion, c'est l'idée que l'on avoit que tous les Astres étoient

animés (1) ; ce que l'on étendit ensuite jusqu'aux Fleuves & aux Fontaines, à qui on donna des Divinités tutélaires. Voilà qu'elle a été l'origine de ces Divinités champêtres: mais il faut avouer que dans la suite l'imagination poëtique s'est donnée des efforts ; & qu'on a pris pour des Nymphes, jusqu'à de simples Bergéres (a), & des Dames illustres dont on apprenoit quelque avanture (b). Ainsi nos Poëtes fidéles imitateurs des rêvéries des Anciens, appellent ordinairement du nom de Nymphes, les belles personnes qui entrent dans les sujets de leurs poëmes. Enfin on peut ajouter ce que dit Diodore de Sicile (2), que les femmes des Atlantides étoient communément appellées Nymphes : ce qui me fait croire que c'est en ce Pays-là que prit naissance l'opinion de l'existence des Nymphes ; parce que les Poëtes croyoient communément, avant le systême de l'Enfer Poëtique, que c'étoit dans les Jardins délicieux de la Mauritanie Tingitane, ou près du Mont Atlas,

(1) Voyez ce que nous avons dit dans la septiéme source, à la fin.

(2) L. 3.

(a) C'est pour cela, sans doute qu'Homere appelle Nymphes Phaëtuse & Lampetie, celles qui gardoient en Sicile les troupeaux du Soleil.

(b) Selon Servius, le nombre des Nymphes étoit réduit à deux cens. Hésiode en met trois mille ; & je pense qu'il étoit après arbitraire, vû le nombre des personnes à qui on a donné le nom de Nymphes.

qu'habitoient après leur mort les ames des Héros.

Mais dites-moi, reprit Eliante, les croyoit-on immortelles ces prétenduës Divinités ? Non pas tout à fait, répondit l'Abbé : mais on s'imaginoit qu'elles vivoient très-long tems (1). Hésiode (2) les fait vivre plusieurs milliers d'années ; Plutarque a déterminé le nombre de leurs années, & il a reglé la chose à 9720 ans (a). Expliquez-nous, dit Alcidon, ce qu'on a voulu dire par tant de métamorphoses de personnes changées en Nymphes, en Dryades, &c. Je pense, répondit l'Abbé, que lorsque quelque Princesse étoit enlevée à la chasse, ou qu'elle périssoit dans les bois, la ressource ordinaire des flateurs étoit de dire que Diane ou quelqu'autre Divinité favorable l'avoit changée en Nymphe. On disoit la même chose de celles qui par desespoir se retiroient dans les bois pour y pleurer leurs malheurs ; car si elles mouroient auprès de quelques fontaines, on ne manquoit pas de dire qu'elles en étoient devenuës les Nymphes, & on faisoit là-dessus quel-

(1) Pausanias.
(2) *In Theog.*

(a) Dans son traité de la cessation des Oracles, où il fait sur ce sujet un raisonnement pitoyable, quelque allégorie qu'on y veuille chercher.

que Poëme où l'on donnoit à la fontaine le nom de la Princesse. Que me direz-vous, reprit Eliante, d'Egerie, cette célébre Nymphe que Numa Pompilius alloit si souvent consulter dans la forêt d'Aricie? Je crois, répondit l'Abbé, que ce Prince, pour persuader au peuple Romain que le culte religieux qu'il avoit dessein d'établir, étoit divin, publia qu'une Nymphe lui en dictoit les cérémonies; & il inventa ce prétendu commerce ave Egerie. Vous sçavez, je pense, que les Romains furent assez crédules pour aller chercher après la mort du Roi cette prétenduë Nymphe; & que n'ayant trouvé qu'une fontaine dans l'endroit où Numa se retiroit, & où vraisemblablement il avoit fait quelque acte d'hydromancie, comme le prétend saint Augustin, on s'imagina que la Nymphe avoit été changée en fontaine. Vous devez juger sur cet exemple de toutes les autres Fables qu'on a publiées au sujet des Nymphes ou des Nayades. Nous ne dirons rien au reste de la belle description que fait Homere de l'Antre des Nymphes; ni de ces vers, où Horace nous répréſente Bacchus instruisant les Nymphes (a): car

(a) *Vidi Bacchum docentem Nymphas.* L. 2. od. 19.

vous ne feriez point contente des allégories qu'on dit y être renfermées ; & encore moins des obscénités qu'un Philosophe Stoïcien, homme grave & sérieux, a débitées là-dessus (1). Mais il est tems de vous parler des Divinités Domestiques que l'aveugle Paganisme adoroit, je veux dire des Lares & des Pénates.

(1) La Mothe le Vayer, dans son Hexam. rust.

Des Dieux Lares & Pénates.

Les Dieux Pénates ou Lares étoient de certaines Divinités choisies & adoptées pour garder & protéger les villes & les maisons particuliéres, ausquelles on les croyoit attachées, & qui y étoient spécialement honorées (2). On les appelloit indifféremment ou Pénates, ou Lares, ou Génies, ou Junons, ou Lémures, ou Manes (a). Ces Dieux étoient les Protecteurs des Empires, des Villes ; des Chemins, des Maisons, & des Particuliers. De-là les Lares publics, *publici* ; ceux des Chênes, *querquitani* ; de la Mer, *permarini* ; des Chemins, *viales* ; des Champs, *rurales* ; des Ennemis, *hostiles* ; ceux des Maisons particulieres, *familiares*. Le nom de *Lare* vient véritablement du mot Tosean, *Lars* ou *Larte*, qui veut dire Chef ou Conducteur.

(2) Voyez Arnob. *adv. Gentes*, qui cite Varron.

Il ne faut pas s'imaginer d'abord que

(a) *Cùm singuli quoque ex semetipsis totidem Deos faciant, Junones, Geniósque adoptando sibi.*

les Dieux-Pénates fussent différens des autres Dieux; au contraire, ils étoient choisis parmi leur nombre: c'étoit quelquefois Jupiter, quelquefois Vesta; ainsi des autres, selon la dévotion du peuple ou des particuliers, qui en faisoient le choix. Et par-là vous concilierez tous les passages que vous trouverez là-dessus dans les Auteurs, qui nomment tantôt une Divinité parmi les Pénates, tantôt une autre. Un ancien Auteur (1) distingue de quatre sortes de Pénates: les uns sont du rang de Jupiter, c'est-à-dire, sont choisis parmi les Dieux du Ciel; les autres du rang de Neptune, c'est-à-dire, des Dieux de la Mer; les troisiémes sont parmi les Dieux des Enfers; & les derniers sont du nombre des hommes mortels. Il faut pourtant avoüer qu'on entendoit ordinairement par les Dieux Pénates ceux des Samothraces; & c'étoient les grands Dieux des Romains & des autres Nations; quoiqu'après tout chaque particulier eût le droit de choisir ses Lares dans la Catégorie des Dieux qu'il vouloit (a).

(1) *Nigidius, apud Arn. ad Gentes.*

(a) Voyez sur tout ceci ce que M. Baudelot en a écrit, dans son Livre intitulé, *Utilité des Voyages*: Vous y trouverez d'anciennes Inscriptions, où l'on voit des Dieux Lares de toutes sortes, & même des Empereurs vivans.

On choisissoit même quelquefois, parmi ses Ancêtres, celui pour qui on avoit plus de vénération & de confiance.

Je crois que ce qui a donné lieu à l'introduction des Dieux Pénates, c'est l'opinion où l'on étoit que les Manes des Ancêtres se plaisoient encore après leur mort à demeurer dans leurs maisons; où même souvent on les faisoit enterrer, si nous en croyons Servius (a), & où l'on gardoit ordinairement leurs portraits dans les lieux les plus respectables de la maison: car après les avoir regardés comme des personnes illustres, on vint peu à peu à leur rendre des hommages & des respects; ensuite on implora leur assistance; on leur établit un culte & des cérémonies. Ainsi je crois qu'anciennement les premiers Lares n'étoient que les Manes des Ancêtres, comme saint Augustin le prouve sur l'autorité d'Apulée & de Photin (1); mais dans la suite on y associa les autres Dieux sans distinction.

(1) De Civ. Dei, l. 9 c. 11.

On faisoit faire les statues des Dieux Pénates, non-seulement de cire, comme le prétendent quelques Auteurs, mais indifféremment de toutes sortes de mé-

(a) Servius, sur ces paroles de l'Enéide, l. 6: *Sedibus hunc refer ante suis.*

taux, & même d'argent (1). On les consacroit dans le lieu le plus sécret de la maison, qu'on appelloit le *Laraire* (2) : là on leur élevoit de petits Autels ; on leur consacroit des lampes & d'autres symboles, qui marquoient tous la vigilance, comme le chien, dont ces Statuës portoient souvent la peau sur leurs épaules, ou en avoient à leurs pieds une figure (1). Lorsqu'on avoit une grande quantité de Dieux Lares, on nommoit quelqu'un pour avoir soin de leur culte, & pour tenir propre le lieu qui leur étoit consacré (*a*). La veille de leurs Fêtes on avoit soin de froter les Statuës avec du baume & de la cire, pour les rendre propres & luisantes, & pouvoir imprimer les voeux qu'on leur faisoit. Anciennement on leur offroit des enfans en sacrifice : mais Brutus, celui qui chassa les Tarquins, changea ce sacrifice barbare en un plus raisonnable ; & on ne leur offrit dans la suite que du vin & de l'encens (*b*). On les couronnoit de festons d'ail & de pavot : on y ajoutoit plusieurs autres petites cérémonies qu'il est inutile de rap-

(1) Voyez Pétrone, dans le Repas de Trimalcion.

(2) *Penetralia.*

(3) Voyez l'Harpocrate de Cuper.

(*a*) Il s'appelloit *Magister Larum*, ou *Cultor Larum*.

(*b*) Et quelquefois des victimes, sur tout aux Lares publics. *Tib. Apulée*, &c.

porter. Il est bon de remarquer seulement, que dans les Sacrifices publics qu'on faisoient aux Pénates ou Compitales, on leur immoloit une Truye, comme nous l'apprend Varron, & après lui Properce (1).

(1) Liv. 4. Eleg. 1.

Comme non-seulement les Particuliers avoient chacun leurs Dieux Manes ou Pénates, mais que chaque Peuple en choisissoit pour veiller à la conservation de l'Etat, on voyoit dans Rome un Temple consacré aux Dieux Lares; & on leur avoit marqué un jour de Fête, qu'on célébroit avec beaucoup de solemnité, le deux des Calendes de Janvier. On y joignoit les Jeux, qu'on appelloit *Compitales*, comme qui diroit des Carrefours, parce que les Pénates y présidoient.

Enfin on avoit tant de respect pour les Dieux Pénates, qu'on n'entreprenoient rien de considérable sans les consulter: on portoit même quelquefois dans les voyages leurs figures; ainsi que sur les chemins, depuis qu'on eût pris la coutume d'y enterrer les morts; & on avoit soin d'en placer dans les grands Chemins, dans les Carrefours, & autres lieux publics, comme nous l'apprend Apulée.

Il eſt conſtant qu'il n'y a point eu de Peuple idolâtre, où la ſuperſtition pour les Dieux Pénates ait été ſi loin que parmi les Romains ; quoique preſque toutes les Nations les ayent eu en grande vénération (a), comme les Grecs, les Egyptiens, les Phrygiens, les Chaldéens. Il y a apparence que ce culte avoit été apporté à Rome par les Phrygiens. Virgile nous apprend qu'Enée eut grand ſoin de prendre avec lui ſes Dieux Pénates (b), ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçû des Deſtins (c) par la bouche d'Hector. On doit dire auſſi que les Idoles que Jacob emporta de la maiſon de ſon beau-pére Laban, & que l'Ecriture-Sainte appelle du nom de *Teraphim*, étoient auſſi des Dieux Pénates, dont le culte paſſa dans la ſuite en Phrygie, de-là en Grece & en Italie ; & c'eſt-là leur véritable origine : Mais comme les Romains ne la ſçavoient pas, ils publiérent ſur ce ſujet une Fable qu'il eſt bon de vous apprendre.

(a) *Et toto quippè mundo, & locis omnibus, omnium vocibus Fortuna ſola invocatur.* Pline, l. 1.

(b) *Ilium in Italiam portans, victoſque Penates.* En. 1.

(c) *Sacra ſuoſque tibi commendat Troja Penates,*
Hos cape fatorum comites ; his mœnia quære.

Une

Une certaine Nymphe nommé Laronda (a), disoit-on, ayant découvert à Junon le commerce de Jupiter & de Juthurne, ce Dieu lui arracha la langue, & ordonna à Mercure de la conduire en Enfer. On ajoutoit que son Conducteur en étant devenu amoureux, la rendit mere des Lares. Je ne sçai quelle avanture peut avoir donné lieu à cette Fable ; à moins que de dire que quelque Confidente de Juthurne fut punie, pour avoir divulgué les intrigues de sa Maîtresse ; & qu'étant envoyée en éxil, celui qui la conduisoit s'en fit aimer.

Le Genie.

On reconnoissoit encore dans le Paganisme une autre Divinité domestique ; c'étoit le Génie, qu'on croyoit naître & mourir avec chaque personne : on croyoit même qu'on en avoit deux, & que le sort de chaque homme dépendoit de la supériorité de son bon ou de son mauvais Génie. Celui des femmes s'appelloit Junon. Il est bon de remarquer ici que la Théologie Payenne enseignoit que chaque lieu avoit son Génie particulier.

Servius (1), Festus, & plusieurs au-

(1) Sur le 1. des Georg.

(a) D'autres la nomment, & raconte la Fable de la *Mania*. Ovid. l. 2. Fast. l'appello *Lara*, ou *Muta*, manière que je viens de la rapporter.

tres Auteurs disent la même chose ; & c'est à cette multitude de Génies que Pétrone fait allusion, lorsqu'il dit, que le Pays où il habitoit, étoit si rempli de Divinités, qu'il étoit plus facile d'y trouver un Dieu, qu'un homme (1).

(1) *In Saturn.*

Toutes ces Fables des Génies venoient sans doute de l'opinion adoptée dans la suite par Platon & les Philosophes de sa Secte, que l'air & le monde entier étoient remplis d'Esprits qui le gouvernoient, & en régloient tous les mouvemens : sistême dans lequel ont donné plusieurs grands Hommes, même depuis l'établissement du Christianisme ; & auquel les Cabalistes ont mêlé leurs réveries, en substituant à la place de ces Esprits, je ne sçai quels Etres imaginaires, sous le nom de Gnomes, de Sylphes, & de Salamandres ; chiméres qui prouvent que l'esprit de l'homme, lorsqu'il ne suit pas les lumiéres de la raison guidée par la Religion, est capable de donner dans les extravagances les plus outrées. Le Génie étoit représenté sous la figure d'un jeune homme, qui tenoit d'une main un vaisseau à boire, & de l'autre une corne d'abondance (2) ; quelquefois sous celle d'un Serpent ; sur quoi Pausanias (2) racon-

(2) Voyez Cartari, Images des Dieux.
(3) *In Eliac.*

te que les Eléens étant en guerre contre les Arcadiens, une femme se présenta aux soldats avec un enfant à la mammelle, disant, que les Dieux l'avoient avertie de le leur donner pour compagnon de guerre. On la crut sur sa parole, & on mit cet enfant à la tête de l'armée. Quelque tems après, les ennemis étant venus les attaquer, il se changea tout d'un coup en Serpent; ce qui les épouvanta si fort, qu'ils prirent la fuite. Les Eléens victorieux appellérent cet enfant *Sisipolis*, Sauveur de la Ville. Le Serpent s'étant coulé sous terre, on lui éleva en cet endroit un autel. Ceux qui cherchent des mystéres dans toutes les Fables des Grecs, n'auront pas de peine à appercevoir dans celle-ci une allusion à cet enfant divin, dont la mere devoit écraser la tête du Serpent (1), & qui devoit être le Sauveur, non d'une Ville seulement, mais de toute la terre. Mais je croirois plus volontiers que le bruit qui se répandit de cette métamorphose, n'étoit qu'un stratagême des Eléens, qui voulurent épouvanter par-là les ennemis; ce qui leur réussit, & que cette Histoire adoptée d'abord par le peuple, toujours porté à croire le surnaturel, est passée

(1) Voyez le P. Thomassin, Lect. des Poëtes, t. 2.

enfin à la postérité sans avoir été examinée. Quoiqu'il en soit, rien n'étoit si ordinaire, que de croire alors que le Génie de chaque lieu, se présentoit souvent sous la figure d'un Serpent. Virgile dit, que lorsqu'Enée célébroit dans l'isle de Sicile l'Anniversaire de son pere Anchise (1), il sortit du tombeau un Serpent, qu'il invoqua comme le Génie du lieu. Servius (*a*) & Perse (*b*) disent la même chose. Cependant les Génies apparoissoient quelquefois sous la figure d'un grand homme noir, comme nous l'apprennent Plutarque, Florus, & Valere-Maxime, des Génies de Brutus & de Cassius. Pausanias & Suidas racontent que les Téméssiens, Peuple de l'Abruze en Italie, étoient si effrayés par les fréquentes apparitions d'un Génie épouvantable, qu'ils étoient prêts à quitter leur pays, lorsque l'Oracle leur répondit, que c'étoit l'ombre d'un des compagnons d'Ulysse, tué dans cet endroit en poursuivant une Bergére dont il étoit amoureux ; & il ajouta, que pour l'appaiser, il falloit lui bâtir un Temple, & y immoler tous les ans une

(1) Eneid. liv. 5.

(a) *Nullus enim locus sine Genio est, qui per anguem plerumque ostenditur.* Serv. in lib. 5. Æneid.

(b) *Pinge duos angues : pueri, sacer est locus.*

jeune fille : ce qui fut exécuté. Cette barbare coutume dura jusqu'à ce qu'un certain Eutime, amoureux d'une belle personne, que le sort avoit destinée au sacrifice, combattit le monstre, & l'obligea de se précipiter dans la mer; & le Génie redoutable ne parut plus depuis ce tems-là. L'heureux Amant, pour récompense, épousa celle pour qui il avoit livré un si dangereux combat. Je n'entre pas ici dans la discussion critique de tous ces faits : car soit qu'ils ne fussent fondés que sur des traditions mal examinées, soit que le Prince des ténébres, qui n'étoit pas encore enchaîné dans l'abîme, parût sous ces formes hideuses, & demandât ces sacrifices barbares, pour éterniser l'idolâtrie dont il étoit l'auteur; il est sûr qu'il ne seroit pas aisé de réfuter de graves Auteurs, qui les racontent sans aucun intérêt.

Mais en voilà assez sur ce sujet; il est tems de finir cet entretien. Pour ce qui regarde Cérès & Proserpine, qui étoient aussi des Divinités de la Terre, leur Histoire étant liée avec celle de Pluton, nous en parlerons demain, en traitant des Dieux de l'Enfer.

XV. ENTRETIEN.

Des Dieux de l'Enfer.

PLUTON. COMME la conversation devoit être un peu longue, l'Abbé avoit averti Eliante de se lever plus matin qu'à l'ordinaire. Ainsi dès sept heures elle se trouva dans son cabinet, où elle étoit déja attenduë. Et dès qu'elle fut arrivée, l'Abbé commença ainsi.

Dis, ou *Pluton*, que les Grecs nommoient *Ades*, le Monarque souverain des Enfers, étoit, comme nous l'avons dit en parlant des Titans, le cadet des trois fils de Saturne & de Rhéa. Il eut pour partage les pays Occidentaux (1); & il alla s'établir dans le fond de l'Espagne, où il s'occupa à faire travailler aux mines d'or & d'argent qui étoient dans la Bétique, & qui s'étendoient jusqu'à Cadis (*a*). Sur quoi il est bon de vous faire remarquer, que quoique l'Espagne

(1) Strabon, & après lui Dom Pezron, Bochart, Vossius, &c.

(*a*) La Bétique, où Pluton s'établit, étoit cette province qu'on nomme aujourd'hui l'Andalousie. Le fleuve Bétis, qu'on appelle aujourd'hui Guadalquivir, lui avoit donné ce nom. Ce fleuve formoit autrefois à son embouchure une petite isle, nommée Tartèse, avec une ville du même nom. C'étoit la Tartesse des Anciens, d'où le Tartare a été formé.

ne soit pas regardée aujourd'hui comme un pays fertile en métaux, cependant les Anciens nous en parlent comme d'une contrée où il y avoit beaucoup de mines d'or & d'argent. On nous dit, que les montagnes & les collines étoient, pour ainsi dire, des montagnes d'or (1); qu'auprès du Tartèse, il y avoit une montagne d'argent (2). Aristote nous apprend que les premiers Phéniciens qui y abordérent, y trouvérent une si grande quantité d'or & d'argent, qu'ils firent leurs anchres de la matiére précieuse de ces métaux. L'Auteur du Livre des Machabées (*a*), parlant des Romains, dit que, par la conquête de l'Espagne, ils se rendirent maîtres des mines d'or & d'argent qui étoient en ce pays-là. Le Poëte Silius (*b*) appelle l'Espagne une campagne dorée (3). C'est sans doute ce qui obligea Pluton, qui étoit habile dans cette sorte de travail, d'établir sa demeure vers le Tartèse ; & c'est aussi ce qui le fit passer dans la suite pour le Dieu des Richesses, & lui fit

(1) Possidonius.

(2) Avienus.

(3) Voyez Bochart.

(a) *Et quanta fuerunt in regione Hispaniæ, & quot in potestatem redegerunt metalla argenti & auri quæ illic sunt.* Machab. liv. 1. ch. 8.

(b) - - - - *Jàm terrâ cedit Iberâ,*
Auriferis tandèm Phœnix depulsus ab oris.

donner le nom de Pluton (*a*), au lieu de celui d'Agésilaus qu'il portoit : ce qui l'a fait confondre souvent avec Plutus, le Dieu des Richesses, qu'on disoit être fils de Cérès & de Jasion (1), Divinité poëtique, qu'on a dit avoir été aveugle, pour nous marquer que la distribution des Richesses étoit plus souvent le fruit de l'injustice que de la vertu.

(1) Hésiod. Théog.

C'est au reste la situation du Royaume de Pluton, qui étoit un pays fort bas à l'égard de la Grèce, qui l'a fait passer pour le Dieu de l'Enfer : il habitoit dans le centre de la Terre, qui est le lieu des mines, qui nous font descendre pour ainsi dire jusques dans l'Enfer & dans les sombres demeures des Manes, pour les aller chercher (*b*). Ceux qui travaillent aux mines y meurent ordinairement : ainsi Pluton étoit regardé comme le Roi des morts ; le nom même qu'il portoit, *Ades*, signifioit perte, mort (*c*). D'ailleurs on regardoit l'Océan sur les bords duquel il regnoit, comme un lieu couvert de ténébres ; & c'est là, je crois, le fondement de

(a) *Dictus est Pluto, ἀπὸ τοῦ πλούτου ; hoc est, à divitiis quæ ex terræ eruuntur visceribus.*

(b) *In sede Manium opes quærimus ; nos ad Inferos agunt.* Pline, l. 33. c. 1.

(c) Il paroît formé du mot Phénicien *Ed* ou *Aiid*, *exitium*.

toutes les Fables qu'on a débitées dans la suite sur Pluton & son Royaume. Il est vraisemblable, par exemple, que le fameux Tartare, ce fleuve si connu dans l'Empire de Pluton, vient du Tartèse qui est près de Cadis (1); le fleuve Léthé est le Guadéléthe, qui coule à l'opposite de Cadis; & le Lac Averne est tiré du mot *Abarona*, qui veut dire *qui est aux extrémités*; nom qu'on a donné à ce Lac, parce qu'il est près de l'Océan. Aussi Pluton est-il honoré spécialement à Cadis sous le nom de la Mort, comme le remarque Philostrate (a): de quoi on ne sauroit douter, puisque les Phéniciens, dont la langue s'étoit établie à Cadis avec les Colonies que leur Hercule y avoit conduites, appelloient Pluton *Muth*, qui parmi eux veut dire *mort* (2). Nous ne devons pas dissimuler pourtant qu'il y a des Auteurs (3) qui prétendent que Pluton n'a passé pour le Dieu des Enfers & des morts, que parce qu'il est le premier qui inventa dans la Grèce l'usage des pompes funébres & des autres cérémonies des funérailles. Quoiqu'il en soit, tous les noms qu'on lui donnoit dans les différens pays où il

(1) Voyez Strabon, & Dom Pezron, Antiquit. des Celtes.

(2) Boch Chan. l. 1. c 34. après Sanchoniat.

(3) Diod. l. 5. Voyez aussi Turcelin, &c.

(a) *Soli hominum festis cantibus Mortem celebrant*, dit-il du Peuple de Cadis.

étoit honoré, ont tous rapport à cette qualité de Dieu des Morts. Les Latins l'appelloient *Sumanus* (a); les Sabins *Soranus*, mot qui a rapport à celui de cercueil; d'autres *Orcus*, ou *Argus* (b), ou *Februus* (c). Les clefs qu'on mettoit à sa main au lieu de sceptre, signifioient que ce Dieu avoit les clefs d'un Royaume dont on ne revient jamais: les sacrifices qu'on lui offroit de brebis noires, & autres choses de cette nature, y faisoient aussi allusion.

Au reste Pluton, quoique retiré dans le fond de l'Espagne, apprit des nouvelles de la beauté de Proserpine fille de Cérès Reine de Sicile; & résolut, selon une coutume fort ordinaire de ce tems-là, de l'enlever: peut-être même que l'ayant demandée en mariage, cette jeune Princesse ne voulut point quitter sa mere pour aller dans un climat qu'on regardoit comme le bout du monde. D'autres Princesses avoient été apparemment du même goût: & c'est ce qui a fait dire aux Poëtes (a) sans doute, que

(a) Comme qui diroit: *Dieu des Manes.*

(b) *Quasi urgeret in interitum.*

(c) D'un vieux mot Latin, *Februo, purgo, lustro.*

(d) *Dux Erebi quondàm tumidas exarsit in iras,*
Prælia moturus Superis, quòd solus egeret
Connubiis, sterilesque diù consumeret annos.
Claudianus, de Raptu Proserpinæ, L. 1.

ce Dieu s'étoit plaint hautement, que, quoiqu'il fut frere de Jupiter & le plus riche Prince du monde, personne ne vouloit l'épouser : ainsi il résolut d'enlever Prôserpine.

Dio (*a*), c'est ainsi que s'appelloit Cérès, étoit Reine de Sicile (*b*). Le regne de cette Princesse fut recommandable par le soin qu'elle prit d'enseigner à son peuple l'art de cultiver la terre & de semer du bled : elle établit aussi plusieurs loix concernant la police (1) & la propriété des terres, afin que chacun put recueillir sans être troublé, le bled qu'il avoit semé (*c*) : c'est ce qui a fait toujours regarder cette Reine comme la Déesse du bled & de la terre. Il est bon de remarquer toutefois que Cérès n'apprit l'agriculture qu'aux Grecs ; les Egyptiens, les Chaldéens & plusieurs autres peuples l'exerçoient longtems auparavant. Il y a même bien de l'apparence, que cet art n'avoit pas été inconnu dans la Sicile & la Grèce, jusqu'au tems de Cérès ; &

(1) Porphyre, liv. 4. de l'Abst. §. 22.

(*a*) Voyez le t. 6. de la Bibl. univ. où M. le Clerc explique cette Fable, après Théodontius & les autres anciens Auteurs, Eusébe, &c.

(*b*) Il y a eu une autre Cérès, fille de Cœlus. *Boch. l. Geneal. Deor.*

(*c*) Ce que Virgile appelle : *Partiri limite campum.*

qu'elle ne fit que le perfectionner.

(1) Cicer. *Verrinâ.* Diod. liv. 5. Ovid. *Fast. l.* 4. *Mét. l.* 1. 5. & autres.

(2) Boch. Chan. liv. 1. c. 28.

(3) Strabon, l. 7. Orphée, *in Argonaut.* Ovid. Cicer. *Verrin.* 6. &c.

Céres faisoit son séjour ordinaire dans un lieu délicieux de la Sicile (1), nommé Enna, qui veut dire *fontaine agréable* (2), où il y avoit de belles prairies arrosées de fontaine d'eau vive (*a*). Sa fille unique s'appelloit *Pherephata*, qui veut dire *fruit abondant.* Comme elle se promenoit un jour à l'écart dans ces agréables prairies, cueillant des fleurs avec ses compagnes (3), quelques Corsaires qui avoient été envoyés d'Occident par Pluton, l'enlevérent; & l'ayant mise sur un chariot, la conduisirent sur le bord de la Mer, où s'étant embarquée, elle fut conduite dans le fond de l'Espagne à la Cour de son oncle. On publia que Pluton lui-même l'avoit enlevée, parce qu'on attribuë au chef ce qui se fait par ses ordres (*b*). Et comme ceux qui l'enlevérent s'étoient cachés pour l'épier dans les cavernes du mont Etna, on dit que Pluton étoit sorti parlà de l'Enfer. Cette montagne qui vomit sans cesse des feux & des flâmes, a toujours été regardée par les Poëtes comme un soupirail de l'Enfer. Cérès

(a) *Violis aliisque florum generibus virident.* Diod. *loc. cit.* Cicéron, *loc. cit.* en fait une belle description.

(*b*) Pausan. *in Corinth.* Le Poëte Claudien a fait un excellent Poëme sur le Rapt de Proserpine.

informée du malheur arrivé à sa fille, l'alla chercher par toute la Grèce : & après bien des fatigues, elle s'arrêta dans un bourg de l'Attique nommé Eleusis, où elle apprit que le vaisseau qui la portoit, étoit allé du côté d'Occident. Elle se plaignit hautement de cette injure à la Cour de Jupiter : mais elle ne put obtenir d'autre satisfaction, sinon que la jeune Reine auroit quelquefois la liberté d'aller voir sa mere, & de passer quelque tems avec elle : ce qui sans doute a donné lieu à feindre que Jupiter avoit accordé à Cérès que sa fille seroit six mois en Enfer & six mois sur la Terre avec elle. La Reine de Sicile fut appaisée ; on lui avoit persuadé que ce mariage convenoit à sa fille, quoiqu'il y eût un peu de différence d'âge entre elle & son oncle (a).

M. le Clerc, dont nous avons emprunté une partie de cette explication, prétend, après Théodontius, que ce n'est pas Pluton qui enleva Proserpine ; mais Aidonnée Roi d'Epire, ou Orcus Roi des Molosses. Comme Aidonnée faisoit travailler aux mines, & que

(a) Virgile, liv. 6, dit formellement, qu'elle étoit niéce de Pluton :

Casta licet Patrui servet Proserpina limen.

pour aller dans son pays il falloit passer un fleuve nommé l'Achéron, il est sûr qu'on a souvent confondu ce Prince avec Pluton; & l'on ne peut pas douter même que son Histoire n'ait fort servi à embellir celle du Dieu des Enfers. L'Epire qui étoit un pays fort bas par rapport au reste de la Grèce, étoit prise pour l'Enfer; & il est sûr même que l'on regarde les voyages que Thésée, & après lui Hercule, firent en Epire, comme des voyages d'Enfer (1). Mais après tout, le Rapt de Proserpine ne sçauroit être mis sur le compte de cet Aidonnée; puisqu'il ne vivoit que vers le tems de la conquête des Argonautes, environ 25 ou 30 ans avant le dernier siége de Troie, & que Pluton vivoit du tems d'Isaac (2), & Cérès environ ce tems là. Et certes y a-t'il apparence que cette Reine n'ait enseigné à la Sicile & à la Grèce l'art de cultiver la Terre, que du tems d'Hercule & de Thésée (a)? Vivoit-on alors de gland & d'herbes sauvages. Et dès le tems des Lycaons & des Phoronées, la Grèce n'avoit-elle pas appris à substi-

(1) Voyez l'Histoire de ces Héros.

(2) Voyez l'Histoire des Princes Titans.

(a) *Prima Ceres unco terram dimovit aratro;*
Prima dedit fruges, alimentaque mitia terris.
Virgil. Georg. L. 1.

tuer une nourriture plus ſolide à celle qui lui étoit commune avec les bêtes (*a*) ?

Je ſçai que ce ſçavant homme diſtingue deux Aidonnées, un contemporain de Théſée, & l'autre d'Abraham ou d'Iſaac ; qu'il dit que ce fut du tems de ce dernier que Proſerpine fut enlevée. Mais outre que ces deux Rois d'Epire ſe reſſemblent trop pour être différens l'un de l'autre, il ſera vrai de dire que ce n'eſt plus qu'une queſtion de nom ; & qu'il appelle Aidonnée le Prince que je nomme Pluton ; qu'il lui donne l'Epire, & moi l'Eſpagne pour partage.

J'ai oublié de dire que Cérès étant arrivée à Eleuſis (*b*), ſe trouva ſi fatiguée, qu'elle fut obligée de ſe repoſer auprès d'un puits, où les principaux du pays la vinrent voir (1) ; entr'autres, Triptoleme, & une bonne femme nommée Baube, qui lui offrit ſa maiſon, & lui donna, pour la rafraîchir, un breuvage compoſé de miel & de vin, que Cérès but avec beaucoup d'avidité. Un jeu-

(1) Le Clerc, *loc. cit.* après Arnobe, Clement Alex. Apollod. &c.

(*a*) On ne ſçait pas quel étoit le mari de Cérès. Héſiode dit qu'il s'appelloit Jupiter. Théodontius dit qu'elle avoit épouſé un Roi de Sicile.

(*b*) Eleuſis eſt une ville de l'Attique à l'Occident d'Athénes. C'eſt aujourd'hui Lepſine. ἔλευσις ſignifie avénement. Ainſi il y a lieu de croire que ce nom fut donné au lieu où s'arrêta Cérès.

ne enfant qui la regardoit s'étant pris à rire, en fut puni sur le champ : & comme il s'appelloit peut-être *Stellio*, on ne doit pas chercher d'autre fondement que la ressemblance des noms à la métamorphose d'Ovide (1), qui dit qu'il fut changé en Lésard.

(1) Liv. 5.

Comme le fameux Triptoleme, fils de Céleus, Prince d'Eleusis, fut un (a) de ceux qui fit le plus d'accueil à Cérès, elle lui apprit l'Agriculture & les Loix qu'elle avoit données aux Siciliens : ce Prince s'en servit avec succès, & les fit observer dans la Grèce: & peut-être même que le nom de Triptoleme, qui veut dire, *Rompeur de sillons*, ne lui fut donné que parce qu'il enseigna l'art de cultiver la terre. Cèrès lui avoit prêté un de ses vaisseaux, sur lequel il parcourut toutes les côtes voisines. Les dangers qu'il courut en quelques endroits, ont sans doute donné lieu à la Fable de Lyncus, dont on a marqué la cruauté en le changeant en Loup-cervier (1). Triptoleme échapa heureusement des mains de ce Tyran, qui, ja-

(1) Ovid. Mét. l. 5.

(a) Homere, Od. l. 5, croit même que Cérès aima Triptoleme ; & le Scholiaste de Théocrite dit que c'est de cette intrigue que naquit Plutus, Dieu des Richesses ; ce qui veut dire que le soin de l'Agriculture produit l'abondance & les richesses.

loux de ſa réputation, vouloit le faire mourir. Que ſi la Fable dit que Triptoleme, dans ſes voyages, étoit monté ſur un char tiré par des Dragons aîlés, c'eſt par une équivoque de la langue Phénicienne, dont les mots employés dans cette Hiſtoire, ſignifioient également des Dragons aîlés, ou un vaiſſeau garni de pointes de fer (a); ou ſans y chercher d'autre myſtére, parce que ce vaiſſeau s'appelloit le Dragon. Les Poëtes diſent que Cérès nourrit de ſon lait le jeune Triptoleme; ce qui veut dire qu'elle le forma: ils ajoutent que la nuit elle le mettoit dans le feu ſous la cendre; ce qui doit être entendu de quelques purifications.

Cérès de retour en Sicile y régna paiſiblement le reſte de ſes jours. Après ſa mort, on établit dans cette iſle, & ſurtout dans la Grèce, par les ſoins de Triptoleme, pluſieurs Fêtes en ſon honneur: c'étoient les fameux myſtéres Eleuſiens (b), qu'on célébroit avec tant de ſilence, & qu'il n'étoit pas permis de révéler. Je n'ai pas deſſein de m'étendre beaucoup ſur un ſujet traité à fond

(a) Voyez le Clerc, *loc. cit.* qui ſur les lumiéres de Bochart, a fourni cette conjecture. *Bochart, Hieroz.* l. 3. c. 14.

(b) Ainſi appellés, parce qu'ils furent inſtitués à Eleuſis.

par tant de grands hommes (a). Toutes les cérémonies qui s'y observoient, avoient quelque rapport aux Loix que Cérès avoit établies, & à l'Agriculture qu'elle avoit enseignée. Mais parce qu'on pourroit me reprocher de n'avoir point parlé d'une matiére si intéressante, je vais vous apprendre en peu de mots, ce que c'étoit que ces mystéres; & ce que j'en dirai se réduira à trois chefs: Je parlerai d'abord des Fêtes; ensuite des Initiés; enfin des Prêtres qui les célébroient.

Les Siciliens, pour reconnoître les obligations qu'ils avoient à cette Déesse, établirent des Fêtes & des Assemblées solemnelles, pour perpétuer la mémoire de ses bienfaits. Le tems même de l'année marquoit la raison de leur institution, puisqu'on les célébroit un peu avant la moisson en l'honneur de Proserpine; & dans le tems des sémailles, en l'honneur de Dio. L'une & l'autre de ces Fêtes se célébroit avec beaucoup de solemnité; & Diodore de Sicile nous apprend que dans celle-ci, qui duroit dix jours, on y représentoit l'ancienne maniére de vivre des hommes,

(a) Lisez Meursius, qui a fait un docte Traité sur ce sujet.

avant qu'on eût inventé l'Agriculture.

Les habitans de l'Attique, touchés des bienfaits de Cérès, ainsi que les Siciliens, se distinguérent aussi par les Fêtes qu'ils instituérent à son honneur.

La premiére s'appelloit *Proerosia*, parce qu'on la célébroit avant que de sémer & de labourer; & on donna à la Déesse le surnom de *Proerosie*, selon la coutume des Anciens, qui donnoient à leurs Dieux autant de noms, qu'ils avoient de Fêtes & de Temples.

La seconde, qui étoit célébrée à Athénes peu de tems après, c'est-à-dire, vers la mi-Octobre, étoit nommée *Thesmophoria*, c'est-à-dire, *la Fête de la Législatrice.* Ce fut Triptoleme qui l'institua. Mais quelques cérémonies Egyptiennes ajoutées dans la suite à l'occasion d'Orphée & des Danaïdes, firent croire à quelques Anciens, que c'étoit une Fête d'Isis & d'Osiris, passée d'Egypte en Grèce. Cette Fête duroit cinq jours : & l'on choisissoit chaque jour deux femmes nées d'un légitime mariage, pour y présider; & elles faisoient offrir des sacrifices, selon leurs moyens, par un Prêtre, nommé *Stephanophore*, ou *Couronné*. Elles partoient d'Athénes pour Eleusis, où se faisoient les sacrifi-

ces le deux du mois Pyanepsion (a);
& l'on appelloit ce jour-là *Anodos*, c'est-à-dire, *la Montée*, parce qu'on montoit à Eleusis. Ces mêmes femmes portoient sur leurs têtes les livres des Loix de Dio, & chantoient des Hymnes à son honneur. Quand elles étoient arrivées à Eleusis, elles vivoient dans une grande retenuë, éloignées de la compagnie des hommes, & paroissoient dans des habits modestes & sans couronne sur la tête, s'abstenant sur tout de manger des grenades, dont le fruit avoit été si funeste à la Déesse. Elles jeûnoient le troisiéme jour, qu'elles passoient dans le Temple de Cérès, assises au pied de ses autels. Ensuite elles se disoient des injures, pour tâcher de se faire rire. Enfin on faisoit des sacrifices en sécret; & il n'étoit pas permis d'en publier les cérémonies. La Fête finissoit par un sacrifice nommé *Zemia*, c'est-à-dire, *de l'amende*; & c'étoit pour expier les fautes qu'on pouvoit avoir commises pendant la solemnité.

La troisiéme Fête étoit célébrée au mois de Décembre; elle s'appelloit *Aloa*, du mot *Alos*, qui veut dire *une Grange*, parce que c'étoit le tems où l'on

(a) Il répondoit en partie à nôtre mois d'Octobre.

avoit accoutumé de battre le bled, & de demeurer dans les Granges.

Mais la plus solemnelle étoit celle qu'on célébroit à Eleusis au mois d'Août (*a*), & qu'on nommoit par excellence les mystéres de Dio. On ne convient pas qui fût celui qui institua cette Fête : il y a des Auteurs qui ont crû que c'étoit Erecthée ; d'autres, Musée, ou Eumolpe, ou Orphée. Trois choses avoient donné lieu à l'institution de cette Fête ; l'invention de l'Agriculture, les Loix de Cérès, & les autres avantures qui lui étoient arrivées à Eleusis : & le soûvenir de tout cela étoit renouvellé par des cérémonies particuliéres (*b*). Ainsi cette solemnité rassembloit les motifs de toutes les autres.

Les mystéres Eleusiens étoient de deux sortes ; les grands & les petits : & dans les uns & les autres il falloit être capable de garder un grand secret. Comme Triptoleme avoit ordonné qu'aucun Etranger ne pourroit être initié dans les grands mystéres ; Hercule cependant, à qui on n'osoit rien refuser, demanda d'y être admis ; & on institua à son occa-

(*a*) C'étoit dans le mois Boedromion, qui répond en partie à notre mois d'Août.

(*b*) Voyez Meursius, dans son Traité des Mysteres Eleusiens ; & M. le Clerc, Bibl. univ. tom. 6.

ſion quelques cérémonies, que l'on appella les petits myſtéres, qui furent célébrés dans la ſuite à Agra près d'Athénes. Ceux qui aſpiroient à y être admis, ſe rendoient dans ce lieu au mois de Novembre, ſacrifioient à Jupiter, & gardoient la peau de la victime pour la mettre ſous leurs pieds, lorſqu'on les purifioit au bord du fleuve Ilyſſus. On ne ſçait pas au juſte de quelles cérémonies on ſe ſervoit dans ces luſtrations; on ſçait ſeulement qu'on y employoit du ſel, des feuilles de laurier, de l'orge, des couronnes de fleurs, de l'eau de la mer & de celle du fleuve. Celui qui faiſoit la cérémonie, s'appelloit *Udranos*, parce qu'il verſoit de l'eau ſur ceux qui aſpiroient aux myſtéres. Il falloit auſſi garder la chaſteté pendant ce temps-là, & ſacrifier enfin une Truye pleine. Ces petits myſtéres ſervoient de préparation aux grands. Ceux-ci étoient célébrés à Eleuſis; & c'étoit par leur moyen qn'on étoit initié aux cérémonies ſécretes de Cérês. En effet, après avoir paſſé par ces formalités, on étoit *Myſte* (1), c'eſt-à-dire, en état d'être bien-tôt initié à Eleuſis; où l'on devenoit *Epopte* (2), ou témoins des cérémonies les plus ſécrettes; ce qu'on

(1) Μύστης

(2) Ἐπόπτης

n'obtenoit qu'après cinq ans de noviciat, pendant lesquels on pouvoit entrer dans le vestibule du Temple, mais non dans le sanctuaire : & même lorsqu'on étoit *Epopte*, il y avoit encore bien des choses, dont la connoissance étoit réservée aux seuls Prêtres.

Quand on initioit quelqu'un, on le faisoit entrer de nuit dans le Temple, après lui avoir fait laver les mains à l'entrée, & l'avoir couronné de myrthe : on ouvroit ensuite une cassette où étoient les Loix de Cérès, & les cérémonies de ces mystéres ; & après lui en avoir fait la lecture, on les lui faisoit transcrire. Un léger repas, en mémoire de celui que la Déesse avoit fait chez Baubo, succédoit à cette cérémonie. Après quoi les Mystes (*a*) entroient dans le sanctuaire, dont le Prêtre tiroit le voile ; & tout étoit alors dans une grande obscurité : un moment après, une vive lumiére faisoit paroître la Statuë de Cérès magnifiquement ornée : & tandis qu'ils étoient appliqués à la considérer, la lumiére disparoissoit encore ; & tout étoit de nouveau couvert de profondes ténebres. Les éclats de tonnerre qui se

(*a*) Les Mystes étoient à peu près semblables à nos Cathécuménes.

faisoient entendre, des éclairs qui brilloient de toutes parts, la foudre qui tomboit au milieu du sanctuaire, & mille figures monstrueuses qui paroissoient de tous côtés, les remplissoient de crainte & de frayeur. Mais un moment après, le calme succédoit; & l'on appercevoit dans un grand jour une prairie agréable, où l'on alloit danser & se réjoüir. Il y a apparence que cette prairie étoit dans un lieu enfermé de murailles, derriere le sanctuaire du temple, que l'on ouvroit tout d'un coup lorsque le jour étoit venu; & ce spectacle paroissoit d'autant plus agréable, qu'il succédoit à une nuit où l'on n'avoit presque rien vû que de lugubre & d'effrayant. C'étoit-là où dans la joye & les plaisirs on révéloit tous les sécrets des mystéres. C'est-là, selon quelques Auteurs, où régnoit la licence la plus effrénée. On y faisoit voir le *Myllos*, que les Siciliens portoient dans les Fêtes de Cérès; & Tertullien y ajoute le *Phallus* des Egyptiens. Mais après tout, on ne sçait pas trop ce qui s'y passoit. On garda long-tems un secret impénétrable: & sans quelques libertins qui se firent initier pour révéler ces mystéres, on n'en auroit jamais rien sçû. Ce qui est vrai, c'est

c'eſt que l'on éxigeoit beaucoup de retenuë, & même une chaſteté aſſez ſévére des Myſtes & des Femmes qui préſidoient aux Fêtes de cette Déeſſe : les purifications & les ablutions qu'on pratiquoit, feroient même croire qu'on n'y étoit pas ſi diſſolu que quelques Auteurs l'ont prétendu ; à moins qu'on ne veuille dire que les déſordres dont les Peres de l'Egliſe parlent, n'étoient pas de la premiére inſtitution, & ne s'y étoient gliſſés que dans la ſuite. La nuit s'étant paſſée dans ces cérémonies, le Prêtre congédioit l'Aſſemblée avec quelques mots barbares, qui font voir qu'elles avoient été inſtituées par des gens qui parloient une autre langue (*a*).

Mais aprês avoir parlé des Fêtes de Cérès, & des cérémonies des Initiés, il faut, avant que de finir, dire un mot des Miniſtres qui y préſidoient. Le premier étoit un *Hyerophante*, ou un *Myſtagogue*, c'eſt-à-dire, un homme qui montre les choſes ſacrées (*b*) ; & il n'étoit pas permis aux Initiés de dire ſon nom aux Profanes. Cet Hyérophante

(*a*) Ces mots étoient *Conx & ompax*, que M. le Clerc prétend ſignifier *veiller & ne point faire de mal.*

(*b*) On l'appelloit auſſi quelquefois Prophéte.

devoit être Athénien, de la famille des Eumolpides ; il devoit avoir un certain âge, & d'autres qualités prescrites par les Loix, & garder une continence perpétuelle. Le second étoit un *Daduche*, ou Porte-flambeau. Le troisiéme, un Héraut sacré. Le quatriéme, un Ministre de l'autel ; c'étoit un jeune homme qui prioit pour l'Assemblée, & obéïssoit aux autres. Il y avoit, outre ces quatre Ministres, deux Prêtres pour sacrifier, & cinq Commissaires pour avoir soin que tout se fit dans l'ordre ; le premier s'appelloit le Roi, & les quatre autres *Epymeletes*.

La Fête de l'Initiation duroit neuf jours. Le premier s'appelloit *Agyrmos*, ou jour de l'Assemblée ; & c'est celui qui étoit employé aux cérémonies dont je viens de parler. Le second, on envoyoit les Mystes à la mer pour se laver. Le troisiéme, on sacrifioit un barbeau avec de la farine & des gâteaux. Le quatriéme, on faisoit tirer par des boeufs un chariot, dont les rouës étoient faites comme des tambours. Les femmes marchoient à la suite de ce chariot, criant : *Bon jour, Mere Dio* ; & portant des cassettes, dans lesquelles il y avoit des gâteaux, de la laine, des grenades

& des pavots. Nul profane n'osoit regarder ce chariot ; & si l'on se trouvoit aux Fenêtres, il falloit se retirer. Le cinquiéme, on marchoit toute la nuit dans les ruës, pour imiter la recherche qu'avoit fait Cérès de sa fille. Le sixiéme, on conduisoit d'Eleusis à Athénes la statuë d'un jeune homme couronné de myrthe, & portant à la main droite un flambeau. On l'appelloit *Iacchos* ; nom que M. le Clerc dérive du Phénicien *Eaach*, qui marque une interjection de joie & de transport. En effet, on accompagnoit cette statuë avec de grands cris de joie & des danses ; & il y a toute apparence qu'elle représentoit quelqu'un de ceux qui suivirent Cérès dans son affliction. Le septiéme, on célébroit les Jeux Gymniques, où les combattans étoient nuds. C'étoient les plus anciens Jeux de la Grèce, institués en mémoire de l'invention du labourage. Le huitiéme étoit employé à l'initiation de ceux qui ne l'avoient pas été. Il étoit nommé *Epidauria*, parce qu'Esculape étoit arrivé ce jour-là d'Epidaure pour être initié ; ce qu'on avoit bien voulu faire en sa faveur. Le neuviéme étoit employé à remplir deux vaisseaux avec de l'eau ; après quoi, on les versoit en

prononçant quelques paroles, par lesquelles il sembloit qu'on demandoit à la Déesse de la pluie, pour rendre la terre féconde (1); & ce jour-là se nommoit *Plémochoé*, comme qui diroit un vaisseau de terre, plat au fond. Tels étoient les plus grands mystéres de la Grèce, & ausquels presque tout le monde vouloit être initié. Tout y représentoit l'Histoire de Cérès, ses loix & le soin qu'elle avoit pris de l'agriculture. Le sécret y étoit sur tout extrêmement recommandé, non pour en cacher les abominations; mais, comme le prétend M. le Clerc, après Meursius & quelques Anciens, parce qu'on découvroit aux initiés la véritable Histoire de Cérès & de sa fille, qu'il étoit important de cacher au public, de peur que venant à sçavoir que ces deux prétenduës Déesses n'avoient été que deux femmes mortelles, leur culte ne devînt méprisable. Ciceron favorise cette opinion (2), en insinuant que c'étoit l'humanité de Cérès & de sa fille, le lieu de leurs sépulcres, & plusieurs autres choses de cette nature, que l'on tenoit cachées avec tant de soin. Cependant il est bon de sçavoir qu'on permettoit aux initiés de s'en entretenir entre eux; ce qui fai-

(1) Voyez M. le Clerc, *loc. cit.*

(2) *Tuscu-lan. Quæst. l.* 1. *ch.* 13.

soit que le sécret les incommodoit moins.

Comme il se mêla dans ces mystéres plusieurs infamies & quelques cérémonies Egyptiennes, c'est sans doute ce qui a donné lieu à Diodore (1) & à quelques autres, de dire que Cérès étoit la même qu'Isis (a), & que Triptoléme, venu d'Egypte, avoit apporté dans la Grèce le culte de cette Déesse. Sur quoi on peut dire, que véritablement Cérès étoit de Grèce; mais que dans la suite on la confondit avec Isis, qui avoit enseigné aux Egyptiens l'agriculture; que l'une & l'autre étoit regardée comme la Déesse de la Terre: & les Grecs, qui vouloient que tous les Dieux eûssent pris naissance parmi eux, avoient dépouillé l'Histoire & les cérémonies d'Isis, pour en orner le culte de Cérès (b). Car, dans le fond, tout ce

(1) Liv. 1.

(a) Diodore pouvoit avoir appris cela de Sanchoniathon, qui prétend que Proserpine, fille de Saturne, étoit d'Egypte, & que sa Fable ne passa que long-tems aprés sa mort en Grèce. Il ajoute, que cette Princesse mourut jeune. Mais dans ces anciennes Histoires, on n'auroit jamais fini, si on ne s'arrêtoit à quelque chose; tant la variété est grande dans les sentimens: & le même Diodore, après nous avoir dit dans le livre premier, que Cérès étoit la même qu'Isis, nous en parle dans le livre cinquiéme, comme d'une Reine de Sicile.

(b) Sur tout l'usage du Phallus, qu'Isis avoit con-

qu'on vient de dire ne renferme que l'établissement du culte d'Isis dans la Sicile & dans l'Attique.

Les Prêtres tâchérent, dit Alcidon, d'embrouiller dans la suite la véritable Histoire de Cérès, ayant eu soin sur tout d'y mêler beaucoup de surnaturel, pour perpétuer un culte dont ils tiroient leur subsistance. Les Philosophes Payens, pressés par les Peres de l'Eglise, qui leur reprochoient les infamies du culte de cette Déesse, tournérent tout à l'allégorie; & dirent qu'on avoit seulement prétendu nous apprendre par la Fable de Cérès, que la Sicile ayant souffert pendant quelques années une grande disette, on avoit feint que Pluton, le Dieu de la Terre, avoit enlevé Proserpine, dont le nom signifie l'*abondance* : & quelque tems après, la Terre étant devenuë fertile, Jupiter, qui étoit l'Air tempéré, avoit rendu Proserpine à Cérès, à condition qu'elle demeureroit six mois en Enfer, & six mois sur la Terre, pour nous marquer que les grains demeurent la moitié de l'année dans le sein de la terre (1). D'autres allégorisent après Sanconiaton (2),

(1) Voyez S. Aug. *de Civ. Dei*, l. 7. après Varron.

(2) Dans Eusebe, Prep. l. 1.

sacré après la mort de son mari Osiris, comme nous l'avons dit dans son Histoire; & les Termophories qu'Hérodote dit avoir été portées dans la Grèce par les filles de Danaüs.

la Fable de l'enlévement de Proſerpine d'une autre maniére. Cette Princeſſe, qui, ſuivant cet ancien Auteur, étoit fille de Saturne, étant morte fort jeune, on publia que Pluton, que les Phéniciens appelloient *Mouth*, qui veut dire *la Mort*, l'avoit enlevée. Mais de la maniére dont les Anciens parlent de cet événement, il y a bien de l'apparence qu'il faut le prendre à la lettre, puiſque, comme remarque Diodore (*a*), le ſentiment de ceux qui regardent Cérès comme une Reine de Sicile, ſe trouve confirmé par pluſieurs Hiſtoriens. Il faut pourtant avouer, continua-t'il, qu'on a dit dans la ſuite des choſes de cette Déeſſe, qui ont rapport à la Phyſique, & qu'on ne peut appliquer qu'à la Terre, dont elle étoit le ſymbole : ce qui peut ſervir de clef pour entendre tout ce que les Poëtes en ont dit. On la répréſente comme une femme, avec un ſein fort gros, couronnée d'épics, & tenant à la main une branche de pavot : circonſtance qui fait alluſion à ce que diſent quelques Auteurs, que Cérès étant arrivée dans la Grèce, on lui donna quelques grains de pavot, pour lui procurer le

(a) *Multi Veterum, tùm teſtimoniis ſuis confirmant, Hiſtorici, tùm Poetæ*, Liv. 5.

repos dont elle n'avoit pas joui depuis l'enlévement de sa fille ; ou parce que cette plante est très-fertile. On lui offroit les prémices des fruits : on lui immoloit la truie, parce que cet animal est fort nuisible aux semences. On ne se servoit point dans ces sacrifices des couronnes de fleurs ; mais de myrthe ou de narcisse, pour marquer le deuil qu'elle avoit porté depuis l'accident arrivé à Proserpine. Et les Siciliens, pour imiter leur Reine, couroient la nuit avec des torches à la main : c'étoit une des principales cérémonies de leurs fêtes.

Au reste, quoiqu'il ne soit ni nécessaire, ni possible d'expliquer toutes les circonstances de ces fables ; je voudrois pourtant bien que quelqu'un voulût hazarder quelques conjectures sur celle que je vais raconter. On dit que pendant que Cérès cherchoit sa fille, Neptune qui la rencontra, en devint amoureux ; que la Déesse s'étant cachée sous la forme d'une jument, le Dieu de la Mer se changea en cheval, pour la séduire ; dont elle conçut un si grand désespoir, qu'après s'être lavée dans un fleuve, elle alla se cacher dans une caverne. Cependant la stérilité & la peste commençant à ravager toute la Terre pendant l'absence de la Déesse, les

Dieux la firent chercher de tous côtés, sans qu'on en pût apprendre aucune nouvelle; jusqu'à ce que Pan en gardant ses troupeaux la découvrit, & en avertit Jupiter. Celui-ci envoya les Parques, qui la retirérent de-là par leurs priéres. Cette caverne étoit en Sicile, & on y voyoit une statuë de Cérès vétuë de noir avec une tête de cheval, tenant une colombe à une main, & un dauphin à l'autre. Les Siciliens l'appelloient Cérès, la noire ou l'Erinnie, parce que l'outrage que lui avoit fait Neptune, l'avoit renduë furieuse. Je sçais que les Mithologues découvriront dans cette fable plusieurs belles allégories; heureux qui rencontrera la véritable! En attendant j'avancerai ici que peut-être on n'a eu d'autre but par toute cette fiction, que de nous apprendre que Cérès en cherchant sa fille par mer & par terre, reçut quelque insulte d'un Corsaire dont le vaisseau portoit la figure d'un cheval; ce qu'on a enveloppé sous la fable mystérieuse que je viens de raconter. Je suis assez contente de cette conjecture, dit Eliante. Expliquez-nous maintenant ce que veut dire Ovide (1), lorsqu'il dit que la Nymphe Cyane ayant voulu faire des reproches à Pluton sur la vio-

(1) Mét. l. 5.

Cyane changée en Fontaine.

lence dont il usoit à l'égard de Proserpine, ce Dieu la changea en Fontaine; & ensuite ayant ouvert la Terre d'un coup de Trident, il rentra par-là dans son Royaume. Cyane, dit l'Abbé, étoit une Fontaine près de Syracuse, où les émissaires de Pluton se rembarquérent pour s'en retourner en Espagne; & c'est ce qui a donné lieu à ce que vous venez de dire (a). Peut-être même, reprit Alcidon, que quelque jeune Sicilienne qui se trouva par hasard sur le port, reprocha à ces Corsaires la violence qu'ils faisoient à la fille de sa Reine; ce qui donna lieu de dire que c'étoit la Nymphe de la Fontaine (b). D'où vient, dit Eliante, qu'on a dit aussi que Proserpine étant arrivée dans le Royaume de Pluton, & sa mere ayant obtenu son retour de Jupiter, supposé qu'elle n'eût rien mangé depuis son arrivée, Ascalaphe déclara qu'il lui avoit vû prendre six pepins de grenade; & que Jupiter

Ascalaphe changé en Hibou.

(a) On doit dire la même chose d'Aréthuse, qui est une Fontaine près du même lieu; ce qui peut très-bien s'entendre de quelque Bergére qui apprit à Cérès l'enlevement de sa fille.

(b) *Etenim propter est spelunca quædam conversa ad Aquilonem, quâ Ditem patrem ferunt curru repentè extitisse, abreptamque ex eo loco virginem adportasse; ac subitò non longè à Syracusis penetrasse sub terras, lacumque ei eo loco repentè extitisse.* Ciceron. Actione 6. in Verrem.

avoit ordonné, comme vous l'avez dit, que Proserpine seroit six mois en Enfer, & les six autres mois chez sa mere; & que cette Princesse, pour se venger d'Ascalaphe, l'avoit arrosé de l'eau du Phlégéton, & l'avoit changé en Hibou? Ascalaphe, reprit l'Abbé, étoit un Courtisan de Pluton, qui avoit conseillé à son Maître l'enlévement de Proserpine; & qui fit tout ce qu'il put pour rendre inutiles les négociations de Cérès, & empêcher que sa fille ne lui fut renduë. Proserpine le fit mourir dans la suite; & voilà ce qui a donné lieu à la Fable: les conseils pernicieux qu'il avoit donnés, furent cachés sous la Fable de ces grains de grenade. Sa métamorphose en Hibou n'est qu'une métaphore qui nous représente un homme haïssable: si vous n'aimez mieux dire toutefois qu'on ne l'a inventée, que pour nous marquer qu'il se tenoit toujours caché dans les mines de Pluton, dont il étoit l'Intendant, & où même il périt. Il y a apparence qu'il fut écrasé par la chute de quelque rocher; ce qui fit dire aux Poëtes que Proserpine, pour se venger, l'avoit couvert d'une grosse pierre. Son nom veut dire *celui qui brise des pierres*; & il ne lui fut donné appa-

remment que pour marquer ſon emploi. Quelques Auteurs diſent qu'il fut métamorphoſé en un certain Lézard, que les Grecs nomment *Aſcalabos*; & c'eſt ſans doute la reſſemblance des noms qui leur a donné lieu de le dire. Suivant vos lumieres, reprit Eliante, j'expliquerai fort bien auſſi ce que nous dit le même Ovide (1) d'une fille nommée Menthe, que la jalouſe Proſerpine changea en une plante qui porte encore ſon nom (a). Je dirai que Proſerpine arrivant à la Cour de Pluton, ne put ſouffrir une Rivale en poſſeſſion du cœur de ſon mari, & qu'elle la fit périr; ſur quoi, en écrivant les avantures de cette Cour, on inventa la métamorphoſe à laquelle la reſſemblance des noms donna lieu.

(1) Mét. l. 5.

Maintenant, avant que de vous parler des autres Dieux de l'Enfer, & de vous en faire la deſcription ſuivant les idées des Poëtes; faiſons une digreſſion néceſſaire ſur ce que les Anciens ont penſé de l'état des ames après la mort.

La connoiſſance de l'immortalité de l'ame, dit-il, eſt une vérité auſſi ancienne que le monde. Adam qui la reçût

(a) Les Grecs nomment cette herbe *Hedioſmos*, à cauſe de ſa bonne odeur.

immédiatement de Dieu, la communiqua à ses enfans, & ceux-ci aux Patriarches & à Noé; & je crois qu'elle a toujours marché de pair avec la connoissance de Dieu. Otez les Athées qui n'ont jamais fait de corps séparé, ni de secte, les Epicuriens qui pensoient que tout étoit matiére, & les Sadducéens qui nioient les esprits, tout le monde a reconnu de tout tems la distinction de l'ame avec le corps (1): mais on n'a pas toujours eu des pensées fort saines sur sa nature. Plutarque & quelques autres ont crû que l'ame n'étoit qu'une harmonie, un accord des premiéres qualités. Démocrite a pensé qu'elle étoit composée de corpuscules les plus déliés de la matiére; Epicure, des atomes les plus agités, comme si ou la délicatesse des parties, ou le mouvement le plus rapide, pouvoit donner de la pensée à ce qui est étendu. Héraclite a crû qu'elle n'étoit qu'une exhalaison de feu: d'autres ont crû qu'elle étoit composée d'une matiére éthérée, ou de l'air le plus pur, ou du feu le plus délié.

(1) Voyez Vossius, l. 1. *de Idol.* c. 10.

Parmi ceux dont nous venons de parler, quelques-uns ont crû que l'ame mouroit avec le corps: d'autres ont dit

qu'elle lui ſurvivoit à la vérité; mais qu'après un long eſpace de tems & des révolutions différentes, elle étoit enfin détruite. Quelques-uns même ont penſé que l'ame étant détruite avec le corps, elle reſſuſciteroit pourtant un jour avec lui. Mais la plus ſaine partie a toujours crû qu'elle étoit immortelle: & chacun s'eſt efforcé de deviner ce qu'elle deviendroit après la mort. On a vû que la vertu n'étoit pas toujours récompenſée en ce monde, ni le vice puni: que ſouvent les plus illuſtres ſcélérats étoient les plus heureux: & que ce qu'on appelloit la fortune & les richeſſes, étoit preſque toujours le fruit des iniquités & de l'injuſtice: que les remords qu'on prétend être la punition du mal, n'étoient pas une peine ſuffiſante pour des gens qui commettent de nouveaux crimes, pour les étouffer. Ainſi on a toujours crû qu'il devoit y avoir après cette vie des lieux deſtinés pour punir les méchans, & récompenſer les bons. Nos premiers Patriarches ont eu ſans doute des idées ſaines ſur les peines & les récompenſes de l'autre vie; & quoique Dieu n'ait pas jugé à propos de s'en expliquer clairement à Moyſe, on ne laiſſe pas d'en voir des veſtiges en

plusieurs endroits de ses Livres. Mais comme l'idée de Dieu s'étant affoiblie, ainsi que nous avons dit (1); & ayant pris commerce avec les sens, on se forgea des Divinités sensibles; de même l'idée saine des peines & des récompenses de l'autre vie s'étant corrompuë, on imagina un Paradis & un Enfer, conformément à son génie.

(1) Voyez les sources de l'Idolâtrie.

Platon est celui des Philosophes qui a le plus raisonné sur la nature de l'esprit, & sur l'état des ames après la mort : mais il faut avouer que son systême, ainsi que celui de tous les autres, est mal soutenu & rempli de contradictions. Dès qu'on est éloigné de la bonne voie, on s'égare à mesure qu'on avance. Lorsqu'un homme est mort, selon ce Philosophe, son ame va dans un lieu qu'il appelle Divin, où elle est jugée. Quand on a mené une vie conforme aux lumiéres de la raison, on est conduit dans un lieu élevé, où l'on jouit de toutes sortes de prospérités & de plaisirs à la compagnie des Dieux. Les ames des méchans tombent dans un abîme où il n'y a que des ténébres fort épaisses, & où on souffre toutes sortes de maux. Ce Philosophe fait ensuite la description de l'Enfer & des Champs Elisées; & parle des Fleu-

ves de ces lieux, des Juges, des Furies, &c. à peu près comme les Poëtes, suivant en tout les idées d'Homere, qu'il avoit pourtant chassé de sa République.

Socrate son maître avoit pensé à peu près la même chose. Il distingue trois sortes d'ames après la mort. Celles qui n'avoient été ni trop bonnes ni trop méchantes, habitent, selon lui, autour du Marais Achérusie, & se purgent dans ses eaux, pour aller ensuite recevoir leur récompense : celles des méchans errent autour de leurs tombeaux, où elles sont tourmentées de différentes maniéres ; ensuite elles vont boire de l'eau du fleuve Léthé, & rentrent dans de nouveaux corps, plus ou moins nobles, suivant leur mérite : les ames des bons vont dans les Champs Elisées.

Pythagore disoit, que dès que les ames étoient sorties du corps, elles s'envoloient sous la conduite de Mercure dans un air fort pur, où il croyoit que les Champs Elisées étoient placés (a); que là les ames des Philosophes qui étoient les plus excellentes, devenoient semblables aux Dieux; & celle des méchans étoient condamnées à être tourmentées par les Furies : mais les unes & les au-

(a) Virgile les appelle aussi *Aereos Campos*.

très sortoient enfin de ces lieux pour venir habiter dans de nouveaux corps, même dans ceux des animaux : & il est le premier Philosophe qui a enseigné en Europe la fameuse doctrine de la Métempsicose (*a*), ou de cette circulation éternelle des ames dans de nouveaux corps ; il l'avoit sans doute puisée chez les Egyptiens. Ce sont eux qui doivent être regardés comme les Auteurs de cette ancienne opinion de la Métempsicose ; c'est là que l'ont puisée les anciens Poëtes, Orphée, Homere & tant d'autres, qui la firent passer de leurs Ouvrages dans le systême de la Religion des Grecs. Et quoique cette opinion soit ridicule en elle-même, elle étoit cependant très-propre à conserver la tradition de l'immortalité de l'ame. Ainsi on a raison de regarder les Egyptiens comme les premiers qui ont publié ce dogme. Leurs Prêtres, au rapport d'Hérodote (*b*), enseignoient que les ames ne mourant point avec le corps, Amenthés les recevoit. Cet Amenthés (*c*) étoit

(*a*) Homere l'avoit enseignée plus de 400 ans avant lui.

(b) *Ægyptii primi sunt qui animam hominis immortalem dicerent.* L. 2.

(*c*) Ce mot veut dire, *Dans & accipiens. Locum subterraneum, in quem putant animas ferri post mortem, vocant Amenthem, quod nomen significat accipientem & dantem.* Plut. de Iside.

un lieu souterrain semblable à l'Enfer des Grecs; ou, pour mieux dire, c'est sur cette idée que ceux-ci ont formé le leur. De-là elles étoient envoyées premiérement dans les corps des animaux terrestres; ensuite dans ceux des poissons ou des monstres marins; enfin dans ceux des oiseaux : & après avoir employé trois mille ans à ces transmigrations (1), elles retournoient dans les corps des hommes, d'où elles resortoient pour continuer le même manége: & par cette circulation infinie, ils prouvoient que l'ame étoit immortelle. De-là le soin qu'ils avoient d'embaumer les corps; de-là ces dépenses extraordinaires dans leurs Mausolées; ce qui fait dire avec raison à Diodore de Sicile (2), que ce peuple étoit moins curieux de bâtir des maisons pour les vivans, que des tombeaux pour les morts.

(1) Hérodote, *loc. cit.*

(2) Liv. I.

Cette opinion dans la suite a été si universelle, que non-seulement tous les Poëtes, comme nous le verrons plus bas, mais la plupart des Peuples l'ont embrassée; & encore aujourd'hui elle est très-commune parmi les Nations du Levant.

Les Juifs qui étoient partagés en trois

Sectes avant le tems de notre Seigneur, ont eu trois opinions fort différentes sur l'état des ames. Les Sadducéens ne croyoient ni esprit ni résurrection. Les Pharisiens, qui croyoient les ames immortelles, donnoient un peu dans l'opinion de la Métempsicose, & croyoient le retour des ames dans d'autres corps. Aussi voyons-nous qu'Hérode, qui étoit de cette Secte, croyoit que l'ame de saint Jean, qu'il avoit fait décapiter, étoit venuë dans la personne de Jesus-Christ, comme les Evangélistes le remarquent. Les Esséniens, surtout vers le tems de la ruine de Jérusalem, assignoient aux ames deux sortes de demeures ; l'une fort agréable pour les bons, & l'autre éternellement troublée par des tempêtes & des ténebres pour les mauvais (1).

(1) Voyez la suite de l'Hist. de Joseph de M. Basnage.

Mahomet, qui a formé un Paradis sur l'idée des Champs Elisées, & un Enfer à sa mode, a des pensées fort singuliéres sur l'état des ames après la mort : il les divise en trois Classes (1) ; celle des Prophêtes ; celle des Martyrs ; & celle des Musulmans ou des Fidéles. Il dit que celles des premiers s'envolent d'abord après la mort dans le Paradis, où il fait trouver tous les plaisirs des

(2) Voyez l'Alcoran.

ſens (a) ; celles des Martyrs habitent dans le goſier de certains Oiſeaux du Paradis, où elles ſont aſſez heureuſes ; & celles des Fidéles habitent autour des tombeaux où ſont leurs corps, avec une liberté entiére d'aller où bon leur ſemble.

Les Perſes Mahométans diviſent leur Paradis & leur Enfer en ſept demeures, où ils font trouver des récompenſes & des peines proportionnées au bien & au mal que chacun a fait pendant la vie. Les anciens Perſes qui avoient appris leur Religion de Zoroaſtre & des Mages, enſeignoient qu'après la mort les ames arrivoient au fleuve *Tchinavar*, où elles trouvoient un pont gardé par deux Anges, qui, après les avoir interrogées ſur leurs actions, les envoyoient ou dans un lieu de délices, ou les condamnoient à des tourmens éternels (b). Et ce qui eſt fort ſingulier, quelques bonnes actions qu'on eût faites, dès qu'on avoit le malheur d'être mort ſans laiſſer un ſucceſſeur, on étoit exclus du Paradis.

Les Bracmanes, ou les Prêtres des

(a) On ne s'étend pas là-deſſus : chacun ſçait aſſez ce que c'eſt que le Paradis de Mahomet.

(b) Voyez le Livre intitulé *Sad-der*, qui renferme les principes de la Religion des Mages. Il a été traduit par Thomas Hydde.

Indiens, débitent encore aujourd'hui sur l'Enfer & le Paradis, des Fables semblables à celles que Platon & les Poëtes Grecs ont publiées dans leurs Ouvrages.

Enfin on lit peu de Relations, même des Peuples les plus barbares, où l'on ne trouve un systême sur l'état des ames après la mort; & l'on peut voir dans le Livre d'un illustre Prélat (1), les erreurs monstrueuses où les hommes sont tombés sur ce sujet. Mais venons aux sentimens des Poëtes, qui doivent faire la matiére de cet Entretien.

(1) M. Huet, *Quæst. alt.* l. 2. c. 24.

Les anciens Poëtes croyoient d'abord que les ames après la mort alloient dans les Jardins délicieux de la Mauritanie Tingitane, où elles erroient dans les maisons autour de leurs tombeaux. Orphée, qui voyagea en Egypte, jetta à son retour le plan d'un nouveau systême sur ce sujet; & c'est de lui qu'est venuë l'idée des champs Elisées & du Tartare, que tous les Poëtes ont suivie, quoiqu'ils ayent varié souvent sur la situation de ces lieux.

Quelques-uns placent les Champs Elisées dans les Airs (2); d'autres dans la Lune, ou plutôt dans le Soleil, comme faisoient les Manichéens, qui disoient

(2) Virg. Enéid. l. 6.

que les ames des Justes alloient d'abord après leur mort dans le globe de la Lune ; & quand il y en avoit une voiture suffisante, ce qui paroissoit lorsqu'elle étoit pleine, elle les alloit porter dans le Soleil, pour y jouir d'une éternelle félicité ; ensuite de quoi elle devenoit nouvelle ; attribuant à ce manége le cours & décours de cette Planete : ce qui est à mon avis, quelque allégorie qu'on y attache, un des plus ridicules égaremens où les hommes soyent jamais tombés. Mais la plus commune opinion plaçoit les Champs Elisées dans les Isles fortunées de l'Occident, qu'on croit être les Isles Canaries ; ou plutôt les environs de Cadis & de Tartèse, & tout le charmant pays de la Bétique, comme le prétend Bochart. C'est-là, selon cet Auteur, que se trouve le Tartèse, qui est le Tartare des Poëtes : tout y convient à la description que les Poëtes nous ont laissée des Champs Elisées. D'un côté, le pays étoit charmant ; les bois & les prairies y étoient arrosées de fleuves & de ruisseaux : & d'autre côté, il étoit regardé comme l'extrémité du monde. C'étoit-là où régnoient des ténebres éternelles, puisqu'on croyoit que le Soleil alloit se coucher dans l'O-

cean ; & vous avez vû que c'étoit pour cela qu'on avoit dit que Pluton, qui régnoit sur ces côtes (1), avoit eu l'Enfer pour son partage. Pour ce qui regarde les Isles Canaries, ce même Auteur croit qu'elles étoient inconnuës aux Anciens, qui n'osoient guéres passer le détroit, ou du moins qui ne perdoient pas de vûë les côtes. Quoiqu'il en soit, Homere (2) semble placer l'Enfer & les Champs Elisées au pays des Cymmériens ; & sur cela quelques Auteurs croyent qu'il parle des environs de Cadis, selon l'opinion vulgaire de ce temslà : d'autres pensent qu'il parle des Peuples encore plus reculés, comme seroient les habitans de la Laponie & de la Zemble, qui ont des nuits de plus de trois mois. Plusieurs Auteurs croyent que ces Peuples habitoient sur les bords du Pont-Euxin, près du Golfe qui porte ce nom. M. le Clerc (1) prétend que c'étoient les anciens habitans de l'Epire, qui faisant continuellement travailler aux mines, sur-tout pendant le régne d'Aidonnée, avoient fait une infinité de voûtes sous terre où ils demeuroient ordinairement : en sorte qu'Homere a eu raison de dire que le soleil ne les éclairoit jamais ; ce qui leur fit don-

(1) Ci-dessus, Hist. de Pluton.

(2) Liv. 11. de l'Od.

(3) Bibl. Univ. t. 5.

ner le nom de Cymmériens. Mais il y a apparence que les Cymmériens d'Homere étoient en Italie, puisqu'il y fait arriver Ulysse le même jour qu'il étoit parti de l'isle de Circé. Mais pourquoi, reprit Eliante, le même Poëte dit-il que ce Peuple étoit environné d'épaisses ténebres ? Strabon nous répondra, dit l'Abbé, que c'est parce que ce Peuple, chez qui il fait aborder Ulysse, habitoit dans des cavernes. Bochart (1) qui réfute avec justice le sentiment de Strabon, dit que c'est le nom de Cymmériens, qui en langue Phénicienne veut dire *ténébreux*, qui a donné lieu à cette Fable. Ainsi ce sçavant Auteur place les Cymmériens sur les côtes de Provence, & fait la description d'une contrée de ce pays propre à former les Champs Elisées. Quoiqu'il en soit du sentiment d'Homere, il est très-probable que l'ancienne tradition du Jardin d'Eden ou du Paradis Terrestre, a servi aux Anciens à former leurs Champs Elisées : ces bois délicieux, ces arbres chargés de fruits, & ces quatre fleuves qui couloient au milieu, ressemblent assez à ce que nous en disent les Poëtes. Si vous me demandez comment ils l'avoient appris, je vous dirai qu'ils

(1) Chan. L. 1. c. 33.

qu'ils tenoient des Egyptiens tout ce qu'ils sçavoient sur cet article (1); que les Egyptiens l'avoient appris des Israëlites, & en particulier de Moyse, qui demeura si long-tems parmi eux.

(1) Diod. *loc. cit.* Voyez ci-dessus.

Les mêmes Poëtes ne différent pas moins sur la situation de l'Enfer: les uns le placent au centre de la terre; les autres à Ténare, qui étoit une caverne fort profonde, dans un Promontoire de Laconie, qui portoit ce nom: Homere (2) au pays des Cymmériens, peuples couverts d'éternelles ténebres, comme nous venons de le dire: Virgile en met l'embouchure près du lac Averne (3), & Lucain (4) auprès de l'Euphrate; chacun ayant choisi pour un lieu, dont leur Religion ne leur apprenoit rien de certain, l'endroit qui paroissoit le plus propre à devenir le séjour des malheureux.

(2) Odiss. 11.

(3) *Æneid.* *L.* 6. Quelquefois il le place à Tenare. *Georg. L.* 4.

(4) *Bel. Civ.*

Il faut remarquer ici que les mêmes Poëtes distinguent quelquefois quatre choses dans l'homme; son corps, son ame, son ombre, & son phantôme. Virgile faisant invoquer à Enée les Manes de son pere Anchise, avant que de célébrer son Anniversaire, dit:

. . . . Salvete, recepti
Nequicquàm cineres, animæque, umbræque paternæ (5).

(5) En. l. 5.

Et Didon, prête à se donner la mort, fait cette réfléxion :

(1) En. l. 4. *Et nunc magna mei sub terras ibit imago* (1).

Lucrece s'exprime encore plus clairement sur cet article :

. . . . *Esse Acherusia templa,*
Quò neque permaneant animæ, neque corpora nostra,
(2) Lucr. l. 1. *Sed quædam simulacra modis pallentia miris* (2).

Ces Poëtes croyoient donc par conséquent que le corps avoit la terre pour son partage ; que l'ame alloit dans l'Enfer ou dans les Champs Elisées ; que l'ombre erroit autour du tombeau ; & le phantôme dans le vestibule du Royaume soûterrain. Quelquefois même ils plaçoient dans l'Enfer l'ombre du Héros, dont l'ame étoit dans le Ciel ou dans les Etoiles.

Les Poëtes ne sont pas d'accord sur le tems que les ames devoient demeurer dans l'Enfer ou dans les Champs Elisées. Anchise semble insinuer à Enée son fils, que ces derniéres, après une révolution de mille ans, bûvoient de l'eau du fleuve Lethé, & venoient dans d'autres corps, suivant en quelque maniére l'opinion de la Métempsicose, comme nous l'avons dit.

Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno;
Scilicet, immemores supera ut convexa revisant
Rursus, & incipiant in corpora velle reverti (1).

(1) Virg. Enéid. l. 6.

Il n'en étoit pas de même de celles qui étoient condamnées au Tartare, dont elles ne sortoient jamais. Virgile dit du malheureux Thesée, qu'il y est, & y sera éternellement:

. . . . . *Sedet, æternùmque sedebit*
Infelix Theseus (2)

(2) *Ibid.*

Et les autres Poëtes disent la même chose des Ixions, des Tantales, des Titans, & de tous les autres Criminels; quoique leur systême ne soit guéres constant sur cet article.

Pour ce qui est de ceux qui n'étoient ni dans le Tartare, ni dans les Champs Elisées, mais dans les vastes forêts qui précédoient ces deux lieux, comme Didon, Deiphobe, & les autres, qu'Enée rencontra; après un certain tems de purgation & de souffrance, ils étoient renvoyés dans les Champs Elisées:

Quisque suos patimur manes: exinde per amplum
Mittimur Elisium; & pauci læta arva tenemus (3).

(3) *Ibid.*

Et c'est ce qui fait dire encore à Deiphobe, parlant à la Sybile,

. . . Ne sævi, magna Sacerdos:
Discedam; explebo numerum, reddarque tenebris (1).

(1) *Ibid.*

Mais après avoir expliqué les dogmes de la Théologie Payenne, sur l'Enfer & les Champs Elisées; il est bon de vous en faire une description éxacte. Comme aucun des Poëtes n'a mieux réüssi sur ce sujet que Virgile, nous allons le prendre pour guide. Ce grand Poëte a mis dans un beau jour tout ce qu'Homére, & après lui Platon, avoient enseigné sur ce sujet: sa description de l'Enfer bien au-dessus de l'original qu'il a copié (1), & encore plus au-dessus de Sylius Italicus, de Claudien, de Lucain, & des autres qui ont travaillé d'après lui, étant une Topographie parfaite du Royaume de Pluton.

(1) Hom. Odiss. L. 11.

Près du lac Averne, dit ce Poëte, est un Antre obscur, qui conduit dans le séjour des ombres. Dès le vestibule, on commence à trouver un grand nombre de phantômes: on y voit les tristes figures de la Mort, de la Maladie, & de la Famine, ainsi que plusieurs monstres, comme les Centaures, les Gor-

gones, les Harpyes, & tout ce que la nature a formé d'hydeux :

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus
Orci,
Luctus & ultrices posuere cubilia Curæ...
Centauri in foribus stabulant, Scillæque biformes (1).

(1) *Ibid. l.* 5.

En sortant de cet Antre, on trouve un chemin, qui conduit par des bois fort obscurs, au fleuve Achéron : c'est-là qu'accourent de toutes parts les ames de ceux qui doivent passer au-delà. Mais comme il n'est pas permis d'être admis dans la barque de Caron, sans avoir reçû les honneurs de la sépulture,

Nec ripas datur horrendas, nec rauca fluenta
Transportare, priùs quàm sedibus ossa quierunt;

celles qui en ont été privées, sont obligées d'errer l'espace de cent ans sur ce triste rivage,

Centum errant annos, volitantque hæc littora circùm.

Quand on a passé la barque fatale, on trouve d'abord un Antre horrible, qui sert de porte au Royaume de Pluton. Cerbere, ce chien à trois têtes, si fameux dans les Poëtes, en est le gardien. Dès qu'on est entré dans ce triste séjour, on trouve les ames de ceux qui sont

morts avant l'usage de la raison : ensuite celles des personnes qui ont été injustement condamnées à la mort, & de ceux qui se sont eux-mêmes ôté la vie (1). Ici se présente aux yeux une forêt de Myrthes, qui sert de séjour à ceux qu'un désespoir amoureux a privé de la lumiére du jour. Au sortir de ce bois, on trouve le quartier des Héros qui sont morts les armes à la main. Près de-là, est une espéce de place qui aboutit d'un côté au Tartare, & de l'autre aux Champs Elisées : c'est-là où Minos, Eaque & Rhadamante exercent la justice (2) ; celui-ci juge les Asiatiques, & l'autre les Européens ; & Minos termine les différends qui surviennent à l'occasion des jugemens de ses confreres, juge en dernier ressort ; & sur l'Arrêt de ce Juge sévére, les uns sont renvoyés dans les Champs Elisées, les autres sont relégués dans le Tartare.

(1) *Idem ibid.*

(2) Plat. *in Gorg.* Denis d'Hal. liv. 8. Virg. &c.

Le Tartare est une affreuse prison d'une profondeur épouventable, environnée des marais bourbeux du Cocite & du fleuve Phlégéton, qui roule autour des torrens de flâmes : trois enceintes de murailles avec des portes d'airain rendent ce lieu inaccessible. Tysiphone, la plus méchante des trois Furies, veille

à la porte, & empêche que personne n'en sorte. Rhadamante, juge de ces tristes lieux, oblige les malheureux qui y sont à confesser leurs crimes les plus sécrets, & les livre ensuite aux trois Furies, pour être punis selon leurs fautes: On les voit toujours prêtes à exercer leur fureur sur ces misérables victimes; d'affreux serpens qu'elles tiennent à la main, sont les fouets dont elles les frapent. C'est dans cet affreux séjour qu'on trouve ces illustres malheureux, dont les noms ont tant de fois retenti dans les Poëtes. Les superbes Titans que Jupiter foudroya, lorsqu'ils entreprirent d'assiéger les Dieux dans l'Olympe, sont dans le lieu le plus profond du Tartare. Les deux Aloïdes, Ephialte & Othus, que Neptune eut d'Hiphimédie femme du Géant Aloüs, y souffrent une peine proportionnée à leurs crimes (a). L'insensé Salmonée qui voulut imiter

(a) Il y a deux opinions sur l'Histoire de ces Géants. Quelques Auteurs disent, qu'ayant voulu escalader le Ciel, & ayant mis pour ce sujet le mot Ossa sur Pélion, Apollon les tua à coups de fléches. D'autres racontent, qu'ayant trouvé Diane à la chasse, ils avoient voulu lui faire violence, & qu'Apollon ayant fait paroître une biche, ils voulurent la percer à coups de fléches, & s'entretuérent l'un & l'autre. Ils sont dans le Tartare, attachés à une colomne avec des serpens; & il y a un oiseau nocturne qui, par ses cris lugubres, les effraye continuellement *Voy. Hygin. Fable* 28.

les foudres de Jupiter, & qui fut lui-même foudroyé. Le trop hardi Titye qui entreprit de se faire aimer de Latone, & qu'Apollon perça d'un coup de flêche, y souffre un tourment horrible; un cruel vautour lui déchire éternellement le foye, qui renaît à mesure qu'il est dévoré. Le téméraire Ixion qui se vanta d'avoir dèshonoré Jupiter, y est condamné à tourner perpétuellement une rouë environnée de serpens. Thésée qui entreprit d'enlever Proserpine pour son ami Pirithoüs, est éternellement assis sur une pierre dont il ne sauroit se détacher. Tantale pour avoir voulu tromper les Dieux, & leur avoir fait servir à table les membres de son fils Pélops, y souffre la faim la plus cruelle parmi des viandes qui se retirent à mesure qu'il s'en approche. Les Danaïdes, ces malheureuses filles de Danaüs, qui égorgérent leurs maris, y sont condamnées à remplir éternellement un tonneau percé. Sisyphe, pour avoir révélé les sécrets des Dieux, y roule toujours une pierre, qu'il est obligé de reporter au haut d'une montagne dès qu'elle est descenduë. Œdipe, qui tua son pere Laïus & épousa sa mere Jocaste; ses malheureux enfans, Etéocle

& Polinice, qui ſe firent une ſi cruelle guerre, & s'entretuérent tous deux dans un funeſte combat ; Atrée, Thyeſte, Egiſte, Clitemneſtre, & tous les autres illuſtres coupables qui ont mérité l'indignation des Poëtes, y ſouffrent des tourmens proportionnés à leurs crimes. Telle eſt la deſcription que font les Poëtes de leur Enfer. Mais s'ils ont inventé un lieu ſi affreux pour punir les méchans, ils n'ont pas manqué en revanche de nous donner une idée charmante du ſéjour des Bienheureux : écoutons-les.

A la droite du Tartare, ſe trouve un chemin qui conduit aux Champs Eliſées, dans ces iſles fortunées, où les ames de ceux qui ont bien vécu pendant cette vie jouiſſent d'une paix & d'une tranquillité profonde, & des plaiſirs les plus innocens. Figurez-vous des lieux enchantés, où ſe trouve en abondance tout ce qui peut rendre heureux (1) ; des bois toujours verds, des prairies charmantes entrecoupées de fontaines & de ruiſſeaux qui y coulent avec un doux murmure, un air ſain & pur, une chaleur modérée, des oiſeaux qui chantent éternellement dans d'agréables boccages, un printems perpétuel, un autre Soleil, d'autres aſtres (2) :

(1) Luc. Virg. Hom. Ovid. Catulle & Pind.

(2) Plat. *in Gorg.* Virg. Claud. &c.

Largior hic campus, æther & lumine vestit
Purpureo; Solemque suum, sua Sydera norunt.

Figurez-vous toutes ces choses: & vous aurez l'idée qu'ils nous ont donnée du séjour des Bienheureux, de ces isles fortunées, de ce fameux Royaume d'Adraste, en un mot des Champs Elisées (1). Mais comme ce systême dépendoit de l'imagination des Poëtes, chacun y fait trouver des plaisirs conformes à son inclination. Tibulle, qui étoit voluptueux & sensible aux charmes de la tendresse, y fait regner la joie & les plaisirs des sens :

(1) Hom. Virg. & les autres Poëtes.

Hic choreæ cantusque vigent; passimque vagantes
Dulcisonum tenui gutture carmen aves.
Fert casiam non culta seges; totosque per agros
Floret odoratis terra benigna rosis.
Ac juvenum series, teneris immista puellis,
Ludit; & assiduè prælia miscet Amor (2).

(2) Tib. l. 1.

Virgile plus modéré & plus sage n'y admet que des jeux innocens & des occupations dignes des Héros qui y habitent. Homere avant lui avoit donné à ces mêmes Héros les mêmes plaisirs. Dans le Poëte Grec, l'ombre d'Achille fait la guerre aux bêtes féroces; & dans le Poëte Latin, les Héros Troyens s'y

exercent à monter à cheval ou à faire des armes :

Pars in gramineis exercent membra palæstris...
Pars pedibus plaudunt choreas, & carmina dicunt.
... Ecce alios, dextrâ levâque, per herbam
Vescentes, lætumque choro Pæana canentes.

D'autres ont ajouté à tous ces plaisirs celui de la bonne chere, & ils ne nous parlent que des festins de cet agréable séjour, pendant qu'ils nous disent qu'il n'y avoit rien de si maigre que les repas d'Hécate qu'on faisoit en Enfer.

En un mot, pour sçavoir parfaitement la topographie du royaume de Pluton, il n'y a qu'à bien suivre l'excellent Poëte que je viens de citer ; & vous trouverez qu'il le divise en sept demeures principales, sans parler de cette grande plaine qu'on trouve avant que de passer le Cocyte. La premiere est celle des enfans :

On trouve, en arrivant dans ce triste séjour,
Les enfans que la Mort tira du sein des meres ;
Et l'on entend leurs cris, & leurs plaintes ameres (a).

La seconde est pour ceux qui ont été

(a) *Continuo auditæ voces, vagitus & ingens,*
Infantumque animæ flentes in limine primo.

injustement condamnés à perdre la vie.

A l'entrée, auprès d'eux, sont les infortunés
Par d'injustes arrêts à la mort condamnés (a).

La troisiéme est occupée par ceux qui se sont eux-mêmes donné la mort :

Non loin se trouvent ceux qui, de leur propre main,
Pour se donner la mort, se percérent le sein (b).

La quatriéme est le séjour des Amans malheureux :

Là suivent tristement des sentiers écartés
Ceux que jusqu'à la mort l'Amour a tourmentés.
D'une forêt de myrthe ils cherchent l'ombre épaisse.
La mort ne finit point leur profonde tristesse (c).

C'est-là qu'on trouve la malheureuse Phédre, qui se donna la mort pour les mépris du jeune Hippolite : Procris à qui l'infortuné Céphale ôta la vie avec le même dard qu'elle lui avoit donné : Eriphile, Evadné, Laodamie, Pasiphaé, Didon, & toutes les autres à qui

(a) *Hos juxtà falso damnati crimine mortis.*

(b) *Proxima deinde tenent mæsti loca, qui sibi lethum*
Insontes peperere manu, lucemque perosi,
Projecére animas . . . . .

(c) *Hic, quos durus amor crudeli tabe peredit,*
Secreti celant colles, & myrthea circùm
Silva tegit . . . .

un déſeſpoir amoureux avoit fait perdre le jour.

La cinquiéme eſt deſtinée pour les Héros :

> Mais enfin il arrive aux campagnes heureuſes
> Qu'habitent des Héros les Ames valeúreuſes (a).

C'eſt-là qu'on voit Tydée, Parthénopée, Adraſte, & les autres Héros de la Thébaïde, Terſiloque, Medon, Glauque, Idée, les fils d'Antenor, & tous les autres Capitaines qui avoient verſé leur ſang pour défendre les murailles de Thébes.

La ſixiéme, eſt l'affreuſe priſon du Tartare (b).

Et la ſeptiéme enfin, eſt le ſéjour des Bienheureux dont nous venons de faire la deſcription (c).

Tels étoient les Fables des Poëtes, touchant le ſéjour des ames après la mort. Leur ſyſtême a été embelli de toutes les idées que des imaginations

(a) . . . . . *Indè arva tenebant*
Ultima, quæ bello clari ſecreta frequentant.

(b) . . . . *Sub rupe ſiniſtrâ*
Mœnia lata videt, triplici cirumdata muro;
Quæ rapidus flammis ambit torrentibus amnis
Tartareus Phlegeton.

(c) *Devenêre locos latos, & amœna vireta*
Fortunatorum nemorum, ſedeſque beatas.

fécondes ont pû fournir. Cependant ils n'ont pas tout inventé ; & il est aisé de trouver le fondement de la plupart de leurs fictions dans les coutumes des Egyptiens touchant leurs funérailles, & dans la véritable Histoire des illustres criminels qu'ils y placent, telle que je la rapporterai dans la suite.

Origine des Fables de l'Enfer des Poëtes.

(1) Liv. 1.

Diodore (1) nous apprend que près de la Ville de Memphis est un lac nommé Achérusie (a), au-delà duquel on enterroit anciennement les morts. Après les avoir embaumés, on les portoit sur le rivage, d'où l'on indiquoit aux Juges le jour de leur passage : ils s'y rendoient pour faire le procès à ceux qui devoient passer ; on examinoit la vie qu'ils avoient menée ; on écoutoit les accusateurs ; & si on étoit jugé digne de la sépulture, on faisoit passer le cadavre dans une barque par un Batelier, qui en langue du Pays s'appelloit Caron. Celui-ci prenoit quelque petit droit pour le passage ; ce qui fit établir dans la suite la coutume de mettre sous la langue du défunt une piéce de monnoie. Ceux qui étoient jugés indignes de la sépulture ne passoient point le lac, & les Prêtres étoient obligés ou de les enterrer secrétement, ou de les jetter

(a) C'étoit apparemment le lac Mœris.

à la voyerie (*a*). Le même Auteur remarque que cette coutume étoit pratiquée à l'égard même des Rois ; & le jugement qu'on portoit contre eux, étoit quelquefois si sévére, qu'il y en a eu quelques-uns qui furent jugés indignes de la sépulture ; ce qui fit que la plupart de ceux qui appréhendérent le même sort, songérent à bien vivre, & à gagner la bien-veillance du peuple. Au-delà du lac Achérusie, il y avoit des bois délicieux & un bocage charmant ; un Temple consacré à Hécate la ténébreuse ; deux fameux marais, le Cocite & le Léthé : peut-être même que ces sépultures étoient gardées par quelques chiens, de peur qu'on ne vînt déterrer les Momies. On trouvoit encore près de-là une ville nommée Acharnte, où l'on avoit établi la cérémonie de faire verser tous les jours par quelque Prêtre de l'eau du Nil dans un vaisseau percé.

Voilà sans doute ce qui a donné lieu à l'Enfer des Poëtes, aux Champs Elisées, & à la plupart des autres Fables que les Grecs y ont ajoutées ; Orphée qui voyagea en Egypte, n'ayant fait,

(*a*) On punissoit très-sévérement ceux qui accusoient à faux.

comme remarque expreſſément le même Diodore, qu'embellir & augmenter ce qu'il avoit appris ſur ce ſujet de cet ancien peuple. A-t'il été queſtion, par exemple, de mettre des Juges en Enfer, pour imiter les Egyptiens ; on a choiſi ceux d'entre les Grecs qui paſſoient pour avoir vécu avec le plus d'intégrité, tel qu'étoient Eaque, Minos & Rhadamante. Leur Caron & ſa barque, ainſi que la coutume de donner un droit pour le paſſage, n'ont pas eu beſoin d'autre modéle. Les Grecs avoient vû l'un & l'autre en Egypte, ſelon le même Auteur.

Le lac Achéruſie, les portes du Cocite, & celles de l'oubli, qu'ils avoient vûës en Egypte, ont donné lieu à l'Achéron & aux autres fleuves d'Enfer. La coutume de verſer de l'eau dans un vaiſſeau percé, pour la purifier, afin qu'elle ſervît à laver les cadavres, & à les expier, a donné lieu au tourment des Danaïdes. Le Temple d'Hécate la ténébreuſe a fait établir Reine des Enfers Proſerpine, ſouvent confonduë avec Hécate. Les Bois délicieux qui étoient deſtinés pour les ſépultures, ont ſervi à former les Champs Eliſées. L'idée du Cerbere, & celle de Mercure conduiſant

les ames en Enfer, est venuë du même pays. Diodore le dit en propres termes : & ce fut Orphée, qui de retour d'Egypte, forma pour la Grèce le systême que je viens de vous développer.

Ce qu'Homere dit du Tartare (1), en faisant parler Jupiter : » Je le précipiterai au fond du Tartare, où l'on « trouve, dans le centre de la terre, une « prison obscure, avec des portes de « fer, & un pavé d'airain ; « est visiblement tiré du Cocyte & du Lethé, dont parle Diodore (2). Et la description que le même Poëte fait des Champs Elisées, de ce pays charmant, » où les hom- « mes vivent si heureusement ; où il n'y « a ni neige, ni de longs hivers, ni ja- « mais de pluye ; & où le vent, qui « se léve de l'Océan, rafraîchit perpé- « tuellement les habitans, que l'ardeur « du soleil désoleroit sans cela ; « n'est-ce pas une allusion au bonheur des Egyptiens, qui vivent aux environs du Nil, que les Egyptiens appelloient l'Océan, comme Diodore & les autres Auteurs le remarquent ? En un mot, peut-on mieux désigner l'Egypte ? Et peut-on nier que ce Poëte n'ait pris dans ce pays l'idée de son systême d'Enfer ?

En un mot, l'*Ades* des Grecs, est le

(1) Od. l. 1.

(2) Liv. 1.

même que l'*Amenthes* des Egyptiens, dont parle Plutarque (1); ce lieu souterrain où alloient, & d'où revenoient les ames des morts : ce qui lui fit donner ce nom, qui veut dire, selon le même Auteur, *Celui qui donne & qui reçoit* : Ce qui étoit conforme aux principes de la Philosophie des Egyptiens, qui, croyant les ames éternelles & immortelles, publioient qu'elles sortoient de l'*Amenthes*, pour entrer dans les corps; & qu'après plusieurs circulations, qu'ils faisoient durer trois mille ans, elles y rentroient, comme nous apprend Hérodote (2), ainsi que nous l'avons déja dit.

(1) *In Iside.*

(2) Liv. 2.

Voilà les Fables que les Grecs ont puisées chez les Egyptiens, au sujet du séjour des ames après la mort. Bochart, & après lui M. le Clerc, & quelques autres, sont allés encore plus loin : ils ont prétendu que tout ce que les Poëtes ont dit sur ce sujet, avoit été pris des Egyptiens; & par des étimologies recherchées, ils trouvent dans ce pays le systême complet des Enfers & des Champs-Elisées (3). Mais il y a apparence que leurs conjectures sont un peu trop poussées : pour moi, je m'arrête simplement à ce que dit Diodore de Sicile; & je crois que les Poëtes Grecs

(3) Voyez Bochart, dans sa Géogr. sac. & le Clerc sur Hésiode.

ayant saisi les idées des Egyptiens, sur l'immortalité des ames, & leur état après la mort, ont donné carriére à leur imagination; & ont, dans la suite, inventé sur ce sujet bien des Fables, dont ils n'avoient aucun modéle; comme ce qu'ils disent des Furies, des Parques, & des illustres Scélérats qu'ils placent dans le Tartare. Mais pour donner plus d'étenduë à cette vérité, démêlons ce qu'il y a d'historique dans le systême que nous venons d'expliquer, d'avec ce qui paroît purement fabuleux. Il faudroit d'abord faire l'histoire des Juges, que nous avons dit avoir été substitués à la place de ceux d'Egypte; mais parce que nous aurons ailleurs occasion d'en parler, nous n'en dirons rien ici. Commençons donc par Caron.

L'idée du Batelier Caron est venuë, comme le remarque Diodore, de ce que, dans la Langue des Egyptiens, ce mot signifie un *Batelier*, *Portitor*: ainsi d'un nom appellatif, les Poëtes en ont fait celui d'une Divinité, CARON.

Jàm senior; sed cruda Deo viridisque senectus (1);

(1) Liv. 6.

à laquelle ils ont donné le soin de passer les ames dans une barque, au-delà du fleuve Achéron. Ils lui ont conservé

le même caractére de celui des Egyptiens, le faiſant, comme lui, bruſque, colere, chagrin, avare. La maniére dont il reçoit Enée; le peu de cas qu'il fait des paroles de ce Héros, juſqu'à ce qu'il ait vû le Rameau d'Or, en ſont une preuve (a). La tradition leur apprenoit cela du Caron d'Egypte, comme nous le dirons dans un moment. Mais comme ils vouloient paſſer en tout pour Originaux, ils ont inventé ſur ce ſujet pluſieurs Fables: ils ont compoſé à ce Dieu une généalogie. Heſiode dit, qu'il étoit fils de l'Erebe & de la Nuit, dignes parens du Batelier de l'Enfer. On lui donne une humeur triſte & ſévere; & ſans aucun égard ni pour les dignités, ni pour les biens, ni pour les richeſſes: Et je ne ſçais par quel haſard ſon nom marque la joye & l'allégreſſe (1), à moins que cela ne ſoit une contre-vérité. Les Poëtes ſe ſont égayés à faire différens portraits de Caron; mais aucun d'eux n'a approché de l'inimitable Virgile:

(1) Nat. l. 3.

Portitor has horrendus aquas & flumina ſervat
Horribili ſqualore Caron; cui plurima mento
Canities inculta jacet, &c.

(a) *Quiſquis es, armatus qui noſtra ad limina tendis,*
Fare age, quid venias: jam iſtinc & comprime greſſus:
Hic locus umbrarum eſt, &c. Æn. 6.

Comme on croyoit que Caron ne paſſoit perſonne *gratis*, on établit la coutume de mettre ſous la langue du défunt une piéce de monnoye, que les Latins appellent *Naulus*, & les Grecs Δάνακη, pour le droit du paſſage, autrement dit naulage (1). Cette coutume leur venoit auſſi des Egyptiens, qui donnoient quelque choſe à celui qui paſſoit les morts au-delà du Marais Acheruſie, & qui s'enrichit prodigieuſement. Un monument qui ſubſiſte encore près de l'endroit où il paſſoit les morts, s'appelle aujourd'hui *Bir-gue-Caron*, ou le Palais de Caron. Il y a même encore dans le pays une ancienne tradition, qui porte, que Caron éxerçoit en cela une petite tyrannie, éxigeant cette capitation même des enfans des Rois. J'ai vû, dit Alcidon, dans la curieuſe Gallerie de M. Girardon, une Momie d'Egypte, qui a une petite piéce d'or fort mince ſous la langue, & qui paroît fort ancienne. Mais, dit l'Abbé, après avoir un peu réfléchi ſur ce qu'Alcidon venoit de dire, ſi cette piéce n'y a pas été miſe par quelque Curieux, il falloit donc que les Egyptiens crûſſent que les morts devoient encore paſſer quelqu'autre fleuve : car le Batelier prenoit celle qu'on lui don-

(1) Voyez Lucien, Dialog. du Deuil. Diod. l. 1. & autres.

noit, lorsqu'il conduisoit une Momie au-delà du lac dont nous avons parlé : & Diodore ne parle que de cette piéce qu'on lui donnoit. Apparemment, reprit Alcidon, qu'on la mettoit sous la langue du défunt, & que le Batelier aura oublié de prendre celle-là. Quoiqu'il en soit, Lucien nous assure que la coutume de mettre une obole dans la bouche des morts pour payer leur droit de passage, étoit universelle chez les Grecs & les Romains; & je ne connois que les Hermoniens qui s'en dispensoient, parce qu'ils se croyoient si près de l'Enfer, qu'ils ne jugeoient pas à propos de rien payer pour le voyage (1). Mais l'on peut ajouter que Caron n'y perdoit rien : car si ce peuple ne lui payoit pas ses droits, les Athéniens furent assez superstitieux, pour croire qu'il falloit donner quelque chose de plus pour leurs Rois, afin de les distinguer du commun des ames vulgaires, & ils mirent dans leurs bouches jusqu'à trois piéces d'or (2). Lorsque Caron se trouvoit obligé de passer dans sa barque quelque personne vivante, il falloit qu'on lui montrât auparavant le Rameau d'or, dont nous parlerons dans la suite : & parce qu'Hercule fut admis dans sa bar-

(1) Voyez Lil. Gyr. *Synt. de Diis Inferis.* Nat. L. 3.

(2) Nat. *loc. cit.*

que sans ce passeport, lorsqu'il alloit délivrer Alceste; Caron, comme nous l'apprend Servius après Orphée, fut mis en prison pour un an; quoiqu'il l'eut reçû à regret, & comme forcé : aussi s'en plaint-il à Enée :

Nec verò Alcidem me sum lætatus euntem
Accepisse lacu, nec Thesea Pirithoumque,
Quanquàm Dîs geniti.

Mais il est bon de sçavoir encore, dit Alcidon, qu'on ne se contentoit pas de cette piéce de monnoye; & afin de mieux assurer le passage, on mettoit dans le cercueil du défunt une attestation de vie & de moeurs (1). C'étoit une espéce de sauf-conduit, dont un Auteur nous a conservé le Formulaire (a): *Moi, soussigné, Anicius Sextus Pontife, j'atteste qu'un tel a été de bonne vie & mœurs; que ses Manes soient en paix.* Par où il paroît, qu'afin que cette attestation fût mieux reçûë en l'autre monde, le Pontife lui-même avoit accoutumé de l'écrire. Les Moscovites pratiquent encore aujourd'hui cette coutume; elle vient originairement d'Egypte, où l'on portoit sur le bord du lac l'éloge du dé-

(1) Eust. in *Hom.* & le Schol. de Pindare.

(a) *Ego Sextus Anicius Pontifex, testor hunc honestè vixisse: Manes ejus inveniant requiem.* Fab. Cel. l. 3. Ant.

ſunt, afin que les Juges ne ſe laiſſaſſent pas prévenir par les accuſateurs. Voilà tout ce que j'ai à vous dire de Caron : car de vous rapporter les rêveries de quelques Auteurs ſur ce ſujet, c'eſt à quoi je ne voudrois pas perdre mon tems. Oh! dit Eliante, en voilà aſſez, pour exciter ma curioſité : dites-les ces rêveries. Hé bien, Madame, il y a des Auteurs qui ont cru que Caron avoit été un Roi d'Egypte, & qui le confondent avec je ne ſçai quel Prince, dont le nom a rapport au ſien. Mais un Auteur Arabe (1) eſt allé plus loin, puiſque, ſelon lui, Caron étoit Couſin-germain, ou Oncle de Moyſe; & comme il fut d'abord dans le parti de ſon parent, il fit obſerver, avec éxactitude, ſes loix & ſes ordonnances; & celui-ci en récompenſe, lui apprit la Chimie, & le ſecret du grand Œuvre, dont Caron ſe ſervit ſi bien, qu'il amaſſa en peu de tems beaucoup de bien. Mahomet parle auſſi (2) d'un Caron, qui fut abîmé ſous terre à la priere de Moyſe; mais il y a apparence que ces deux Auteurs ont confondu Caron avec Choré, qui fut englouti, pour avoir murmuré contre ce Légiſlateur.

(1) Murtadi, dans ſon Egypte. Voyez la traduction qu'en a faite Vatier.

(2) Alcoran, c. 28.

CERBERE.

Diſons maintenant quelque choſe de Cerbere

Cerbere, ce fameux gardien des Enfers, dont l'idée venoit aussi d'Egypte, où l'on faisoit garder par des dogues le lieu des sépultures. Mais ce que je vais vous dire du Serpent de Tenare, servit à l'embellir.

Dans la profonde caverne de Tenare habitoit autrefois un affreux Serpent; ou une espéce de Dragon, qui ravageoit les environs de ce Promontoire (1); & parce qu'on regardoit cet antre comme la porte de l'Enfer, on prit occasion de-là, de dire que ce Dragon étoit le portier de ces tristes demeures: & voilà l'origine de Cerbere, qu'on appella le Chien de l'Enfer (*a*), quoique ce ne fût qu'un Serpent. Homere est le premier qui l'ait ainsi nommé (2): & quoique dans la suite tout le monde ait regardé Cerbere comme un Chien à trois têtes, on ne s'est pourtant jamais défait entiérement de la premiére idée du Serpent de Tenare: aussi au lieu de poil, ils disent que son col est environné de Couleuvres (*b*); & même on ne lui

(1) Pauf. *in Lacon.*

(2) Pauf. *loc. cit.*

(a) Parce qu'il mordoit les passans. Hécat. Milef. *Vide Nat. lib.* 5.

(b) *Cui vates, horrere videns jam colla colubris.* Virg. l. 6.

Quamvis furiale centum Muniant angues caput. Horat. l. 3. Od. 11.

donne trois têtes & trois langues, que parce que le mouvement rapide de la langue des Serpens en fait paroître trois, ou parce que leur langue est faite à peu près comme un dard (a). On peut ajouter que l'Histoire d'Aidonnée, qui faisoit garder ses mines par des Dogues, a donné lieu à la Fable de Cerbere : & comme Hercule, passant par l'Epire, délivra Thesée, & emmena peut-être quelqu'un de ces Dogues, on publia qu'il avoit enchaîné le Cerbere (1). D'autres prétendent que l'origine de cette Fable vient de ce qu'Hercule tua le fameux Serpent, qui étoit dans l'Antre de Tenare. Et si on a ajouté que Cerbere, passant par la Thessalie, avoit vomi un venin, qui en avoit empoisonné les herbes, c'est qu'on trouvoit beaucoup de plantes venimeuses dans ce pays: ce qui a aussi donné occasion à toutes les Fables des Sorciéres de cette contrée, qui attiroient, disoit-on, par leurs enchantemens, la Lune sur la terre. N'oublions pas de dire qu'Hesiode a cru que Cerbere étoit fils de Typhon & d'Echi-

(1) Voyez l'Hist. d'Hercule, Entr. 13.

(a) *Cui sunt tres linguæ, tergeminumque caput.* Tibull.
- - - - - Sordidum tabo caput
Lambunt colubræ : viperis horrent jubæ :
Longusque tortâ sibilat caudâ draco.
Seneq. *in Herc. furente*, Act. 3.

ne : quelques Auteurs font venir l'étimologie de son nom du mot Grec (a), qui signifie *dévorer*. Mais c'est assez parlé de Cerbere, dit Eliante. Dites-nous, je vous prie, ce que c'étoit que les Furies dont on parle tant. Ont-elles jamais existé ? Et qu'est-ce qui a donné lieu aux Fables qu'on nous débite là-dessus ? Si elles ont jamais existé, reprit Alcidon, croyez-vous qu'on a eu beaucoup de peine à trouver dans les siécles passés trois personnes, parmi le sexe même le plus aimable, qui ayent pû donner lieu aux Fables des Furies ? Je ne réponds pas du passé ; mais je sçais bien que s'il falloit à présent remplacer les Furies, il ne faudroit pas assurément sortir de Paris pour cela. On ne vous interroge pas, Monsieur le Causeur, dit Eliante ; c'est à Monsieur l'Abbé à qui j'en veux.

Vous ne devez regarder, Madame, les Furies, que comme des Divinités Poëtiques ; & je ne crois pas qu'on ait eu d'autre raison de les introduire dans l'Enfer, que pour ne rien laisser à désirer dans un si triste séjour, & faire trouver des Ministres propres à exécuter les sentences du rigide Rhadamante. On les a nommées Furies, à cause de la fu-

Les Furies, ou les Euménides, ou Erinnies.

(a) Κρεόβορος, *carnivorans*. Boch. l. 8.

reur dont on disoit qu'elles étoient agitées, & qu'elles inspiroient à ceux qu'elles tourmentoient : & les Grecs les nommoient Erinnies (a), par une semblable raison, & pour exprimer le trouble qu'elles causoient. Et ne croyez pas, Madame, qu'il y ait là aucun mystére peu avantageux à votre sexe ; car on en auroit fait des hommes, comme on en a fait des femmes, si leur nom avoit eu une terminaison masculine (1). On a dit qu'elles étoient filles de la Nuit & de l'Achéron (b) ; ou de Pluton & de Proserpine (c) ; ou de la Terre arrosée du sang qui coula de la playe de Saturne (2) ; chaque Poëte s'étant plû à leur trouver des parens dignes d'elles. On reconnoissoit ordinairement (d) trois Furies, Tysiphone, Megere & Alecto : le respect qu'on leur portoit étoit si grand, qu'on n'osoit presque point les nommer : on n'oublioit rien pour les appaiser, quand on croyoit les avoir offensées, parce qu'on étoit persuadé qu'elles sortoient de l'Enfer, pour tourmenter les crimi-

(1) Voyez la source des licences Poëtiques.

(2) Hésiod. *in Theog.*

(a) Comme qui diroit, *troubler l'esprit.*

(b) Lycoph. *in Caff.* Echilée, *in Eum.* les font filles de la Nuit.

(c) Orphée, *in Hymnis Eum.* les appelle *Serpentitonas.*

(d) Je dis *ordinairement* ; car Eurip. *in Herc. fur.* en introduit une quatriéme, qu'il appelle Lysse, dont le nom veut dire *rage.*

nels. On regarda Œdipe comme un impie, pour être entré dans un bois qui leur étoit consacré, & que les habitans de l'Attique osoient à peine regarder (1). Paussanias (2) nous assure que ceux, qui après avoir commis quelque crime, entroient dans le Temple qu'Oreste leur avoit dédié, devenoient furieux; le souvenir de leurs crimes, & la crainte des Furies leur troublant l'esprit. Il ne faut pas oublier de dire, reprit Alcidon, qu'après que Minerve les eût appaisées, & qu'elles cessérent de tourmenter le malheureux Oreste, on les appella Eumenides, qui veut dire *douces* (3) : & si Sophocle les appelle ainsi dans sa Tragédie d'Œdipe, qui vivoit avant Oreste, il faut avoir égard, non pas au tems où vivoit ce Héros, mais à celui où il composa cette Piéce, où les Furies étoient communément appellées Eumenides (*a*).

Le culte des Eumenides étoit célebre sur-tout en Arcadie (1); on leur immoloit des brébis noires : un silence respectueux régnoit pendant le tems de leurs

(1) Sophocle, *in Oedip.*

(2) *In Achaicis.*

(3) Eschile, Trag. des Eumén.

(4) Isæ.

(*a*) Cette coutume, d'appeller les choses par les noms qui étoient en usage du tems que les Poëtes travailloient, leur est assez ordinaire. Et Virgile, *Æn. l. 6.*, parle du port de Velie au tems d'Enée, quoique ce nom ne lui fût donné que plusieurs siécles après.

Portusque require Velinos.

sacrifices ; & il n'étoit permis à personne d'y assister qu'aux seuls Prêtres. Le feu qu'on y employoit devoit être fait avec du bois de cedre ; on répandoit le sang des victimes dans trois fosses, avec un attirail de cérémonies, que vous pourrez lire dans le Poëme d'Orphée.

Au reste, les noms des Furies répondoient parfaitement à leur caractére, puisqu'ils signifioient la vengeance, le carnage, le trouble & l'envie (1). Mais s'il est permis de mêler ici un trait de morale, je dirai, après Ciceron (2), que les véritables Furies sont les remords qui déchirent les scélérats ; & il n'est pas nécessaire de les aller chercher dans le Tartare. C'est, sans doute, ce que les Poëtes nous ont voulu apprendre, lorsqu'ils nous représentent un Oreste après son parricide, & un Œdipe après son inceste, agités par les Furies. La seule crainte en a fait des Divinités : voilà leur véritable origine.

Cependant, pour éviter les persécutions de ces implacables Furies ; lorsque quelqu'un avoit commis quelque meurtre, soit volontaire ou non, il n'osoit s'approcher d'aucuns mystéres, ni assister à aucune cérémonie de religion, qu'il n'en eût fait auparavant l'expia-

(1) Voyez Nat. l. 3. c. 10.

(2) *Pro Rosc. Amerino.*

tion. Quand c'étoit quelque Prince, les Rois eux-mêmes en faisoient la cérémonie : le coupable s'y préparoit par les sacrifices, la priere, & la continence ; & ensuite on lui lavoit tout le corps, ou seulement les mains dans de l'eau du fleuve, ou plutôt dans celle de la mer, quand on le pouvoit, parce que, comme le remarque Euripide (*a*), on croyoit qu'elle étoit si efficace, qu'elle effaçoit tous les crimes. Ainsi fut purifié Oreste par sa sœur Iphigénie, & plusieurs autres. Il y avoit aussi parmi les Anciens plusieurs autres sortes d'expiations ; & ils ne s'approchoient jamais de leurs mystéres quand ils se croyoient soüillés, qu'ils ne fûssent expiés auparavant. La maniére la plus ordinaire de se purifier, étoit l'ablution (*b*). Vous verrez dans la suite de nos Entretiens, qu'Amphitrion, Hercule, Œdipe, Pelée, Telamon, eurent recours à cette sorte d'expiation : & il suffit de dire ici, qu'on choisissoit pour cela deux des Princes,

(a) *In Tauris mare abluit hominum omnium mala.* Eu. Iph.

(b) *Tu, genitor, cape Sacra manu, patriosque Penates.*
Me bello è tanto digressum, & cæde recenti,
Attrectare nefas, donec me flumine vivo
Abluero - - - Virg. Æn. l. 2.

qui étoient en plus grande réputation de probité.

LES PARQUES

Les Parques, continua-t'il, qu'on doit mettre aussi au nombre des Divinités de l'Enfer, doivent de même leur existence à l'imagination des Poëtes, qui n'ont eu d'autre but en introduisant ces trois Sœurs qui président à la naissance de chaque homme, & qui réglent les événemens de sa vie & de sa mort, que de nous faire voir que tout arrivoit par une fatale destinée, qu'il étoit impossible d'éviter. Sur cela, ils ont imaginé trois Divinités qui filoient nos jours : l'une, tenoit la quenoüille ; l'autre, tournoit le fuseau ; & la troisiéme, rompoit le fil, lorsqu'il étoit question de terminer la destinée de quelqu'un (a). Sur cette idée, on leur a forgé des noms conformes à leurs emplois : car *Clotho*, qui présidoit à la naissance, signifie *Invocation*, ou *Fileuse* (b) ; *Lachesis*, de qui dépendoient les événemens de la vie, veut dire, *Sort*, *Destinée* ; & *Atropos*, qui terminoit nos jours en rompant le fil fatal, veut dire, ou *infléxible*, *immuable*, ou *sans ordre & sans*

(a) *Clotho colum retinet, Lachesis net, & Atropos occat.*

(b) Κλωθὼ, *à volvendo.* Λάχεσις *est ipse eventus.* Ἄτροπος, *immutabilis.*

lui, parce que véritablement la mort vient à quelque heure, & à quelque tems que ce soit, & n'épargne personne : aussi leur nom générique de Parques vient-il, *ex eò quòd nemini parcant*, de ce qu'elles ne pardonnent à personne, ou plutôt, de ce qu'elles distribuoient à chacun ses Destinées ; ce que le nom Grec qu'on leur donnoit (1), signifie : à moins que vous ne vouliez, avec un sçavant Homme (*a*), le faire venir du mot Phénicien, *Parka*, qui veut dire, *rompre*. Il fut question de donner des parens à ces prétenduës Divinités : Hesiode (*b*) dit qu'elles étoient filles de Jupiter & de Themis. Mais, dit Eliante, ne pourroit-on pas rendre ici la pareille à Alcidon, qui affectoit de railler sur notre sexe, à l'occasion des Furies ? Ne pourroit-on pas dire que les Parques nous vengent bien ; & qu'on a dit que c'étoient des femmes, parce que nous réglons la destinée de presque tous les hommes ? On ne peut pas, repartit l'Abbé, prendre sa bisque plus à propos (*c*). Ce-

(1) Μοῖραι.

(*a*) Le Clerc sur Hésiod. *Hinc*, dit-il, *Parca Dea*, *quæ filum rumpit*.

(*b*) *In Theog.* ou de l'Erebe, ou de la Nuit.

(*c*) On représentoit les Parques comme de vieilles femmes couronnées de flocons de laine entremêlés de Narcisse ; l'une tenant une quenouille à la main, l'autre un fuseau, & la troisiéme des ciseaux.

lui qui a le mieux réussi à faire le portrait des Parques, est l'éloquent Catulle (*a*). Parlons maintenant des fleuves d'Enfer.

Les Fleuves d'Enfer.

L'Achéron.

L'Achéron est un Fleuve d'Epire, qui prend sa source au Marais d'Achéruse (*b*), & se décharge près d'Ambrasie, autrement dite l'Arte, dans le Golfe Adriatique. L'eau de ce Fleuve est amere & mal-saine (1); & c'est en partie la raison pourquoi on en a fait un Fleuve d'Enfer; d'autant plus qu'il demeure long-tems caché sous terre, & va ressortir fort loin de l'endroit où il disparoît. Son nom a aussi contribué à cette Fable; car il veut dire *angoisse* ou *hurlement*. Peut-être même qu'Orphée donna à ce Lac & ensuite au Fleuve, le nom du Marais Achérusie, qu'il avoit vû près de Memphis, lorsqu'il accommoda à la Grèce les idées qu'il

(1) Pauf. *in Atticis.*

(a) *Intereà infirmo quatientes corpora motu,*
Veridicos Parcæ cœperunt edere cantus.
His corpus tremulum complectens undique vestis,
Candida purpureâ talos incinxerat ora,
At roseæ niveo residebant vertice vittæ,
Æternumque manus carpebant ritè laborem:
Læva colum molli lanâ retinebat amictum,
Dextrâ tunc leviter deducens fila supinis
Formabat digitis, tùm prono in pollice torquens,
Libratum tereti versabat turbine fusum.
In Thet.

(*b*) Strabon, L. 7. Quoique Platon, in Phæd., dise qu'il entre dans l'Achérusie.

avoit puisées en Egypte au sujet des morts. On a ajouté dans la suite plusieurs Fables à ce que nous venons de dire : on a dit que l'Achéron étoit fils de Cérès, ou de Titan & de la Terre : que la crainte qu'il eut des Géans le fit cacher pour quelque tems, & descendre même jusques dans l'Enfer, pour se dérober à leur fureur. Quelques-uns ont dit que Jupiter l'avoit précipité dans l'Enfer, parce que son eau avoit servi à étancher la soif des Titans ; Fable fondée sur ce que ce Fleuve, ainsi que nous l'avons dit, demeure long-tems caché dans la terre, qui étoit la mere des Titans. On ajoute que l'Achéron étoit pere de cet Ascalaphe qui fut changé en Hibou, comme nous l'avons dit dans l'Histoire de Proserpine : sur quoi un Auteur (1) a cru qu'il y avoit eu un Roi d'Epire nommé Achéron, qui a donné son nom à ce Fleuve. Ainsi on pourroit dire que ce Prince donna peut-être retraite aux Titans après la victoire que Jupiter avoit remportée sur eux ; & qu'il en fut puni rigoureusement. Quoiqu'il en soit, il ne faut pas oublier de dire qu'il y a un autre fleuve de ce nom dans le pays des Bruttiens près de Pandose, qui donna lieu à une triste

(1) *Antroteius, in suâ navig.*

(1) Strab. l. 6. équivoque (1). L'Oracle de Dodone ayant averti Alexandre Roi des Molosses de fuir l'Achéron ; ce Prince pensant qu'il parloit de celui qui étoit en Thesprotie, ne voulut pas s'éloigner du lieu où il étoit, & y fut tué. Il y en a aussi un autre près de Ténare en Laconie.

Le Cocite & le Phlégeton. Le Cocite est un autre fleuve d'Epire, ou plutôt de la Thesprotie qui en étoit une partie ; il tombe avec le Pyriphlégéton dans le marais Achérusie ; & dont le nom veut dire *pleurs*, *gémissemens* (a) ; & celui de Pyriphlégéton, *brulant* (b). Ces étimologies, & leur voisinage de l'Achéron, les ont fait mettre au nombre des Fleuves d'Enfer.

Le STYX. Le Stix, qui étoit dans l'Arcadie, est une fontaine qui coule d'un rocher, & qui forme ensuite un ruisseau qui demeure long-tems caché sous terre : son eau est mortelle ; & c'est, comme le remarque Pausanias (2), cette qualité qui a donné lieu aux Poëtes d'en faire un Fleuve ou un Marais d'Enfer. Voici la description qu'il en fait (3).

(2) L. 8. c. 8.

(3) *Loc. cit.* Hérod. *in Erato.*

Auprès d'une Ville d'Arcadie nommée Nonacris, est un précipice fort éle-

(a) Κωκύειν, *gemere*, *lamentari*.
(b) Φλέγω signifie *pleuter*.

vé, d'où il dégoute de l'eau qui descend dans le fleuve Cratis. Cette eau est mortelle aux hommes & aux autres animaux ; elle brise les vaisseaux de verre & de porcelaine, & tous les autres, excepté ceux de corne de pied de cheval. Sur cette idée on a composé une Fable, on a animé Stix. On l'a faite fille de l'Océan (1), & femme d'un certain Pallas ou Piras (2) : on dit qu'elle fut mere de l'Hydre, &c. Son nom imprimoit tant de terreur, que le serment le plus inviolable étoit de jurer par le Stix ; & les Dieux mêmes étoient très-religieux à le garder (a). La punition de ceux qui se parjuroient après ce serment, étoit très-rigoureuse : Jupiter ordonnoit à Iris de leur présenter une coupe pleine de l'eau empoisonnée de cette fontaine ; & il les éloignoit de sa table & de sa conversation pendant quelque tems (3) : il les privoit même de la Divinité, pour un an, comme si c'eût été une charge dont il suspendoit les fonctions. Que si vous demandez aux Mitologues la raison pourquoi les Dieux étoient si religieux sur cet article, c'est que la Victoire, qu'on croyoit être fille

(1) Hésiod. *in Theog.*

(2) Pausf. *loco cit.*

(3) Hésiod. *in Theog.*

(a) *Dî cujus jurare timent & fallere numen.* Virg. l. 6.

du Stix, avoit donné du ſecours aux Dieux contre les Géans, & étoit arrivée la premiére dans le Ciel à l'occaſſion de cette guerre : Ce qui avoit obligé Jupiter, en reconnoiſſance, d'ordonner que le ſerment fait par le Stix ſeroit inviolable. Mais ce n'eſt là encore qu'une Fable, fondée ſur ce qu'on ſe ſervoit anciennement de l'eau du Stix pour faire les épreuves des coupables & des innocens, à peu près comme les Juifs ſe ſervoient de l'eau de Jalouſie. Au reſte, lorſque les Dieux juroient par le Stix, ils devoient avoir une main ſur la terre, & l'autre ſur la mer (1), comme Homere le remarque.

(1) Hom. Iliad. 14.

Il eſt aiſé de voir, dit Alcidon, que deux choſes ont contribué à faire mettre ces quatre Fleuves dans l'Enfer. La premiére, c'eſt qu'ils étoient tous quatre dans l'Epire, qui a été regardée, à cauſe d'Aidonnée, comme le Royaume de Pluton. La deuxiéme, eſt l'étimologie de leurs noms : Achéron veut dire *la derniére*, par où l'on marquoit que ceux qui alloient en ce pays travailler aux mines, y mouroient preſque tous : Cocite veut dire : *hurlement*; le Stix, *l'eau du ſilence*; Pyriphlégéton, *brulant*; &

Léthé, *oubli* (a) : c'étoit un Fleuve d'Afrique, près de la ville de Bérénice.

Il est bon aussi de remarquer que ce n'est pas seulement de ces fleuves d'Epire que les Poëtes ont tiré l'idée des Fleuves d'Enfer, puisque non-seulement le Laç d'Achérusie d'Egypte, & le Fleuve Léthé d'Afrique y ont aussi donné lieu ; mais aussi le Laç Averne d'Italie, & les autres fontaines d'eau chaude qui étoient aux environs. En effet, ce lieu-là & tous les autres étoient si couverts de bois depuis Bayes & Pouzzoles, que les eaux en étoient très-mal-saines, parce que la vapeur qui sortoit des mines de soulfre & de bitume qui y sont en grand nombre, ne pouvoit pas s'exhaler aisément. Ainsi ce n'est pas à tort que Virgile dit (1) que les oiseaux qui voloient sur ce Lac étoient souvent étouffés par cette mauvaise odeur. C'est ce qui lui fit donner le nom d'*Averne* (b). Agrippa fit couper ces bois par l'ordre d'Auguste, & en fit si bien nétoyer les environs, que tous ces mauvais effets cessérent entiérement, & que l'eau devînt claire & nette : & c'est

(1) En. l. 6.

(a) *Λήθη, Oblivio. Referens oblivia Lethe*, dit Sil. Ital. l. 1. : ou, *longa oblivia potant*, comme dit Virg. l. 6.

(b) Comme qui diroit, *ἄορνος*, *sans oiseaux*.

(1) Liv. 5. peut-être pour cela que Strabon (1) regarde comme une Fable tout ce que Virgile & les autres Poëtes en disent.

Les Titans. Il ne nous reste maintenant, pour finir cette matiére, qu'à parler de ceux qu'on a condamnés au Tartare, & de chercher pourquoi ils ont mérité l'indignation des Poëtes. Il n'est pas difficile d'abord de deviner pourquoi on y trouve des Titans, puisqu'on regardoit comme une impiété l'entreprise qu'ils avoient faite contre Jupiter, & qu'on croyoit que ce Prince les avoit précipités dans les cavernes du Mont Etna, qui étoit regardé comme un soupirail de l'Enfer.

Tytie. On doit penser la même chose de Tytie, sur tout si on le prend, comme plusieurs Auteurs, pour le fameux Typhon, dont nous avons parlé. Que si nous en

(2) Liv. 9. croyons Strabon (1), c'étoit un Tyran de Panople en Egypte, qui s'attira par ses violences l'indignation du peuple. On n'en a fait au reste un Géant fils de la Terre (a), que parce que son nom veut dire *terre* ou *bouë*; ce qui est l'origine de la Fable qui dit que la jalouse Junon obligea Orchomene sa mere, dont Jupiter étoit amoureux, à se ca-

(a) Les Poëtes disent qu'il occupoit dans l'Enfer neuf arpens. *Virg. l. 6.*

cher dans les entrailles de la terre. Virgile fait une belle description du supplice de ce malheureux, dont un Vautour déchire éternellement le foye (1).

(1) Virg. l. 6.

Sysiphe, selon quelques Auteurs, étoit Sécrétaire d'un Roi de Troye ; mais comme il révéloit les sécrets du Conseil, il fut découvert, & on le punit très-rigoureusement. Le supplice que les Poëtes lui font souffrir dans l'Enfer, en lui faisant rouler éternellement une pierre sur le haut d'une montagne, d'où elle descend à l'instant, n'est qu'un symbole de son caractére inquiet & remuant. D'autres Auteurs, dit Alcidon, rapportent cette Fable à un autre Sysiphe, Roi de Corinthe, de la race des Eolides. C'étoit l'homme le plus fin & le plus rusé de son tems (2). Thésée, en lui ôtant la vie, fit cesser les ravages qu'il commettoit dans l'Attique. C'est celui, au reste, qui épousa Anticlie, fille d'Antolicus, dont il eut une fille du même nom, que Laerte épousa, & dont il eut Ulysse. Je me souviens, reprit l'Abbé, de la plaisante avanture qui obligea Autolicus à donner sa fille en mariage à Sysiphe. Comme il s'imaginoit être plus fin que lui, il lui vola quelques troupeaux, & les mêla avec les siens : mais Sysiphe,

(2) Hom. Od. l. 11. Ovid. Mét. 13. Horace, &c.

qui les avoit marqués ſous le pied, les reconnut aiſément; & gagna, par cette adreſſe, l'amitié d'Autolicus, qui lui donna ſa fille en mariage. On dit que c'eſt lui qui découvrit à Aſope le lieu où Jupiter avoit caché Egine: & c'eſt peut-être ce qui lui a attiré l'indignation des Poëtes, qui ont tant débité de Fables ſur ſon ſujet; entr'autres, que Jupiter, pour ſe venger, lui avoit envoyé la Mort; que celui-ci l'avoit enchaînée; qu'Hercule la délivra, & tua Syſiphe. Mais, ſans nous arrêter à ces bagatelles, n'oublions pas de dire, que notre Syſiphe ayant conſulté l'Oracle, pour apprendre de quelle maniére il pourroit éviter les embûches de ſon frere Salmonée, il apprit que ſa mort étant inévitable, le ſeul moyen de ſe venger, étoit d'avoir des enfans de ſa niéce Tyro. Il lui fit violence, & en eut deux fils: mais cette infortunée Princeſſe, pour prévenir la prédiction de l'Oracle, & ſauver la vie à ſon pere, les fit mourir (1). C'eſt apparemment pour donner horreur de l'inceſte de Syſiphe, & pour marquer le caractére de ce Prince, qui roula ſi long-tems dans ſa tête des deſſeins de vengeance, qu'on a inventé le ſupplice qu'on lui fait endurer en Enfer.

(1) Voyez Meziriac, ſur l'Ep. d'Hipſ. à Jaſon.

Au reste, il ne faut pas confondre ce Salmonée, pere de Tyro, avec un autre du même nom, Roi d'Elide (a), que Virgile met dans le Tartare. Ce Prince, qui vouloit s'égaler à Jupiter, avoit fait faire un pont d'airain, sur lequel il faisoit rouler son chariot pour imiter le tonnerre, pendant qu'il lançoit de tous côtés des torches allumées. On dit qu'il fut véritablement frappé de la foudre. Notre Poëte décrit parfaitement bien le caractére de cet insensé, sa mort & son supplice. SALMONÉE.

Là je vis Salmonée, & son tourment extrême :
L'arrogant qui jadis bravoit les Immortels,
Et vouloit usurper l'encens & les autels ;
Quand sur un pont d'airain poussant son char rapide,
Lançant ses feux ardens sur le peuple d'Elide,
Il pensoit imiter, dans son triomphe vain,
L'inimitable foudre, & l'immortelle main.
Mais du grand Roi des Dieux l'ire juste & puissante
Lança, non une torche ou de la poix fumante ;
Mais perça le Tyran de son foudre vengeur,
Et le précipita dans ces lieux pleins d'horreur (1).

(a) Diod. l. 4. dit cependant que c'est le même ; & que son impiété lui attira la haine des hommes & la colére des Dieux : qu'il fut frappé de la foudre ; ce qui a donné lieu à la Fable.

(1) Segrais, Trad. de Virg. l. 6.

PHLEGYAS. On trouve aussi dans le Tartare l'infortuné Phlegyas, Roi des Lapithes; & il y est dans une continuelle appréhension de la chûte d'un rocher, qui lui pend sur la tête. Son crime fut d'avoir fait brûler le temple d'Apollon de Delphes, parce qu'il crut que ce Dieu avoit débauché sa fille (a) : apparemment que quelque Prêtre, qui en étoit devenu amoureux, avoit pris l'habit & l'équipage de ce Dieu. Plegyas est le Prédicateur de ces tristes lieux, si nous en croyons le Poëte que nous venons de citer (b) : *Apprenez*, dit-il aux Ombres d'une voix fort élevée, *à ne point mépriser les Dieux, & à rendre la justice à tout le monde.* Inutile sermon, dit Eliante, puisqu'il est fait à des gens qui ne sont plus en état de pratiquer de si belles leçons : car, comme dit Scaron,

Cette Sentence est bonne & belle :
Mais en Enfer de quoi sert-elle (1) ?

(1) Virg. trav. l. 4.

Stace ajoute que le pauvre Phle-

(a) *Phlegias autem Ixionis pater, habuit Coronidem filiam; quam Apollo vitiavit, unde suscepit Æsculapium : Quod pater dolens incendit Apollinis templum, & ejus sagittis est ad Inferos trusus.* Servius in l. 6. Virg.

(b) - - - *Phlegiasque miserrimus omnes*
Admonet, & magnâ testatur voce per umbras :
Discite justitiam moniti, & non temnere Divos.
Æn. l. 6.

gyas étoit à jeûn, & accablé sous la pésanteur d'un effroyable rocher (a). Sur quoi, dit Alcidon, s'il m'étoit permis de railler un peu ces deux Poëtes, je dirois que ce Prince infortuné est là dans une situation bien gênante pour un Prédicateur : & j'ai peine à comprendre comment Virgile le fait crier si fort, étant à jeûn, & ayant un rocher sur l'estomac. Quoiqu'il en soit, dit l'Abbé, si nous en croyons Pausanias, ce n'est pas Phlegyas, mais quelqu'un de ses sujets, qui brûla le temple de Delphes. S. Augustin (1), après Varron, dit que ce fut Danaüs, qui fut l'auteur de cet incendie.

(1) *De Civ. Dei*, *l.* 18. c. 12.

C'est au reste ce même Phlegyas, reprit l'Abbé, qui, selon quelques Auteurs, fut pere d'Ixion, si fameux parmi ceux qui sont dans le Tartare. Mais nous en parlerons ailleurs (2).

(2) Voyez l'Hist. d'Hercule.

TANTALE.

Tantale étoit fils de Tmole Roi de Lydie, dans l'Asie Mineure. Tzethes nous (3) apprend, après tous les Anciens, que ce Prince étoit très-religieux ; mais qu'il poussa la superstition jusqu'à offrir aux Dieux des victimes humaines : ce qui l'a fait regarder comme un impie,

(3) Hist. 10. c. 5.

(a) *Jejunum Phlegiam, subter cava saxa jacentem,*
Perpetuo premit accubitu. L. 1. Theb.

& a porté les Poëtes à le condamner au supplice dont nous venons de parler. Cependant Ovide & Hygin (a) croyent qu'il ne mérita ce supplice, que pour avoir révélé les secrets des Dieux, dont il étoit le Grand-Prêtre, c'est-à-dire, pour avoir découvert les mystéres de leur culte : ce qui étoit défendu avec la derniére rigueur.

Quærit aquas in aquis, &c.

. . . *Hoc illi garrula lingua dedit.*

Il y a bien de l'apparence, dit Eliante, que c'est là le fondement du supplice qu'endure Tantale dans l'Enfer Poëtique. Mais je ne vois pas ce qui peut avoir donné lieu à ce que rapporte Ovide, que les Dieux étant allé loger chez ce Prince, il avoit voulu éprouver s'ils connoissoient les choses cachées, & juger par-là de leur Divinité : qu'il leur avoit servi pour cet effet le corps du jeune Pelops son fils, mêlé avec d'autres viandes ; que Cérès, qui avoit trouvé le ragoût excellent, en avoit mangé une épaule ; & que Jupiter, qui découvrit la barbare curiosité de Tantale, avoit

(a) *Jupiter concredere Tantalo sua consilia solitus erat, & ad epulum Deorum admittere : quæ Tantalus ad homines renuntiavit ; ob idque dicitur ad inferos in aquam mediâ parte corporis stare.* Hyg. Fab. 82.

redonné la vie au jeune Prince, à qui il avoit remis une épaule d'yvoire, à la place de celle qui avoit été mangée; & avoit précipité Tantale au fond des Enfers. Il y a bien de l'apparence, dit Alcidon, que cette Fable est une suite de l'autre; c'est-à-dire, que les Poëtes, pour donner plus d'horreur de la barbare coutume qu'avoit le Roi de Lydie, d'immoler aux Dieux des victimes humaines, feignirent qu'il leur avoit voulu offrir son propre fils, & parlérent de ce sacrifice sous l'idée d'un repas barbare: si toutefois vous n'aimez mieux dire, avec Pindare (1), que ce qui a donné lieu à cette Fable, c'est que Neptune, c'est-à-dire, quelque fameux Corsaire, ayant enlevé le jeune Pelops; quelqu'un, pour rendre Tantale odieux, publia la Fable de ce repas; & ajouta que Cérès avoit mangé une épaule de Pelops, parce que c'est à cette Déesse que Tantale avoit immolé des victimes humaines. J'aimerois mieux croire, dit l'Abbé, qu'une avanture que raconte Pausanias (2), a donné lieu à la Fable. Comme parmi les fatalités de Troye, on devoit, pour prendre la ville, avoir les os de Pelops; les Grecs envoyérent à Pise où il étoit enterré: le vaisseau fit naufrage à son re-

(1) Poëm. Olymp.

(2) *In Eliac.*

tour; & quelque tems après, un Payſan trouva ſur le rivage l'épaule de ce Prince, & la cacha ſous le ſable. Les Eléens étant allés environ ce tems-là conſulter l'Oracle de Delphes, pour être délivrés de la peſte, la Prêtreſſe leur ordonna d'aller déterrer les os de Pelops: peut-être qu'en mémoire de cet événement ils firent une épaule d'yvoire, qu'ils conſacrérent à Cérès, & que les Pelopides portérent depuis dans leurs Enſeignes. Quoiqu'il en ſoit, pour dire quelque choſe de plus ſûr, Tantale eut une longue guerre avec Tros Roi de Troye, à cauſe du rapt de Ganimede ſon fils. Cette guerre obligea enfin Pelops, après la mort de ſon pere Tantale, de ſortir de la Phrygie, pour ſe retirer chez Œnomaüs, dont il épouſa la fille: mais nous en parlerons plus au long dans l'Hiſtoire des Héros. Tantale vivoit environ cent & quelques années avant la priſe de Troye; comme il ſera aiſé de le voir quand nous parlerons de la ſucceſſion des Rois de cette Ville, depuis Tros, juſqu'à Priam. Continuons notre ſujet, & diſons un mot des Danaïdes, & de leur ſupplice.

Les DANAÏDES.

Ce qui peut avoir donné lieu au ſupplice des Danaïdes, ſelon Diodore, c'étoit

toit cette coutume des Prêtres d'Achante qui versoient de l'eau dans un tonneau percé, qui donna occasion à Orphée de destiner le même emploi aux Danaïdes qui avoient égorgé leurs maris. Tout le monde sçait que Danaüs étant sorti d'Egypte avec ses filles (1), parce que l'Oracle lui avoit prédit qu'il seroit tué par un de ses gendres, se retira en Grèce, où il fut élû Roi d'Argos : que les fils d'Egyptus son frere allérent le trouver, & épousérent leurs cousines : que Danaüs obligea ses filles à tuer leurs maris : & qu'il n'y eut qu'Ypermnestre qui sauva son époux (*a*), qui tua dans la suite Danaüs : & que c'est pour punir ces Princesses que les Poëtes ont inventé leur supplice. C'est l'opinion la plus reçûë : Cependant Eusebe & quelques autres croyent que ce qui a donné lieu à inventer le supplice de ces Danaïdes, c'est qu'elles firent creuser des puits dans Argos (*b*), d'où l'on tiroit l'eau conti-

(1) Voyez Apollod. Pausan. &c.

(*a*) Son pere la fit appeller en jugement ; mais on la déclara innocente : & même les Argiens la firent Prêtresse de Junon.

(*b*) Eusebe, Chron. l. 1., dit ; *Danaus fecit abundare aquis agros*. Et le Grec, qui n'a point été traduit par saint Jerôme, ajoute : *Ope Danaidarum*. Les Egyptiens étoient fort habiles dans l'art de conduire les eaux par le moyen des pompes & des aqueducs. C'étoit le seul moyen de rendre leurs terres fécondes.

nuellement avec des pompes ; ce qui étant très-pénible, fit inventer, par ceux qui étoient condamnés à y travailler, que les Dieux, pour punir ces Princesses, les avoient condamnées à remplir dans l'Enfer un vaisseau percé.

Vous avez dit tantôt, reprit Alcidon, que Diodore ne rapporte point de raison de la coutume qu'avoient les Prêtres Egyptiens de puiser l'eau dans un vaisseau percé. J'ai lû quelque part que c'étoit pour purger & purifier l'eau du Nil, pour l'employer ensuite aux sacrifices : & ce vaisseau s'appelloit l'*Hydrie*.

Histoire des ALOÏDES.

Enfin, pour ne rien laisser à dire au sujet des illustres malheureux que nous avons trouvés dans le Tartare, voici l'Histoire, ou plutôt la Fable des deux Aloïdes, telle qu'Apollodore (1) la raconte. Iphimédie fille de Triope ayant épousé Aloéus, devint amoureuse de Neptune (4) ; & allant souvent sur les bords de la mer pour s'entretenir avec son amant, elle en eut deux enfans, Ephialte & Othus. Ces jeunes Princes croissant chaque année d'une coudée en largeur, & d'une aune de hauteur, se trouvérent si fiers à l'âge de neuf ans

(1) L. Bibl.

(4) C'étoit quelque Capitaine de Vaisseau.

de se voir aussi grands & aussi puissans que les plus fameux Géans, qu'ils crurent qu'il n'y avoit rien au-dessus de leur force. Ainsi ils entreprirent de détrôner Jupiter: & pour lui livrer un assaut dont il ne pût se défendre, ils mirent le mont Ossa & le Pélion sur l'Olympe. Ces Géans menaçant de-là le souverain des Dieux, eurent l'insolence de lui demander Junon & Diane: & Mars ayant voulu s'opposer à leur entreprise, ils le prirent prisonnier & le chargérent de chaînes, dont Mercure le délivra (1). Enfin la puissance des Dieux se trouvant inutile contre de si terribles ennemis, ils furent obligés de recourir à l'artifice; Diane les ayant apperçûs, se changea en biche, & se lança au milieu d'eux. Comme ils voulurent tirer leurs flêches, ils se blessérent l'un & l'autre, & en moururent, délivrant pour jamais les Dieux de la crainte qu'ils leur avoient inspirée. Jupiter les précipita au fond du Tartare; Fable qu'il est inutile d'expliquer, après ce que nous avons dit du combat des Géans; & on en découvre assez le sens, puisqu'elle ne renferme que l'Histoire de deux scélérats, qui, après avoir tenté les entreprises les plus hardies, périrent malheureusement à la

(1) Voyez Arnobe.

chasse. Ils vivoient trois générations après Deucalion, dont il étoient descendus (a), c'est-à-dire, deux cens ans avant la prise de Troye.

On trouve aussi dans l'Enfer, comme nous l'avons dit, Œdipe, Ethéocles, Polinice, Thésée & quelques autres, dont les crimes sont assez connus, & dont nous aurons occasion de parler dans la suite de nos Entretiens. Il est tems de sortir de ce triste séjour: notre voyage a été plus long que je ne pensois. Encore un petit mot, reprit Eliante. Qu'est-ce qu'ont voulu dire les Poëtes, en faisant errer les ames pendant cent ans sur les rivages du Cocyte? C'est, répondit l'Abbé, apparemment parce qu'Orphée avoit remarqué que ceux qui étoient condamnés par les Juges Egyptiens étoient privés de la sépulture; & que les Prêtres lui apprirent qu'après un certain tems d'expiation qu'il fixa à cent ans, ils étoient admis dans la Barque de Caron, pour passer le Lac Achérusie: Ou plutôt, comme le remarque Servius: cette Fable tiroit son origine de ce que s'il arrivoit, lorsqu'on passoit les cadavres au-delà du

(a) Consultez le treizième Entretien, sur la généalogie de Deucalion, dont ils descendoient.

Lac, qu'il en tombât quelqu'un dans l'eau, & qu'on ne pût le retrouver, on lui faisoit, au bout de cent ans, des funérailles aux dépens du Public. *Lectum est autèm quòd vicini populi cadavera suorum ad alteram regionem transferrent: sed si quis in fluvio pereat, nec ejus inveniatur cadaver, post centum annos ultima persolvuntur officia: hinc extractum:*

Centum errant annos, volitantque hæc littora circùm (1).

(1) *Servius, in 6. Æneid.*

Ainsi les Grecs, sur ce modéle, publiérent comme un dogme de leur Théologie, que ceux qui n'avoient pas reçû les honneurs de la sépulture, erroient cent ans sur les rivages du Cocyte, tourmentés d'un violent désir de passer ce fleuve, *ripa ulterioris amore.* C'est pour cela que nous voyons tant d'empressement dans Elpénor chez Homére, & dans Palinure chez Virgile, pour obtenir d'Ulysse & d'Enée un peu de terre. Car encore un coup l'idée du systême des Poëtes Grecs sur l'Enfer & les Champs Elisées, est venuë d'Egypte & des cérémonies de ce peuple dans les funérailles. Trouverez-vous, dit Alcidon, quelque chose dans ce pays, qui ait donné lieu à Virgile de parler du

Rameau d'or ? Lorſque je dis, reprit l'Abbé, que les Grecs ont emprunté des Egyptiens l'idée de leur Enfer, je ne prétends pas dire qu'ils n'ayent fait autre choſe qu'imiter toutes les coutumes de cet ancien peuple : ils en ont tiré le fond, & y ont ajouté pluſieurs choſes de leur chef, comme ce que j'ai dit des Furies & de ceux qu'ils ont condamnés à être dans le Tartare : il en eſt de même du Rameau d'or. Servius que je viens de citer, nous apprend d'où Virgile peut avoir pris cette idée. Après qu'Oreſte eut tué Thoas Roi de Tauride, il délivra ſa ſœur Iphigénie, enleva la nuit la ſtatuë de Diane, & ſortit de ce pays avec beaucoup de précipitation. Etant arrivé en Grèce, il voulut ſignaler la mémoire de cet événement ; & ayant depoſé la ſtatuë de la Déeſſe dans un Temple, il en changea toutes les cérémonies ; il y établit un Prêtre, & un aſile pour ceux qui, après avoir commis quelque crime, viendroient s'y réfugier. Il y avoit, ajoute le même Auteur, au milieu du Bois ſacré qui environnoit ce Temple, un arbre auquel il n'étoit pas permis de toucher ; & il étoit ordonné au Prêtre de le garder avec beaucoup de ſoin. S'il arrivoit que

quelqu'un des fugitifs pût en arracher une branche, il lui étoit permis de se battre contre le Prêtre; & s'il demeuroit vainqueur, il prenoit sa place, jusqu'à ce qu'un autre eût sur lui le même avantage, & offroit à Diane les sacrifices accoutumés. Virgile dit que le Rameau d'or étoit consacré à Proserpine; parce que, comme le remarque Lacerda, cette Déesse étoit souvent prise pour Diane. Le Poëte ajoute qu'il étoit près du Lac Averne, dans un bois touffu; pour faire allusion à l'arbre qui étoit près du Temple de Diane. Enfin si dans cette occasion il parle de la mort de Misene, c'est que le Rameau étoit ordinairement la cause de la mort d'un des deux combattans: *Ramus enim necesse erat ut unius causa interitus, unde statim subjungit mortem Miseni; & ad Sacra Proserpinæ accedere, nisi sublato Ramo, non poterat* (1). Plusieurs Auteurs, entre autres Richardus & Augustin Ferentille, ont débité sur ce sujet plusieurs allégories qui ne valent pas la peine d'être lûës.

(1) *Servius, in 6. Æneid. Lacerda, in eumdem lib.*

Dites-nous encore, je vous prie, dit Eliante, à quoi Virgile fait allusion, en parlant des deux portes, l'une de corne & l'autre d'ivoire, par où l'on

peut ſortir du Royaume de Pluton. Je crois, répondit l'Abbé, que le Poëte Latin a pris cette idée, ainſi que plu-

(1) Odiſſ. 15.

ſieurs, d'Homére (1), qui parlant de l'antre des Nymphes, y met deux portes ; l'une du côté du Nord, par laquelle paſſent les hommes ; & l'autre du côté du Midi, qui ne ſert de paſſage qu'aux Immortels. Porphyre, qui a fait un Livre ſur cet antre, dit qu'Homére a prétendu parler du monde & de ſes variations ; que la premiére porte eſt celle par laquelle les ames entrent pour venir animer les corps ; l'autre eſt celle par où elles ſortent pour ſe rejoindre aux Dieux, dont elles étoient émanées : & il remarque judicieuſement qu'Homére, en parlant de la ſeconde porte, s'eſt ſervi du mot ἀθανατων, qui convient aux ames, qui de leur nature étoient immortelles (a).

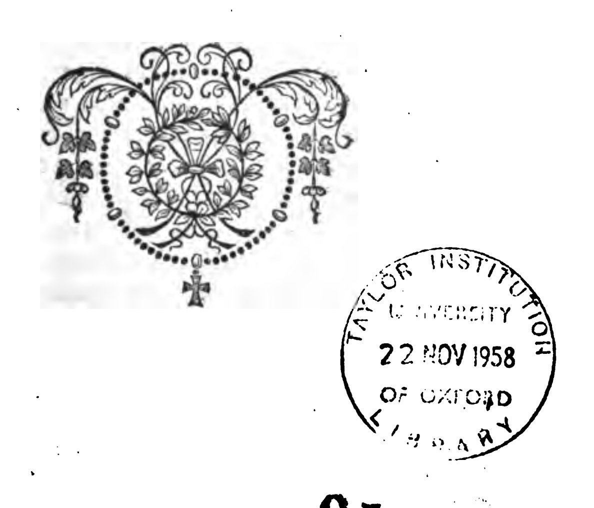
(2) Orphée, Hom. Virg. Silius, Nonn. Apoll. &c.

Dites-nous encore un mot, reprit Alcidon, des voyages que les Poëtes (2) font faire à leurs Héros dans l'Enfer ? Je crois, répondit l'Abbé, qu'ils n'ont d'autre fondement que les évocations auſquelles eurent autrefois recours ces grands hommes, pour s'éclaircir de

(a) Α'λλ' ἀθανάτων ὁδός ἐστι. Od. 12. Voyez le Livre de Porphyre, publié par Holſtein.

leurs destinées (1). Homere nous décrit le voyage prétendu d'Ulysse en Enfer, d'une maniére qui a tout l'air d'une évocation; & Orphée, qui avoit été lui-même dans la Thesprotide, pour évoquer le phantôme de sa femme Euridice, en parle comme d'un voyage d'Enfer, & prend occasion de-là de nous débiter tous les dogmes de la Théologie Payenne sur ce sujet: tous les autres Poëtes ont suivi son exemple. Mais en voilà assez pour ce matin.

(1) Voyez Bayle, Rép. aux questions d'un Provinc. l. 2. c. 1.



XVI. ENTRETIEN.

Des Dieux qui n'entrent point dans les classes précédentes.

ELIANTE étoit si attentive à ne laisser perdre aucune occasion de s'entretenir avec l'Abbé & Alcidon, que dès qu'elle eut terminé quelques affaires qui l'avoient occupée assez long-tems, elle les fit venir dans son cabinet, où l'Abbé commença ainsi la Conversation : Outre les Dieux dont nous avons parlé, & qu'on peut presque tous regarder comme des hommes, les Grecs & les Romains en adoroient encore un grand nombre, qui n'étoient que des Etres physiques, & n'avoient d'autres réalités que l'imagination qui les enfanta. Ciceron (1), après avoir parlé des Dieux naturels, comme le Ciel, la Terre, les Astres, &c. ajoute qu'il y en avoit bien d'autres qui avoient été mis au même rang, par les Sages de la Grèce & par nos Ancêtres. On fit aussi, continuë-t'il, le nom d'un Dieu, d'une chose qui a quelque vertu singuliére, par exemple, la Foi, l'Intelligence. Vous avez, dit-il encore, devant

(1) De Nat. Deor. l. 2.

les yeux, le Temple de la Vertu, & celui de l'Honneur. Parlerai-je encore, dit-il enfin, des Temples dédiés au Secours, au Salut, à la Liberté, à la Concorde, à la Victoire, qui sont choses qu'on a déifiées, parce que leurs Etres ne sçauroient être que ceux d'une Puissance divine? C'est ce qui a fait consacrer pareillement les noms de Cupidon, de la Volupté, de Venus, &c.

Ces Dieux naturels & plusieurs autres que Ciceron ne nomme pas, vont faire la matiére d'une autre Conversation. Et quoique leur Histoire ne soit pas aussi intéressante que celle des Dieux animés, cependant comme elle faisoit partie de la Théologie Payenne; qu'ils avoient des Temples, des Chapelles & des Autels; que les Calendriers Grecs & Romains marquoient les jours de leurs Fêtes, & le tems des Sacrifices qu'on devoit leur offrir, j'ai cru devoir vous en donner quelque connoissance.

Je crois qu'on peut rapporter ces Dieux à cinq ou six chefs: je veux dire aux Vertus, aux Affections, & aux Passions de l'ame; aux Vices; aux principales actions de la vie, comme le Mariage, la Santé, les Maladies, les Repas, la Joye: Car on avoit des Dieux

pour le Manger, le Boire, le Sommeil, &c. Commençons par ce que le Paganisme avoit de plus sensé & de plus raisonnable : j'entends par-là les Vertus mises au rang des Dieux.

La Félicité. Saint Augustin (1) s'étonne avec raison, que les Romains n'eussent mis que fort tard la Félicité au nombre de leurs Dieux, puisque c'étoit à ces mêmes Dieux qu'ils rapportoient la grandeur de leur Empire, & tous leurs heureux succès. Ce ne fut cependant que plus de six cens ans après la fondation de Rome, que Lucullus, au retour de la guerre contre Mithridate & Tigrane, lui fit bâtir un Temple. Lepidus lui dédia enfin un Temple ; & c'est là, à peu près, ce que nous sçavons de cette Divinité, que les Grecs avoient aussi honorée sous le nom d'*Eudemonia*, & de *Macaria*.

(1) *De Civ. Dei, l.* 4. *c.* 23.

L'Espérance. Cicéron (2) définit l'Espérance, l'attente des Biens, *Bonorum expectatio*. En effet, les Biens à venir, soit dans cette vie, soit dans l'autre, sont son unique objet. Les Payens en avoient cette idée pour les Biens à venir ; ainsi qu'on peut le voir dans Pindare & dans Platon ; & Ciceron ne laisse aucun lieu d'en douter, lorsqu'il dit, que c'étoit cette Vertu qui donnoit l'espérance de l'immor-

(2) *Tuscul. quaest. l.* 1.

talité, & que cette immortalité elle-même animoit l'espérance. Tite-Live parle du Temple que l'Espérance avoit au Marché-aux-Herbes; & de celui que Publius Victor lui fit construire dans la septiéme Région. Le Censeur M. Fullius lui en consacra un autre près du Tybre. Les Grecs avoient honoré long-tems auparavant cette Divinité sous le nom d'*Elpis*. On la trouve communément représentée sur les Médailles des Empereurs.

Comme l'Espérance la plus solide est celle qui a pour objet l'Eternité, les Romains avoient fait aussi de cette Eternité, une de leurs Divinités. Mais on ne trouve ni Temples, ni Autels de cette Déesse. On la voit seulement sur plusieurs Médailles, sous la figure d'une femme, avec les mots, *Æternitas*, *Aug*, &c. tenant de la main un Soleil rayonnant, & la Lune, ou un Phenix, &c. L'Eternité.

Vous sçavez, Madame, par l'Histoire de Saturne, que le Tems avoit aussi été divinisé; & qu'on le représentoit sous la figure d'un Vieillard, avec des aîles & une faulx; pour marquer qu'il coule avec rapidité, & qu'il ravage tout. Les Grecs avoient aussi divinisé les Saisons, & leur rendoient, suivant Pau- Le Tems & ses différentes parties.

(1) *In Att.* sanias (1), le même culte qu'à Pandrose, fille de Cecrops. On honoroit de même toutes les autres parties du Tems, comme les Heures, &c. Et vous pouvez, Madame, en voir les figures très-bien dessinées, dans le premier Volume du Supplément de l'Antiquité expliquée, par le Pere de Montfaucon.

Mens, ou la Pensée. Les Anciens avoient aussi divinisé la Pensée, afin, comme le remarque Saint Augustin d'après Varron, que nous n'en eussions que de bonnes. Tite-Live (2) nous apprend que T. Ottacilius étant Préteur, avoit voué à cette Divinité, un Temple, qu'il fit bâtir sur le Capitole, lorsqu'il fut créé *Duumvir*.

(2) L. 22. & 23.

La Piété. Comme la Piété, soit qu'elle eût pour objet l'Etre suprême, ou les Pauvres, ou la Patrie, a toujours été respectée dans toutes les sociétés du monde ; on ne doit pas être étonné que les Romains ayent fait de cette Vertu une Divinité, à laquelle ils rendirent un culte religieux. M. Attilius Glabrio lui fit construire un Temple dans le Marché-aux-Herbes ; un second, dans la Place où avoit demeuré la femme qui avoit nourri son pere en prison : ce qu'on nous exprime par celui d'Amour, *Pietas ergà parentes*.

Pausanias (1) nous apprend le nom de cette Déesse, qu'on peut rendre par ces synonimes, *Indulgence*, *Compassion*, *Pitié*. Tout ce qu'on sçait de cette Déesse, est que, selon cet Auteur, elle avoit un Autel à Athénes; & celui qu'elle avoit à Rome, étoit un asyle des plus inviolables. La Miséricorde.

(1) *De Att.*

Ces deux Divinités eurent des Temples à Rome: & dans ceux que Marcellus leur fit bâtir, il falloit nécessairement passer par celui de la Vertu, pour aller à celui de l'Honneur; pour apprendre aux hommes, dit Ciceron, qu'ils ne pouvoient acquérir le véritable Honneur, que par la pratique de la Vertu. La Vertu étoit ordinairement représentée sous la figure d'une vénérable Matrône, appuyée contre une colomne, & quelquefois sur celle d'un homme barbu; ainsi qu'on la voit sur quelques Médailles de Gordien, & de Numerien. La Vertu & l'Honneur.

Selon Plutarque & d'autres Anciens, la Vérité étoit fille du Tems ou de Saturne; &, selon Pindare, elle avoit Jupiter pour pere (2). On lui donna pour fille la Vertu; & on la représentoit, suivant Philostrate, dans l'Image d'Amphiaraüs, comme une jeune Vierge, couverte d'un habit blanc. Hypocrate, La Vérité.

(2) *In Olymp.*

dans une de ses Lettres, en fait ainsi le portrait : Figurez-vous, dit-il, une belle Femme, la taille riche, vêtuë modestement, brillante, & avec des yeux, dont l'éclat imite celui des Astres; & vous aurez une idée juste de cette Divinité.

La Concorde, la Paix & la Tranquillité.

Quoique la Concorde, la Paix, & la Tranquillité semblent ne présenter qu'une même idée, il est sûr que les Romains en firent trois Déesses différentes : la premiére avoit plusieurs Temples à Rome; un au Capitole, que le Dictateur M. Furius Camillus avoit fait bâtir (1), & où les Sénateurs, au rapport de Pline (2), s'assembloient souvent, pour délibérer des affaires de la République. Ciceron (3), Tite-Live, & quelques autres Anciens, parlent souvent des Chapelles & des Autels de cette Déesse, ainsi que de la Statuë que lui consacra le Censeur Quintus Marcius, & du Temple que lui fit réparer Livie, femme d'Auguste.

(1) *Plut. in Cam.*

(2) Liv. 33. c. 1.

(3) *Prò domo suâ.*

La Tranquillité, fruit de la Paix, avoit aussi son Temple à Rome, hors de la porte Colline : & il y a bien de l'apparence que son culte n'étoit pas différent de celui du Dieu du Repos, *Quietalis*.

Les anciens Monumens représentent

la Paix sous la figure d'une femme couronnée de laurier, d'olivier, ou de bouquets de roses; tenant d'une main le Caducée, & de l'autre des épics: symboles de la tranquillité & de l'abondance, qu'elle procuroit.

La Foi, ou plutôt la Fidélité, présidoit dans le commerce, & à la sureté dans les contrats & dans les promesses. On la prenoit à témoin, & on juroit par elle; ou, ce qui revient au même, par Jupiter *Fidius*: & c'étoit de tous les sermens le plus inviolable. Le Temple de cette Divinité, bâti par les soins de Calatius, étoit au Capitole, près de celui de Jupiter. Mais elle en avoit encore un plus ancien, que lui avoit consacré Numa Pompilius; qui avoit ordonné en même tems, que les Prêtres destinés à son culte lui sacrifieroient en habit blanc. La Foi.

Les Antiquaires croyent que la figure de deux femmes qui se donnent la main, représente cette Déesse; ce qui est très-vraisemblable, puisque c'est ainsi ordinairement qu'on se donne une foi mutuelle.

L'extinction de la Royauté ayant rendu les Romains libres, ils regardérent la Liberté comme une Déesse, à laquelle ils consacrérent plusieurs Temples. *Pu-* La Liberté.

blius Victor lui en fit élever un sur le mont Aventin, avec un vestibule qu'on appelloit le vestibule de la Liberté. Cette Déesse en eut aussi plusieurs autres dans différens quartiers de Rome. Et on sçait que ce fut à cette Déesse que Claudius consacra la maison de Cicéron, après l'avoir fait condamner au bannissement.

La Pudicité. La Pudeur est une vertu trop essentielle au beau sexe, pour qu'on ne l'ait pas érigée en Divinité. Aussi l'Histoire nous apprend-elle que les Romains l'honoroient sous le nom de la Pudicité. Et cette Déesse avoit dans leur Ville des Temples & des Autels, sur lesquels on lui offroit des sacrifices; avec cette différence, que les Dames Romaines en avoient un particulier, & les Plébeïennes, un autre. On représentoit cette Déesse sous la figure d'une femme voilée.

L'Occasion. Comme rien n'est plus essentiel que de sçavoir profiter de l'Occasion, les Grecs en avoient fait un Dieu, qu'ils appelloient *Cærus*. Et comme son nom en Latin étoit féminin, les Romains en firent une Déesse. Possidonius, & après lui Ausone, ont fait des descriptions charmantes; l'un, du Dieu; & l'autre, de la Déesse de l'Occasion.

Comme Harpocrate, dont nous avons parlé dans nos premiers Entretiens, étoit parmi les Egyptiens le Dieu du Silence ; Agéronia, ou Angéronia, en étoit la Déesse chez les Romains. Sa Fête étoit célébrée tous les ans le 21 Décembre, dans le Temple de la Déesse *Volupia*, ou de la Volupté, qui étoit aussi une Divinité Romaine. On représentoit Angéronia sous la figure d'une femme, qui, comme Harpocrate, porte un doigt à la bouche ; & quelquefois ses figures sont, comme celles de ce Dieu, chargées de différens symboles, ainsi qu'on peut le voir dans les Antiquaires.

Angéronia, ou la Déesse du Silence.

Mais comme on ne peut pas, & qu'on ne doit pas même garder toujours le silence, & qu'il est aussi sage de sçavoir parler à propos, que de sçavoir se taire ; il y avoit aussi le Dieu de la Parole, que les Romains nommoient *Aius Loquutius*.

Aius Loquutius.

Voici de quelle maniére ce Dieu fut connu à Rome. Peu de tems avant l'arrivée des Gaulois en Italie, dit Ciceron (1), on entendit une voix qui sortoit du bois de Vesta, qui annonçoit, que si on ne rétablissoit les murs de la ville, elle seroit prise par l'ennemi. Mais on ne se ressouvint de cet Oracle qu'a-

(1) *De Div.* 1.

près la prise de Rome par les Gaulois ; & ce fut alors qu'on éleva un autel au Dieu de la Parole, sous le nom d'*Aius Loquutius* (1).

(1) Voyez Tite Live & Plutarque.

La Providence.

Quoique les Anciens crûssent que la Providence fût un attribut des Dieux, ainsi qu'on peut le prouver par plusieurs Médailles, sur lesquelles on lit : *Providentia Deorum* ; cependant il paroît qu'ils en avoient fait une Divinité particuliére, qu'on représentoit ordinairement sous la figure d'une femmme appuyée sur une colomne, tenant de la main gauche la Corne d'abondance, & de la droite un bâton avec lequel elle montre un Globe ; pour faire voir que tous les biens viennent d'elle, & qu'en même-tems elle étend ses soins sur tout l'univers.

La Sureté, la Persuasion, la Justice & la Fécondité.

On avoit aussi érigé en Divinités, la Sureté, d'où viennent les légendes qu'on lit sur les Médailles, *Securitas Orbis*, *&c.* ; la Persuasion, que les Grecs nommoient *Pitho* ; la Justice, différente de Thémis, quoique représentée, comme elle, avec des Balances ; & la Fécondité, que l'on alloit invoquer dans le Temple de Junon, & où on étoit obligé de se soumettre à une flagellation aussi obscêne que ridicule.

Ops.

Le Secours, sous le nom d'Ops, avoit

un Temple à Rome ; & on lui immoloit au mois d'Avril, une vache pleine & un porc. Selon Macrobe, ceux qui invoquoient cette Déesse, étoient assis, & touchoient la terre de la main ; pour nous apprendre, sans doute, que cette Déesse étoit la même que *Tellus*.

La Clémence avoit aussi été mise au rang des Dieux ; & elle avoit un Temple, ainsi qu'il paroît sur une Médaille de Jules Cæsar. Elle est aussi sur d'autres Médailles, avec ses symboles, qui étoient un Rameau, la Patére & la Pique : mais on n'y voit point de Temples. La Clémence.

Telles étoient les Vertus que le Paganisme avoit érigées en Divinités. Mais comme la crainte des maux est plus vive & plus sensible que ne l'est l'espérance des biens, on avoit aussi divinisé tout ce qui pouvoit nous nuire. Ainsi, comme le remarque Cicéron, la Fiévre avoit un Temple au mont Palatin ; *Orbona* en avoit un auprès de celui des Dieux Lares : la Mauvaise Fortune, un au mont Esquilin : la *Tempête* en eut un aussi hors la porte Capene, que Marcellus lui fit construire au sortir d'un grand danger qu'il avoit essuyé sur la mer. *Murcia*, la Violence, l'Impudence & la Calom- La Fiévre, &c.

nie, eurent auſſi les leurs dans différens quartiers de Rome.

La Renommée.

Héſiode fait la deſcription de cette Déeſſe, & en donne la généalogie : Mais Virgile & Ovide ont beaucoup enchéri ſur le Poëte Grec ; & on ne peut rien ajouter au portrait qu'ils en font. Son culte étoit ſur tout établi à Athénes, ſi nous en croyons Pauſanias (1).

(1) *In Attic.*

L'Envie.

Parmi les Paſſions diviniſées par les Anciens, aucune peut-être ne méritoit moins cet honneur que l'Envie. Cependant les Grecs en avoient fait un Dieu, parce que ſon nom étoit maſculin dans leur langue ; & les Romains, une Déeſſe. Plutarque, qui a fait un petit Traité au ſujet de cette Paſſion, en dit des choſes aſſez curieuſes : & les Poëtes ſe ſont donnés une libre carriére, en faiſant ſon portrait. Ovide ſur tout y a excellé, dans ces vers qui commencent ainſi :

Pallor in ore ſedet, macieſque in corpore toto, &c.

La Crainte & la Pâleur.

Les Grecs, & les Romains enſuite, avoient mis au nombre de leurs Dieux la Crainte ou la Terreur, & la Pâleur qui l'accompagne. Héſiode, après avoir dit, dans ſa Théogonie, que la Crainte étoit fille de Mars & de Vénus ;

ajoute, dans la description du Bouclier d'Hercule, que ce Dieu étoit représenté monté sur son char, accompagné de la Peur & de la Crainte. Homere (1) en a la même idée, & la fait toujours compagne du Dieu de la Guerre.

Une telle Divinité ne pouvoit manquer de s'attirer un respect religieux, & des Sacrifices. Et l'Histoire nous apprend, qu'après que les deux fils de Médée eurent été massacrés par les Corinthiens, l'Oracle leur ordonna de consacrer une Statuë à la Peur. Et dans un combat que donna Tullus Hostilius, les Albains, qui s'étoient déclarés pour lui, tournérent le dos, & passérent du côté de ses ennemis. D'abord la frayeur s'empara du cœur du Soldat; & tout étoit perdu, lorsque ce Prince voua un Temple à la Crainte & à la Pâleur. Ce vœu eut son effet: le Soldat reprit courage, & Tullus remporta une victoire complette. Cet événement, époque qui marque le tems auquel le culte de cette Déesse fut rétabli à Rome, est marqué sur deux Médailles de la Famille *Hostilia* (2). Sur l'une est une tête, avec des cheveux hérissés, le visage élevé, la bouche ouverte, & un regard troublé: ce qui désigne bien la Divinité que re-

(1) Liv. 4.

(2) Fol. Ursl. Patin & Vaillant.

présentoit la Médaille. L'autre offre une face maigre & allongée, les cheveux abbatus, & un regard fixe; c'est le véritable portrait de la Pâleur qu'inspire la Crainte. Les Lacédémoniens, au rapport de Plutarque, avoient placé le Temple de la Crainte auprès du Tribunal des Ephores, pour les porter à ne rendre que des jugemens équitables.

Até ou la Discorde.

De tous les mauvais Génies, Até ou la Discorde étoit le plus pernicieux. Chassée du Ciel, où elle ne cherchoit qu'à semer la Discorde parmi les Dieux, elle vint sur la terre, où elle exerça toute sa fureur. Homére (1) est de tous les Poëtes, celui qui fait mieux connoître cette Déesse. Voici comme en parle Agamemnon aux Capitaines Grecs : » La Déesse Até, dit-il, ce Démon de » Discorde & de Malédiction, n'est-elle » le pas toujours plus forte que les hom- » mes ? & ne vient-elle pas à bout de » tous ses desseins ? Cette terrible & » pernicieuse fille de Jupiter, dont l'em- » ploi est de nuire ; qui dédaignant de » toucher la terre de ses pieds délicats, » marche fiérement sur la tête des hom- » mes, pour les précipiter dans les plus » grands maux ; & qui, dans les cruelles » dissensions qu'elle excite, quand elle en

(1) Iliad. l. 19.

ne ruine pas les deux partis, ne man- «
que jamais d'écraser au moins celui «
qu'elle a pris pour objet de sa haine; «
ne fit-elle pas autrefois sentir son «
pouvoir à Jupiter même, quoiqu'il «
soit plus puissant que tous les hom- «
mes & que tous les Dieux? « Agamemnon dit ensuite, que Jupiter la soupçonnant d'avoir servi Junon, en faisant accoucher Sténélée avant terme, afin qu'Euristée eut le droit de commander à Hercule; ce Dieu la prit par la tête, & la précipita du haut de l'Olympe. Les autres Poëtes, sur tout Virgile & Pétrone, en ont fait, après Homére, les portraits les plus affreux. On sçait que c'est elle qui jetta la Pomme de Discorde, au milieu des Dieux assemblés pour le Mariage de Thétis & de Pélée.

De la bonne & de la mauvaise Fortune.

Les hommes sont trop attachés aux biens de la terre, pour n'avoir pas fait une Déesse de la Fortune, qu'ils croyoient les procurer. Et il faut que cette Divinité soit bien ancienne, puisque la premiére fois que l'Ecriture-Sainte parle des Dieux des Payens, elle nomme *Gad*, invoqué par *Lia*; & que saint Augustin croit être la Fortune. Bubalus, grand Sculpteur, en fit une statuë

pour la ville de Smirne, où il la représenta avec l'Etoile pôlaire sur la tête, & tenant de la main gauche la Corne d'abondance; pour marquer, par le premier de ces deux symboles, son pouvoir sur tout l'univers; & par le second, que c'étoit elle qui distribuoit tous les biens (1). Les Grecs lui élevérent dans la suite plusieurs Temples: Et dans celui que les Béotiens lui avoient fait construire, sa statuë tenoit Plutus entre les bras; pour nous apprendre qu'elle distribuoit les richesses, dont ce Dieu étoit le symbole. Les Romains imitérent les Grecs, & lui bâtirent plusieurs Temples, ainsi que nous l'apprenons de Tite Live, de Denys d'Halicarnasse, & de Plutarque. On distinguoit la Bonne d'avec la Mauvaise Fortune. Les Romains reconnoissoient aussi la Fortune *Equestre*; la Fortune de chaque jour; la Fortune de retour, *Fortuna redux*; la Fortune *aux Mammelles*, qu'on représentoit comme Diane d'Ephése, &c.

(1) *Pausan. in Mess.*

Des Dieux des Festins & de la Joie, Comus & Momus.

Comme le Paganisme avoit des Dieux qui présidoient à toutes les actions de la vie, on n'avoit pas manqué d'en établir un, pour les Festins, & la bonne chére; & Comus étoit le Dieu

qui y présidoit. Philostrate, dans le tableau qu'il en a fait, le représente à la porte de la chambre de deux jeunes époux, qui communiquoit à une salle, où se donnoit le festin, comme un jeune homme yvre, la face enluminée, & couronné de roses, tenant à la main une torche allumée, & à demi endormi.

Si Comus étoit le Dieu de la bonne chére parmi les Grecs & les Romains; Momus qui, selon Hésiode, étoit fils de la Nuit & du Sommeil, passoit, chez les uns & chez les autres, pour le Dieu de la Raillerie & des bons mots. Satyrique jusqu'à l'excès, il ne laissoit rien échapper : & les Dieux, & Jupiter même, étoient l'objet de ses plus sanglantes railleries. Personne ne l'a peint avec plus de fidélité & de naïveté, que Lucien; & on peut voir, dans le Conseil des Dieux, où il tâchoit de chasser ceux qui étoient étrangers, & qui s'étoient introduits mal à propos dans le Ciel, de quelle maniére Momus en parle; & combien peu il les ménage. C'est, au reste, de cette maniére de reprendre les vices & les défauts des autres, que Momus tire son nom. C'étoit lui qui trouvoit à redire, que les Dieux, en formant l'homme, ne lui eûssent pas fait

une petite ouverture, ou une petite porte à la poitrine, afin qu'on eût pû voir dans leur cœur ce qu'ils pensoient ; quoiqu'à dire vrai, Vitruve attribuë cette pensée à Socrate.

Voici maintenant, Madame, une foule de ces Divinités subalternes adorées en différens pays, que je ne ferai que parcourir rapidement. Je commence par Sosipolis, ou le Conservateur de la Ville, à qui les Peuples de l'Elide, au rapport de Pausanias, rendoient un culte religieux.

Emithée, Emithée, ou Sémithée, n'étoit adorée qu'à Castabé, ville de Carie ; & c'étoit peut-être la seule Demi-Déesse que reconnûssent les Payens, pendant qu'ils avoient une infinité de demi-Dieux. Voici ce qu'en raconte Diodore de Sicile (1) : Staphile & Chrysothémis, dit-il, eurent trois filles, Malpadie, Rhoio & Parthénie. Rhoio, dont Apollon étoit amoureux, devint grosse ; & son pere s'en étant apperçu, l'enferma dans un coffre, & la jetta dans la mer. Dans ces entrefaites, les deux autres sœurs gardant un jour le vin de leur pere, don nouvellement fait aux hommes, s'endormirent ; & quelques pourceaux ayant brisé le vase qui le contenoit, il fut ré-

(1) L. 5. c. 33.

pandu jusqu'à la derniére goutte. Ces deux filles craignant la colére de leur pere, allérent sur le bord de la mer, & s'y précipitérent. Apollon, qui s'intéressoit pour elles, à cause de leur sœur, les soutint dans leur chûte, & les transporta dans deux villes différentes; Parthénie, à Bubaste, où elle a son Temple & son culte; & Malpadie, à Castabé, où elle fut honorée comme une *Demi-Déesse*; & son Temple est fréquenté même par les étrangers, qui y viennent de toutes parts lui offrir des sacrifices, où on fait toujours une libation de vin, en mémoire de celui qui fut répandu pendant qu'elle dormoit.

Psaphon, adoré dans la Lybie, dut sa Divinité à un stratagème. Il avoit accoutumé quelques oiseaux à prononcer ces mots : *Psaphon est un grand Dieu*; qu'ils retinrent si bien, qu'étant lâchés dans les bois, ils ne disoient autre chose : Ce qui engagea les Peuples voisins à rendre les honneurs divins à cet imposteur, après sa mort. Psaphon.

Les Syriens qui habitoient aux environs du mont Garmel, avoient un Dieu nommé *Carmelus*, que Tacite distingue nettement de la montagne. Ce Dieu n'avoit point de Temples, à la vérité; mais Carmelus.

on lui avoit consacré un Autel. Ce fut un de ses Prêtres, nommé Basilius, qui prédit à Vespasien qu'il seroit Empereur.

Aphéa. Aphéa, Divinité des Eginettes, étoit la même que Diane *Dictynne* honorée en Créte; & ainsi nommée, à cause que s'étant jettée dans la mer, lorsque Minos, qui en étoit amoureux, la poursuivoit, elle fut trouvée dans des filets de pêcheurs.

Zamolxis. Les Thraces & les Gétes, au rapport d'Hérodote (1), avoient aussi un Dieu qui leur étoit particulier, nommé Zamolxis, leur Législateur, dont voici l'Histoire en peu de mots: Esclave de Pythagore, il en reçut la liberté; & après avoir gagné beaucoup de biens, il retourna dans son pays (2), où il fit bâtir un superbe Palais, régalant chaque jour les Scythes les plus féroces, dans le dessein de les polir, & de les rendre sociables: Il leur disoit souvent, qu'en vivant comme des hommes raisonnables, ils arriveroient à une heureuse immortalité. Lorsqu'il vit que ses maximes commençoient à être goûtées, il disparut subitement; & se cacha dans une chambre souterraine, qu'il avoit fait bâtir à l'insçû de tout le monde. Au bout de trois

(1) L. 4. c. 94. & 95.

(2) *Idem. ibid.*

ans, il reparut au milieu du peuple, qui le reconnut pour un Dieu, & parut disposé à recevoir les loix qu'il voulut leur imposer.

Adramus.

Suivant Plutarque, *Adramus* étoit un Dieu particulier à la Sicile (1): & quoique ce Dieu fût en grande vénération dans toute l'isle, la ville d'Adrame lui étoit spécialement consacrée.

(1) Parail.

Tanaïs, Bessas, Auxesia, Damia.

Strabon nous apprend que Tanaïs étoit une Divinité particuliére aux Arméniens, & honorée par les Esclaves des deux sexes; & que les gens de condition libre lui consacroient leur fille.

Nous ne connoissons Bessas, que par le témoignage d'Ammian Marcellin (2), qui dit, qu'il étoit honoré à Abida, dans la Thébaïde.

(2) Liv. 19.

Hérodote (3) de même, nous fait connoître *Auxesia* & *Damia*, honorées à Epidaure, depuis le tems que, par ordre d'un Oracle, ils furent délivrés de la stérilité, en leur consacrant deux Statuës de bois d'Olivier.

(3) Liv. 5.

Zogonoï, Prodomei, les Dieux Purs, Antithées. Déesses Potniades.

Proclus parle des Dieux *Zogonoï*, adorés dans la Grèce, qu'on invoquoit pour prolonger la vie, comme leur nom le signifie. Les mêmes Grecs honoroient aussi des Dieux appellés *Prodomei*, ausquels on sacrifioit avant la

construction de quelques édifices, ainsi que nous l'apprenons de Pausanias (1). Les Arcadiens, suivant le même Auteur, honoroient des Dieux qu'ils appelloient des Dieux Purs; & c'étoit par eux qu'ils faisoient les sermens les plus solemnels. Arnobe est le seul, je crois, qui parle des Dieux *Antithées*. C'étoient de mauvais Génies qu'invoquoient les Magiciens, & qui n'étoient propres qu'à faire du mal. Les mêmes Magiciens invoquoient aussi les Dieux nommés *Devi*; mais qui, selon Hésichius, n'étoient pas de mauvais Génies. Les Béotiens honoroient particuliérement je ne sçai quelles Déesses, nommées Potniades, du nom d'une de leurs villes; mais ces Déesses n'étoient propres qu'à inspirer la fureur, sur tout aux chevaux qui bûvoient de l'eau d'un puits qui leur étoit consacré.

(1) *In Attic.*

Taraxipus, Cabrus, Alabandus, Tenés, Coronis, Evémérion.

Taraxipus étoit aussi un mauvais Génie, qui épouvantoit les chevaux, au rapport du même Pausanias (2); & je ne sçai pourquoi on avoit mis sa statuë au bout du Stade d'Olympie.

(2) *In Eliac.*

La ville de Phaselis, dans la Pamphilie, avoit aussi un Dieu particulier, qu'on appelloit *Cabrus*, & à qui on offroit des petits poissons salés en sacrifi-

ce. Suidas, qui fait une isle de cette ville, nomme ce Dieu *Calabrus*; & Erasme, dans le Proverbe des Sacrifices des Phaseliens, *Caprus*.

Les habitans d'Alabanda, ville de Carie, honoroient d'un culte particulier, *Alabandus* leur Fondateur; & c'étoit la premiére de leurs Divinités. Ciceron (1) qui parle du respect qu'on avoit pour ce Dieu, ajoute que Stratonicus, fatigué des louanges éternelles qu'on donnoit à ce Dieu, au mépris d'Hercule, que les Alabandins ne vouloient pas reconnoître, leur dit un jour: *Hé bien, qu'Alabandus me haïsse, & qu'Hercule soit votre ennemi.* Tenès reçut des honneurs divins dans l'isle de Tenedos, près de la Troade, pour y avoir bâti une ville de son nom, ainsi que nous l'apprenons de Ciceron (2). On le trouve représenté sur quelques Médailles de cette Isle. Coronis, au rapport de Pausanias (3), mere d'Esculape, fut honorée spécialement à Sicyone; mais comme elle n'y avoit point de Temple, on lui sacrifioit dans celui de Pallas. Les Sicyoniens avoient deux autres Dieux, du moins un Dieu & un Demi-Dieu, qui leur étoient particuliers, Evémerion & Alexanor. Pausanias (4) nous apprend

(1) *De Nat. Deor. l. 2.*

(2) *In Verrin.*

(3) *In Corinth.*

(4) *In Corinth.*

à leur sujet, que tous les jours, après le coucher du Soleil, on honoroit le premier comme un Héros, & l'autre comme un Dieu.

Adephagia, le Bon Génie, la Nécessité & la Violence, le Dieu du Rire.

S'il y avoit des Dieux pour les Festins & pour la Joye, il y en avoit aussi un pour le Rire. Pausanias en fait mention, & dit que les Thessaliens célébroient sa Fête avec beaucoup de gayeté. C'est Lycurgue, au rapport de Plutarque (1), qui avoit mis *le Rire* au nombre des Dieux. Les Bûveurs invoquoient aussi le Bon Génie, que l'on confond pour cela avec Bacchus; & ce Dieu, selon Pausanias, avoit un Temple sur le chemin qui conduisoit au Mont Menale. Les Siciliens avoient aussi consacré la Gourmandise, sous le nom d'*Adephagia*; & dans son Temple, suivant Elien (2), étoit la Statuë de Cérès. Ce que nous sçavons de la Nécessité & de la Violence, est que leur Temple, suivant Pausanias (3), étoit dans la Citadelle de Corinthe.

Les Priéres.

Les Priéres, selon Hesiode, étoient filles de Jupiter: Voici comment en parle Homere, dans le discours de Phoenix à Achilles (4): » Vous devez sçavoir, dit ce sage Gouverneur à son » Eleve, que les Priéres, filles de Ju-

(1) *In Lyc.*

(2) *Var. Hist. l. 1. c. 27.*

(3) *In Corint.*

(4) Iliad. l. 9.

piter, sont boiteuses, ridées, toujours « les yeux baissés, toujours rampantes, « & toujours humiliées. Elles marchent « toujours après l'Injure : car l'Injure « altiére, pleine de confiance en ses pro- « pres forces, & d'un pied léger, les de- « vance toujours, & parcourt la terre « pour effrayer les hommes ; pendant « que les humbles Priéres la suivent, « pour guérir les maux qu'elle a faits. « Celui qui les respecte & qui les écou- « te, en reçoit de grands secours : elles « l'écoutent à leur tour dans ses besoins, « & portent ses voeux aux pieds du « grand Jupiter, &c. « Il est aisé de voir que ce portrait est purement allégorique ; que ce Poëte dit que les Priéres sont boiteuses, parce qu'elles ne suivent pas toujours de près le tort qu'on a fait à un quelqu'un ; qu'elles sont ridées, & ont les yeux baissés, parce qu'on ne s'adresse que tard, & d'une maniére humiliée, à celui qu'on veut fléchir, après l'avoir offensé. Ainsi du reste.

La Pauvreté & les Arts.

Arrien (1) nous apprend que les Gadariens adoroient la Pauvreté, en même-tems que les Arts, qu'ils joignoient ensemble dans le même culte ; parce qu'en effet la Pauvreté est la mere de l'Invention. Plaute, dans le Prologue d'une

(1) *De Cap. Alex.*

(1) *In Trim.* de ses Comédies (1), fait jouer un personnage à cette Déesse ; & dit, qu'elle étoit fille de la Débauche. Platon, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, lui donne l'Amour pour fils.

Vous croyez peut-être, Madame, après avoir entendu le nom de tant de Dieux différens, que je suis au bout de mon Calendrier ; mais il s'en faut beaucoup, ainsi que vous l'allez voir. J'ai dit dans l'Histoire du progrès de l'Idolâtrie, que les Payens avoient des Dieux particuliers à tous les états de la vie, pour les Fruits, & en particulier pour la récolte du Bled ; pour les Troupeaux; mais sur-tout, pour la naissance des Enfans & pour leurs Meres. Nous ne ferons que les nommer la plûpart, parce que leurs noms les font assez connoître.

La Déesse *Partunda* présidoit aux Accouchemens, de même qu'Egerie. Les Dieux *Nixii* étoient invoqués pour adoucir les douleurs de l'Enfantement. *Prosa* procuroit d'heureuses Couches, & *Postverta* présidoit aux Accouchemens difficiles. A peine l'Enfant étoit conçu, que les Dieux *Vitumnus* & *Sentinus* donnoient, l'un, la vie; & l'autre, le sentiment (2). La Déesse *Natio* présidoit à la naissance; & *Nondina*, au neu-

(2) *De Civ. Dei*, *l.* 7.

viéme jour, qui étoit celui où les parens nommoient l'Enfant. *Vagitanus* étoit invoqué pour les cris & les pleurs de l'Enfant; & la Déesse *Cunina*, pour avoir soin du berceau. La Déesse *Levana* étoit invoquée, lorsqu'on mettoit l'Enfant à terre, suivant l'usage de ce tems-là. Quand l'Enfant commençoit à manger, on avoit recours aux Déesses *Edusa* ou *Edulia*, & *Potina*; c'est-à-dire, les Déesses du boire & du manger. Dès qu'il commençoit à parler, ou plutôt à bégayer, on invoquoit *Fabulinus*, Dieu de la parole; & la Déesse *Paventia*, pour en éloigner ce qui auroit pû l'épouvanter. Enfin, lorsqu'il étoit grand, & qu'il falloit commencer à lui donner de l'éducation, c'étoit aux Dieux *Statilinus* & *Statanus* qu'on s'adressoit. *Ossilago* leur affermissoit les os, comme nous l'apprenons d'Arnobe. Il y avoit encore d'autres Divinités du Mariage, & de ses suites; telles que, les Déesses *Virginicuris*, *Prema*, *Salatius Himneus*, & d'autres encore, dont on me sçaura gré de n'avoir pas expliqué les fonctions.

Je ne ferai que nommer une foule d'autres Divinités, dont le culte s'étoit établi à Rome; telles que *Juturna*, comme qui diroit *Adjutrice*, qu'on invoquoit,

selon Varron & Servius, pour obtenir du secours dans le besoin. On avoit encore des Dieux, appellés *Novensiles*, c'est-à-dire, nouveaux Arrivés; parce que le culte en passa à Rome, du Pays des Sabins, selon Varron & Tite-Live: d'autres, appellés *Divipotes*, selon le même Varron, qu'on croit être les mêmes que les Cabyres, dont nous avons parlé.

Murcia étoit, parmi eux, la Déesse de la Paresse, dont le Temple, selon Festus, étoit sur le mont Aventin; pendant que *Strenua* & *Ageronia* rendoient fort & vigilant. Le Repos, *Quies*, avoit aussi un Temple, selon Tite-Live, dans la ruë Labicane. *Pellonia* étoit invoquée pour éloigner les ennemis; & *Fessoria*, pour procurer quelque tranquillité après leur retraite. *Nemestrius* présidoit aux Forêts. *Catius* rendoit les hommes avisés & prudens. *Numeria* étoit la Déesse de l'Arithmétique. *Adeona* & *Abeona* présidoient, selon saint Augustin, au Voyage & au Retour. *Populonia* & *Fulgora* étoient invoquées contre les ravages, principalement contre ceux de la foudre. *Lateranus* étoit le Dieu des Foyers (*a*). *Arculus*, *Forculus*, *Limentina*, & *Cardea*, présidoient aux Portes;

(*a*) Ainsi appellé, suivant Arnobe, à *Laterculis*, dont on les faisoit.

ainsi que leur nom le dénote. Lorsqu'il survenoit quelque brouillerie entre le mari & la femme, on invoquoit *Viriplaca*, les *Appiades* : & ces derniéres avoient un Temple à Rome, où elles étoient représentées à cheval, comme des Amazones. *Cloacina* étoit la Déesse des Egoûts ; & *Mephitis*, celle de la mauvaise Odeur. *Crepitus*, dont l'Antiquité nous a conservé une figure, sous la forme d'un enfant qui pousse un vent, étoit le Dieu qu'on invoquoit pour en être soulagé. *Herès* étoit la Divinité des héritiers. La Déesse *Stata* étoit honorée dans le Marché public, où on allumoit des feux en son honneur. Le Dieu *Ridiculus* tiroit son origine d'une terreur panique, qui frappa Annibal, lorsqu'il s'avança pour assiéger Rome ; terreur, dont, disoit-on, les Dieux, Protecteurs de Rome, l'avoient frappé: Et pour éterniser la mémoire de cet événement, qui avoit obligé le Général Carthaginois de s'en retourner sur ses pas, on éleva un Temple au Dieu *Ridiculus*, hors la porte Capene. *Feronia* étoit la Patrone des Affranchis, qui la remercioient de leur liberté. Les Romains donnoient à cette Déesse, que l'on confond avec Junon Vierge, le soin des Vergers, ainsi qu'à

Pomone ; & elle étoit fort révérée dans toute l'Italie. *Camena*, selon saint Augustin, présidoit aux chants ; & *Segetia*, aux sémailles : *Nodotus*, lorsque les bleds commençoient à nouer. *Carma* étoit invoquée pour garentir des maladies du ventre ; elle avoit un Temple sur le mont Celius, où on lui offroit en sacrifice, de la bouillie, des feves, & du lard. *Collatina*, selon saint Augustin (1), présidoit aux montagnes ; & *Vallonia*, aux vallées : *Edulia* & *Educa*, avoient soin des viandes & de la boisson : *Fructusea*, des fruits : *Intercidona*, de ceux qui travailloient avec la coignée, pour qu'ils n'en fûssent point blessés : *Peta*, aux demandes : *Puta*, à ceux qui émondoient les arbres : *Rutina*, aux champs, ainsi que *Rutor* : *Sentia*, aux bonnes pensées, & aux désirs légitimes.

(1) De Civ. Dei, l. 1.

Je ne dois pas oublier la Déesse *Mana* ou *Mania*, qui présidoit aux maladies des femmes. On lui offroit en sacrifice de jeunes chiens, dont, selon Pline, la chair est très-pure ; & si pure, qu'on en servoit aussi dans les repas qu'on offroit aux Dieux. On lui donne l'épithete de *Genita*, parce qu'elle étoit du nombre des Dieux, qui présidoient à la génération.

Les mêmes Romains avoient aussi au nombre de leurs Dieux, *Anculus* & *Ancula*, que Festus dit avoir été les Divinités tutélaires des Servantes ; d'où, sans doute, est venu le nom d'*Ancillæ* qu'elles portoient. Car, comme on avoit des Dieux pour tous les états de la vie, il falloit bien que les Valets & les Servantes en eûssent aussi.

Les anciens Toscans avoient un Dieu particulier, qu'ils appelloient *Ages* ; qui, selon Ovide, étoit sorti d'une motte de terre, dans le tems qu'un Paysan labouroit son champ. Ce Dieu leur apprit la Divination : & les Toscans se rendirent si habiles dans cet art frivole, qu'on venoit les consulter de toutes parts, ainsi que nous l'avons déja dit.

Les Sabins reconnoissoient pour leur principale Divinité *Semo-Sangus*, qu'on croit être Hercule, & que S. Justin a pris mal-à-propos pour Simon le Magicien.

Les Albins rendirent les honneurs divins à Enée, qu'ils appellérent *Jupiter Indigete* : & ils diviniférent aussi Evandre, & Carmenta sa femme.

Janus, Faunus, Picus, & quelques autres, reçurent aussi les honneurs divins, dans les lieux différens de l'Italie où ils avoient régné.

Les habitans de la ville d'Ancion & de Præneste, honoroient, d'un culte particulier, la Fortune ; & avoient, pour la consulter, *Cessor*, si célébre dans l'Antiquité.

Les Peuples de Bresse avoient aussi plusieurs Dieux, qui leur étoient particuliers, dont on peut voir les figures dans le Rossi.

Enfin, on avoit tout divinisé, jusqu'à quelques Villes même ; entr'autres, celle de Rome, dont la figure paroît sur les Médailles, avec les symboles de la Divinité. On poussa même la fureur jusqu'à rendre des honneurs divins à des hommes vivans, comme à Auguste, & à quelques autres. Mais, à dire vrai, ces nouveaux Dieux étoient souvent le sujet de la raillerie publique ; aussi bien que les Empereurs morts, tels que César, dont Auguste avoit fait l'Apothéose ; ce qui lui attira, de la part de Julien (1), le nom de *Faiseur de Poupées*. Romulus avoit été plus heureux ; & on l'honora toujours très-sérieusement, sous le nom de *Quirinus*.

(1) Dans les Césars.

Dieux de la Monnoye.

Terminons cette Conversation par les Dieux de la Monnoye. La Monnoye a toujours été regardée comme une chose sacrée, à laquelle il n'a jamais été per-

mis à aucun particulier de toucher; n'y ayant que les Souverains qui ayent eû le droit de la frapper & de la marquer. Dans tous les tems & dans tous les pays du monde, il y a toujours eu des Magistrats établis pour y veiller, & pour punir, même du dernier supplice, ceux qui la contrefaisoient. Mais les Payens, peu contens de ces précautions, voulurent avoir des Dieux qui y présidâssent. Nous avons déja dit, en parlant de Junon, qu'on lui donnoit l'épithéte de *Moneta*, pour marquer qu'elle étoit la Déesse de la Monnoye, quoique quelques Mythologues croyent qu'elle lui fût donnée pour la raison que nous avons expliquée dans son Histoire. Quoiqu'il en soit, il est indubitable que les Romains sur tout avoient des Dieux pour présider à la fabrique de la Monnoye. Vous sçavez sans doute, pour le dire en passant, que comme on y gravoit anciennement quelque animal, comme un bélier, un taureau, &c. c'est ce qui lui fit donner le nom de *Pecunia*, du mot Latin *Pecus*.

Comme on fabriquoit des espéces de différens métaux, particuliérement d'or, d'argent, ou de cuivre; & qu'on croyoit qu'une seule Divinité auroit été trop occupée du soin des différentes Fabriques,

on en établit une particuliére pour chacune. Trois Déesses, représentées sur quelques Médailles de l'Empereur Commode & de ses successeurs, avec des Balances, la Corne d'abondance, & un monceau d'argent auprès, prouvent qu'il y en avoit au moins un pareil nombre. Et les Antiquaires conviennent qu'elles présidoient à la fabrique de trois métaux. Indépendamment de ces trois Divinités, on reconnoissoit encore *Æs*, ou *Esculanus*, pour la Monnoye de cuivre.

Ces trois Déesses, comme on vient de le dire, ont pour symbole chacune une Balance : & quelques Antiquaires croyent même remarquer que ces Balances sont d'inégale grandeur, comme les trois Métaux employés en Monnoye, sont de différens poids. Mais peut-on, sur le petit champ d'une Médaille, s'assûrer d'une telle observation ?

On prétend même qu'il y avoit pour ce dernier Métal la Déesse *Æres*. M. de Peyresc ayant examiné une Médaille du Cabinet de M. Pétau, sur laquelle étoit représentée une Déesse, qu'on auroit pû croire être cette *Æres*, aima mieux, parce que le nom étoit un peu effacé, décider que c'étoit Cérès : Mais les Balances qu'elle tenoit à la main,

devoient le porter à croire que c'étoit la Déesse *Æres.* Aujourdhui la chose n'est plus douteuse. Une Médaille du Cabinet du Roi, de moyen Bronze, de l'Empereur Tite, présente au revers une femme debout, avec l'habillement ordinaire aux Déesses, appuyée de la main gauche sur la Haste pure, & tenant une Balance, avec ces mots : *Æres Augusti, S. C.* Mais, dit Alcidon, le mot *Æres* n'est pas dans l'anologie de la langue Latine : & dès-là, on doit l'interpréter par ces mots, *la Monnoye de l'Empereur.* Vous avez raison, reprit l'Abbé : cependant, comme les figures dont on vient de parler, portent les symboles ordinaires aux figures qui représentent les Divinités, telles que la *Haste pure* & le Manteau appellé *Peplum*, on les doit prendre pour de véritables Divinités. On voit même, sur une Médaille de Commode, un Appollon nud, avec cette légende, *Appolloni Moneta.* Certainement il étoit bien juste, dit Eliante, que le Dieu des beaux Arts le fut aussi de la Monnoye, pour former des Varin & d'autres célebres Monnétaires.

Pardon, Madame, dit l'Abbé, pour cette longue kirielle de Divinités subalternes, dont l'Histoire vous aura paru

ſans doute peu intéreſſante. Vous vous trompez, repartit Eliante : Il eſt bon de connoître tous ces Dieux, ne fût-ce que pour juger juſqu'à quel point le Paganiſme s'égara. Et d'ailleurs, j'ai pris garde que, pour chacun de ces Dieux, vous avez toujours cité quelque Auteur grave, comme Tite Live, Plutarque, Denys d'Halicarnaſſe, & en particulier ſaint Auguſtin, qui, comme vous me l'avez dit, avoit lû les Livres que Varron avoit composés ſur la Religion des Romains, qui contenoient ſans doute l'Hiſtoire de tous ces Dieux ; & on eſt bien aiſe, quand on lit ces Auteurs, de voir qu'on ſçavoit tout cela. Mais, dit Alcidon, croirons-nous de bonne foi qu'on ait pris une *Cloacina*, une *Mephitis*, & tant d'autres, pour de véritables Divinités ? Vous en croirez ce que vous voudrez, reprit l'Abbé : Mais à quel titre reconnoiſſoit-on les Dieux, qu'aux Temples, aux Autels, aux Prêtres, & aux Sacrifices ? Or tous les Dieux que j'ai nommés, avoient tout cela ; & les meilleurs Hiſtoriens en font mention, comme vous l'avez vû. Les Faſtes, & les Calendriers Romains, marquoient les Fêtes de ces Dieux, & les jours où on devoit leur offrir des

Sacrifices. En faut-il davantage pour prouver qu'on reconnoissoit tous ces Etres pour de véritables Divinités ?

Il me reste encore, Madame, dit l'Abbé, à vous parler des Dieux des autres Peuples de l'Europe ; des Gaulois, des Ibériens ou anciens Espagnols, des habitans de la Grande Bretagne, & des peuples de Germanie : ce qui fera la matiére de notre premiére Conversation.



XVII. ENTRETIEN.

Des Dieux des Gaulois, des Germains & de quelques autres Peuples.

ELIANTE, l'Abbé & Alcidon, ayant dîné seuls, on ne fut pas long-tems à se mettre au travail ordinaire; & l'Abbé ayant apporté ses cahiers dans la salle, il commença ainsi: Pour parler avec quelque précision de la Religion des Gaulois, il faut distinguer les tems d'avant & d'après la conquête de leur pays par les Romains. Avant cette conquête, ils étoient peu connus, du moins par rapport à leurs moeurs, à leurs coutumes, & à leurs Dieux, de ceux qui se rendirent les maîtres de leur pays. Et par conséquent les Auteurs Romains en disent peu de chose. Encore faut-il remarquer, qu'ayant parlé quelquefois de leurs Dieux, pour peu de ressemblance qu'ils leur trouvâssent avec les leurs, ils ne manquoient pas de les confondre. Ainsi, tel Dieu Gaulois, selon eux, étoit ou Mercure, ou Hercule, parce qu'il avoit quelque rapport à leur Hercule, ou à leur Mercure. Après la conquête

quête des Romains, les Gaulois firent de grands changemens dans leur Religion; & dans la suite elle devint la même que celle de leurs maîtres. Pour le premier tems nous avons peu de guides: les Druydes, chefs & ministres de la Religion, n'écrivoient rien sur ce sujet; se contentant d'instruire leurs Eleves, & de charger leur mémoire d'un nombre prodigieux de Vers, qui contenoient l'Histoire de leurs Dieux, de leur morale, & des cérémonies religieuses. Des Monumens déterrés dans différentes occasions, sur lesquels étoient incontestablement représentés quelques Dieux Gaulois; les conjectures des Sçavans, qui ont expliqué ces monumens, & quelques passages épars dans les Anciens, sont les seuls guides qui nous restent, pour nous conduire dans cette matiére, que je tâcherai d'abréger le plus qu'il me sera possible. Je m'étendrai moins même sur les Dieux de ce peuple, que sur ses cérémonies, & en particulier sur ce qui regarde les Druydes, dont vous avez souvent entendu parler.

César (1), qui est celui de tous les Anciens, qui a le mieux connû les Gaulois, dit, que de tous les Dieux, celui

(1) *De Bell. Gall. l. 6.*

qu'ils honoroient le plus étoit Mercure, qu'ils croyoient être l'inventeur de tous les Arts, le Dieu des Voyageurs & Commerçans ; & qu'ils joignoient à ce Dieu, Apollon, Mars, Jupiter, & Minerve, desquels ils avoient les mêmes idées que les autres peuples : enfin, que, selon la persuasion de leurs Druydes, ils descendoient tous de Pluton.

César ne donne en cet endroit qu'une idée très-vague des Dieux des anciens Gaulois ; & c'est beaucoup pour un conquérant. Clement d'Aléxandrie dit, que la Religion de ce peuple, étoit une Religion de Philosophes, à peu près comme celle des Perses : & c'est apparemment cette idée, qu'avoit saisie long-tems avant Pline le Naturaliste, qui lui a fait dire, que les cérémonies religieuses des Gaulois ressembloient si fort à celles des Perses, qu'ils sembleroient, malgré l'éloignement, se les être communiquées. Mais cette Religion, les Gaulois en étoient-ils eux-mêmes les Auteurs ? l'avoient-ils reçuë des habitans de la Grande Bretagne ? ou si c'étoit, ainsi que le prétend César, les Gaulois, qui avoient porté chez ces Insulaires leurs Dieux & leur culte comme le veut Tacite ? C'est ce qu'on

ne ſçait pas ; & il y a beaucoup plus de vraiſemblance à dire qu'ils l'avoient priſe des Phéniciens, qui trafiquérent dès les premiers tems ſur les côtes de la Méditerranée : ce qui ſera prouvé par la conformité qui ſe trouve entre quelques Dieux Gaulois, & ceux des peuples de l'Orient.

D'abord la Religion des Gaulois fut aſſez pure : & leurs Druydes, ſelon Tacite & quelques autres Anciens, croyoient qu'il falloit adorer le Souverain Etre, plus encore par le ſilence & le reſpect, que par la priére & le ſacrifice. Ce Peuple fut même long-tems ſans avoir ni Temples, ni Statuës. Le fond des forêts les plus épaiſſes leur ayant paru le lieu le plus propre à honorer la Divinité, c'étoit là que ſe faiſoient leurs aſſemblées religieuſes, & que s'offroient les vœux & les priéres. Mais cette premiére ſimplicité ne dura pas toujours : & dans la ſuite leur culte ſe trouva autant mêlé de pratiques ſuperſtitieuſes, que celui des autres Nations idolâtres ; &, comme eux, ils portérent la ſuperſtition juſqu'à immoler, à leur Dieu Eſus, des victimes humaines. Il eſt vrai qu'ils n'immoloient que leurs priſonniers de guerre : mais le ſacrifice n'en étoit, pour cela,

ni moins barbare, ni moins cruel. Ils élevoient, pour cela, un grand bûcher, au milieu d'un bois qui leur servoit de Temple; & ils y faisoient brûler, en l'honneur du Dieu que je viens de nommer, ces malheureuses victimes.

Outre leur Dieu Esus, qui pourroit bien avoir été le Saturne des Carthaginois, & le Molock des Moabites, ausquels on offroit de semblables sacrifices; ils en avoient encore plusieurs autres, qui leur étoient particuliers. Sur un Monument déterré dans le Choeur de l'Eglise Cathédrale de Paris en 1711, on trouve la figure & les noms de plusieurs de ces Dieux, d'un *Eurites*, d'un *Esus*, d'un *Tauros Trigaranus*, d'un *Cernunnos*, d'un *Ogmion*, d'un *Taramis*, & de quelques autres. Et comme ce Monument avoit été élevé sous l'Empire de Tibere, ainsi que le marque l'inscription (a); tems auquel les Gaulois étoient soumis aux Romains, il y est fait mention aussi de quelques-uns des Dieux de ce peuple; tels que Castor & Pollux, Vulcain & Hercule. Il seroit inutile de vous rapporter les

(a) TIBERIO CÆSARI AUG. JOVI OPTUMO; MAXUMO, NAUTÆ PARISIACI PUBLICE POSUERUNT.

conjectures des Sçavans (*a*), qui prirent alors la plume, pour trouver quelque ressemblance entre les premiers de ces Dieux, & ceux des Grecs & des Romains, parce qu'elles sont aussi incertaines, que dénuées de preuves. Ce qu'on peut vous dire de plus vraisemblable, est qu'*Esus* étoit leur Mars; *Ogmion* ou *Magasan*, leur Hercule; *Taramis*, leur Jupiter; *Belenus*, leur Apollon. Pour leurs Dieux *Penin*, *Abellio*, & *Dolichenius*, *Onuava*, & quelques autres, on ne sçait pas trop ce que c'étoit.

Le second tems de la Religion des Gaulois est celui qui suivit la conquête de César: Et alors ce peuple adopta les Divinités Romaines, ainsi qu'il paroît par Tacite, Lucain, Strabon & quelques autres Anciens; & plus particuliérement encore par les Statuës de ces Dieux déterrées en différens endroits des Gaules; parmi lesquelles on a trouvé Isis, Mercure, Apollon, Mithras Dieu originaire de Perse, Diane, Télesphore Dieu de la santé, & plusieurs autres.

Enfin les Gaulois firent comme les

(*a*) Messieurs Baudelot, & Moreau, de l'Académie des Belles-Lettres; le Pere Daniel, Jésuite; M. de Leibnitz; Dom Lobineau, & quelques autres.

autres peuples, & mirent leurs grands hommes au nombre de leurs Dieux, ainsi que quelques-unes de leurs Héroïnes, qui furent depuis connuës sous le nom de *Déesses-Meres*. Enfin ils reconnurent des Génies tutélaires pour chaque Ville. On s'intéresse assez peu aujourd'hui, dit Alcidon, à ces Dieux Gaulois : car s'ils sont les mêmes que ceux des Grecs, ou des Romains, ou des Phéniciens, vous nous les avez assez fait connoître ; & s'ils en sont différens, on n'a aucun Auteur du pays, qui nous puisse servir de guide. Pour les prétenduës découvertes des Sçavans modernes, quelques habiles qu'ils soyent d'ailleurs, elles ne s'éléveront jamais au-dessus du rang de pures conjectures. On peut, si on le veut, avoir recours à l'ouvrage de Dom Jacques Martin Bénédictin, qui a épuisé cette matiére. Alcidon a raison pour cet article, reprit Eliante : mais il n'en est pas de même des Druydes, dont Monsieur l'Abbé nous a dit un mot en passant. On en a entendu souvent parler, mais confusément : Ainsi je le prie de s'étendre un peu sur leur sujet. Vous allez être satisfaite, Madame, dit l'Abbé.

Les Druydes.

Les Druydes, dont vraisemblablement le nom tiroit son origine du mot

Deru, qui, dans la langue Celtique, vouloit dire un *chêne* (*a*), parce que c'étoit dans les bois & au pied des chênes qu'ils exercoient leurs cérémonies, étoient les Chefs & les premiers Miniſtres de la Religion; & il n'étoit permis à perſonne, que de leur conſentement, de s'y ingérer. Comme ils avoient une eſpéce de hiérarchie, il y avoit des Miniſtres de différens ordres. D'abord, le premier Druyde étoit comme le Souverain Pontife; & les autres, comme les Prêtres : Sous ceux-ci, étoient les Bardes, les Eubages, les Vates, & quelques autres. Les Bardes & les Sarronides, dont le nom, ſuivant Feſtus, ſignifioit un *Chantre*, célébroient dans leurs Vers les actions des grands hommes, dont ils chantoient les exploits. Leurs Vers étoient ſi eſtimés, qu'ils ſuffiſoient pour immortaliſer la mémoire de ceux qui en étoient le ſujet. Les fonctions des Sarronides ſe bornoient à inſtruire la jeuneſſe, & à lui inſpirer des ſentimens vertueux. Les Vates & les Eubages avoient ſoin de ce qui regardoit les Sacrifices, & s'appliquoient à la contemplation de la nature & des choſes céleſtes. Mais ils étoient les uns & les au-

(*a*) Les Grecs nomment cet arbre *δρῦς*, qui eſt le même, à peu près, que *deru*.

tres ſi inférieurs aux Druydes, qu'ils ne pouvoient exercer les fonctions de leur miniſtére, qu'autant qu'ils le leur permettoient.

Les Druydes menoient un vie fort retirée & fort auſtére. Cachés dans le fond des forêts, ils n'en ſortoient que rarement : & c'étoit dans leurs retraites que toute la nation alloit les conſulter; non-ſeulement pour les affaires de Religion, mais encore pour la guerre, pour les traités de paix & d'alliance; en un mot, pour toutes les entrepriſes conſidérables. Comme ils étoient répandus dans toutes les Gaules, ils y formoient pluſieurs Colléges, indépendans les uns des autres, mais tous ſoumis à un Chef. De tous ces Colléges, le plus conſidérable étoit celui du Pays Chartrain; & c'étoit celui où réſidoit le Grand Pontife. C'étoit dans les bois de cette Province qu'on offroit les grands Sacrifices, que ſe faiſoient les plus auguſtes cérémonies de la Religion; & que s'aſſembloient, à certains jours de l'année, les Grands du pays, pour y tenir les Etats généraux, & régler les affaires de la guerre & de la paix. Après ce premier Collége, celui de Marſeille étoit le plus conſidérable : & la forêt où ils ſe tenoient étoit regar-

dée comme une chose sacrée (1).

(1) Voyez Lucain, l. 6.

Avant que d'être reçû dans l'Ordre des Druydes, il falloit passer par un long Noviciat, dont l'épreuve la plus rude étoit d'apprendre par cœur quinze ou vingt mille Vers, qui renfermoient toute la Théologie, & tout ce qui concernoit les cérémonies religieuses : Car, comme je l'ai déja remarqué, les Druydes n'écrivoient rien sur ce sujet, & n'avoient que la mémoire pour dépositaire de leurs dogmes. Lorsque les Novices étoient suffisamment instruits, ils recevoient l'Accolade, ou du Pontife lui-même, ou de quelque ancien Druyde, à qui ce Chef en avoit donné l'ordre : & c'étoit là toute la cérémonie de la Profession. Immédiatement après, le Candidat quittoit l'habit du siécle, pour prendre celui des Druydes; qui consistoit en une tunique ordinairement de lin, qui n'alloit qu'à mi-jambe, & une robe qui descendoit jusqu'aux talons. Je dois vous faire observer cependant, que cet habillement n'étoit pas entiérement uniforme, & que chaque Province y avoit introduit quelque léger changement.

Comme la Grande Bretagne avoit embrassé la Religion des Gaulois, elle avoit aussi ses Druydes, qui y étoient, de mê-

me, les Chefs & les Miniſtres des choſes ſacrées. Mais comme, outre cela, ils s'appliquoient avec beaucoup de ſoin à la contemplation & à l'étude, ils étoient devenus ſi habiles, que ceux même des Gaulois alloient ſouvent les conſulter, & les regardoient comme leurs maîtres. Le pouvoir & le crédit des uns & des autres étoit ſi grand, qu'on n'entreprenoit aucune affaire importante ſans leur conſeil. Ils préſidoient aux Etats généraux; décidoient à leur gré de la paix ou de la guerre; puniſſoient les coupables; & pouſſoient quelquefois leur autorité juſqu'à dépoſer les Magiſtrats & les Rois même, quand ils avoient manqué à obſerver les loix du pays: en un mot, ils formoient le premier ordre de l'Etat, & tout plioit devant eux. C'étoit à eux qu'appartenoit le droit de créer tous les ans, dans chaque Cité, les Magiſtrats qui devoient la gouverner, quelquefois même avec le titre de Roi, ou de *Vergobret*. Ce Vergobret, ſemblable aux Archontes annuels d'Athénes, poſſédoit, après le Roi, la premiére dignité de l'Etat: mais il dépendoit tellement des Druydes, qu'il ne pouvoit pas même, ſans leur permiſſion, aſſembler ſon Conſeil, pour décider de quelque af-

faire. Enſorte, qu'à parler exactement, c'étoient eux qui régnoient véritablement; & que les Rois mêmes n'étoient que leurs premiers Miniſtres. Leur état les diſpenſoit d'aller à la guerre, & les exemptoit de toute ſorte de tribut ; ce qui faiſoit qu'il y avoit grand empreſſement à être reçu dans quelqu'un de leurs Colléges.

Anciennement les femmes Gauloiſes avoient joui d'une partie de ces prérogatives : & elles les poſſédoient encore, lorſqu'Annibal paſſa par les Gaules; puiſque, dans le traité qu'il y fit, un des articles portoit, que s'il ſurvenoit quelqu'affaire entre un Gaulois & un Carthaginois, l'affaire ſeroit portée au tribunal des Druydeſſes. Mais peu à peu les Druydes leur enlevérent ces prérogatives, qu'ils réſervérent pour eux ſeuls; ſi on en excepte celles de ces femmes qui s'établirent dans une iſle voiſine de l'Angleterre, où elles conſervérent toute leur autorité ſur les matiéres de la Religion. Elles y formérent une eſpéce de République, où elles ne ſouffroient aucun homme. Leurs maris ſeulement les alloient voir une fois l'an; & à chaque voyage, ils emmenoient les enfans mâles dont elles étoient acou-

chées; leur laissant les filles, qu'elles avoient soin de former à leur ministére.

En général, les points fondamentaux de la doctrine des Druydes se réduisoient à ces trois: à adorer les Dieux; à ne nuire à personne; & à être brave & courageux. Mais, indépendamment de cela, ils faisoient profession, selon Pomponius Méla (1), d'étudier la Philosophie; de connoître la figure & la grandeur de la terre, le cours des astres, & leurs différentes révolutions. La croyance de l'immortalité de l'ame faisoit un de leurs premiers dogmes; ce qui rendoit les Gaulois intrépides dans les combats; espérant que s'ils y étoient tués, ils iroient jouir d'une vie mille fois plus heureuse que celle qu'ils perdoient.

(1) *De situ Orbis, l. 3.*

Aussi, pour les encourager encore davantage, les Druydes mettoient une grande différence entre ceux qui mouroient d'une mort naturelle, & ceux qui sacrifioient leur vie pour la patrie. Les premiers étoient enterrés sans cérémonies; nul éloge pour eux, point d'épitaphe, ni de ces Vers que les Bardes chantoient en l'honneur des Héros: au lieu que les derniers jouissoient de tous ces avantages, qui flattent tant les hommes.

César, Diodore, Lucain, & quelques

autres Anciens, prétendent que les Druydes enſeignoient à leurs diſciples la doctrine de la Métempſicoſe, ſoit qu'ils l'eûſſent reçûë de Pythagore, ou plutôt des Peuples du Levant, qui commerçoient dans la Méditerranée; car cette doctrine étoit répanduë dans l'Aſie & dans les Indes long-tems avant le Philoſophe que je viens de nommer, qui l'y apprit lui-même.

A l'étude de la Religion & de la Philoſophie, les Druydes joignoient celle de la Médecine. Mais leur ſçavoir ſe bornoit à la connoiſſance de quelques plantes; & ſur tout à l'influence des aſtres, qu'ils croyoient agir très-efficacement ſur les hommes & ſur les animaux. Ils faiſoient profeſſion de connoître & de prédire l'avenir, & étoient fort adonnés à l'Aſtrologie judiciaire & à la Magie. Dans l'uſage qu'ils faiſoient des plantes & des ſimples, ils joignoient toujours quelques pratiques ſuperſtitieuſes. Ainſi, ſelon Pline (1), lorſqu'ils cueilloient la *Selage*, qu'on croit être la Pulſatille, ils l'arrachoient ſans couteau, & de la main droite, qui devoit être couverte de leur robe; & la faiſoient paſſer à la main gauche, ſans qu'on s'en apperçût, comme s'ils l'avoient volée: il falloit, avec ce-

(1) Liv. 24. c. 11.

la, être nuds pieds, être vêtu de blanc, & avoir offert auparavant un Sacrifice. Ils faisoient encore plus de façons, lorsqu'il s'agissoit de cueillir la Vervaine : & le même Pline nous apprend (1), qu'ils choisissoient pour cela le point précis du lever Héliaque de la Canicule, avant le lever du Soleil, & après avoir offert un sacrifice à la Terre. Aussi ils attribuoient de grandes vertus à cette plante. Elle guérissoit, selon eux, toutes sortes de fiévres, & en général toutes les maladies. Elle reconcilioit ceux qui étoient brouillés; & l'eau qu'on en tiroit, répanduë avec un rameau sur les convives, ceux qu'elle touchoit se sentoient, & plus gais & plus contens que les autres.

(1) Liv. 25.

Mais parmi ces pratiques superstitieuses, les deux plus singuliéres étoient celles qui regardoient l'Œuf *serpentin* (1), & le Gui de chêne, que je vais vous décrire. Comme les couleuvres s'assemblent en certaine saison de l'année pour s'accoupler, elles laissent une bave ; de laquelle, selon les Druydes, se formoit un œuf, auquel ils attribuoient de grandes vertus. Cet œuf, selon eux, s'élevoit hors de terre ; & c'étoit dans ce moment qu'il falloit s'en saisir. La difficulté étoit grande, parce que ces insec-

(1) *Anguinum.*

tes, jaloux de cette production, poursuivoient ceux qui vouloient la leur enlever. Ainsi il falloit rôder à cheval autour du lieu où ils étoient, profiter du moment favorable, puis prendre la fuite. Les Druydes assuroient que ceux qui avoient un de ces œufs, gagnoient immanquablement leur procès ; & s'attiroient, par je ne sçai quelle sympathie, la bienveillance des Grands & des Rois mêmes. Pline, qui convient que tout ce manége n'étoit qu'une vaine superstition, nous apprend, que l'Empereur Claude fit mourir un Chevalier Romain, pour cela seul, qu'il fut convaincu de porter un de ces œufs dans son sein, en vûë de gagner un procès de conséquence.

Parmi les cérémonies religieuses des Druydes, la plus solemnelle étoit celle qui regardoit la maniére de cueillir le Gui de chêne (1). Vous sçavez que le Gui est une plante qui croit sur les branches de quelques arbres de toute autre espéce que la sienne ; d'où elle est portée sur d'autres, sans qu'il en vienne jamais en pleine terre. On l'appelle plante parasite, parce qu'elle vient se nourrir d'une séve qui ne lui étoit pas destinée (2).

(1) Plinius

(2) *Quod non sua seminat arbor.* Virg. Æn. l. 6. v. 20[illegible].

& qu'elle nuit tellement aux arbres sur lesquels elle pousse, que quelquefois elle les fait mourir. On croit communément que les Grives friandes de la graine du Gui, après en avoir mangé avec excès, en rejettent une partie sur les branches, où elles vont se reposer ; & que ces grains gras & visqueux y prennent racine, & poussent une touffe verte & jaunâtre, qui s'éleve d'un ou deux pieds. Ses grains sont des bayes ovales, de la grosseur d'un poids, fort molles & fort grasses, & couvertes d'une petite peau argentée, sur un fond jaune pâle. Tel est le Gui dont les Druydes faisoient grand cas, sur-tout lorsqu'il se trouvoit sur le chêne. Il est vrai aussi qu'on dit, que c'est un spécifique contre l'épilepsie, & qu'on s'en sert même utilement dans l'apoplexie, & pour les vertiges. Ils le cherchoient avec de grands soins dans les forêts où ils habitoient ; & comme il étoit alors apparemment moins commun sur les chênes qu'il ne l'est présentement, quand ils en rencontroient quelque plante, ils se félicitoient comme s'ils avoient trouvé un trésor ; mais ils différoient de l'arracher jusqu'au mois de Décembre, qui étoit, parmi eux, un mois sacré, & jusqu'au sixiéme de la

Lune. Alors (1) ils s'aſſembloient de tous les environs ; & on alloit en proceſſion au chêne qui avoit été marqué. Les Devins marchoient les premiers, chantant des Hymnes & des Cantiques en l'honneur des Dieux ; venoit enſuite un Herault, le caducée à la main, qui étoit ſuivi de tous les Druydes, portant les choſes néceſſaires, pour le ſacrifice qu'on devoit offrir ; & la marche, ſuivie d'un peuple innombrable, étoit fermée par le Chef des Druydes, revêtu d'une robe d'une blancheur éclatante. Lorſque la Proceſſion étoit arrivée à l'endroit où étoit le Gui, le Chef des Druydes, muni d'une faucille d'or, montoit ſur le chêne, coupoit la plante avec grand reſpect, & la donnoit aux autres Druydes, qui la recevoient dans une ſaye blanche (2). Lorſque le premier Druyde étoit deſcendu de l'arbre, on offroit un ſacrifice de deux taureaux blancs, en priant les Dieux d'attacher à cette plante un bonheur, qui accompagnât tous ceux à qui on la diſtribueroit. La Fête ſe terminoit par un feſtin public. Le premier jour de l'an, on béniſſoit la Plante ſacrée, & on la diſtribuoit au peuple, en lui annonçant, & lui ſouhaitant une bonne année, par ces paroles :

(1) Pline, loc. cit.

(2) Sagum.

A Gui l'an neuf. On faisoit aussi, du jus de cette même Plante, une eau, qu'on croyoit très-salutaire.

Il y a apparence au reste que cette cérémonie, quoique Pline, dont nous avons tiré tout ce détail, ne le dise pas, se faisoit dans la forêt du Pays Chartrain, où étoit le premier Collége des Druydes; & cela, pendant l'Assemblée générale des Etats, qui se tenoient au mois de Décembre.

Mais de toutes les superstitions des Druydes, la plus cruelle étoit celle des sacrifices, dans lesquels ils offroient à leurs Dieux Esus, & à Teutates ou Mercure, des victimes humaines. En vain, l'Auteur moderne de l'Histoire de la Ville d'Orleans, a tâché de les justifier sur cet article, en disant, qu'on avoit pris pour des sacrifices, la mort qu'ils faisoient souffrir aux Prisonniers de guerre : il est sûr qu'on les immoloit véritablement ; tous les Anciens qui en ont parlé, l'attestent d'une maniére à ne laisser aucun doute ; & Lucain le dit en propres termes (1). Lorsque le tems de ces sanglans sacrifices approchoit, on faisoit une grande cage d'osier, dans la-

(a) *Et quibus immitis placatur sanguine diro,*
Teutates, horrensque feris altaribus Esus.
Lucan. Pharf. l. 1.

quelle on enfermoit les malheureux, qui étoient destinés à être immolés à ce Dieu; & on les faisoit brûler au milieu des bois, près de l'Arbre sacré, qui le représentoit. Quelques Auteurs ont avancé, que c'étoit dans un Temple que s'offroit ce sacrifice: mais ils n'ont pas fait attention qu'anciennement les Gaulois n'avoient d'autres Temples que les Forêts; que les Chênes étoient leurs Idoles & leurs Autels; & que ce ne fut qu'après la conquête de Jule-César, ou peu de tems avant, qu'ils eurent des Temples semblables à ceux des autres peuples. D'ailleurs, dans quel Temple, sans un danger évident d'y mettre le feu, auroit-on pû faire brûler tant d'hommes à la fois, avec une machine d'un bois aussi combustible que l'est l'osier? Il est vrai qu'on prenoit pour victimes les prisonniers de guerre, & à leur défaut, des gens condamnés à mort; mais le Sacrifice n'en étoit pas pour cela ni moins barbare ni moins inhumain. Auguste, Tibere, Claude & quelques autres Empereurs, eurent beau faire des Edits contre un usage si barbare, il leur fut impossible de l'abolir entiérement. En général non seulement les Druydes, mais tous les Gaulois étoient fort su-

perstitieux ; & comme je suis bien aise, Madame, que vous connoissiez à fond vos parens, je vais vous en donner le détail ; & vous verrez la peine que nos premiers Evêques & les Conciles mêmes eurent à les corriger. D'abord ils étoient les uns & les autres fort adonnés à l'art frivole de la Divination, qu'ils croyoient tirer ou du vol des oiseaux, ou de l'inspection des entrailles des victimes, & plus particuliérement à la Magie : les femmes croyoient véritablement assister au Sabath avec le secours de leur Diane ou de la Lune, pour laquelle elles avoient une vénération particuliére (a). Cette folle prétention dura dans les Gaules long-tems même après que le Christianisme y fut introduit ; & je ne doute pas que nos vieilles sorcieres n'eussent tiré de là leurs déteſtables pratiques.

Comme les Gaulois en général avoient beaucoup de vénération pour l'Eau, & en particulier pour celle du Rhin, ils avoient coutume, lorsqu'ils soupçonnoient la fidélité de leurs femmes, d'exposer sur ce Fleuve les enfans dont ils ne croyoient pas être peres :

(a) Cette Déesse portoit parmi eux le nom d'*Arduina*.

Et si l'enfant étoit submergé, la femme étoit condamnée comme adultére; si, au contraire, il surnageoit, & que les Flots le portassent sur le rivage, où la mere, qui l'avoit suivi, le reçevoit, elle étoit justifiée, & le mari lui rendoit toute sa confiance: Ce qui fait dire à l'Empereur Julien, de qui nous apprenons cet usage, *Que le Rhin, par son discernement, vengeoit l'injure faite au Lit conjugal.*

Les Gaulois avoient aussi une vénération particuliére pour certains Lacs, sur tout pour celui qui étoit près de Toulouse, où les Anciens disent qu'ils jettérent tout l'or qu'ils avoient reçû des Romains pour le rachapt de leur ville. Ils y jettoient de même, ainsi que dans le Rhin, les dépouilles des Ennemis: & c'étoit là le Sacrifice qu'ils leur faisoient. Comme ils étoient persuadés de l'immortalité de l'ame, & qu'ils croyoient pouvoir avoir besoin, dans le séjour qu'ils habiteroient après leur mort, de leur argent, ils le prêtoient souvent, à condition d'en être payés en l'autre monde. C'étoit par le même motif, qu'ils mettoient dans les tombeaux des habits, des vivres, & tous les ustenciles dont le mort s'étoit servi, ainsi

que leurs armes & leurs boucliers.

Le premier jour de l'an, les mêmes peuples, hommes & femmes, faisoient une Mascarade également impie & ridicule. Ils se couvroient de la peau de plusieurs animaux; & couroient ainsi les villes & les bourgades, sous les noms de *Cervoles* & de *Vetula*, contrefaisant dans leurs courses le cerf, la biche, &c. Une licence effrénée regnoit dans cette Fête; & les infâmies les plus grossiéres en faisoient la partie la plus considérable. Mais une pratique encore plus criante que celle-là, étoit celle de percer d'un coup de poignard un homme par derriére, avant que de tenir Conseil sur les affaires d'Etat; jugeant du succès de l'affaire qu'on alloit traiter, sur la maniére dont tomboit la malheureuse victime de leur superstition, & sur la forme de la playe qu'ils venoient de lui faire (1).

(1) Strab. & Diod. de Sic.

Les Gaulois étoient si adonnés à ces superstitions, qu'on eut, comme je l'ai déja observé, toutes les peines du monde à les détruire: & quelques-unes, ainsi que l'Ordre des Druydes, durérent bien long-tems depuis l'introduction du Christianisme dans leur pays. Il paroît, par différens Conciles tenus

à ce sujet, par un Traité de saint Eloy, & par les Edits des Empereurs Romains, qu'elles ne furent abolies que fort tard. On trouve encore, au commencement du cinquiéme siécle, des Druydes dans le Pays Chartrain.

Religion des Peuples de la Grande Bretagne.

Après vous avoir fait connoître la Religion des Gaulois, je vais, en peu de mots, parler de celle des Peuples de leur voisinage. Je dirai peu de chose de celle des habitans de la Grande Bretagne, parce que, comme le remarque Tacite (1), ils avoient adopté les Dieux & les superstitions des Gaulois. César dit à peu près la même chose; & les autres Historiens en sont d'accord. Mêmes Prêtres, même Ordre de Druydes, des Bardes, des Eubages; en un mot, la même hiérarchie. Ils honoroient, comme les Gaulois, les Déesses-Meres, comme nous le dirons en parlant de la Religion des anciens Germains; & reconnoissoient les mêmes Dieux, quoique sous d'autres noms. Il est bon seulement de remarquer, que les Pictes, les Saxons, & d'autres Peuples encore, ayant fait, en différens tems, la conquête de la Grande Bretagne, ou du moins d'une partie considérable, ils y portérent aussi leurs Dieux & leurs cé-

(1) *In Agric. vitâ. c. 11.*

rémonies religieuſes. De-là peut-être leur *Belatucadua*, Dieu inconnu, que Camden & Selden (1) croyent être le Belenus ou l'Apollon des Gaulois; & leur *Andate*, Déeſſe de la Victoire, qu'ils honoroient d'un culte particulier. Enfin, pour achever le parallèle, l'uſage des Sacrifices des victimes humaines, étoit le même en Angleterre & dans les Gaules.

(1) *De Diis Syr. Synt.* 2. c. 3.

Religion des anciens Ibériens, ou Eſpagnols.

L'Hiſtoire des Dieux des anciens Ibériens ou Eſpagnols, ne nous tiendra pas plus long-tems que celle des Bretons. Il eſt vrai qu'il y a beaucoup d'apparence que les Phéniciens, qui commercérent en Eſpagne dans les tems les plus reculés, ſur tout avec ceux qui habitoient dans la Bétique, ou, comme on la nomme aujourd'hui, l'Andalouſie, y laiſſérent la connoiſſance de quelques-uns de leurs Dieux. Mais nous n'avons point d'Hiſtoriens anciens qui nous l'apprennent. Et ſans doute qu'on ne s'en rapportera pas à Mariana, qui, quoique Hiſtorien excellent d'ailleurs, n'a dit ſur ce ſujet que des choſes fort apocryphes. Il eſt vrai encore, qu'on a déterré, & qu'on déterre tous les jours en Eſpagne d'anciens Monumens, & des Inſcriptions, qui font mention de quelques

quelques Divinités inconnuës : mais on ne sçait point quels Dieux elles représentent, encore moins le tems auquel ils firent, dans ce pays, l'objet d'un culte religieux : Et les Espagnols, jusqu'à ces derniers tems, n'ont guéres été curieux de développer leurs Antiquités. Enfin la plupart des Dieux adorés en Espagne sont d'origine Grecque ou Romaine : Je dis la plupart ; car ils en avoient reçu quelques-uns dont on ignore l'origine. Tel est *Endovillicus*, dont le nom, joint à celui d'Hercule, se trouve sur une Inscription déterrée près de la ville d'Osca, aujourd'hui *Villa-Viciosa* (*a*). Etoit-ce Mars honoré en Espagne, ou l'Hercule Phénicien ? C'est ce qu'on ne sçauroit deviner. Il y a apparence cependant, quoiqu'en disent quelques Sçavans, qu'il étoit différent d'Hercule, puisque l'Inscription en parle comme de deux Dieux tutélaires : *Diis Tutelaribus* (b).

Nous trouvons encore dans les an-

(*a*) Voici l'Inscription :

HERCULI. P. ENDOVILL. TOLET.
U. U. DEIS. TUTELARIBUS.

(*b*) On peut consulter, au sujet de ce Dieu, Reinesius ; la Dissertation d'un Allemand, qui a pris le nom de *Ludovicus Aphitandni* ; & celle de M. Freret, dont l'extrait est imprimé dans le troisiéme volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, p. 191.

ciens Auteurs, que les Espagnols rendoient un culte particulier à Pluton, sous le nom de *Mouth*, ou de la Mort; de même que les Phéniciens. Mercure, appellé Teutates, étoit aussi une Divinité respectée par les anciens Ibériens; & le culte de ce Dieu leur avoit été porté d'Egypte, ou de Phénicie. On ne sçait pas précisément s'ils offroient à ce Dieu, comme les Gaulois, des victimes humaines; mais il est certain, par le témoignage positif de Strabon, (1) que les Lusitaniens, peuple d'Espagne, immoloient leurs captifs à leurs Dieux, à qui ils consacroient les mains de ces malheureuses victimes, après avoir tiré des augures de l'inspection de leurs entrailles. Ces mêmes Lusitaniens, suivant le même Auteur, honoroient aussi le Dieu Mars, & lui immoloient des boucs, des chevaux & leurs captifs. Strabon ne nous apprend pas quel nom ils donnoient à ce Dieu; mais Macrobe (2) dit que les Accitains, autre peuple d'Espagne, l'appelloient *Neton*.

(1) Liv. 7. p. 106.

(2) Satur. l. 6. c. 19.

Des Dieux des anciens Germains.

Après vous avoir entretenu des Dieux des Gaulois, de Bretons, des Ibériens & des autres peuples d'Espagne, je dois, Madame, vous parler de ceux des anciens Germains; & vous dire d'abord, que

comme ils étoient, ainsi que les Gaulois, Celtes d'origine, ils avoient à peu près les mêmes Dieux & les mêmes cérémonies. Ils n'avoient anciennement les uns & les autres d'autres Temples que les Bois pour lesquels ils avoient un grand respect, ni d'autres Satues que les arbres; croyant, comme le dit Tacite (1), qu'il étoit également indigne de renfermer la majesté divine dans des Temples, & de la représenter par quelque figure. Cependant comme le même Auteur dit qu'ils portoient à la guerre les images & les figures de leurs Dieux, *Effigies & signa, extracta Lucis, in prælium ferunt*; il falloit bien qu'ils eussent quelques symboles qui les représentoient, à peu près comme les Scythes, leurs voisins, qui avoient une épée pour statue du Dieu Mars.

(1) *De Mor. German.*

Quoique le Sacerdoce fût très-respecté des anciens Germains, il étoit cependant différent de celui des Gaulois; & on ne trouve point qu'ils ayent eu, comme ceux-ci, des Druydes. Leurs Prêtres cependant avoient beaucoup de crédit, & on les consultoit dans toutes les affaires importantes.

Mais comme il y a peu de peuples qui ayent conservé leur religion primitive,

les Germains firent divers changemens à la leur, & reçurent des Dieux inconnus aux Gaulois. D'abord César, dans ses Commentaires (1), parlant de la religion de ces anciens Germains, dit qu'ils ne reconnoissoient d'autres Dieux que ceux qu'ils voyoient, & dont ils recevoient évidemment quelque bienfait, comme du Soleil, de la Lune, & de Vulcain ou du Feu ; & que des autres, ils n'en avoient pas seulement oui parler. Mais Tacite s'étend davantage sur ce sujet (2), dans l'ouvrage qu'il a composé touchant les moeurs de ces peuples, & dans différens endroits de son Histoire.

(1) De Bello Gall. l. 6.

(2) De Mor. German.

D'abord il parle de leur Dieu *Tuiston*, qui tiroit son origine de la Terre, & qui eut pour fils *Mannus*, d'où ce peuple croyoit tirer son origine : car on s'est toujours flatté, autant qu'on a pû, d'avoir des Dieux pour ancêtres. Tuiston & Mannus étoient sans doute deux Héros, qui, pour s'être distingués, ou par leurs actions ou par leurs découvertes, furent mis par les anciens Germains au nombre des Dieux ; en quoi ils ne firent qu'imiter les autres peuples : & s'ils les font enfans de la Terre, c'est qu'ils ignoroient leur origine. Le même Tacite dit que Mercure, ou plutôt le Teutates des Gaulois, étoit

le premier Dieu des Germains, & qu'on lui immoloit, comme dans les Gaules, des victimes humaines (1). Guerriers comme ils étoient, ils ne manquoient pas d'honorer Mars; & s'il n'étoit pas leur premiére & principale Divinité, il tenoit du moins le second rang avec Hercule, à qui ils offroient, ainsi qu'au Dieu de la Guerre, des animaux en sacrifice. La Terre, sous le nom d'*Herta*, & Cybéle, qui est la même chose, avoit son culte particulier: Et les Suéves, nation Germanique, honoroient, suivant le même Tacite, Isis sous la figure d'un navire. Cet Auteur n'a pû comprendre comment le culte de cette Divinité Egyptienne avoit pû pénétrer chez des peuples si reculés: Mais comme on la représentoit, dit-il, sous la forme d'un vaisseau, il paroît que la connoissance leur en venoit d'ailleurs. Quelque négociant Egyptien, ou Phénicien, porta le culte de cette Déesse sur les côtes des Gaules, où il est certain que cette Déesse fut honorée, puisqu'on y en a trouvé des Statuës, & que de-là il fut porté en Allemagne, & ensuite chez les Suéves.

Il seroit inutile de parcourir les autres peuples de Germanie, qui avoient

(1) *Deorum maximum, Mercurium colunt, &c.*

en vénération des Dieux qui nous sont peu connus. Je me contente de parler d'*Irminsul*, Divinité particuliére aux Saxons, dont Charlemagne fit détruire le Temple & briser la Statuë, qui étoit posée sur une colomne, lorsqu'en 772 il se rendit maître de la forteresse d'Eresbourg, & enleva toutes les richesses consacrées à ce Dieu, dont le Temple (1), selon Meibonius (2), étoit également recommandable par la beauté de l'architecture, & par la vénération des peuples, qui l'avoient enrichi de leurs offrandes. Les Sçavans se sont donné la torture pour deviner quel étoit ce Dieu. Suivant les uns, c'étoit Mercure, dont le nom a quelque ressemblance avec celui de ce Dieu. Selon les autres, c'étoit Mars, le Dieu d'un peuple aussi belliqueux que les Saxons: & ceux-ci appuyent leur conjecture sur ce que Eresbourg étoit aussi appellé Mars-Burg, qui veut dire, le Fort de Mars: Ou enfin, Arminius, Général des Chérusques; lequel, pour avoir défait trois légions Romaines, commandées par Varus, fut mis au rang des Héros, & honoré comme le Dieu tutélaire de la nation. C'est ce qu'on ne sçauroit décider; & je ne vous en dirai rien davantage, pour ne pas vous remplir l'imagination

(1) *Scred. de Diis Germ.*

(2) *Ant. Saxon.*

de conjectures souvent peu solides.

De tout ce que vous venez de nous dire dans cette conversation, reprit Alcidon, il résulte donc, 1°. que les anciens Germains adorerent d'abord le Soleil, la Lune, la Terre & les autres êtres phisiques, sous des noms particuliers ; en quoi ils avoient imité les autres Peuples idolâtres. 2°. Que, comme les Gaulois, ils n'écrivoient rien touchant leurs cérémonies religieuses & leurs Dieux. 3°. Qu'ils n'avoient pour Temples que les forêts, sur lesquels, selon Tacite, ils n'osoient presque lever les yeux, tant étoit grand le respect qu'ils avoient pour ces lieux sacrés. 4°. Qu'ils croyoient indécent de représenter leurs Dieux par des statuës ou des bas-reliefs. 5°. Enfin, que dans leurs sacrifices, peu contens d'offrir des animaux, ils immoloient, sur tout à leur Mercure, des victimes humaines. Ainsi vous avez eu raison de dire que leur Religion étoit presque la même que celle des Gaulois. Si vous voulez maintenant dire à Madame quelques choses de leurs moeurs, que Tacite a si bien décrites, je suis persuadé qu'elle en sera satisfaite. C'est ce que j'attens avec impatience, repartit Eliante : on est bien aise de connoître ces an-

ciens peuples. Commençons par quelques-unes de leurs superstitions. » Les » Germains, dit l'Historien qu'Alcidon » vient de nommer (1), observent » plus que toute autre nation le vol des » oiseaux, & se servent des sorts, aus» quels ils ajoutent beaucoup de foi. Ils » coupent pour cela quelques branches » d'un arbre fruitier, qu'ils partagent en » plusieurs baguettes, à chacune des» quelles ils mettent une marque pour » pouvoir les distinguer ; puis ils les » jettent au hazard sur un habit blanc » qu'ils ont étendu à terre. Si la con» sultation est faite par l'autorité pu» blique, c'est un de leurs prêtres » qui y préside ; & si elle est particu» liére, c'est le pere de famille qui en » fait la fonction, en jettant ces baguet» tes au hazard, & tirant des augures ; » ou favorables ou funestes, sur la ma» niére dont les marques se rencontrent. Ils en tirent aussi du vol des oiseaux, & du hennissement de certains chevaux blancs qui sont nourris aux dépens du Public, & que les Prêtres seuls, ou les Rois, ont le droit de toucher & d'atteler au chariot sacré, qu'ils traînent ou dans les ruës ou dans les champs, chacun observant leurs frémissemens & leurs

(1) De Mor. Germ.

hennissemens. C'est, selon ce peuple, de tous les présages, le plus certain.

Avant que de donner bataille, on tâche de prendre un ennemi : un champion se bat contre lui ; & on est persuadé que l'avantage général sera du côté de celui qui a vaincu dans ce combat singulier (1). Lorsqu'ils s'assemblent dans un Bois sacré pour quelque délibération importante, il ont la cruauté, avant que de commencer à parler d'affaire, de massacrer un homme, pour en tirer des augures favorables à leur dessein.

(1) Id. ib.

Le même Tacite nous apprend, que ces peuples étoient persuadés que les Dieux leur apparoissoient, conversoient avec eux, & mangeoient des mets qu'on leur présentoit ; ce qui ressemble beaucoup aux *Lectisternes* des Romains, ou à ces festins publics qu'on préparoit pour les Dieux en présence de leurs Statuës, posées sur des lits près des tables. Comme ils croyoient de même que les ames des morts erroient autour de leurs tombeaux, ils avoient soin d'y laisser des viandes & du vin, persuadés qu'elles en faisoient usage. On mettoit les mêmes mets dans les sépulcres lorsqu'on enterroit quelqu'un : De-là ces pots, ces vases & ces autres ustenciles qu'on décou-

vre tous les jours dans les anciens tombeaux des Germains & des Gaulois. Dans les repas publics, les Germains, pour preuve d'une amitié inviolable, se tiroient du sang, le versoient dans un vase, & le bûvoient les uns après les autres (1).

(1) Athen. l. 1. c. 11.

Une autre superstition, à laquelle les anciens Germains étoient fort adonnés, étoit la Divination (2). C'étoit parmi eux les femmes qui se mêloient de prédire l'avenir; & il n'y avoit sorte de moyens, prestiges, sortiléges, maléfices, qu'elles n'employâssent pour y réussir : ce qui leur donnoit une grande considération. Car il est bon que vous sçachiez qu'aucun peuple n'a jamais porté l'estime & le respect pour leurs femmes aussi loin que les Germains : persuadés, dit Tacite, qu'il y avoit en elles quelque chose de saint & de sacré. Ils leur communiquoient leurs affaires les plus secretes, & les consultoient dans les plus difficiles & les plus importantes. Souvent même on leur confioit l'administration de l'Etat, & de ce qui concernoit la paix & la guerre. Aussi peut-on dire en général qu'elles étoient aussi chastes & aussi fidéles, que belles & bien faites. Leur mort ne faisoit pas ces-

(2) Tac. loc. cit.

ser le respect qu'on avoit pour elles : elle l'augmentoit au contraire ; & une vénération particuliére se changeoit souvent en un respect religieux. Celles que leur vertu & leur sagesse avoient le plus distinguées, étoient regardées après leur mort comme des Divinités, ausquelles on rendoit le même culte qu'aux autres Dieux. Tacite, il est vrai, ne nomme parmi ces femmes, dont les Germains avoient fait l'apothéose, que *Velleda* ; mais il y en avoit sans doute bien d'autres. Les Sçavans du pays sont même persuadés que les Déesses Meres n'étoient que ces femmes Germaines. Voilà, si je ne me trompe, dit Eliante, deux fois que vous nommez les Déesses Meres. Je suis curieuse de sçavoir ce que c'étoit. Vous allez être satisfaite, reprit l'Abbé ; & ce sera par-là que je finirai l'histoire des Dieux du Paganisme. Des Déesses Meres.

Comme on a déterré en différens tems des bas-reliefs, qui représentent ces Déesses, dans les Gaules, en Angleterre & en Allemagne, les Sçavans conviennent qu'elles étoient également honorées par les Gaulois, les Bretons & les anciens Germains. Ces bas-reliefs, que vous pourrez voir dans l'Antiquité expliquée (1), représentent ordinairement trois jeunes

(1) Tom. 2.

femmes assises, couvertes d'une belle draperie, avec la corne d'abondance, & tenant, ou à la main, ou sur leur giron, des pommes ou autres fruits, & accompagnées ordinairement d'un prêtre, & d'un *Camille* ou ministre, qui, avec une *patere*, semble verser quelque liqueur sur un autel, c'est-à-dire, faire quelque libation. Les inscriptions qui accompagnent ces monumens, sont, aux *Meres*, ou *Maires*, aux *Matrones*, &c.

Les Antiquaires & les Mythologues ont avancé diverses conjectures au sujet de ces Déesses. M. Keisler a crû que comme les Germains avoient, ainsi que je l'ai déja dit, une vénération particuliére pour leurs femmes, c'étoient elles qui, après leur apothéose, étoient devenuës les Déesses Meres. Mais pourquoi trois seulement ? Tacite même ne nomme que Velleda. D'ailleurs, les Gaulois, les habitans de la grande Bretagne, & les Romains même, sur tout depuis le tems de Septime Severe, ont honoré ces Déesses : & on ne voit pas qu'ils eûssent plus de respect pour leurs femmes que les autres peuples. D'autres, fondés sur ce que les Déesses Meres portent à la main des fruits, ont crû qu'elles étoient des Divinités champêtres, comme les

Salines, les *Commodans*, & les *Sylvatiques.* Mais outre qu'elles étoient aussi honorées dans les villes, on ne voit pas dans les inscriptions qui accompagnent leurs figures, qu'on les ait invoquées seulement pour la fertilité des biens de la campagne; mais aussi pour la santé & la prospérité des familles qui élevoient en leur honneur quelque monument, & c'étoit spécialement pour les Empereurs & pour les Impératrices, qu'on les invoquoit : *Prò se & suis.*, *S. U. L. M. Prò salute Imperatoris*, &c.

Enfin presque tous sont persuadés que le culte de ces Déesses a pris naissance, ou dans les Gaules, ou dans la Germanie, puisque c'est dans ces deux pays qu'on a découvert les monumens qui les représentent. Pour moi, je suis persuadé qu'il est beaucoup plus ancien, & qu'il n'étoit pas renfermé dans la Germanie & dans les Gaules. En effet, on a trouvé quelques-unes de leurs figures en Italie, où certainement ces Déesses furent connuës; & si les Germains avoient leur Mere Velleda, les Grecs, selon Pausanias, reconnoissoient aussi une Mere Plastenea. Voilà donc leur culte aussi établi dans la Grèce; mais il n'en étoit pas originaire, comme nous le prouverons en suivant les lieux où il étoit connu. Dio-

dore nous apprend que Merion, après la prise de Troye, étant allé en Sicile avec quelques Crétois, y bâtit un Temple en l'honneur de ces Déesses, qui fut dans la suite en grande vénération. C'étoit, suivant le même Historien, de l'isle de Créte, où elles étoient honorées longtems auparavant, que leur culte fut porté dans la Sicile. Un passage de Plutarque, dans la Vie de Marcellus, confirme ce que dit Diodore de Sicile, en nous apprenant que les Crétois avoient construit en l'honneur des Déesses Meres, Ματέρας, le Temple dont on vient de parler, dans la ville d'Enguie, que Diodore ne nomme pas. Les Crétois en avoient reçû sans doute le culte par quelque Colonie Phénicienne. Mais nous devons nous arrêter, faute de preuve, à l'isle de Créte ; & c'en est assez pour prouver que ces Déesses n'étoient pas particuliéres aux Gaulois & aux Germains. C'est ainsi qu'en suivant l'Histoire des Dieux des peuples d'occident, on trouve qu'ils venoient presque tous d'Egypte ou de Phénicie.

Quoiqu'il en soit, l'Antiquité nous apprend peu de choses au sujet du culte dont on honoroit ces Déesses. Il y a apparence qu'il étoit le même que celui qu'on rendoit aux Divinités Champê-

tres. La corne d'abondance & les fruits qu'elles tiennent à la main, nous font conjecturer que c'étoit de ces fruits-là même & du miel qu'on leur offroit; & la libation que fait sur un autel le jeune *Camille* qui est représenté sur un des bas-reliefs dont j'ai parlé, est sans doute une libation de lait. Comme celui qui fut trouvé en Italie, & qui est conservé à Rome, présente un prêtre qui égorge un cochon, il est vraisemblable que cet animal étoit un de ceux qu'on immoloit à ces Déesses, ainsi qu'à Bacchus & aux autres Divinités Champêtres, à cause du dégât qu'il fait dans les bleds & dans les vignes. C'étoit pour la même raison qu'on sacrifioit la truye à Cérès. Ce que nous sçavons là-dessus de plus particulier, est que les peuples de la Gaule faisoient construire de petites chapelles appellées *Cancelli*, en l'honneur de ces Déesses; & qu'après y avoir porté leurs offrandes, allumé de petites chandelles, & prononcé quelques paroles mystérieuses sur du pain, ou sur quelques herbes, ils les emportoient pour aller les cacher dans un chemin creux, ou dans le tronc de quelque arbre, croyant garantir par-là leurs troupeaux des maladies contagieuses. Ils joignoient à cet usage plusieurs autres superstitions, dont le dé-

tail se trouve dans les Capitulaires de quelques-uns de nos Rois qui les défendoient, & dans nos vieux Rituels.

Voilà, Madame, tout ce que j'avois à vous dire sur les Dieux du Paganisme. Finissons; aussi est-il tems d'aller faire un tour de promenade. Il me reste encore, pour vous donner une idée complette de la Mythologie & vous en expliquer les Fables, à vous parler des Héros ou Demi-Dieux, & à cette occasion à vous faire l'Histoire de l'ancienne Grèce & des Colonies Egyptiennes & Phéniciennes, qui y portérent leurs Dieux, & en même-tems toutes les cérémonies qu'ils pratiquoient dans le culte qu'ils leur rendoient.

On sortit du salon, & on alla se promener sur le bord de la riviére, où Eliante marqua son étonnement au sujet de l'aveuglement extrême des Idolâtres, c'est-à-dire, de tous les hommes, si on excepte les Juifs, & quelques heureux particuliers, tels que Melchisedech, Job, & peut-être encore quelques autres, depuis le siécle qui suivit le Déluge, jusqu'à la venuë de Jesus-Christ, & en plusieurs endroits long-tems après.

Fin du Tome Second.











